

Abbé Joseph Grumel

Traité de l'Amour

Livre V

L'économie de la Foi

« Frères, grâce au Sang de Jésus, nous avons toute liberté pour entrer dans le sanctuaire par la voie large et vivante qu'il a inaugurée pour nous à travers le voile, c'est-à-dire sa chair, et nous avons un grand prêtre établi sur la maison de Dieu. Approchons donc avec un cœur vrai, dans la plénitude de la Foi, ayant lavé nos cœurs de toute mauvaise conscience, ayant lavé nos corps d'eau pure. Tenons fermement la profession de notre espérance, sans trébucher, car il est fidèle celui qui a promis. Et connaissons-nous les uns les autres, pour nous stimuler à l'amour et aux bonnes œuvres ».

(Hb.10/19-24)

« Et Marie dit à l'Ange :

« Comment cela se fera-t-il,

Puisque je ne connais pas l'homme ? »

*Les Sages d'Orient, penchés sur la Nature
Ont-ils donc deviné son plus profond mystère ?
Ils ont cru suggérer aux peuples de la Terre,
L'unique Vérité sous l'ombre des figures.*

*Les Temples prodigieux, en leur architecture,
La laissent deviner sous leurs froides verrières ;
Inscrite sur le bois des moulins à prière,
L'obstiné pèlerin en passant la murmure.*

*Et le bonze adorant l'image souriante
Dont le regard éteint déçoit sa longue attente,
Répète : « Le Joyau dans la fleur de Lotus ! »*

*Quelle est donc cette gemme aux feux inaltérables
Dans l'écrin velouté d'une fleur admirable ?
C'est le Verbe fait chair dans le saint Utérus.*

Traité de l'Amour

L'Economie de la Foi

« L'homme justifié par la foi vivra »
(Rom.1/17) ¹

Introduction

Dieu gouverne sa maison ; il n'a jamais renoncé à son idée qui est « Vie éternelle ». « Les pensées de son cœur demeurent de génération en génération », nous dit le psaume :

« Pour arracher leur vie à la mort,
« Les faire vivre au temps de la famine. (Ps.32/19)

Sans doute, nous l'avons vu tout au long du Livre précédent, son intervention en Israël n'a pas été couronnée d'un plein succès ! Les cadavres des Hébreux, en exode de l'Egypte, ont jonché le désert ; les stèles et les pieux sacrés ont cohabité en Terre Sainte, avec le Temple de Yahvé ; les Prophètes n'ont cessé de vitupérer et de menacer un peuple qui avait perdu, semble-t-il, toute connaissance de Yahvé : leurs oracles de destruction et de déportation ont été réalisés. Ce n'est qu'un tout petit reste de fidèles, les zélés pour Yahvé, qui a donné ce Germe saint, cette Semence sainte que fut Jésus, le Christ. La loi de sélection a terriblement joué ! Pourquoi ? Parce que ce n'est qu'un tout petit nombre qui a écouté la voix de Yahvé son Dieu, quelques élus qui sont demeurés fidèles aux préceptes et aux ordonnances. Ainsi par la bouche du Prophète, Dieu lui-même déplorait l'abandon de son peuple :

« Ces gens-là n'ont pas connu mes voies,
« Et pourtant je suis resté quarante ans auprès de cette génération !
« Aussi j'ai juré dans ma colère,
« Ils n'entreront donc jamais dans mon repos ! (Ps.95/11)

Tant que la mort subsiste, tant que la sentence « Tu retourneras à la poussière d'où tu as été tiré », se manifeste d'une manière inéluctable, c'est que nous ne sommes pas encore entrés dans le repos de Dieu, lequel, cependant, nous est toujours proposé. Ecoutons donc l'exhortation de l'Epître aux Hébreux :

« Efforçons-nous, mettons tout notre zèle, pour entrer dans son repos !... »
puisque c'est « aujourd'hui » qu'il nous est offert.

¹ - Il faut bien traduire ainsi le texte de Paul, et non pas comme on le trouve habituellement dans les Bibles françaises : « Le juste vivra de la foi ». Car il n'y a pas de juste. C'est ce que démontre l'Epître aux Romains dans ses 3 premiers chapitres. En ce monde, sous le signe du péché originel, l'homme ne peut pas être juste par nature, mais seulement justifié en raison de sa foi ; ce n'est qu'ainsi qu'il a une chance d'échapper à la sentence de la mort et de parvenir à la vie. Mais il faut que son combat de foi le mène à la pleine victoire.

Qui ne voudrait enfin participer à cette compétition et figurer au palmarès des vainqueurs ? Ce n'est pas une course sur le stade que le Seigneur nous propose, mais une lutte contre les puissances de la mort, dont la récompense n'est autre que la vie en plénitude, l'accomplissement des promesses.

Vieilles exhortations apostoliques que les chrétiens semblent las d'entendre ! Pourquoi donc ? C'est assurément parce que l'on a transposé dans le monde de l'au-delà, d'un au-delà imprécis et flou dont les gens réalistes, à juste titre, se désintéressent, l'application des paroles sublimes du Seigneur. Lorsqu'il parlait en effet de la géhenne, il montrait du doigt, depuis l'esplanade du Temple, la vallée nauséabonde où grouillaient des vers, sous des monceaux de détrit, ténébreuse vallée où autrefois la superstition idolâtrique avait sacrifié des enfants à Moloch. La Géhenne ? Où était-elle ? Non pas dans l'au-delà, mais ici, et là, sous les yeux des disciples. Ces géhennes, nous les avons encore, scientifiquement organisées, et techniquement calculées : les décharges publiques, aux portes des grandes cités, qui empestent l'atmosphère de leurs exhalations délétères ; les égouts immondes ; les camps de prisonniers, de pauvres réfugiés, d'extermination ; les hôpitaux immenses où meurent médicalement les cancéreux, les syphilitiques... les asiles où hurlent les déments, les mouroirs de vieillards : tous ces indésirables et ses inutiles qu'une société inconsciente ou cynique rejette pour n'avoir point à réfléchir sérieusement sur la destinée de l'homme. Et ces cimetières où l'horrible corruption est artistiquement emmurée sous le marbre... sans parler des fours crématoires, des champs de bataille, où sont sacrifiés à Moloch, à Satan, le dieu de la mort, homicide et menteur, d'innombrables victimes...

La voilà bien cette géhenne, multipliée et diversifiée en fonction de la prolifération anarchique du genre humain et de la logique très poussée de la science et de la technique. L'enfer ? Où est-il ? Dans l'au-delà ? Pour Satan et ses Anges, et ceux qui le suivront volontairement dans sa révolte – qu'ils soient le moins nombreux possible ! – Mais l'enfer, nous en sommes les constructeurs, nous le fabriquons dès ici-bas, avec un zèle aveugle, une intelligence perverse, un cœur mauvais. Le sous-marin qui coule en mer avec son équipage : le voilà l'enfer, un instrument conçu uniquement en vue de la mort et de la destruction. L'avion de bombardement qui déverse le feu mortel sur le troupeau affolé des faibles et des petits ; l'arme bactériologique, l'arme nucléaire : voilà l'enfer de feu et d'épouvante, que nous fabriquons, bernés que nous sommes par notre ennemi déguisé sous les masques d'idoles sans cesse renaissantes.

Les chrétiens qui travaillent au « salut de leur âme », en prévision du monde futur, ont oublié que leur vocation apostolique était d'abord et dès maintenant de vivre selon le Christ, de marcher exactement, dès maintenant, sur ses traces, afin de préparer la Terre entière à le recevoir et à le proclamer Roi et Législateur universel. Ils disent pourtant dans le « Pater » : « Que ton Règne vienne, que ta Volonté soit faite sur la terre comme au ciel... » Et cette volonté est « vie éternelle », selon l'enseignement si souvent répété par Jésus. N'est-il pas évident que c'est à un combat contre toutes les forces de mort et de corruption que nous sommes appelés, pour que la santé triomphe de la maladie, de toute maladie, pour que soient écartés tout vieillissement et toute décrépitude, et pour que finalement le passage à la vie céleste à laquelle nous sommes appelés, se fasse non plus par l'humiliation du tombeau, mais par la glorieuse assumption de la chair. « Nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons transformés... » (1 Thess.4/15-17 ; 1 Cor.15/50s).

De quoi s'agit-il ? De retrouver l'immortalité perdue par le péché, de supprimer le péché pour que l'incorruptibilité dans laquelle nous sommes créés nous soit rendue. Où bien, en formulant positivement cette pensée : atteindre cette pleine justice par laquelle, devenus agréables à Dieu, nous obtiendrons de lui la vie en plénitude. En dehors de cet idéal tout est perte de temps, futilité, mesquinerie : vanité et poursuite du vent...

C'est cet idéal que fixait Paul au début de son Epître aux Romains : « L'homme justifié par la foi vivra ».

Pourquoi « justifié par la foi » ? Et pourquoi « par la foi » ? Parce que par nature, l'homme ne saurait être justifié ; il est au contraire par nature « fils de colère » (Eph.2/3) ; il est né en dehors de la filiation divine (Jn.8/38), « hors du Père », comme étranger à Dieu, « sans alliance dans le monde ». Il n'est pas, certes, hors du Créateur, puisque tout ce qui existe est dans sa main, mais il y est comme en discorde et en rupture, relié par une seule fibre : celle de la création ; ce lien est lacéré, cette fibre distendue : Dieu maintient cet homme – ce sous-homme – dans l'être, par condescendance et magnanimité, Dieu tolère et temporise, car il veut manifester sa miséricorde. ¹ Mais la nature violée est sous le poids de la sentence dont Adam n'a pas su tenir compte : « Tu mourras de mort ». Certes la plupart de nos contemporains s'imaginent, au cœur même de l'Eglise, que la « mort est naturelle ». ² Elle est naturelle à la nature violée et outragée, mais elle est la conséquence du viol et de l'outrage. Elle n'est pas inhérente à la nature ! Et si, par la foi, l'homme tout pécheur qu'il soit né en ce monde, parvient à réparer cet outrage de la nature, à se prêter entièrement et intégralement à la grâce salvifique et rédemptrice de Dieu, sa nature sera guérie et restaurée, la mort sera écartée, et finalement l'immortalité lui sera rendue.

C'est exactement ce que l'Apôtre espérait, à quoi il travaillait de toutes ses forces, lorsqu'il exultait d'enthousiasme en voyant prophétiquement l'aboutissement de ses efforts : « Nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons transformés... » (1 Cor.15/59s).

Ah certes ! Si les chrétiens savaient, s'ils avaient la connaissance, s'ils étaient instruits des Ecritures ! S'ils admettaient dans tout leur réalisme les promesses de Jésus ! S'ils avaient une idée précise de la victoire à laquelle ils sont appelés ! Avec quel zèle alors ils travailleraient à leur sanctification ! Quel soin ils apporteraient à veiller sur les sentiments de leur cœur ! Quelle vigilance serait la leur pour être en tout agréables à la Trinité Sainte, et obtenir à ses yeux la justification qui procure la vie ! Ils ne seraient plus traînants et alanguis, routiniers et paresseux pour le service de Dieu et du Seigneur Jésus ! Ardents et enthousiastes, ils marcheraient, ils voleraient de vie en vie, de joie en joie, de foi en foi, vers cette plénitude d'âge qui fait que la mort n'a plus aucune raison d'être et qu'elle est effectivement supprimée. Ce qu'Hénoch a réalisé typiquement et exemplairement, ils le tenteraient hardiment et le réaliseraient à leur tour ; ils obtiendraient d'être agréables à Dieu, et ils seraient enlevés à la suite du grand et incomparable Patriarche ! Comme il le fit pour Elie, Dieu enverrait le « char d'Israël » pour les transporter auprès de lui. Mais nous avons plus qu'Hénoch et Elie : nous avons Marie et Joseph.

¹ - L'expression « hors du Père » peut surprendre une mentalité confuse répandue aujourd'hui parmi le peuple chrétien qui prétend que tous les hommes sont fils de Dieu. Non pas, les hommes nés dans le péché, c'est-à-dire tous, sont privés de la filiation divine qu'ils ne peuvent obtenir que par la foi et le baptême. Ils sont seulement créatures, mais non point fils.

² - Cf. Livre I, ch.4, le décret de Carthage (418) dénonçant comme anathème celui qui prétend que la mort est naturelle.

L'Eglise n'a pas encore défini l'Assomption de Joseph,¹ mais elle a affirmé comme vérité de foi celle de Marie. Si les fidèles adoptent en tous points sa foi, ils obtiendront à coup sûr de participer à ses privilèges, et à celui si désirable de l'Assomption. C'est là en effet que notre espérance prend toute sa certitude, puisque nous la voyons en Marie, réalisée sous nos yeux.

Quiconque comprend et situe exactement le péché voit clairement que la foi peut justifier l'homme aux yeux de Dieu. Ainsi, l'on pourrait traduire la parole de Paul en écrivant : « Ce n'est que par la foi que l'homme peut être justifié ». Car c'est bien cela que l'Apôtre démontre dans le début de son Epître aux Romains : que l'impiété et l'injustice sont générales sur la terre, que les Juifs eux-mêmes, malgré le secours de la Loi, n'ont pas échappé à la condamnation à mort que l'Ecriture porte sur la transgression.²

Il y eut un temps, avant la Loi, où l'homme ne vivait que des souvenirs du Paradis perdu : souvenirs qui se sont atténués et flétris de génération en génération ; Il n'y avait pas d'autre économie que celle de la vie même.³ Puis vint le temps des Patriarches et des Prophètes : Dieu intervint alors pour gouverner sa maison, son domaine, le peuple qu'il s'est choisi, par le moyen de la Loi. C'était l'économie de la Loi, pédagogique et sacrificielle, qui dénonçait et condamnait le péché, et appelait l'homme à un profond examen de conscience et de conduite. Enfin, depuis le Christ, nous pouvons entrer dans l'économie de la Foi : Dieu, la Trinité Sainte, accepte de regarder avec faveur ceux qui croient et qui s'attachent de tout cœur au Fils premier-né qui, lui, a la justice parfaite, la justification ontologique du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. »

Lui, Jésus, est le Juste, conçu par l'Esprit, selon l'Alliance virginale première et éternelle : nous autres non. Mais nous pouvons entrer dans sa Justice, en reconnaissant que nous sommes pécheurs par nature, et en appelant, par un ardent désir d'amour, la Paternité de Dieu sur nous en Jésus-Christ. Par grâce alors, la filiation peut nous être donnée – ou rendue – et nous pouvons à notre tour obtenir la justification devant la Face du Père, pour devenir aussi l'objet de ses complaisances. Telle est l'économie de la Foi, tel est aujourd'hui le principe fondamental du gouvernement divin sur toute l'humanité et sur tout homme.

Depuis quand ? Jusques à quand durera cette économie de la Foi ? A vrai dire, dès le Paradis Terrestre, Adam eut été introduit dans cette économie s'il avait cru en la Révélation qu'il avait reçue ! Les pensées de Dieu sont éternelles, sous-jacentes au temps ; et il y eut sans contredit au cours de l'histoire des hommes qui furent justifiés par la foi, même sous l'économie de la Loi : ils n'ont pas cependant atteint cette pleine Justice qui accomplira les promesses (sauf Hénoch et Elie cités plus haut) ; leur foi, tel Abraham, tel Moïse, tels les prophètes, leur ont valu les confidences divines, l'assurance dans leurs entreprises, une certaine connaissance des vastes desseins de Dieu. Mais ils n'ont pas

¹ - Comment aurait-il connu la sentence cet homme « juste » qui, par sa foi, nous a donné l'Auteur de la vie ? Il faut être logique !

² - Relire les trois premiers chapitres de l'Epître aux Romains.

³ - Voir la définition du mot « économie » dans le ch.1 du Livre IV. Beaucoup d'hommes aujourd'hui, la plupart, ne sont même pas entrés dans l'économie de la Loi, ils en sont à la simple économie biologique de la nature altérée par le péché, donc sous l'empire du Prince de ce monde. Ce n'est que la mort qui les mettra devant le jugement et leur proposera la Résurrection en Jésus.

atteint le terme que l'Eglise fidèle atteindra à la fin du « temps des nations ». A vrai dire, nous y sommes, à cet achèvement du temps de nations, puisque Jérusalem n'est plus foulée aux pieds par les païens. Jésus nous a annoncé en effet très clairement : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils jusqu'à l'achèvement du temps des nations » (Lc.21/24). Du moment que le peuple hébreu est revenu sur sa terre donnée à ses pères et à sa descendance,¹ et que Jérusalem est à nouveau leur capitale, nous devons conclure que les temps sont proches, que la « moisson est mûre », donc que la plénitude de la foi sera atteinte, celle qui procure la plénitude de l'âge du Christ.

Alors que Babylone va s'écrouler dans la rougeur sanglante de ses incendies, alors que la Terre souffre les douleurs d'un enfantement atroce, déjà à l'intérieur de l'Eglise du Christ, une arche de salut emporte dans la foi parfaite le petit reste des élus qui, après que la colère de Dieu sera passée, transmettront à l'humanité châtiée, mais repentante, la message renouvelé, capable de la restaurer selon le cœur de Dieu. Oui, qu'ils viennent, qu'ils se hâtent ces temps de la Parousie et de la Restauration universelle où la parole de l'Apocalypse sera accomplie :

« Je serai leur Dieu,
« et ils seront mon peuple... »

¹ - Certes il est revenu sur sa terre, mais par la force, sans faire allégeance au Seigneur Jésus, ce qui est une usurpation... La Terre Sainte fut donnée aux Juifs en raison de la foi d'Abraham, foi qui aboutit au Christ ; mais si cette foi n'est pas ?...

Chapitre 1

Face à la tentation de l'athéisme

Elle fut constante cette tentation tout au long de l'histoire, elle prend de nos jours des proportions jamais connues, en extension et en profondeur. Des peuples entiers, pour ne pas dire tous, prétendent se gouverner par les seules lumières d'une philosophie qui, par principe, rejette le Créateur. Les sciences veulent ne se référer qu'aux « phénomènes » et refusent par principe d'atteindre les raisons profondes et métaphysiques des êtres. Dieu n'est plus qu'une idée, contestable comme toutes celles que le cerveau du dit « primate évolué » a élaborées au cours de son interminable histoire. L'Écriture elle-même qui, en terre de chrétienté, était tenue pour une Révélation transcendante, est passée au crible de la psychanalyse : un titre significatif d'un livre récent traduit cette tendance exégétique apparue depuis une centaine d'années : « Moïse a créé Dieu ». L'homme ne gémit plus en terre d'exil, il s'est accommodé de sa solitude et de sa prison. Séduit plus que jamais par l'ouvrage de ses mains, il s'imagine dévorer l'espace et le temps par sa prodigieuse technique. Il est impossible, je crois, à l'un quelconque de nos contemporains, s'il est accaparé par la cité volumineuse et bruyante, tributaire de la « sécurité sociale », étourdi par l'agitation de la rue, fasciné par les lumières publicitaires, d'échapper à cette horrible question : « Si Dieu est mort, n'est-ce pas parce qu'il n'a jamais existé ? Et s'il a existé ce ne peut être que dans le crâne encore bourré d'illusions et de mythes de l'homme qui fut avant nous, qui n'avait pas encore découvert les lois de la matière, pour les utiliser et les dominer ?... »

L'athéisme a toujours été une question et une supposition : il ne peut être autre chose. L'athée refusera, certes, d'admettre les preuves de l'existence de Dieu, parce qu'il a posé comme postulat que Dieu n'existait pas. Mais il lui est rigoureusement impossible de démontrer, et de se démontrer à lui-même, que sa proposition est vraie, ou, plus exactement, que sa négation est justifiée. Entamons en effet le dialogue avec lui, avec cet homme qui se terre dans son axiome, qui se refuse à tout culte, à toute prière, à toute élévation vers le ciel ; qui se contente de manger sobrement, de boire modérément, de conduire sa voiture selon l'observance exacte du code, comme aussi de toutes les lois qu'il croit bonnes car elles conditionnent son existence. C'est un bon camarade, honnête, droit, généreux. Il souffre des injustices : celles qui accablent les autres, plus encore que celles qu'il subit lui-même. Il condamne une société inhumaine et il milite, sans excès, pour une démocratie telle que les besoins de tous soient satisfaits, de sorte qu'il n'y ait plus aucune raison d'être mécontent. La mort ? Il l'admet positivement pour ce qu'elle est à ses yeux : la fin de tous les désirs, et de tous les sentiments. Il refuse d'examiner les questions qui ne sauraient être résolues autrement que par l'observation et le calcul. Pour lui, les mathématiques seules ne trompent pas ; Il trouve son bonheur et sa sécurité entre ses quatre murs, plus son plancher et son toit ; il a ainsi les six points d'appui qui équilibrent tout corps matériel. S'il a quelque enthousiasme, c'est pour l'ouvrage de ses mains, dans la collaboration active et empressée qu'il apporte à la construction de la tour de Babel. Que d'hommes, en effet, avant lui, ont déjà pétri des briques pour les cuire au four et les entasser ensuite les unes sur les autres ! Il suffit de parcourir ou de survoler les ruines des anciennes cités, brûlées aujourd'hui par le vent des sables, pour évoquer ses milliers d'esclaves qui foulaient l'argile mêlée de paille en chantant en cadence ! Pourquoi ne pas entrer dans cet immense labeur, qui devient aujourd'hui planétaire, et qui est grandement facilité par la machine ? C'est en effet lorsque l'aménagement du territoire sera terminé, c'est-à-dire que la surface entière des continents sera rationnellement

exploitée et bâtie de villes heureuses, que peut-être, les hommes de demain, auront le loisir de revenir, en amateurs, à la curiosité des vieux mythes, aux trouvailles imaginaires des poètes. Mais quoi ? En attendant cette société des loisirs où toutes tâches ennuyeuses seront accomplies par des robots, ne vaut-il pas mieux, présentement, collaborer à l'expansion, au progrès, à cette évolution de la matière qui ne peut être que progressive et s'achever en l'Homme ?

Le voici donc cet athée constructeur et décidé, qui vient à nous avec son front carré et son regard froid. Comment ne pas éprouver devant lui une certaine gêne ? Nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde, nous ne parlons pas le même langage. De même qu'il a été initié aux termes mathématiques et techniques qu'il utilise quotidiennement, nous aussi, nous avons notre vocabulaire qui va résonner à ses oreilles comme une langue inconnue. Peut-être nous sentons-nous en état d'infériorité à son égard : lui, au moins, il est absolument certain de ce qu'il affirme, parce que tout, chez lui, est basé sur $2 + 2 = 4$. Il n'a besoin d'aucun témoignage pour être sûr de ce qu'il sait. S'il oublie une formule de sa précieuse trigonométrie, il peut la retrouver en une minute en revenant aux considérations de base, en traçant trois segments de droite sur un papier, en raisonnant sur les rapports de leurs longueurs. La règle et le compas, l'éprouvette et la balance, le microscope et la table de logarithmes, quoi de meilleur, sinon l'ordinateur qui économise tant de temps ?... Certes, il a eu des maîtres durant ses études, auxquels il a donné sa confiance : mais ses maîtres lui ont appris des choses qu'il était éventuellement capable de retrouver par lui-même. Il ne saurait mettre en doute que l'eau est composée d'oxygène et d'hydrogène, puisqu'il peut constater cela quand il le veut soit en exposant à la flamme de son réchaud à gaz une assiette froide, soit en faisant passer un courant continu dans une cuve à électrolyse... Et c'est pourquoi, formé qu'il est à la méthode des sciences de la matière, il ne prendra pour vrai que ce qu'il peut constater et contrôler par le moyen des sens aidés ou non par les instruments d'optique, d'acoustique, d'électronique, toujours fidèles, aux erreurs instrumentales près...

Il y a toujours eu des athées : mais dans la société antique ils cachaient leurs sentiments, sinon ils eussent été proscrits. Socrate a été condamné à boire la ciguë pour avoir outragé les dieux. Il était pourtant loin d'être incroyant ! Nous avons de lui d'admirables dialogues sur la divine Providence dans les mémorables de Xénophon. Ce qui démontre que l'impiété affichée, dans l'ancien monde, ou simplement la contestation des opinions religieuses reçues, étaient impensables. Ainsi en était-il en Israël : c'est dans son cœur seulement que l'insensé osait dire : « Il n'y a pas de Dieu ! ». S'il avait publié son opinion, il eût été lapidé comme blasphémateur ! Le Moyen-Age était centré sur l'Eglise comme la cité construite autour de la cathédrale. Le culte faisait partie des obligations civiles, et il en fut ainsi jusqu'à la Révolution. Le simple citoyen comme le magistrat, le laïc comme le prêtre, admettaient en principe, pour avoir droit de cité, la Présence vivante de Dieu, comme témoins des actions des hommes, Législateur et Juge. Bien entendu, les Grands faisaient dire à Dieu beaucoup plus qu'il n'avait dit : d'où le mécontentement de nombreux esprits cultivés, d'hommes très intelligents qui entreprirent de libérer la conscience humaine de ses « superstitions », mais ne purent faire la distinction entre l'authentique Volonté de Dieu, et ce que les traditions humaines mettaient sur son compte ou sous son autorité.

Aujourd'hui, la situation est renversée – ne pensons pas à priori que ce soit un si grand mal. C'est le croyant qui se trouve mal à l'aise, dans une civilisation qui ne se réclame plus de la Foi, dans une cité où l'Eglise n'est plus au centre, dans une science qui s'est affranchie de la tutelle de la Révélation. L'athée arrive avec les mains pleines de

ses produits, de ses cadeaux, de ses réussites, de ses découvertes. Il présente les fruits de ce qu'il appelle « la libération de son esprit de toute préoccupation métaphysique ou religieuse ». Il a abandonné le problème du salut de son âme, pour songer avant tout à l'aménagement de la Terre. Le temps qu'il aurait pu consacrer à la religion, il l'a utilisé au calcul, à l'élaboration de ses innombrables machines, les énormes, les puissantes, mais aussi les minuscules et les délicates. Il en est fier, et en un sens il a raison : désormais il peut épauler son raisonnement par un cerveau électronique, assurer sa mémoire par une bande magnétique, mieux voir par la pellicule photographique, capter les sons et les images et les transmettre d'un bout à l'autre du monde... C'est merveilleux ! Où l'homme va-t-il s'arrêter dans cette marche vers la domination et la connaissance de l'Univers ?

Nous espérons bien, effectivement, qu'il ne s'arrêtera pas, et qu'il prendra bientôt conscience que tout cet arsenal de découvertes scientifiques et de moyens techniques n'est qu'un prélude, le piédestal des véritables découvertes qui n'intéressent plus seulement son avoir, ou son milieu, mais son être profond, dans sa relation intime avec son Créateur, le Dieu vivant et vrai. Nous espérons fermement qu'après avoir découvert les lois des êtres qui l'entourent dans leur prodigieuse complexité, l'homme enfin découvrira sa loi spécifique qui l'intéresse, lui, au plus haut point, dans son admirable simplicité.

Mais n'anticipons pas : revenons à notre athée. Écoutons ses raisons, ou plutôt sa raison, car il n'en a qu'une : il refuse purement et simplement de prendre en considération ce qu'il conviendra d'appeler le « phénomène religieux ». Il considère cette recherche comme inutile, comme perdu le temps qu'il y consacrerait. Il écarte à priori une question pour laquelle il ne veut avoir aucune préoccupation, à laquelle il prétend n'attacher aucun intérêt. Tant qu'il restera ainsi dans une volonté de ne pas dialoguer, personne ne pourra le convaincre – d'ailleurs, en fait, tout homme n'est finalement convaincu que par lui-même – il ne comprend les raisons des autres que s'il les a faites siennes. Elles ne valent pour lui que lorsqu'il les prend comme armes défensives et offensives. Telle est bien la faiblesse de l'esprit humain d'être ainsi emmuré dans ses propres pensées, puisque, dans le cas qui nous occupe, l'athée refuse justement toute pensée religieuse !

Il semble donc vain de lui « prouver » l'existence de Dieu. Et tout d'abord parce que Dieu est un « Dieu caché », selon l'oracle du prophète Isaïe (45/15). Plus que caché, il est absent. Comment cela ? Parce qu'il est vrai que l'humanité telle qu'elle est aujourd'hui, s'est construite, s'est développée comme « en dehors de Dieu », « hors du Père », sans référence explicite et consciente au Verbe, dont l'Évangéliste nous dit : « Ce qui advient sans lui n'existe pas » (Jn.1/3). À considérer le monde humain, avec ses tares profondes, sa vie précaire, ses angoisses et ses peurs, l'ignorance où il se trouve non seulement de sa destinée, du sens de sa vie, mais des connaissances les plus rudimentaires, nous sommes obligés de conclure à une absurdité. D'autres l'ont fait mieux que nous et avec plus de talent ! On ne peut mettre en doute leur contestation, et comme ils n'ont pas d'autre point de référence que ce qu'ils constatent, ils sont obligés de conclure à l'inexistence d'un Être sage, intelligent et personnel. Comment, s'il existait, aurait-il pu créer ce genre humain douloureux et ridicule ? On a dit à l'impie que Dieu est partout et qu'il est infiniment bon... Comment peut-il être dans ces choses monstrueuses que sont les bidonvilles, les camps d'extermination, les usines d'armement, les famines, qui dévorent des milliers d'enfants innocents, les inondations, les tremblements de terre ? Dieu se moque-t-il de sa création ? S'il a fait, dit-on, l'homme à son image et selon sa ressemblance, s'il l'a créé avec amour, comment se fait-il qu'il l'abandonne ainsi aux

éléments aveugles de la nature ? Et s'il est intelligent et omniprésent, pourquoi alors parler d'éléments « aveugles » ?

Les anciens connaissaient aussi ses problèmes : ils les avaient résolus en inventant des divinités vengeresses et courroucées, et ils s'efforçaient de les apaiser avec des sacrifices... Mais devant l'esprit moderne, ces fables mythiques sont sans consistance : il ne saurait y avoir de divinités courroucées, assoiffées de sang humain ! Et si c'est le vrai Dieu qui se met en colère contre son propre ouvrage, le scandale est encore plus grand ! Que penser d'un horloger qui se mettrait en colère contre la montre sortie de ses mains, le potier contre le vase de terre cuit dans son four ? Ou alors, si l'on admet que Dieu est « Celui qui a fait le Ciel et la Terre », était-il absent dans la création de l'homme ?...

Mais l'impiété moderne va plus loin encore : elle fait la psychanalyse de l'idée de Dieu. Quoi, dit-elle, à moins d'adorer le Soleil, la Lune et les étoiles, il a bien fallu dire que quelqu'un avait fait le monde ! A partir de ce sentiment mêlé d'admiration et de crainte, qui surgit au cœur de l'homme devant le lever du Soleil, sous le déclenchement de l'orage, devant la puissance des flots et des vents, la hauteur et la masse des montagnes, se forme une référence à un Autre, une sorte d'appel à un Etre qui ait des yeux pour voir, et des oreilles pour entendre. Tout petit sous la voûte du ciel, l'homme soupire vers l'immensité ; lent et lourd, il convoite la vitesse des météores, la légèreté des nuages. Mais surtout l'ignorance où il gît face aux phénomènes de la nature, lui fait crier un saisissement qui a tendance à appeler quelqu'un qu'il imagine semblable à lui, en plus grand. Son admiration se mue en adoration, sa plainte en prière... C'est ainsi, dit l'impie que naît la religion, mais que relie-t-elle ? Elle ne relie jamais que l'homme à lui-même. Ses perceptions issues des sens, de la vue, de l'audition, s'échafaudent en lui, dans son cerveau, constitue une architecture d'images mentales, en même temps que l'expérience des jours lui fait prendre conscience de ses limites et de sa précarité. Les contrastes l'instruisent : tout comme il apprend à se servir des outils en se tapant sur les doigts. L'idée d'éternité naît de son souffle court et de la menace constante de la mort qui frappe à ses côtés. Dans le cerveau suffisamment évolué de l'homme, l'instinct vital, commun à tous les animaux, produit ainsi une extrapolation imaginative qui se colore selon les lieux, les climats, les tempéraments, de toute une poésie qui s'exprime dans le folklore, s'intègre aux structures sociales, s'enracine dans les traditions, et finalement s'impose par des lois. C'est ainsi que naît la religion, pièce maîtresse de la société des hommes incultes pendant cette époque transitoire qui les achemine de la sauvagerie à la civilité. Les grands s'en emparent, cherchant à s'identifier avec les dieux, et c'est ainsi que naît l'oppression, lorsque le pouvoir civil et le pouvoir religieux se confondent et se renforcent par le pouvoir policier et le pouvoir militaire.

Beaucoup de gens se laissent prendre à des raisonnements semblables qui, on le voit clairement, sont de pures suppositions et sont à leur tour une interprétation fantaisiste de la réalité, une « extrapolation imaginative ». Cette manie de vouloir tout expliquer par les « complexes de la psychologie » a pris, en ces derniers temps, des dimensions fabuleuses : la Bible n'a pas échappé à cet acide dissolvant. Lorsqu'elle nous répète comme un refrain : « Dieu parla à Moïse et lui dit », de quoi s'agit-il en fait ? Il s'agit tout simplement - disent-ils - du génie de Moïse qui, pour imposer ses lois, - par ailleurs justes et sages – les renforce par l'autorité de Dieu. Elles se colorent ainsi de cette puissance terrifiante de l'orage qui secoua le Sinaï, des vents irrésistibles qui soulevèrent le désert et ouvrirent les eaux de la Mer Rouge devant les pieds des Hébreux. Quelques circonstances exceptionnelles ont ainsi créé le Judaïsme, avec certains rites encore

carnassiers et sanguinaires, et ses intuitions géniales. Portée ainsi par la poussée d'une race vigoureuse et intraitable, burinée par l'esclavage pénible, qui se crut choisie entre toutes, la religion de Moïse avait l'immense intelligence d'avoir été d'abord un athéisme, une négation des autres divinités, celle des nations considérées désormais comme maudites et souillées. Ainsi est née la Bible et l'histoire d'Israël. Désormais les oracles des Prophètes ne reflèteront jamais que la sur-psychologie d'un peuple qui veut se survivre à tout prix, malgré ses malheurs et ses revers. Pour mieux imposer leurs lois, les éducateurs et les conducteurs de génie qui parurent en Israël ne manquèrent pas d'appuyer leurs dires en inventant des mythes et des légendes, en les habillant du merveilleux : le miracle et le prodige...

Et l'on continue sur une route si bien tracée désormais : les disciples qui s'attachèrent aux pas de cet homme vraiment supérieur que fut Jésus, n'hésitèrent pas à copier les anciens maîtres en Israël. L'intelligence des Ecritures qu'ils avaient déjà, formait une base de lancement, sur laquelle Jésus alluma le feu dont il voulait voir la terre embrasée : la psychologie de l'amour. Il était vécu déjà intensément dans sa petite communauté. Malheureusement, une telle réussite ne pouvait durer longtemps sans provoquer le scandale. Elle porta ombrage aux autorités constituées. Les anciens, gardiens de la tradition mosaïque, trouvèrent blasphématoire l'audace du charpentier de Nazareth. En effet, Moïse prétendait parler au nom de Dieu, alors que Jésus parlait en son nom personnel, en légiférant dans des matières divines ! Il fut donc arrêté et crucifié, jugé coupable par rapport aux opinions théologiques du temps. Mais le sillon qu'il avait tracé était trop profond et trop bien orienté pour être abandonné par ceux qui avaient labouré avec lui. Fanatiques de son souvenir, ils utilisèrent les genres littéraires antérieurs connus par avance. Ils mêlèrent des Anges à sa conception, à sa naissance ; ils firent intervenir des puissances célestes, et Dieu le Père lui-même en sa faveur ; ils étaient tellement persuadés que l'homme qui les avait séduits et fascinés était plus puissant que la mort, qu'ils inventèrent, selon un genre littéraire déjà connu, le mythe de la Résurrection ; et l'Eglise est née à partir de là, vivant d'un souvenir, d'un mémorial, si puissant qu'il fut créateur des Evangiles...

Voici résumée en quelques lignes toute l'argumentation qui se trouve répartie dans d'immenses ouvrages, bourrés de citation à d'autres ouvrages semblables, pétris d'une érudition fantastique, illustrés d'incomparables lieux communs. On ne saurait rester indifférent devant cette interprétation exégétique des documents vénérables de la Révélation. Beaucoup de chrétiens s'y sont laissés prendre, et des plus instruits, si bien qu'aujourd'hui, un homme sincère et droit éprouve une amère déception en apprenant de ces nouveaux maîtres, qu'il a été trompé par les auteurs dits « sacrés », mis sur les autels, cités au Canon de la Messe, que la Bible n'est qu'un tissu de fables et d'histoires douteuses, que l'Eglise est une fée qui s'illusionne elle-même, en distillant son filtre merveilleux comme une araignée secrète le fil de sa toile, et il se trompe lui-même en s'imaginant entendre en son cœur profond une confiance divine qu'on appelait autrefois la voix de sa conscience, alors qu'il n'y a là, en fait, qu'une efflorescence électronique extrêmement complexe d'un cerveau aux myriades de cellules sans cesse en activité... !

Le scepticisme n'est pas nouveau, mais il s'habille à la mode du temps, avec les éléments qu'il trouve sur son chemin : ceux que lui fournissent les érudits en histoire, les experts psychologues, les fouilleurs de bibliothèques, les fossoyeurs de tout genre qui hument des pots cassés sous les ruines antiques. Mais il n'était nullement nécessaire d'entreprendre de si longs travaux, de noircir tant de papier, d'accumuler tant de volumes pour ne pas avancer d'un seul pas ! En effet, du moment que l'on pose le principe initial

que nous avons dit, ce principe que l'athée établit comme un axiome qu'il ne peut jamais vérifier : « Dieu n'existe pas », il fallait bien ensuite trouver une explication de la Révélation elle-même, de l'Évangile de Jésus-Christ. Et les explications surabondent : parce que l'esprit humain est toujours très astucieux pour prêter au témoin qui veut le convaincre une intention malveillante, ou alors une infirmité de l'ouïe ou de la vue. Les négateurs ne sont jamais à court d'arguments, cela pour la raison évidente que la négation se justifie toujours par elle-même. Il suffit en effet de poser un doute pour qu'il prenne aussitôt consistance, et lorsque l'on commence à douter on ne peut plus être sûr de rien. Le doute est une maladie de l'esprit humain, qui se nourrit et s'entretient elle-même comme le cancer, comme la tumeur dévorante. Il tend à tout envahir, et il le fait toujours ; et lorsqu'il est totalement enraciné, il tue l'homme lui-même. Le négateur ne pourra jamais prouver sa négation, surtout si elle porte sur un événement passé, si elle se rapporte à un personnage ancien, sur lequel les documents sont assez rares, voire inexistantes. Mais les simples s'y laissent prendre : ils pensent que l'absence de documents, ou le peu de documents, sont une raison suffisante pour rejeter son existence. Il n'en est rien : l'absence de documents ne prouve rien, elle prouve seulement que nous n'avons pas de documents.

Ainsi, lorsque l'on parle des hommes anciens dont on dit qu'ils ne savaient pas écrire parce que nous n'avons d'eux aucun document écrit. Cela ne prouve rien, mais seulement qu'ils n'ont pas laissé de documents capables de résister au temps, ou bien que l'on n'en a pas encore trouvé...

En ce qui concerne l'histoire de la Révélation divine, les documents abondent ; ils sont très anciens, indéniables et authentiques. Les savants le savent. C'est pourquoi, après la négation des documents, rejetée aujourd'hui, l'impiété scientifique a changé son fusil d'épaule : elle attaque sur le plan de la psychologie. Elle est bien obligée d'en arriver là, car c'est bien en effet dans la conscience de l'humanité entière et de tout homme en particulier que se pose l'option fondamentale de la croyance ou de l'incroyance. Tout le reste n'est que verbiage : il ne restera strictement rien de tous ces immenses travaux d'exégèse destructrice dans le monde qui vient. Peut-être vont-ils se consumer dans le prochain incendie de Babylone ? Il n'en restera qu'une fumée légère dont la puanteur ne tardera pas à disparaître à son tour.

Et bien maintenant que nous avons épuisé, en les épousant loyalement tous les raisonnements et syllogismes par lesquels l'impie dit en son cœur : « Dieu n'existe pas », comment allons-nous le déloger de cette position qui, peut-être, nous trouble, mais qui, pour lui, est très périlleuse. N'entreprenons pas une polémique qui pourrait le blesser, car nous n'avons pas à lutter contre lui, mais pour lui, pour le délivrer et le sauver, et non pas pour l'accabler. En cela, nous allons suivre, autant que nous le pouvons, la pédagogie divine qui s'inspire uniquement de l'amour, de la charité. Car c'est précisément par amour, par charité, - car Dieu n'est qu'amour - qu'il demeure caché aux yeux de celui qui le nie, qui l'outrage, ou qui se révolte contre lui. Il ne veut pas l'écraser par l'éclat de sa Majesté, cet être si faible et si précaire qui ne subsiste qu'entre deux souffles légers. « Notre Dieu est un Dieu caché » qui se laissent trouver par ceux qui le cherchent, et qui le cherchent de bon cœur. Il se refuse à être évident pour celui qui veut limiter son regard à l'apparence des choses : car il n'est pas dans les apparences. Il se refuse à être détectable par les artifices du raisonnement scientifique ou mathématique, car son être ne saurait tomber sous le champ d'un microscope, ni s'enfermer dans une table de logarithmes, encore qu'il soit le législateur souverain de l'optique et le fondateur des nombres. Pas plus que l'horloger ne se trouve dans l'horloge sortie de ses mains, Dieu ne

se trouve confondu avec son ouvrage. Il est immense, et cependant les immensités de l'espace ne le contiennent pas. Il est l'intelligence même et la logique même, et cependant il ne se confond nullement avec le mode de raisonnement que nous avons ni avec nos procédés de calculs.

Dieu est toujours Autre ; et c'est pour cela que la tentation de l'athéisme est très séduisante, car les arguments de l'athée contiennent une part de vérité. Les images que nous présentons de Dieu, tangibles et intellectuelles, sensibles et mentales, ne correspondront jamais à ce qu'il est véritablement. C'est sans doute ainsi qu'il faut entendre la révélation qu'il fit à Moïse lorsque, dans le Buisson, il lui dit : « Je suis qui je suis ». Il y aura toujours une découverte à faire : et le croyant sincère doit rester en recherche, en ce sens qu'il doit toujours interroger certains aspects de sa foi, non pas pour nier ce qu'il a acquis, mais pour avancer plus profondément dans le Mystère ; ne soyons pas étonnés de cela ; car il s'agit en fait d'un processus universel dans le domaine de la connaissance : tout savant loyal reconnaît aisément que le théorème ou la thèse qu'il vient de formuler cache aussitôt quelque nouveau problème, une question en appelle une autre, lorsqu'une limite est atteinte, il faut impérieusement savoir ce qu'il y a plus loin. Il est bien nécessaire qu'il en soit ainsi pour nous, puisque nous sommes essentiellement limités. Les étroites dimensions de nos corps sont le symbole des infimes possibilités de notre entendement. Tout ce que nous savons de l'Univers n'est que fort peu de chose par rapport à ce qui nous reste à découvrir. De même, ce que nous savons sur Dieu, après tous les siècles de l'histoire qui nous ont révélé son Visage et fait entendre sa Parole, n'est encore que peu de chose par rapport à ce qui nous reste non seulement à découvrir, mais à goûter.

Beaucoup de croyants sont bouleversés par les progrès de l'athéisme et impressionnés par les astuces de son argumentation. Il est vrai qu'ils recèlent une malice diabolique et que Satan, négateur et menteur par excellence, est supérieurement adroit pour surprendre les gens mal affermis et les retenir dans ses filets. Cependant, nous devons, en un certain sens, nous réjouir de ce déferlement de l'athéisme sur le monde : car il est la confirmation concrète de ce que la foi nous dit de l'homme. Elle nous dit en effet qu'il est, dans l'état actuel de sa vie et de son comportement sur terre, profondément pécheur et malade. Il est donc tout à fait logique que ce péché et cette maladie, si évidents sur le plan biologique, se révèlent aussi sur le plan de la psychologie et de la conscience. L'athéisme n'est au fond que la manifestation de la déficience universelle de la conscience humaine. Lorsque l'intelligence rend un culte à l'absurde elle montre qu'elle fonctionne mal. Car rien n'est plus absurde de dire : « Celui qui est n'est pas ». C'est se contredire en une seule phrase, d'un mot à l'autre : et c'est pourtant là l'affirmation fondamentale, l'axiome de base, qui reste le point de départ de toutes les négations et de toutes les interprétations ultérieures.

Hélas ! Pauvre créature humaine ! C'est elle qui n'est pas. En effet, elle n'est pas encore et elle n'est plus ce qu'elle devrait être. L'impie ou l'insensé, dit dans son cœur : « Dieu n'est pas », et il s'obstine dans la voie qui n'est pas bonne, la mauvaise, il n'en démord pas... Pourquoi dit-il cet homme : « Dieu n'est pas » ? Il le dit parce qu'il le pense. Nous n'avons pas à le taxer de mauvaise foi. Et il le pense parce qu'il a vraiment le sentiment que Dieu n'est pas. Comment en est-il arrivé à ce sentiment ? Comment a-t-il pris corps en lui ? Peut-être a-t-il été blessé, frustré, dès son plus jeune âge, dès sa naissance, dès sa conception même de cette sublime connaissance de Dieu ? Car tous les arguments que l'athéisme propose pour détruire la croyance se retournent aussitôt contre lui, et avec beaucoup plus de pertinence. Oui, je dis bien, si l'impie dit en son

cœur : « Dieu n'est pas », c'est qu'effectivement il n'a aucune connaissance de Dieu. Disant cela il affirme : « Celui que vous croyants vous appelez Dieu, dont vous dites qu'il a fait le ciel et la terre, dont vous dites qu'il est très puissant et très bon, celui-là, pour moi, n'existe pas. Je ne l'ai jamais vu, je ne l'ai jamais connu. Et comme je suis sincère envers moi-même, je suis contraint de dire, dans mon cœur, en toute sincérité : « Je ne le connais pas, donc il n'existe pas ».

Et c'est bien là que nous découvrons la souveraine logique du péché. Il est vrai que depuis le péché d'Adam, l'homme s'est conduit en dehors de la paternité et de la familiarité de Dieu. Une humanité dévoyée s'est ainsi répandue sur la terre, presque universellement. Un genre humain en exil, coupé de son Principe, éloigné de sa Source, déraciné par rapport à sa Loi spécifique, hors de sa vocation, de son domaine, de son jardin, de son véritable milieu vital. Disons le mot : hors de la Trinité, hors de la connaissance et de l'amour des divines Hypostases. Il est donc tout à fait logique et normal que l'homme arraché de ses racines, privé d'air respirable, sevré de Dieu et du milieu divin dise, en toute sincérité de cœur, et dans un premier mouvement, dans un premier examen de conscience : « Dieu n'existe pas ». Nous avons là la preuve la plus directe et la plus enracinée en nous-mêmes du péché originel, indépendamment de toute révélation divine sur ce point.

Il faut donc que l'homme déchu soit athée, et il est nécessaire qu'au terme de cette déchéance, que nous connaissons actuellement, l'athéisme devienne universel et fondamental. Ce que nous voyons et entendons n'est que le développement logique du péché de refus, de la non-acceptation de la proposition divine. Aussi, bien loin de nous effrayer et de nous affoler du fait que sur une toute petite planète parmi des mondes innombrables, une race prétend sottement ne pas avoir de Créateur, nous devons nous en réjouir, au contraire, car celui qui dit : « Dieu n'existe pas », manifeste à nos yeux son impérieux besoin de rédemption.

D'ailleurs, tout sincère qu'il se prétende, ou qu'il soit, l'impie qui dit : « Dieu n'existe pas », fait en lui-même une faute de raisonnement. Il devrait se contenter de dire, comme le font de nos jours certains savants particulièrement loyaux et humbles : « Je ne sais pas si Dieu existe ». En effet, du fait que l'on ne connaît pas quelque chose, on n'a pas le droit de dire : cette chose n'existe pas, à moins qu'elle soit en elle-même contradictoire. Mais Dieu, l'idée de Dieu n'est pas contradictoire du tout : elle est au contraire souverainement logique, elle se dégage de l'observation, qu'elle soit spontanée ou scientifique, par un raisonnement tout simple : si la terre et le ciel existe, ils postulent un Créateur. Il y a manifestement une intelligence et une logique dans les lois des êtres, dans les propriétés des éléments ; leurs rapports et leurs influences réciproques sont indéniables et les observations vérifient les calculs. Il y a donc une intelligence qui a présidé à tout cela. Et même lorsque l'on aborde les lois des grands nombres, les calculs des probabilités, nous voyons effectivement qu'il ne saurait y avoir de surprise, même lorsque les événements se produisent au hasard. Il n'y a ni fortune, ni chance, ni artifice qui tienne : seul celui qui ne prend pas de billet à la loterie nationale est assuré de n'être point volé. Certains croient en Dieu en raison de la chance qu'ils prétendent avoir dans la vie ; d'autres croient en Dieu en raison de leurs malheurs... Les uns et les autres se trompent : c'est dans la logique des nombres que se manifeste d'abord le Créateur qui a disposé des lois immuables auxquelles nous devons d'abord humblement nous conformer pour être aussi heureux que possible.

Ainsi, tout ce que l'homme abandonné en ce monde peut dire, c'est : « Je ne connais pas Dieu », ou bien : « Je connais Dieu ». Et nous rejoignons ainsi l'alternative fondamentale, antérieure à tout raisonnement, à toute investigation de la raison, et peut-être même à toute éducation ; S'il ne connaît pas Dieu, il n'est pas autorisé à nier son existence, mais il se doit de le dire loyalement et reconnaître seulement qu'il n'a pas reçu cette grâce de la foi ; Inversement, celui qui dit : « Je connais Dieu » est bien obligé d'affirmer son existence ! Mais il doit reconnaître aussi, s'il est sincère envers lui-même que cette « connaissance » ne provient nullement de son travail, de ses recherches, de ses études... Sans doute il a pu ainsi se confirmer et progresser dans cette connaissance par l'étude de la Révélation divine ; mais en définitive, c'est avant toute démarche intellectuelle qu'il doit reconnaître cette grâce qu'il a reçue de Dieu pour le connaître et l'aimer, car l'un ne va pas sans l'autre.

Tout commence donc par la grâce de la foi. C'est un choc de Dieu lui-même sur notre cœur profond ; les poètes et les mystiques ont exprimés cela en termes infiniment variés, très simples ou sublimes, naïfs ou littéraires, et ils se sont efforcés de communiquer une expérience incommunicable. L'hymne chantée dans la liturgie pour la fête du Saint Nom de Jésus le dit très bien : « Celui qui en a fait l'expérience, celui-là seul sait ce qu'est : aimer Jésus... » tout ce que le croyant peut dire à l'athée c'est : « Je connais celui que tu ne connais pas ». Et lorsque ce dernier reprendra ses arguments psychanalytiques signalés plus haut, le croyant lui dira : « Tu interprètes ma croyance en fonction de ton athéisme ». Puis il poursuivra : « Mais moi croyant je comprends fort bien que tu sois athée, tant que tu n'as pas fait la même expérience que moi ». Et c'est là que l'on voit la supériorité du croyant : il sait en lui-même et d'une manière irréversible qu'il est passé d'un état de ténèbres à un état de lumière, d'un niveau inférieur à un niveau supérieur, il ne pourra jamais « dé-comprendre » ce qu'il a compris, il ne pourra jamais nier une évidence qui n'intéresse pas la raison seulement, mais aussi le cœur et la conscience.

D'autre part, le croyant, s'il est sincère, éprouvera toujours, tant que durera son pèlerinage terrestre, la tentation de l'athéisme. Elle s'atténuera peut-être, dans la mesure où il nourrira sa foi, où il poursuivra sa recherche, où il s'attachera à la divine Parole, et s'il obtient de Dieu lui-même, par une confirmation d'un ordre supérieur et transcendant, une vue cohérente de la Vérité. Ce fut, dit-on, le cas de certains saints qui furent, à un moment précis de leur vie terrestre, « confirmés en grâce ». Mais dans le cas général, la foi est un combat spirituel, une lutte qu'il faut reprendre chaque jour. En effet, c'est dans le présent seulement que l'on peut rencontrer Celui qui est toujours au présent. Ni dans le passé qui n'existe plus qu'en lettres commémoratives, en monuments, en vestiges et en traces ; ni dans un avenir toujours imprécis, même si nous avons sur lui des assurances par l'autorité de la Parole ; je ne puis faire aujourd'hui les expériences des prophètes qui ont vécu autrefois, ni des élus qui verront ce que je ne puis aujourd'hui qu'espérer. Je suis dans ce présent étroitement limité à une fraction de seconde, et je sens que je suis un être caduc et faible, soumis aux éléments d'un monde auquel je ne suis pas parfaitement adapté, en butte à un milieu humain hostile et dénaturé. Croyant je le suis, mais je suis homme, et je porte en moi l'incroyance du monde. Je suis imprégné de ses négations et de ses silences, de ses railleries et de ses sarcasmes : et je dois rectifier sans cesse l'orientation de ma pensée et l'aspiration de mon cœur, pour que le Dieu vivant puisse assurer en moi la Relation à lui qui me fait vivre et me sauve.

Tant que la vie, en effet, n'a pas abouti dans la gloire, elle est comme en suspend au-dessus des abîmes. Le vertige de l'insécurité peut me surprendre. Je dois demeurer

vigilant. L'athée s'est mis sur le bord de la route, il refuse d'avancer ; il s'est assis dans les ténèbres, sous la désespérance de la mort ; et sa position peut lui paraître sinon confortable, du moins rassurante. Il risque moins de tomber que le marcheur que je suis. Que dis-je ! Il ne risque pas de tomber, puisqu'il est à terre et que la pesanteur l'a plaqué au sol. Si j'avance dans la foi, je dois risquer constamment ; je suis toujours en pleine aventure, et ce n'est qu'après avoir progressé que je me rends compte que j'ai eu raison d'avancer. D'autant que chaque fois que j'avance, j'obtiens la confirmation de la Voix de Celui qui est, et une nouvelle assurance de sa Relation de Présence avec moi et en moi.

Car nous touchons là le fond du problème : avec l'homme, Dieu n'est pas un nombre, un raisonnement, un syllogisme, un théorème, un axiome, un code, un maître, un législateur, un souverain... Dieu, certes, est le Nombre des nombres, le Théorème des théorèmes, la Loi des lois, le Verbe des paroles, la Logique de tout raisonnement ; mais avec l'homme, Dieu est la Relation, une Relation vivante, qui ne peut être que relation. Et c'est pourquoi celui qui ne le cherche pas ne le trouve pas, celui qui ne l'invoque pas n'entendra jamais sa voix, - sauf cas exceptionnel où Dieu force alors sa porte comme un ouragan... Celui qui le ne prie pas n'obtient rien, celui qui ne se fie pas en lui reste soumis aux lois du hasard et de la malchance, plutôt que de la chance. Dieu se refuse en général à forcer notre porte. Il ne s'impose pas, il ne se propose même pas. Il tend l'oreille seulement. Il est infiniment délicat, il reste entièrement voilé sous les choses de sa création qui ne font qu'évoquer par symboles, par figures, l'éclat incomparable de sa Majesté. Il sait que nous sommes faibles, et comme il veut faire de nous ses fils, il a pris le plus grand soin de ne pas nous offusquer. Certes, il est intervenu en puissance, « à bras étendu », chez le peuple juif, mais chez un seul peuple, comme il intervient aussi à l'égard de certains « vases d'élection », tel Paul, tels quelques convertis fameux, qui ont livré le fait psychologique profond dont ils ont été à la fois le théâtre et les témoins. Dieu, certes, garde la liberté entière d'intervenir comme il lui plaît avec qui il veut, et quand il veut. Mais en général il se laisse trouver par celui qui le cherche, et il est proche de celui qui le prie avec sincérité, qui l'invoque en vérité.

De quoi s'agit-il en effet ? D'établir, ou mieux de rétablir une Relation de connaissance et d'amour. Dieu veut opérer une réconciliation sublime avec un être qui, depuis des millénaires, a marché loin de lui, en dehors de ses voies, et se perd parce qu'il a perdu le souvenir de l'enracinement trinitaire dans lequel il avait été initialement créé. Des tas d'idoles se sont interposés, des montagnes de préjugés, des myriades de superstitions, nous ont voilé le visage de notre Dieu ! Et Dieu ne veut se compromettre, se laisser confondre, avec aucune d'entre elles : pas plus avec les pieux sacrés des Cananéens, qu'avec les réussites techniques de nos robots. Et c'est pourquoi il a laissé se produire ce grand mouvement de l'athéisme, il a laissé Satan balayer la Terre avec le bulldozer de la dévastation doctrinale. L'athéisme en effet ne peut jamais renverser que les idoles : des idoles de néant qui n'apportent avec elles ni la vie, ni la beauté, ni salut, ni paix, ni joie. Rendons grâce, soyons dans l'allégresse, parce que désormais le Dieu vivant ne sera plus jamais travesti à la mode du Pharaon, de Louis XIV, de la scholastique, de la philosophie, de la France, de l'Allemagne, de l'Amérique, du Céleste Empire chinois, du Bouddha muet, de la Pierre Noire, de l'Hindouisme nébuleux, de la Sainte Russie et de ses Icônes, du colonialisme missionnaire, et même des structures surfaites de la Sainte Eglise !... Le monde qui vient connaîtra Dieu tel qu'il s'est révélé, indépendamment de toutes les formes de l'histoire qui n'étaient que des échafaudages provisoires pour construire la Maison ! Car en arrivant à ce terme de l'histoire des nations, nous sommes capables de faire un bilan de l'Histoire, un discernement entre ce qui vient authentiquement de Dieu et ce qui vient des hommes. Et c'est pourquoi nous allons

donner la main à tous les croyants qui, avant nous, furent les témoins de cette « expérience de Dieu », qu'elle soit individuelle ou sociale, personnelle ou collective. Et c'est ainsi que Dieu se découvrira dans ses Desseins admirables sur nous, de sorte qu'en les réalisant, nous obtiendrons le bonheur et la plénitude de notre être.

L'homme, en effet, ne sera vraiment homme que par la connaissance et l'amour du Dieu unique et vrai : le Père, le Fils et l'Esprit-Saint.

- Fin du chapitre 1 -

Chapitre 2

Le sentiment religieux et la croyance

« Des cieux Dieu se penche vers les fils d'Adam,
« pour voir s'il en est un de sensé
« un qui cherche Dieu... (Ps.52/3)

A voir la multiplication des religions, la splendeur de leurs cérémonies, les défilés de leurs fidèles, les processions et les pèlerinages, nous serions poussés à conclure qu'ils sont nombreux, qu'ils sont une multitude ces hommes qui sont à la quête de Dieu !... Et cependant le psaume inspiré par l'Esprit-Saint reste très sévère :

« Tous ont dévié, ensemble pervertis,
« non il n'est plus d'homme droit,
« non, plus un seul... (id.4)

Et Paul, en citant ce psaume dans le Nouveau Testament, authentifie ce message. Aussi, nous nous rappelons la parole de Jésus : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. C'est un culte vain qu'ils me rendent, ils n'enseignent que des préceptes humains... »

Il faut donc croire que beaucoup d'hommes prétendus religieux, se cherchent eux-mêmes sous le couvert de leurs habits, de leurs rites, de leurs formules, de leur doctrine. Dieu n'est-il pas souvent un prétexte admirable pour imposer ses vues, faire peser son autorité, instaurer un ordre social, favoriser des ambitions politiques, voire militaires !... N'est-ce pas au nom de la divinité que se sont établis les grands empires, qu'ils ont traîné dans leur sillage des milliers d'esclaves, qu'ils ont sacrifié des armées innombrables ? Hélas, même le vrai Dieu, celui dont nous connaissons le Nom, s'est trouvé mêlé à des choses horribles de ce genre : faut-il évoquer ici pour mémoire la conquête du Nouveau Monde, les tribunaux de l'Inquisition et ses « autodafé » - mot horrible : un « acte de foi » qui fait griller sur un bûcher de la chair humaine !¹ N'est-ce pas au Nom de la Sainte Trinité que Louis XIV signait un décret réduisant en esclavage les populations « sauvages » de ses nouveaux domaines d'Amérique, et y autorisait le transfert des esclaves noirs ? Et l'on pourrait citer tant d'abominations du même genre...

Ces considérations nous font comprendre aisément tout ce qu'il peut y avoir d'impur dans le sentiment religieux. Il est certes la plus belle chose qui soit demeurée au cœur de l'homme depuis le péché : n'est-il pas fondamentalement la requête du paradis perdu, de l'ineffable Visage, de l'Ami délaissé, du Père oublié ? Certes ! Et c'est bien parce qu'il est la plus belle relique du cœur de l'homme qu'il fut détourné de sa fin par toutes sortes de vanités et de perversités, habilement cachées sous les apparences d'ordre, de profit, de dignité, de vertu, de prestige, d'honneur... Les Nations ont vécu de tels fantômes, et nous espérons bien qu'elles en mourront.

¹ - Ce mot à l'origine désignait l'acte de la pénitence publique imposée par l'inquisition. Il a peu à peu changé de sens, du fait que les récidivistes refusant de s'amender étaient alors remis aux autorités civiles qui parfois les condamnaient au bûcher. Ce mot désigne surtout maintenant la destruction publique de livres ou manuscrits par le feu.

Le sentiment religieux est un fait universel, une composante fondamentale de la pensée et du cœur de l'homme. Cette donnée psychologique est une constante du comportement humain : c'est l'athéisme lui-même qui en est la preuve. En effet, la lutte contre Dieu et la négation de Dieu sont encore pour l'homme une préoccupation religieuse : la conscience humaine fait ici son autocritique, et il est bien évident que si la « religion » avait été parfaite, l'athéisme ne serait jamais né. C'est parce que les formes religieuses utilisées jusqu'ici, soit hors du christianisme, soit même dans le christianisme n'ont pas satisfait entièrement les aspirations du cœur de l'homme, qu'il a tendance à les rejeter. Un peu vite, car « en faisant du passé table rase », il perd des valeurs irrécupérables.

Aussi, retournons d'abord à ce qu'il y a de plus général dans les diverses religions, et qui figure aussi dans le judaïsme et le christianisme. Travail immense, dira-t-on... Oui, si nous voulions faire une analyse détaillée, dans leurs termes propres, des différents systèmes de morale, d'ascèse, de contemplation, de méditation que les sages du monde entier ont élaboré pendant les millénaires qui nous ont précédés, sous toutes les latitudes. Mais nous sortirions du cadre de ce traité, et le lecteur pourra toujours, s'il le veut, si la curiosité le pousse, s'adresser à des ouvrages spécialisés, qui ne manquent pas de traduire en notre langage ce que les Hindous, les Bouddhistes, les Musulmans, voire les Incas ou les Aztèques... désignent par des vocables qui semblent assez étranges à nos oreilles. Le snobisme des mots nouveaux et inconnus ne nous surprendra pas, ne nous séduira pas, car, quelles que soient leur race ou leur couleur, les gourous ou les brahmes, les marabouts ou les derviches... ne peuvent pas exprimer autre chose, s'ils sont sincères, que ce qu'il y a dans la nature humaine, donc ce que nous connaissons aussi, bien entendu. La complication du langage ne clarifie pas les choses : au contraire. L'utilisation de mots étranges favorise une certaine vanité, par laquelle celui qui les emploie devant un auditoire non-initié, passe pour être quelqu'un aux yeux de ses auditeurs médusés.

Et ce point nous amène aussitôt à dissiper une certaine équivoque : sous le nom de « religion », nous désignons, nous occidentaux, des manifestations du sentiment religieux, tellement diverses ou tellement disparates, que certaines ne méritent vraiment plus le nom de religion. Ainsi en est-il du Bouddhisme qui n'est au fond qu'un athéisme tranquille et une philosophie du comportement spirituel ; au terme d'une longue discipline où le corps se place, il prétend faire parvenir son disciple à la persuasion que tout désir est vain, que toute appropriation est illusoire, que le « moi », et le « je », la personne ou la personnalité, ne sont que des apparitions fantomatiques, puisque tout doit être ramené à l'unité confuse du non-manifesté. Le Nirvana n'est donc pas la rencontre avec un Dieu personnel, l'épanouissement de soi-même dans la rencontre avec le Dieu vivant, mais l'évanouissement progressif des agitations mentales par lesquelles l'être humain se donne l'illusion d'être quelque chose alors qu'il n'est rien. Ce n'est pas là une religion, mais un procédé, misérable en fait, pour échapper à l'angoisse de la mort et de la souffrance.

Si certains chrétiens se laissent séduire par ces formes apparemment « religieuses », c'est très certainement en raison de leur ignorance, parfois presque totale, des richesses et des trésors qu'ils possèdent dans leur propre foi. Le slogan est aujourd'hui à la mode : « Toutes les religions se valent ». Paroles qui montent aux lèvres de ceux qui ne connaissent pas et qui les jugent de fort loin. Ils voudraient que toutes les religions se valent, pour se dispenser, le plus souvent, de mieux connaître et de mieux pratiquer la leur. L'étude comparée des religions révèle qu'elles sont profondément

différentes, tant par leur origine, que par leur doctrine, leur culte, et leur méthode. Mieux encore, elles sont différentes par leurs dieux ! C'est une illusion de croire que le Mahométan ou l'Hindou adorent le même dieu qu'ils appelleraient seulement par des noms différents. La preuve en est qu'ils ne peuvent s'entendre entre eux. Les Hindous ont, si je ne me trompe, des divinités multiples, ils vénèrent ou adorent – qui peut savoir ? – une espèce de triade ; et ce qu'ils appellent le « divin » reste vague et flou, dans une sorte de panthéisme assez amoral. Tout cela n'a rien à faire avec Allah que le musulman adore prosterné lorsque le muezzin crie au minaret ! Quant à Bouddha, nous le savons, il n'est pas un Dieu mais un homme dont tout l'effort fut de surmonter l'angoisse de la mort.

Notre époque est orientée vers l'œcuménisme. Tendance qui dévie sans cesse et souvent dans des directions contradictoires. Elle s'abîme presque infailliblement dans une sorte de syncrétisme religieux confus. Certains hommes travaillent activement à collationner toutes les ressemblances possibles pour démontrer que l'on peut créer sur Terre un seul culte à la Divinité. Et effectivement ce mouvement prend une grande expansion et connaîtra un grand succès. Le Dictateur universel qui va surgir sur le monde et lui apporter enfin la fausse paix qu'il désire, favorisera cette religion universelle, où les Védas, le Coran, et la Bible adroitement mêlés permettront d'apporter au monde la douceur de vivre et la tranquillité des consciences et des cœurs ! Mais n'est-il pas évident qu'un tel syncrétisme balaie l'idée même de Salut et de Rédemption, puisqu'elle supprime le sens du péché et de l'exigence divine ? Pire encore : la Personnalité, la triple Personnalité de Dieu s'évanouit dans une sorte de panthéisme bonasse et tolérant, insaisissable et dangereux, qui prône un optimisme de principe assurant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Nous n'avons alors plus rien à craindre, mais plus rien à espérer non plus. Il nous reste à bailler dans les moments d'ennui, à chanter dans les heures heureuses, à recourir à la morphine pour oublier la douleur, à noyer notre angoisse en sombrant dans l'inconnaissance, en nous laissant entraîner et submerger dans les eaux du fleuve incoercible et fantasque du « destin » ! Il n'y a plus d'autre Dieu que la vie, telle qu'elle est, car elle ne saurait être meilleure. Il faut se baigner dans le Gange avec volupté : car même la noyade est agréable, pour qui sait la prendre comme telle ! Le grand Tout n'est qu'un abîme, qu'il faut atteindre dès maintenant, pour n'avoir aucune surprise de le voir s'ouvrir béant devant nous, lorsque les apparences de couleurs, les bruissements des sons s'évanouiront pour toujours...

Aussi, en attendant, sois bon, sois généreux, de bonne humeur, car c'est ainsi que tu seras heureux. Le méchant seul est malheureux, traqué et torturé dans sa conscience. Si tu sais jeûner, tu n'auras pas peur de la faim. Si tu donnes volontiers ton argent, tu n'auras pas peur de la pauvreté ; sois libre de tout bien matériel qui est un piège pour la liberté. N'est-ce pas là tout ce que les Sages ont enseigné, depuis Diogène qui n'avait qu'un vieux tonneau pour maison, jusqu'au gourou qui ne possède pas l'arbre qui l'ombrage au long de ses interminables conférences silencieuses ?

Il y a beaucoup de bon dans cela, des valeurs authentiquement chrétiennes. Et c'est justement par cette doctrine de Sagesse que tant de chrétiens se laissent séduire. Il est bien évident que la productivité à outrance, l'agitation urbaine, la politique du logement, la publicité pour des fariboles, les ennuis de la circulation, le danger des voleurs, la pollution de l'air et des eaux, amènent certains citoyens de Babylone à réfléchir. La cité hurlante et avide, telle une baudruche, éclate et s'effondre lorsque l'aiguillon de la sagesse traditionnelle vient la piquer.

Cependant, un discernement s'impose : a-t-on de droit de dire qu'une sagesse est une religion ? Non pas : la sagesse, en effet, sans écarter systématiquement l'idée de Dieu, ne fixe pas sur le Créateur toute son attention, mais avant tout et parfois exclusivement sur la créature. C'est l'homme qui se regarde lui-même, qui cherche à assumer ses sentiments et ses tendances, son angoisse ou son remords, la crainte de la mort face à son désir de vivre et de prospérer, et qui met un certain ordre en tout cela, afin de garder, ou de conquérir une relative paix intérieure et une indispensable joie de vivre. Le Bouddha est paisible lorsqu'il a fait taire en lui tout désir. Que lui reste-t-il alors ? Rien. Mais ce rien est plus précieux que l'illusion de posséder quelque chose, car « la vie de l'homme ne consiste pas en ce qu'il a ». Oui, ce dépouillement intérieur est une porte d'entrée, très semblable à celle que le Christ ouvre devant nous, lorsqu'il appelle celui qui veut être son disciple à la pauvreté et au renoncement à soi-même. Ainsi les sagesse humaines ont bien en commun une morale authentique, très proche, ou préparatoire à celle que l'on trouve dans les Livres Saints.

Mais ces valeurs sont mêlées trop souvent à des superstitions de tout genre – comme aussi, malheureusement, chez nous, les Mystères de la Foi restent encore pollués par des pensées et des traditions tout humaines – et ces superstitions corrompent la pâte comme un mauvais levain. Il faut certes, respecter toute vie, puisque ses plus humbles manifestations sont transcendantes à l'action de l'homme : qui saurait en effet susciter un papillon, fabriquer une mouche, ou même une puce ? Mais de là à vénérer certains animaux comme sacrés, à se laisser dévorer par la vermine, il y a de la marge ! Le tabou, sous toutes ses formes, est dans la ligne d'un panthéisme menaçant : on tremble d'offenser le dieu, l'esprit, le démon, qui réside dans ce trou, cet arbre, qui vient s'abreuver ou se mirer dans cette source, qui s'attache au pieu sacré, à la stèle de porphyre, au sanctuaire, à la pagode, au temple... Si des êtres inanimés ou même faits de main d'homme sont déjà des résidences de la divinité, à combien plus forte raison les êtres vivants : les tigres, les aigles, ou tout simplement les vaches !... Nous autres, occidentaux, nous avons tendance à rire, parce que depuis longtemps le christianisme, et même déjà le judaïsme, nous ont persuadé que Dieu ne saurait se confondre avec sa création, qu'il y est présent sans en être tributaire, qu'il la soutient dans l'existence, mais qu'il est aussi souverainement indépendant d'elle. Et nous avons ainsi hérité de la foi chrétienne une libération formidable de l'esprit et de la conscience. Mais peut-être avons-nous à retrouver le sens de la création comme signe divin ? Ce faisant, évitons toutefois de donner au signe et au symbole une subsistance essentielle.

Il y a sagesse et non religion lorsque l'homme cherche avant tout à s'améliorer lui-même, à trouver un certain équilibre en référence à lui-même et à son milieu vital. Il peut arriver aussi qu'en recherchant cette sagesse, le disciple sincère découvre la religion : il n'y a pas de discontinuité entre l'une et l'autre. Et c'est pourquoi les Védas et le Coran, et aussi des recueils considérables accumulés par les traditions de sagesse (grand et petit véhicule, etc...) débouchent sur la « relation » que le sage, devenant mystique, cherche à établir avec la Divinité.

Et c'est là que commence la religion proprement dite, où le sentiment de la précarité humaine se mue au sens de sa dépendance par rapport à un Autre, où la créature, souffrant de son exil et de son isolement, postule qu'un lien mystérieux a été distendu ou rompu, et qu'il faut le rétablir avec Celui qui n'est ni sensible ni visible, mais qui existe d'une manière certaine, comme Créateur et Providence. La religion naît vraiment, le sentiment religieux apparaît lorsque l'homme se quitte lui-même, dépasse les sentiments et les préoccupations de son cœur étroit, pour oser une rencontre, une

recherche, un dialogue. Cessant de s'analyser et de s'introspecter, abandonnant le « Connais-toi toi-même », il s'aventure dans la connaissance de Celui qui ne dépend de personne, mais qui fait tout dépendre de lui, et qui existe certainement. Que l'on songe en effet à l'audace d'une telle démarche ! « Moi qui ne suis que poussière et cendre, j'ai osé parlé au Très-Haut ! » (Gen.18/27). Qu'un être aussi limité, rivé au sol, subordonné à la pesanteur, s'enhardisse à invoquer Celui qui a fait le Ciel et la Terre !

A vrai dire, on comprend l'athée qui, raisonnablement, considère que sa prière n'obtiendra jamais de réponse : où ira-t-elle, cette prière ? Dans quelle oreille ira-t-il s'évanouir ce soupir discret du cœur de l'homme ? Sur quelle terre sans habitant viendra mourir cet appel au secours vers des cieux muets, des étoiles immensément éloignées, un soleil implacable... ou vers ce pieu sacré, cette statue d'un dieu, tout proches, mais ridicules... Mieux vaudrait sans doute entreprendre le dialogue avec les habitants hypothétiques qui, peut-être, résident sur les planètes, hypothétiques elles aussi qui gravitent autour des étoiles les plus proches ! Nous enverrions des signaux codés qui mettraient des années, des dizaines, voire des centaines d'années à la vitesse de la lumière, vers d'autres humanités, vers d'autres mondes... Qui sait si une civilisation semblable à notre technicité pourrait recevoir notre message, l'analyser, le comprendre et répondre ?... Des êtres concrets alors pourraient dialoguer avec nous, mais Dieu... Comment l'atteindre ? Comment le toucher ? Comment répondra-t-il ? A-t-il seulement des oreilles pour entendre ?...

Ceux qui ont l'habitude de la prière et qui ont fait l'expérience des réponses de Dieu ne peuvent plus imaginer l'audace que représente en effet le premier acte de prière ! Il est vrai que beaucoup de prétendus croyants, même pratiquants, n'ont jamais que bredouillé quelques formules apprises de mémoire, et ne sont pas encore sortis d'eux-mêmes pour entrer dans une véritable prière ! Ils ont « prié en eux-mêmes », comme le pharisien de l'Evangile qui, dans le Temple, ne voyait nullement la Majesté de Dieu, mais seulement les œuvres de sa propre justice. Que d'hommes, que de femmes surtout, croient prier, mais ne font que dialoguer avec eux-mêmes, se racontant leurs désirs et leurs soucis, ressassant leurs angoisses et leurs chagrins, ruminant leurs inquiétudes, et les défauts de leur prochain ! Ils ne sont pas exaucés car ils n'ont jamais amorcé le dialogue, ni fait silence pour écouter.

Délaissions donc l'appellation vague de « sentiment religieux », et parlons plus exactement de la prière. C'est l'acte par lequel la créature s'efforce de rejoindre son Créateur, s'adresse à lui filialement et amoureusement, non sans une certaine crainte et une profonde vénération, et efforçons-nous de définir les composantes principales de la prière. Certes, il y a des prières, de nombreuses prières écrites et récitées... ce sont comme des enveloppes, des emballages de cet état d'âme particulier, souvent indéfinissable, dont la conscience est le théâtre, et que les auteurs appellent une « élévation de l'âme », ou mieux un « désir d'amour ». Si nous atteignons ainsi l'essence de la prière, si nous parvenons à la définir, sans aucun doute, même les athées se reconnaîtront souvent en train de prier, et peut-être même avec plus d'intensité et de vérité que certains croyants. Malheureusement, ils ne savent pas que l'aspiration de leur cœur, que l'idéal qu'ils sentent monter en eux, atteint déjà Celui qui, en son Fils, par avance, les regarde avec bienveillance.

L'admiration est souvent le point de départ de la prière : il faut en effet avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. La plupart en ont. Et l'admiration joue à tous les niveaux de l'instruction et de la culture. Il n'est pas d'enfant bien né qui n'éprouve

spontanément une grande joie à la vue des animaux, des fleurs, du soleil, de la lumière, des nuages... Il n'est pas non plus de savant intelligent qui ne soit soutenu dans ses recherches et ses travaux par une admiration indicible devant la profondeur des espaces, le nombre et la variété des étoiles, des galaxies, ou tout simplement devant l'atome, sa structure, ses lois, ses niveaux d'énergie, ses résonances si mystérieuses avec la lumière, devant la permanence, l'inaltérabilité de la matière, qu'elle soit amorphe, cristalline ou vivante !... Cette ouverture de l'esprit humain, cette adaptation merveilleuse qu'il possède pour la connaissance des êtres, la perfection des sens, la finesse de l'ouïe et de la vue, mais aussi ces prolongements des sens que nous appelons les instruments d'observation et de mesure, le calcul, les outils... autant d'éléments par lesquels nous accédons à la contemplation des ouvrages du Très-Haut. C'est dans cette attitude qu'il faut sans cesse demeurer : « L'œil n'est jamais lasser de voir ni l'oreille d'entendre » et c'est toujours à partir de cette admiration que s'élève la prière des Psalmistes :

*« Que tes œuvres sont grandes, Seigneur,
« Et combien sont profonds tes pensers...
« Tu m'as réjoui, Seigneur, par tes œuvres,
« Devant l'ouvrage de tes mains, je médite...*

L'Esprit-Saint nous indique ici la voie, la voie qui demeurera éternellement lorsque nous serons affranchis des limites actuelles sous lesquelles nous faisons l'apprentissage de notre liberté. Ce seront encore les œuvres de Dieu inaccessibles à nos sens actuellement, plus celles que nous percevons déjà, qui soutiendront éternellement notre joie et notre prière. Pensons en effet à la désolation qui serait la nôtre d'être privés de tout cela, d'être mis en quelque sorte « hors de l'univers », hors de ce « milieu divin ». C'est sans doute, d'une certaine manière, ce qui se produit à la mort : ceux qui meurent font l'expérience de ce dépouillement intégral, et éprouvent alors combien il est amer d'avoir négligé les œuvres de Dieu. N'est-ce pas là en effet l'enseignement capital du psaume 28

*« Ils méconnaissent les œuvres de Dieu,
« l'ouvrage de ses mains :
« aussi il les abattra pour ne jamais les rebâtir...*

Oui, il y a un appel discret et permanent du Seigneur à travers toutes ses œuvres : cette nature qui garde l'empreinte de son passage, la signature de sa main bénissante, la manifestation de son intelligence souveraine, de sa puissance et aussi de sa douceur. Nous ne savons plus la voir, ni en respecter les lois saintes : nous avons exploité notre milieu vital par avarice et cupidité, et l'avidité de vouloir le posséder nous a fermé les yeux. Combien il nous est nécessaire, en ce domaine, de retrouver la limpidité du regard de l'enfant qui s'extasie sur les choses les plus ordinaires ! Il est vrai aussi que la civilisation « urbaine » ne permet plus le contact direct avec le Jardin dans lequel nous avons été mis.

Aussi, puisque nous avons négligé les œuvres de Dieu, et tout particulièrement notre propre nature et notre propre beauté, nous voici frappés de toutes sortes d'infirmités et de déficiences. De la terre monte une immense plainte, un gémissement multiple que la figure de ce monde s'efforce de ne pas entendre, que la vanité de ce monde écarte sans cesse. La Géhenne ouvre sa gueule et la mêlée s'y précipite. Ceux qui rient de leur malheur ne sont pas les moins malheureux ! Dieu oblige ainsi la conscience humaine à se réveiller : elle n'était pas éveillée par l'admiration de ses ouvrages, elle sera donc réveillée par la souffrance et par l'épreuve. Et c'est alors que la prière monte vers le ciel, non plus

joyeuse et enthousiaste comme une action de grâce éclatante, mais comme les cris angoissés d'un cœur contrit et broyé : l'appel douloureux d'une chair qui se corrompt et des os qui se brisent... même Job est ainsi éprouvé, lui qui se fiait dans sa justice : il apprend ainsi que Dieu n'est pas seulement Juste, mais qu'il est Saint, et que devant sa sainteté, nous sommes tous répréhensibles. Pourquoi ? La conscience ne le découvre pas aussitôt, et longtemps, pendant des années, la question revient, lancinante : « Mais qu'ai-je fait au Bon Dieu pour qu'il en soit ainsi ? » Est-ce là une révolte ? Non pas, mais une amertume qui se purifie, parce qu'elle amène la créature humaine dans un moment de vérité.

Si donc nous n'avons pas trouvé Dieu dans l'abondance des biens qu'il nous prodigue, nous le trouverons dans le deuil et les larmes. C'est pourquoi la créature pécheresse reprend sa relation avec Dieu, le plus souvent, non par l'admiration, mais par la supplication. « Prends pitié de moi Seigneur... » Et il se peut que la réponse de Dieu se laisse attendre, qu'il garde longtemps le silence. Pourquoi donc ? N'est-il pas évident que la conscience collective de l'humanité est encore dans l'illusion, le divertissement, l'aliénation presque complète d'elle-même.

Il faut donc passer de la question : « Qu'ai-je donc fait au Bon Dieu pour qu'il en soit ainsi ? » à cette évidence : « J'ai péché ». Le mot « péché » reste vague et imprécis : chacun au cours de son existence est amené à le préciser pour lui-même. Peu à peu montent, dans le champ de la conscience claire, des actes, des pensées, des sentiments qui nous apparaissent alors répréhensibles. Une éducation se fait, progressive, délicate, et dont le Maître est l'Esprit-Saint. Et l'éducation sur ce point sera achevée lorsque le péché sera parfaitement identifié et reconnu. Certes le péché dit actuel apparaît avec évidence, surtout lorsque l'on regarde les autres : idolâtrie, apostasie, adultère, homicide... ce sont-là hélas, les marques tellement significatives du comportement humain, qu'il faut être véritablement aveugle pour ne pas les voir ! Mais sous ces manifestations universelles – ou presque – de l'impiété généralisée qui, au dire de Paul, attire du haut du ciel la colère de Dieu, réside une tare profonde, difficilement décelable par la conscience claire, qui ne la connaît pas suffisamment pour la réprouver. C'est ce que les théologiens appellent le « péché originel », et tant qu'il n'est pas, ce péché-là, parfaitement déterminé pour être éliminé, la Relation ontologique totale avec notre Dieu et Créateur et Père ne saurait être établie en Vérité.

Cependant Dieu n'a pas attendu que nous soyons pleinement réconciliés avec lui pour se réconcilier avec nous en nous adressant sa Parole. En effet, si la croyance est cette quête de Dieu, cette recherche d'un Visage oublié, cette tentative d'un retour à un Ordre autre que celui dont nous subissons les déficiences sur la terre, elle ne s'appuie pas cependant sur une réponse de Dieu, celle justement qui fut confiée aux croyants qui nous ont précédés.

Celui qui croit entre dans un mouvement immense, dans la caravane qui fuit la servitude, qui, certes, erre encore dans les déserts, mais qui vit de l'espérance de la Terre Promise. Et il est bon de savoir reconnaître les étapes qui sont déjà parcourues, de profiter ainsi des efforts de ceux qui nous ont devancés en jalonnant la route pour nous. Nous devons aller plus loin qu'eux - car ils n'ont pas pu, avant leur mort, achever leur course - et si possible, parvenir au terme du voyage, c'est-à-dire à la plénitude de l'âge et de la vie.

Or avant la Révélation chrétienne proprement dite, qui vient compléter et achever tout l'enseignement des Sages et des Prophètes de l'Ancien Testament, chez presque tous les peuples la croyance a déjà fixé empiriquement un certain nombre de réponses, que l'observation et le calcul ne peuvent donner, mais que l'intuition globale de la conscience reconnaît avec bonheur : ce sont des éléments de Vérité diffus dans le sentiment religieux commun à un grand nombre de « religions ».

« Quelqu'un a fait le monde... »

En face du Soleil, de la Lune et des étoiles, une question surgit nécessairement au cœur de l'homme : qu'est-ce que cela ? En face de l'ordonnance de la vie, de la beauté des paysages, de l'immensité tangible des océans, de la profondeur des forêts : qui donc a fait cela ? Comment cela subsiste-t-il ? Pourquoi cette permanence des lois dans le retour des saisons, la fidélité des graines à reproduire la plante dont elles sont issues, la sagesse et l'instinct des animaux ? Et cette permanence n'est pas l'immobilité muette et passive, mais c'est l'animation constante d'un changement toujours nouveau. Il y a donc à chaque instant quelqu'un qui pense et qui fait tout cela.

La croyance a ainsi postulé un Créateur, ou tout au moins un ordonnateur du monde ; elle n'a pas toujours su discerner s'il était un ou multiple. Il est même arrivé que l'être divin fût diversifié selon les bois, les sources, les mers, les lieux sacrés, les montagnes, voire les animaux... Cette dégradation de l'idée de Dieu est cependant beaucoup moins illogique que le matérialisme athée et dénué de toute poésie qui, aux dires du père Sertillanges, « ne mérite même pas une mention dans le catalogue des erreurs ». Les anciens qui chantaient les sources et les rivières en l'honneur des nymphes ou des dryades qui les habitaient savaient rendre la vie aimable par les inspirations de leurs muses, qui ne se font plus entendre à l'ère de l'exploitation industrielle des sols. Les bergers contemporains de Théocrite, les porchers d'Homère, les bouviers et les laboureurs de Virgile étaient sans comparaison infiniment plus heureux que les mineurs modernes et les ouvriers métallurgiques ! Le contact permanent avec des minéraux et des matières plastiques, dans les cités de béton gris et délavé, dans le vacarme des laminoirs et des machines, ne porte plus à la connaissance de Dieu. L'homme est devenu prisonnier de l'ouvrage de ses mains : l'homme est écrasé par les chevaux-vapeur et les kilowatts qu'il a déchaînés. D'où son désir d'évasion, de retour à la nature, la nécessité impérieuse pour le citadin d'avoir des vacances et des loisirs.

Si l'homme moderne croit moins facilement, c'est surtout parce qu'il s'est éloigné de la nature et qu'il est comme enchaîné par son propre ouvrage. Il croit ne dépendre que de lui-même, de ses moyens de transport, de production, de distribution d'énergie. Il ne voit pas la fragilité de ces structures matérielles : ne suffit-il pas d'une panne d'électricité pour mettre la ville dans l'impossibilité de survivre ? Ainsi, il faudra bien que dans l'effondrement de Babylone, l'homme reconnaisse à nouveau sa fragilité, son erreur, son incroyable sottise, et qu'au cœur de la confusion il lance vers le ciel son appel au secours !...

En effet, le cycle est toujours le même : il se reproduira à l'échelle planétaire comme il s'est produit typiquement en Israël, et pour toutes les civilisations : « Tous ces malheurs sont venus sur Israël parce qu'il a abandonné son Dieu... » Le mauvais usage de notre liberté et des biens que Dieu nous procure inlassablement nous amène à la corruption. C'est pourquoi cette période d'athéisme que nous connaissons présentement, parce que nous sommes infatués de nos découvertes, sera suivie d'une période de

désarroi. Puisque nous n'avons pas su trouver Dieu dans l'abondance des biens, nous le trouverons dans la détresse et les larmes. Après nous avoir invités sans succès à la danse, le chef d'orchestre nous obligera à une marche funèbre...

Quelqu'un est Juge

Telle est la deuxième conclusion de la croyance. Le problème du « mal » n'a pas de solution, sans la Révélation. On peut certes, et c'est le moyen d'écartier le problème, se donner tout entier à des œuvres de dévouement, d'assistance, d'entraide. Les pompiers qui cherchent à éteindre ou à circonscire l'incendie ne peuvent en même temps faire une enquête sur les causes du sinistre. Or le monde brûle comme un chiffon imbibé de pétrole ! L'humanité est ravagée par la consommation qui se manifeste sous des formes multiples. Le cancer atteint les riches aussi bien que les pauvres, les médecins tout autant que leurs clients. Il arrive que des hommes honnêtes et droits soient condamnés comme des criminels, alors que les bandits et les imposteurs triomphent, obtiennent l'approbation du public et occupent les rangs les plus élevés de la hiérarchie sociale. Des trafiquants insolents et fourbes accumulent des biens qui seraient indispensables aux affamés. L'artiste authentique, le poète de génie, le savant désintéressé meurt de misère, alors que le grotesque, le mauvais goût, le caricatural, le ridicule occupent sans arrêt la scène du monde devant le public qui paie très cher ses déceptions... Nous ne sommes pas les premiers à faire la somme de tout cela : d'autres avant nous l'ont fait, et leur pensée se trouve gravée dans un aspect de la croyance : quelqu'un est Juge et rendra à chacun selon ses œuvres.

Une observation attentive et suffisamment pénétrante du milieu humain nous révèle qu'il en est déjà ainsi dès maintenant : les badauds ne connaissent les stars que dans le moment de leur éclat, mais il faut voir ce qu'elles deviennent lorsque leurs visages sont ridés et leurs partitions froissées... L'avare qui met tout son espoir dans son trésor ne reçoit-il pas dès ici-bas le salaire de son péché, ne serait-ce que par le terrible endurcissement de son cœur et la tristesse qui s'exhale de sa maison ? Tel usurier est parvenu par toutes sortes d'intrigues et de chantages à arrondir ses terres et à remplir ses coffres, la Bourse ne parle que de lui... mais à la génération suivante, qui se souvient de son nom, puisque ses héritiers ont dilapidé tant de fortune en moins d'une heure ! Telle affaire qui grandissait à force de propagande éhontée disparaît par une faillite soudaine qui laisse nus et dépouillés un nombre prodigieux d'imbéciles qui caressaient avec volupté des titres et des obligations... L'argent, liquide ou non, est un fleuve qui s'arrête peu de temps dans les coffres, et qui démolit ses rives, car il est le support du mensonge et de l'injustice... Aussi la croyance a extrapolé, en intégrant le gouvernement providentiel des choses humaines. Elle a postulé avec raison que le méchant ne l'était pas impunément. Même s'il paraît ici-bas triompher et s'enrichir, il porte avec lui sa propre condamnation. « La malédiction lui entre dans la peau comme de l'huile » (Ps.110 h.). Il suffit d'ailleurs d'observer : comment meurt le juste, comment meurt le méchant ? Ce dernier n'a pas besoin de gibet pour être torturé ; en regard de ses douleurs et de ses angoisses, la Croix du Juste est déjà un Paradis !

Lorsque la mort a ramené au point Zéro toutes les entreprises humaines, faut-il croire que la Divine Providence a terminé son ouvrage ? Celui qui a fait le ciel et la terre avec tant d'ordre et de justice, supporterait-il éternellement le chaos que l'homme a fabriqué par ses innombrables transgressions ? Non pas : car la mort est suivie d'un jugement (Hb.9/27), et ce jugement n'est autre que le regard de Dieu qui brûle, tel un rayon laser, tout ce qui est vain, faux, tordu, difforme, sophistiqué. Et l'homme, en ce

moment suprême, est associé par grâce à ce regard. Il voit en lui-même ce qui était abominable aux yeux de Dieu.

Voilà l'intuition de la croyance concernant la mort, concernant le mystère et le problème de la mort : elle est infiniment plus rationnelle et logique que la sottise proposition de l'impie : « A la mort tout est fini ». En effet, il faut avoir bien peu de raison pour ne pas conclure à l'équilibre des forces ! Les anciennes religions, en Egypte par exemple, représentaient la mort par une balance et non point par une faux ! Car si l'on fauche, c'est bien pour récolter, et la récolte se pèse à la balance. La vie terrestre, dans le monde qui nous est actuellement accessible, n'est donc qu'un point de départ : une autre vie suit celle que nous vivons, une vie que nous aurons enfantée, dans ses grandes composantes, suivant les options de notre cœur profond, et selon les actes que nous aurons posés.

Cette croyance en un au-delà a, certes, pris des formes diverses : certaines étaient justes : car elles furent confirmées par la Révélation divine. Ainsi celle du jugement de Dieu qui rend à chacun selon ses œuvres, qui récompense les bons et les méchants. Cela, les enfants le savent dès les premières leçons du catéchisme, ils l'apprennent sans aucune difficulté, ce sont des vérités aussi évidentes que $2 + 2 = 4$. Un bambin de 7 ans, qui a fait sa première communion, qui a reçu les « rudiments de la foi », est beaucoup plus avancé que le plus savant matérialiste qui, chargé d'honneurs et de distinctions, blanchi sous les travaux, a déjà un pied dans la tombe et ne sait pas où il va à la veille du grand départ !

D'autres voudraient nous consoler de la mort en nous affirmant qu'elle est la « séparation de l'âme et du corps ». L'âme, nous disent-ils, est immortelle. Je veux bien mais cette explication nous laisse dans la plus grande anxiété. Tout d'abord parce que nous ne sommes pas des « âmes », et qu'une âme séparée du corps doit être dolente et souffrante. Si tout était fini avec la seule immortalité de l'âme, en faisant abstraction du Jugement de Dieu, quel déplorable ennui ! Les Champs Elysées ne seraient guère plus réjouissants que le Tartare ! L'âme d'un saint ou d'un sage pourrait encore, à la rigueur, se satisfaire de ses propres mérites, mais quelle complaisance en elle-même pourrait trouver l'âme d'un ivrogne privé de sa bouteille, ou d'un débauché privé de ses plaisirs ?

Aussi, pour écarter l'idée d'un interminable ennui des âmes désœuvrées et privées de leur corps, certains ont imaginé que les défunts se réincarnent, c'est-à-dire reviennent vivre ici ou là, dans une personne, ou, qui sait ? dans un animal, un âne par exemple, ou un scorpion, voire même dans une courge ou un cornichon... Peut-être la misérable vie d'un ver de terre ou d'un hibou des ruines leur semblait-elle moins absurde et moins atroce que la séparation de l'esprit et du corps, de l'âme avec la matière dont elle a impérieusement besoin pour s'exprimer, ou simplement pour être en communication avec les autres vivants... ? Les théories de la réincarnation ont fait fureur à certaines époques ; Les uns y voient une consolation, d'autres un accablement. Certains cherchent à fuir cette chaîne aux maillons cycliques des replongées successives dans des corps variés, et veulent se « purifier » pour atteindre au plus vite ce nirvana qui est quelque chose d'insaisissable entre l'être et le néant... D'autres au contraire, enseignent assez allègrement ces envols et ces sauts en parachute comme autant d'aventures curieuses et peut-être même attrayantes. Sucrer la substantifique moelle de la terre par les racines d'un pissenlit, contempler un paysage par l'œil d'un topinambour... Pourquoi pas ? Sentir voluptueusement les éléments du monde à travers la peau d'un chat, frémir avec les poils de sa moustache, gémir ou chanter avec des miaulements, ronronner dans le fauteuil du

salon, là même où le maître de la maison s'assoit tête entre les mains, lorsqu'il est dévoré par ses soucis et ne sait plus à quel saint se vouer, maîtriser le vertige en cheminant sur le bord aigu d'une gouttière... quel rêve ! Celui certes, d'un somnambule, qui serait rejeté avec un grand éclat de rire s'il n'avait été enseigné par des philosophes aux méninges limées par la réflexion ! Les anges pleurent, les diables se tordent de rire lorsque certains chrétiens, ignorants ou renégats, mais assurément faibles d'esprit, accordent leur foi à de tels contes ! La seule parole de l'Épître aux Hébreux : « L'homme ne meurt qu'une seule fois, après quoi il y a le jugement » (9/27) fait s'écrouler cet échafaudage ridicule, qui n'est finalement qu'une vomissure de l'ange des ténèbres.

Ainsi la croyance a apporté des éléments de solution – entre lesquels il convient, nous le voyons, de faire un discernement – aux grands problèmes que l'homme est amené à se poser, et qu'il se pose nécessairement, même si dans son athéisme, il répond par un refus catégorique de considérer la question. La croyance résout le problème de l'origine du monde et de l'homme en affirmant l'existence d'un Dieu Créateur. Elle résout partiellement le problème du mal et des injustices de la société terrestre, en postulant un Dieu Providence et Juge. Enfin, le problème angoissant de la mort trouve déjà un élément de solution par l'affirmation de la survie de l'être essentiel, appelé « âme », et même par l'affirmation que cette âme doit subir un jugement, et connaître un sort susceptible de réajuster les choses fort déficientes ici-bas.

Mais ce ne sont là que des réponses imparfaites et provisoires.

En effet, affirmer l'existence de Dieu, et même d'un Dieu providence et juste, ne change rien à l'ordre du monde – ou au désordre du monde... Certains même peuvent penser que l'affirmation de l'existence d'un Dieu juste et bon n'éclaire nullement le problème de l'injustice manifeste de ce monde humain dont nous sommes prisonniers. Tout au contraire : l'objection surgit aussitôt : « Dieu est-il juste de supporter tant d'injustice ? Dieu est-il bon pour permettre tant de malheurs ? S'il est bon, pourquoi le cataclysme, pourquoi l'avalanche, pourquoi les tremblements de terre ? S'il est juste, pourquoi laisse-t-il les méchants triompher, les voleurs s'enrichir, les innocents être mis au rang des coupables ?... » Vraiment l'incroyant a aussi de bonnes raisons devant la croyance : car cette dernière, si elle se contente d'affirmer l'existence de Dieu, ne solutionne pas encore le problème. Et même la réponse pratique du saint n'est pas satisfaisante ; en évitant la discussion qu'il est en droit de juger comme sans issue, le saint se met résolument au travail : « Soit, dit-il, il y a de l'injustice et de la misère dans le monde, eh bien je ferai tous mes efforts pour être juste moi-même, et je vais travailler à tous les niveaux possibles pour écarter le malheur et la peine ! ». Certes, si tout le monde prenait cette bonne résolution, et la tenait seulement pendant trois mois, nous verrions nos maux disparaître comme par enchantement, pour la plupart... Il ne s'ensuivrait pas nécessairement qu'il n'y ait pas de naufrage, ni d'épidémies, ni d'incendies, ni de famines ! Et le problème du mal resterait posé. Ainsi la seule affirmation de l'existence de Dieu, même jointe à une option de vie héroïque au service des plus malheureux, ne peut satisfaire celui qui cherche la Vérité. Et cela est si vrai que certains saints, telle sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, ont été torturé longtemps, malgré leurs vertus exemplaires, non seulement par le problème du mal, mais par la tentation de l'athéisme.

De même, l'affirmation de l'immortalité de l'âme, sous quelque forme qu'elle se présente, la proposition d'une survie au-delà du dernier soupir, ne résolvent pas l'angoisse de l'être humain devant le tombeau et la décomposition cadavérique, quels que soient l'éclat et la dignité des pompes funèbres. Qu'est-ce qu'une « âme » ? Comment imaginer

sa vie ? Quelle idée peut-on se faire de son bonheur dans l'au-delà, puisque sur terre nos corps participent étroitement à toutes nos joies ! Si Dieu est bon et tout puissant, pourquoi a-t-il permis cette horrible chose que la mort ? L'affirmation de la survie de l'âme est une consolation, certes, très douce, très importante, mais elle ne saurait combler l'exigence de Vérité qui réside au cœur de tout homme. Il faut le reconnaître. Et nous verrons que la foi chrétienne apporte sur ce point la solution infiniment supérieure, qui est celle de la Résurrection de la chair.

Cependant, beaucoup de chrétiens, très mal instruits de la doctrine des Evangiles, des Apôtres et de l'Eglise – c'est la même – s'imaginent que l'essentiel de ce qu'ils appellent leur « croyance », ou leur « foi » ou leur « religion », tient uniquement dans les principes que nous avons exposés ci-dessus : existence d'un seul Dieu Créateur et Providence, certitude d'un jugement de rétribution au-delà de la mort, survie de l'être humain. Et bien ces chrétiens ne sont pas encore arrivés au seuil de la Foi. Eh non, ne leur en déplaise ! Ils en sont encore au niveau des principales religions que les hommes ont inventées, dans une ardente recherche, qu'ils ont élaborées ou codifiées par des symboles et des rites, de manière que leur pèlerinage terrestre soit le plus supportable possible. Les fondateurs de religions ont eu pitié d'eux-mêmes et pitié du genre humain : ils se sont consolés et ont voulu consoler les autres. Pourquoi ne pas admettre que leur prière a obtenu une certaine réponse d'En Haut ? Que leur cheminement constitue déjà un message ? Dieu peut-être leur a parlé, non pas pour tout leur dire, mais pour les confirmer dans certains éléments de la Vérité. Attention ! Le diable profite toujours de l'ignorance des hommes, il s'insinue, il s'infiltré pour séduire : il peut laisser croire des vérités authentiques pour piéger ses proies afin de les détourner de l'essentiel.

Car, qui dit « certains éléments » de la Vérité, laisse place à l'erreur. A tout prendre, pourquoi ne pas admettre, avec l'athée, qu'il vaut mieux refuser toute consolation que de se contenter d'une demi-vérité ? Peut-on espérer réussir une opération de calcul avec une « demi-table de multiplication » ? Si l'on introduit une seule erreur dans la programmation des calculs, tout sera horriblement faux ! En disant : « La religion est l'opium du peuple », certains penseurs ont cru déceler une tare de l'esprit qui refuse d'aller jusqu'au bout de sa démarche, jusqu'au bout de son exigence. Et c'est pourquoi, comprenant parfaitement les bonnes raisons des négateurs, nous disons que la croyance, telle que nous l'avons définie par ses principaux éléments, n'est que le vestibule de la Foi, et un vestibule dangereux, dans lequel il est fort possible de demeurer enfermé. La croyance en effet peut vacciner contre la foi, en apportant des solutions trop faciles, et qui éliminent toute recherche en profondeur. La croyance ainsi peut, non seulement entraver la marche de l'homme vers la Vérité, mais elle peut le maintenir dans le fanatisme et l'intolérance.

En disant en effet : « Je crois en Dieu Créateur et Providence », il semble que tout soit expliqué, et je me dispense aujourd'hui de chercher la solution du problème du « mal » en supposant que Dieu l'a résolu pour moi. Je m'en remets passivement à ce Dieu juste et bon, qui saura me récompenser de mes vertus et punir mes persécuteurs... En disant : « Je crois que l'âme est immortelle », je me borne à espérer qu'au-delà de la mort, tout sera incomparablement meilleur, mais en attendant, je m'arrête, je me fixe en ce monde-ci à mon état de morbidité et de mortalité, et je me condamne moi-même à la mort.

C'est pourquoi la croyance ne saurait justifier personne aux yeux de Dieu. Les croyants sont morts comme les impies. Ils meurent mieux en général, plus serein, plus décontractés, ils meurent selon les règles, avec l'assurance d'être enterrés selon les rites, ce qui est une bien douce consolation, mais ils meurent quand même. Il est vrai que

certaines impies meurent avec courage, et donnent aussi, dans certains cas, l'illusion du martyr. Oui, certes, je dois affirmer : « Dieu est juste », et lorsque je vois mourir un homme considéré comme « juste », je dois alors penser que sa justice n'est pas parfaite, même si aux yeux de la conscience collective, de la conscience ecclésiastique, voire du tribunal de la canonisation, cet homme passait pour un héros, un génie, un saint ! Dieu voyait donc dans cet homme, qui peut-être se croyait parfait, et surtout que les autres portaient déjà sur les autels de la Patrie ou de l'Église, une tare, une déficience, qui échappait aux yeux de ses admirateurs et de ceux qui prêchent ses exemples ! Quelle est donc cette tare, cette déficience ? Car si Dieu est juste, il ne saurait punir de mort un juste.

Il y a donc là, au-delà de la croyance, une foi qui justifie. Il doit exister nécessairement un ordre humain, encore transcendant à celui que nous connaissons sur cette terre, transcendant mais non hors de la nature, ni au-delà de la nature, ordre dans lequel Dieu mettrait ses complaisances et sur lequel il répandrait ses bénédictions. L'avons-nous trouvé ? Non pas ! C'est trop évident ! Tant que les prêtres de l'Église catholique, qui sont les prêtres du Dieu vivant et vivifiant, s'occuperont d'ensevelir leurs « fidèles », nous devons admettre que les pasteurs, comme leurs ouailles, sont encore, sur des points importants et graves de la pensée et du comportement, en dehors, ou au-dessous de l'Ordre de la Foi qui justifie aux yeux de Dieu ! Je dis que la Foi est transcendante à la croyance, et que, si elle confirme certains de ses postulats, ceux que nous avons vu plus haut, elle les dépasse infiniment.

En effet, la foi véritable n'est pas seulement l'affirmation de l'existence de Dieu, du Dieu Créateur et Providence, mais elle est l'introduction dans la connaissance de Dieu, elle amorce et développe la Relation entre le Créateur et sa créature. La Foi est une vie et non pas un système - encore que la Foi ait ses formules et son symbole et son corps de doctrine. Et il résulte de cela que la Foi a les promesses de triompher de la mort et qu'elle en triomphera effectivement lorsqu'elle aura atteint sa plénitude et amené ses adhérents à cette « plénitude de l'âge du Christ », que nous laissons espérer l'Apôtre.

C'est pourquoi, si l'on peut faire une distinction logique et nécessaire entre la croyance et la foi, s'il est éclairant et réconfortant de bien discerner les deux niveaux de cette approche de Dieu, il faut reconnaître, qu'en pratique, les vrais croyants ont été déjà des hommes de foi. Ils n'ont pas été seulement des théologiens, capables de raisonner avec un point de vue religieux, sur les postulats indéniables de la croyance. Ils furent aussi des hommes de foi, qui ont obéi à Dieu concrètement et pratiquement. Ils n'ont pas apporté des lumières théoriques seulement, pour tenter d'expliquer aux hommes et à eux-mêmes, le pourquoi de la souffrance et de la mort. Ils ont amorcé déjà, par toute leur vie, une remontée vers la Pensée première, un accès vers un autre ordre, vers une « autre vie », vers cette « terre où la Justice habitera ». Pour eux, en effet, Dieu n'était pas une providence lointaine, mais l'Être extrêmement présent et amoureux de son œuvre, qui a entrepris personnellement de supprimer le péché et le mal dans le monde, et qui demande pour cela la collaboration du plus grand nombre possible de serviteurs. Ils se sont mis au service de l'entreprise du Salut organisée par Dieu lui-même. Aussi, puisque nous portons intimement les mêmes espérances dans la réussite de cette grande œuvre, entrons à notre tour, à notre époque, dans ce mouvement de foi, dans cette motion de foi, plus assurés que nos prédécesseurs dans notre victoire finale et vitale, puisque nous avons l'avantage de profiter de leurs exemples.

Et c'est précisément ce que nous allons faire maintenant, en étudiant l'avènement et le développement de la Foi authentique, c'est-à-dire de la réponse que l'homme a donnée, jusqu'ici, à la Révélation de Dieu.

- Fin du chapitre 2 -

Chapitre 3

L'Assentiment de la Foi

Le croyant dit : « Dieu existe ». Il dit même parfois : « Je crois en Dieu ». Il manifeste ainsi une certaine confiance en cette Providence qui gouverne toutes choses, dans ces forces vitales qu'il sent en lui qu'il découvre dans les êtres qui l'entourent. Il croit : il le dit... Mais il donne à ce mot « croire » un sens encore imprécis, dévalué. Car hélas, dans le langage courant, il signifie la plupart du temps : « Je suppose » – Je crois qu'il fera beau demain – ou encore : « J'imagine » - Je crois qu'il y a des hommes sur d'autres planètes. Si bien qu'à la limite le mot « croire » signifie « Je ne suis pas sûr », ce qui est tout le contraire de la foi.

En effet, celui qui n'est que « croyant » demeure encore dans la conjecture et la supposition ; nous dirions dans une certaine ténèbre, comme celle qui précède le jour, où les formes sont encore imprécises et les couleurs grisâtres. Il sait que Dieu existe : comment pourrait-il en être autrement ? C'est tellement logique ! Il y a tant de sages et de docteurs, de penseurs et de saints qui affirment qu'il en est ainsi ! Mais il n'a pas encore fait la connaissance expérimentale d'un Dieu personnel qui parle au cœur, qui se révèle à l'esprit, qui illumine la conscience par une certitude très supérieure à celle que donnent les sens, égale au moins à la certitude rationnelle des mathématiques et des sciences.

Pour celui qui n'est que « croyant », Dieu est encore voilé ; pour l'homme de foi, Dieu parle à visage ouvert, Dieu s'exprime. En effet, l'Être supérieurement intelligent par lequel subsistent toutes choses, qui ordonne les lois de la nature, serait-il embarrassé pour se faire comprendre, pour exprimer ce qu'il veut dire ? Or il est très curieux de constater que de nombreux croyants admettent l'existence d'un Dieu Créateur, mais ne font pas le pas par lequel ils admettraient aussi que Dieu s'exprime personnellement, qu'il y a une Parole, une Révélation, un Message, des témoignages divins. Ils en restent ainsi à une notion floue et imprécise de la divinité parce qu'ils n'ont pas encore reçu cette grâce d'illumination, parce qu'il ne leur a pas été donné de faire cette rencontre ineffable avec le Seigneur.

Car s'il appartient à l'homme de chercher Dieu dans l'étude, de l'appeler par la prière, Dieu reste souverainement libre de sa réponse. Non pas qu'il fasse la sourde oreille, non pas qu'il soit réticent ou maussade, mais parce qu'il lui appartient à lui seul de sonder les reins et les cœurs, donc de juger le moment le plus favorable où il fera son entrée dans la maison, où il fera luire sa Face : c'est cela la grâce de la Foi. De jeunes enfants la reçoivent parfois bien avant ce que l'on appelle « l'âge de raison », (âge qui coïncide parfois avec les premiers scandales de ce monde, et les premières expériences du mal !) ; mais beaucoup d'hommes, la plupart peut-être dans le monde actuel, ne reçoivent cette grâce que sur leur lit de mort, lorsque tombent les apparences terrestres, lorsque se délient, par les forces de dissolution, tous les liens qui rattachaient cet homme aux trésors corruptibles où il avait placé son cœur.

La Bible nous dit cela d'une manière magnifiquement poétique et saisissante, lorsqu'elle nous raconte la vocation du jeune Samuel. Il dormait dans la maison de Yahvé, et voici qu'il entendit la Voix de Celui qu'il ne connaissait pas encore. Le prêtre lui dicta ce qu'il devait répondre : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ». Telle est la véritable

attitude de la créature intelligente et libre à l'égard de son Créateur. Non plus cette dépendance servile et muette, cette soumission monotone et chagrine à des lois routinières, à des « devoirs d'état », à des obligations le plus souvent conventionnelles et arbitraires, mais une disponibilité à un dialogue amoureux et paisible où le Seigneur Dieu précisera lui-même quel est son Bon Plaisir, sa Volonté exacte sur son serviteur. Sans doute, la Foi est aussi un ensemble de Vérités, la Foi s'exprime par une doctrine, elle se résume dans des symboles, elle se précise par des concepts et des systèmes : mais cette formulation théorique et abstraite, si précieuse, n'est accessible qu'ensuite : ce que Dieu dit n'est pas en général un long discours, une conférence. Il ne dicte pas ou rarement. Peut-être les écrivains sacrés ont-ils reçu par une véritable dictée de Dieu certains passages prophétiques : mais gardons-nous de croire qu'ils étaient attentifs comme la secrétaire-dactylographe, comme le scribe accroupi, pour enregistrer seulement, et mettre par écrit d'une manière passive, comme une bande magnétique !... La plupart des inspirés étaient des hommes d'action autant que des contemplatifs. C'est dans le domaine de la vie pratique qu'ils obéissaient aux ordres de Dieu, et cela par approximations progressives, par tâtonnements hésitants d'abord, plus précis ensuite, ils sont arrivés à pressentir, à deviner, à comprendre, et puis enfin à savoir avec évidence une pensée de Dieu qu'ils ont ensuite fixée dans la mémoire de leurs disciples, avant même de l'écrire sur le papier. Voilà une leçon fondamentale de l'Écriture, peut-être la plus importante de toutes. La Bible, dira-t-on, « Livre sacré », et pourtant elle ne nous cache aucune des fautes si communes aux hommes ! Et c'est bien pourquoi la Bible est vraie : c'est parce qu'elle ne peut dire autre chose que ce qui s'est passé, ce que Dieu a écrit par l'histoire, avant que cela soit consigné dans les textes, rappelé par les rites, enraciné dans les traditions... C'est en construisant l'homme, en le sauvant, que Dieu s'exprime en l'homme. Et il s'exprime d'autant mieux que l'homme se conforme par une meilleure obéissance à ce que veut son Maître et son Créateur. Lorsqu'il manifeste à Isaïe sa majesté souveraine et sa Sainteté ineffable, et qu'il demande : « Qui enverrai-je, et qui ira pour nous ? » il obtient immédiatement une réponse positive : « Me voici, envoyez-moi ! ». Le prophète bien disposé a compris aussitôt qu'une telle lumière sur la Divinité ne lui était donnée que pour une mission à l'égard d'un peuple que le péché menaçait d'anéantir. Inversement, lorsque Dieu s'adresse à Jonas pour l'envoyer à Ninive, ce dernier, au lieu d'obéir, s'embarque dans une direction diamétralement opposée, et pense parvenir aux colonnes d'Hercule. Il faut que les événements le ramènent, presque malgré lui, au ministère auquel Dieu l'appelait.

La Foi serait-elle donc une obéissance ? Sans aucun doute. « Ah, je voudrais bien croire, dit parfois l'impie, que vous avez donc de la chance, vous les croyants ». Que faut-il lui répondre : « Demande cette grâce, et en attendant, obéis ! Pratique les commandements... » Dieu, avant d'être le Maître qui enseigne, est d'abord le Seigneur qui commande. Certes, son enseignement a le pouvoir de guérir et de rendre la vie en plénitude, objet des promesses. Mais l'intelligence de cet enseignement n'est donnée qu'ensuite, une fois que l'acte d'obéissance a placé la créature dans une attitude de vérité. Lorsque Jonas descendait à la mer pour s'embarquer à destination de Tharsis, les desseins de Dieu devenaient pour lui confus et ténébreux, terrifiants et impensables. Mais en arrivant aux portes de Ninive, où il devait d'abord se rendre, il sut alors ce qu'il aurait à dire. De même, le diacre Philippe, reçoit un ordre de l'Esprit-Saint : « Va sur la route de Gaza, elle est déserte... » Pour quoi faire, donc, puisqu'elle est déserte ?... Mais lorsque le char de la reine Candace amena jusqu'à lui l'eunuque lisant le livre d'Isaïe, il sut alors ce qu'il aurait à dire à cet homme.

Oui, la foi est d'abord un acte d'obéissance à une parole impérative de Dieu, et non pas explicative. Nous en verrons des exemples bibliques dans le prochain chapitre. C'est la raison pour laquelle tant d'hommes prétendent ne pas avoir la foi, alors que cependant leur recherche intellectuelle est indéniable : ils n'ont pas obéi à un ordre de Dieu. Quel ordre ? Oh, Dieu ne demande pas d'abord des choses extraordinaires, comme il le demandait aux Prophètes ! Il demande d'abord la fidélité dans les petites choses, les points les plus ordinaires de la loi, la vertu la plus simple, mais placée en référence à sa Parole : « J'obéis aux préceptes parce que Dieu l'a dit, je me soumetts à sa loi, parce que c'est lui qui l'a promulguée ». Fortifiés ainsi par cette fidélité de détail, nous pourrons ensuite donner notre vie à sa cause, et militer efficacement pour le Royaume et sa Justice.

Voilà donc bien défini le point de départ de la foi. Un scribe plein de bonne volonté, expert en doctrine, s'approcha de Jésus et lui demanda : « Maître, que me faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? » - « Observe les préceptes », lui dit Jésus. Et lorsqu'il fut question du « prochain », la controverse allait commencer pour savoir qui était ce « prochain », et jusqu'où devait aller l'amour et la compassion que la Loi demande. C'est alors que Jésus raconta l'histoire de ce voyageur tombé aux mains des brigands, et laissé demi-mort sur le bord du chemin. Passe le prêtre, passe aussi le lévite, ni l'un ni l'autre ne s'arrête auprès de lui. Alors arrive un Samaritain qui accomplit envers le malheureux tous les gestes de compassion et de miséricorde. Et Jésus de conclure : « Fais de même, et tu vivras » (Lc.10/25-37).

Dieu n'est pas un théoricien : il a plus envie d'accomplir la Rédemption de sa créature, que d'expliquer ce qui adviendra lorsque la chose sera faite. Il a un plan, mais il cherche avant tout à le réaliser, et c'est en le réalisant qu'il le pense. Toute la Parole qu'il a adressée à l'homme est une sollicitation, une exhortation, appuyée de promesses et de menaces, pour l'engager à se mettre en route, à entreprendre ce grand ouvrage de rectification de la conduite et de la conscience : je dis bien la conduite d'abord, et la conscience ensuite. Tel est en effet le sens de la Parole de Jean : C'est celui qui fait la Vérité qui vient à la lumière » (Jn.3/21). Et pourquoi vient-il alors à la lumière ? Et quelle lumière ? La lumière de la Parole formulée, la lumière de l'Écriture. Il n'en a plus peur alors de cette Écriture, car son action est droite, et il trouvera dans cette divine Parole une approbation et un encouragement : « il vient à la lumière de façon que ses œuvres soient manifestées comme faites en Dieu ». Car « Dieu est lumière » ; « faites en Dieu » : c'est bien cela, en référence à Dieu. Quelle joie en effet de savoir, d'avoir la certitude que notre activité et notre conduite sont conformes à la Loi et à la Pensée divines !

C'est cette référence à Dieu que l'Écriture appelle le plus souvent « la crainte de Dieu ». Celui qui craint Dieu a peur de Dieu ? - Non pas, mais peur de l'offenser, oui, et peur aussi de se perdre lui-même en s'écartant de la voie divine. Il obéit ainsi à un instinct de conservation : celui qui existe aussi chez les animaux, nos frères inférieurs, dans l'immense création de Dieu. Mais chez l'homme cet instinct devient spirituel : il accroche intelligemment les valeurs incomparables de la vie à leur véritable fondement. Ainsi, à mesure que l'homme pieux, par crainte d'offenser Dieu, par zèle à observer exactement les préceptes, progresse dans la Sagesse, il découvre de mieux en mieux la cohérence et la magnificence de la Pensée de Dieu. Ce n'est plus alors seulement par crainte, par instinct de conservation spirituel qu'il est guidé, mais par une claire vision de ce que Dieu attend de lui, il comprend sa vocation de baptisé, et sait la tâche particulière qui lui est confiée au sein du peuple des rachetés. C'est alors dans l'enthousiasme et dans l'action

de grâce qu'il accomplit généreusement son ouvrage. C'est pourquoi l'Écriture nous dit que la crainte de Dieu est aussi le couronnement de la Sagesse.

Cette Sagesse qui est l'intelligence du plan de Dieu sur tout l'Univers, comprend ce que nous appelons aujourd'hui les sciences et l'histoire. Mais surtout, elle est l'intelligence de la Pensée de Dieu sur l'homme, cette Pensée qui n'est pas encore montée à la conscience collective de l'humanité, qui a été réalisée typiquement en Jésus, qui sera acceptée et vécue dans l'Église lorsqu'elle sera authentiquement l'épouse du Seigneur. Eh bien, pour atteindre cette Sagesse suprême et trouver le bonheur parfait en la réalisant, il nous faut « craindre » le Seigneur, c'est-à-dire agir en toutes choses en référence à lui. Voici, sur ce point, le passage si important du livre de L'Écclésiastique, bien capable de persuader, mieux que tout raisonnement humain, celui qui hésiterait encore à se ranger sous l'obédience du Souverain Législateur :

*« La crainte du Seigneur est gloire et fierté,
« gaieté et couronne d'allégresse... »*

Ce n'est donc pas, nous le voyons bien, la crainte du gendarme, la peur du châtiment, le tremblement de l'esclave !...

*« La crainte du Seigneur réjouit le cœur,
« donne gaieté, joie et longue vie... »*

en attendant la manifestation de la Vérité toute entière et le triomphe sur toutes les forces de mort et de corruption.

*« Le principe de la Sagesse, c'est de craindre le Seigneur,
« elle est créée avec ses fidèles dès le sein de leur mère. »*

Voilà une pensée bien mystérieuse qui ne sera révélée clairement que lorsque la Rédemption sera achevée, car dans l'état actuel de l'humanité, personne n'est assez « fidèle au Seigneur », pour que la génération humaine soit entièrement rectifiée et porte tout son fruit.

*« La plénitude de la Sagesse, c'est de craindre le Seigneur,
« elle les enivre de ses fruits,
« elle remplit toute leur maison de trésors,
« et de ses produits leurs greniers.
« C'est le couronnement de la Sagesse que de craindre le Seigneur,
« elle fait fleurir le bien-être et la santé,
« le Seigneur l'a vue, et l'a manifestée,
« il a fait pleuvoir à flots la science et l'intelligence,
« et il exalte la gloire de ceux qui la possèdent » (Si. 1/11-20).*

Puisque la crainte de Dieu est à la fois le principe, la racine, le couronnement et la plénitude de la Sagesse, cela signifie que la créature humaine ne saurait se trouver et se réussir par une simple référence à elle-même, à ses propres vertus, à ses mérites. Ce danger est évident pour ceux qui ne poursuivent qu'un idéal d'humanisme, en dehors de la foi ; mais il subsiste pour ceux qui sont engagés dans une « religion » : tels étaient les pharisiens dénoncés par Jésus, tels sont aujourd'hui certains membres des Églises officielles, des communautés constituées, etc... l'accoutumance et la routine peuvent faire

perdre de vue cette « crainte du Seigneur », sans laquelle toute joie spirituelle s'éteint. En effet, c'est bien ce que nous voyons dans la parabole du Seigneur : le pharisien qui venait prier au temple priait « en lui-même », et n'avait de référence que sa propre justice. La crainte du Seigneur doit donc accompagner toute vie spirituelle, depuis le début jusqu'à la fin, comme la boussole accompagne le marin, comme le sens de l'équilibre accompagne et soutient le cycliste.

Cette « crainte du Seigneur », cette référence à Dieu qui soutient l'observance des préceptes, apporte bien vite beaucoup plus que ce que les préceptes contiennent. Elle apporte la connaissance de Dieu lui-même, qui se révèle par sa Parole, et qui devient sensible, en quelque sorte, dans toute son œuvre admirable de création. C'est ce que chante le psaume 18 (19 h.) qu'il est bon de relire ici :

Ce psaume comprend deux parties. Il expose d'abord le ciel intérieur. Le Père des cieux est aussi le Père qui « voit dans le secret ». Il se révèle aussi bien par l'ouvrage de ses mains que par l'appel discret de sa Parole, non seulement la Parole écrite, mais la voix intime de la conscience :

*« Les cieux racontent la gloire de Dieu
« L'ouvrage de ses mains le firmament l'annonce*

Ce qui signifie que le firmament = l'expansion de l'Univers, et tout ce qu'il contient nous manifestent Dieu à l'ouvrage : « Mon Père agit et moi aussi j'agis ».

*« Le jour au jour en publie le récit
« Et la nuit à la nuit transmet la connaissance.*

*« Non point récit, non point langage,
« Non point voix qu'on en puisse entendre :
« Mais sur toute la terre en ressortent les lignes,
« Et les mots jusqu'aux limites du monde.*

Ce qui signifie qu'il faut être aveugle pour ne pas voir et sourd pour ne pas entendre le Message que Dieu nous montre et nous fait entendre par sa Création.

*« Là-haut, pour le Soleil, il dressa une tente,
« Et lui, comme un époux qui descend de son lit,
« Se réjouit, vaillant, de courir sa carrière.*

*« A la limite des cieux, il a son lever,
« Et sa course atteint à l'autre limite,
« Et rien qui puisse échapper à sa chaleur.*

Sans doute les conceptions astronomiques modernes, plus vraies que celles des anciens, nous apprennent que ce n'est pas le Soleil qui parcourt les cieux, mais la Terre qui tourne sur elle-même. Cette différence de position n'enlève rien à la vérité religieuse de ce texte admirable. Bien au contraire : nous connaissons beaucoup mieux que les anciens la puissance du Soleil (énergie reçue par la terre : 1400 w/m²) et nous en savons la raison, à savoir la transmutation de l'hydrogène en hélium. Nous connaissons les distances réelles du Soleil à la Terre, et de notre Système Solaire aux étoiles, puis de notre Galaxie aux innombrables galaxies, tout au moins celles qui sont accessibles aux

instruments. Par conséquent notre admiration est multipliée par le facteur, qui grâce aux connaissances scientifiques, a multiplié les dimensions de l'Univers et son peuplement. Voilà donc le domaine du ciel : domaine que nous occuperons lorsque nous aurons atteint la gloire du corps spirituel et la pleine liberté vis-à-vis de tous les éléments.

Mais pour atteindre ce Royaume des cieux, il nous faut trouver la référence exacte à notre Créateur, rétablir la Relation vivante et vivifiante avec lui, tout comme les astres, dans leur course, dans leur évolution, obéissent à des lois immuables et parfaites. Quelle est donc cette loi divine qui nous est spécifique, et qui nous permettra d'obtenir la vie en plénitude ? Nous avons encore à la chercher : elle n'est qu'indiquée dans l'Ancien Testament, elle nous est manifestée par le Christ, il nous reste à la comprendre parfaitement pour entrer dans la béatitude que promet le psaume :

*« La Loi du Seigneur est parfaite,
« Réconfort pour l'âme
« Le témoignage du Seigneur est véridique,
« Sagesse du simple.*

Verset précieux entre tous ! Il nous permet de faire l'exact discernement entre les préceptes humains et ce qui vient authentiquement de Dieu. Les lois compliquées des hommes sont oppressives et attristantes. Inversement, le Seigneur disait à ses disciples : « Mon joug est doux et mon fardeau léger » ; celui qui fait l'expérience de ce joug du Seigneur, et qui le porte volontiers, s'aperçoit très vite qu'il est porté par lui !

*« Les préceptes du Seigneur sont droits
« Joie pour le cœur
« Les ordres du Seigneur sont limpides
« Lumière des yeux !*

Cela est vrai, certes, du Décalogue, sur lequel, peut-être méditait le psalmiste en écrivant ces paroles. Mais combien cela est plus vrai encore de l'Evangile, des préceptes du Sermon sur la Montagne, des faits et de la vie de Jésus, et de son Mystère !... Quoi de plus divinement simple que la Pensée de Dieu telle qu'elle a été réalisée par Marie, dont la foi parfaite nous a donné le fruit béni de ses entrailles virginales ? L'Eglise lit justement ce psaume 18 (19 h.) pour les fêtes de la bienheureuse Vierge Marie.

*« La crainte du Seigneur est pure
« Immuable à jamais ;
« Les jugements du Seigneur sont vérité
« Equitables toujours.*

*« Plus désirables que l'or,
« Que l'or le plus fin !
« Ses paroles sont douces plus que miel,
« Que le suc des rayons.*

Pour apprécier ainsi les paroles du Seigneur, il faut avoir pris la peine de les apprendre ; pour apprécier la douceur de ses commandements, il faut les pratiquer. L'homme insoumis ou récalcitrant envie celui qui a la foi... peut-être la demande-t-il à Dieu dans une prière confuse... Qu'il se soumette et qu'il obéisse et il ne tardera pas lui aussi à goûter la douceur du Seigneur, et à se rendre compte qu'il est infiniment plus facile et plus

aisé d'être bon que d'être méchant. Il aura bien vite la joie de participer à la seule entreprise qui en vaille la peine : la réalisation de cet autre monde, celui que Dieu veut, et dont celui d'aujourd'hui, rempli de misères, d'oppressions, de calamités, ne peut donner aucune idée.

*« Aussi ton serviteur s'en pénètre
« Les observer est grand profit
« Mais qui s'aperçoit de ses faux pas ?
« Purifie-moi du mal secret.*

Le psalmiste est en route, il est ce marcheur heureux que l'Écriture nous présente comme le Juste, progressant sous le regard de Yahvé. Il sait qu'il a encore un chemin, peut-être long à parcourir, aussi il ne se fie pas en lui-même, mais en Dieu qui peut accomplir en lui toute justice. « Qui s'aperçoit de ses faux pas ? » La conscience n'accède que très difficilement à la racine des intentions secrètes des cœurs : Dieu seul est juge, et peut discerner ce « mal secret », contracté dès notre conception charnelle, dès notre arrivée en ce monde, dès notre éducation première, où nous avons été blessés par le scandale. C'est à cette rectification des plus anciennes gravures de la sous-conscience que nous sommes conviés. « Si quelqu'un ne renaît d'En-Haut, il ne peut voir le Royaume de Dieu », et de même : « Si vous ne vous retournez pas pour devenir comme de petits enfants, vous n'entrerez pas au Royaume de Dieu... »

*« Préserve aussi ton serviteur de l'orgueil
« Qu'il n'ait sur moi nulle empire !
« Alors je serai irréprochable
« Et pur du grand péché.*

Quel est donc ce grand péché ? pense-t-il à l'orgueil ? Ou bien à quelque autre péché qui serait la conséquence de l'orgueil ? « Le péché, dit l'Écriture, c'est de ternir son cœur éloigné de son Créateur, car le péché est la racine de l'orgueil... » Nous avons donc ici la réponse : le grand péché est l'apostasie, la rupture avec notre Créateur. Il faudrait donc que tout soit ordonné dans l'éducation des jeunes enfants, jusqu'à leur adolescence et jusqu'à l'âge adulte, au développement de la relation de connaissance et d'amour avec Dieu, la Trinité Sainte. Avec la maturité d'homme, ils auraient aussi une conscience parfaite, et une conduite parfaite : quel idéal de sainteté ! Il paraît présentement utopique, mais il sera réalisé dans le Millénaire qui vient.

*« Agrée les paroles de ma bouche
« Le murmure de mon cœur
« Sans trêve devant toi Seigneur
« Mon Rocher, mon Rédempteur ! »*

Le dialogue est amorcé, il se poursuivra dans le « murmure du cœur », entre le Créateur et sa créature. Cette prière du psalmiste contient en elle-même son exaucement. Dieu donne sa réponse par la paix et la joie : c'est son habitude. Il ne délivre pas, en général, des épreuves qu'imposent les circonstances, mais il ouvre toutes grandes les portes de la liberté spirituelle qui ne dépend pas des circonstances. Il n'y a pas de modification miraculeuse des éléments : mais un accroissement de l'être et de la vie au moment même où la prière s'exhale, où la méditation se poursuit. C'est bien dans ce sens que nous instruit le Seigneur : « Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes las et chargés, et je referai vos forces ». Non pas « Je vous déchargerai de vos fardeaux », mais « je referai

vos forces ». Ce qui importe en effet c'est que nos forces se développent, car pour un homme fort, le fardeau n'est plus accablant. C'est là qu'apparaît la transformation de l'être. Jésus lui-même au témoignage de l'Épître aux Hébreux, « tout fils qu'il était », a été « soumis à l'épreuve ». Voyons Jésus dans sa prière, lors de son agonie, de son combat au jardin du pressoir. Il n'obtient pas que ses ennemis soient écartés, mais la force et le courage pour surmonter le désarroi, la tristesse et l'abattement, affronter la Croix, et persévérer ainsi jusqu'à l'accomplissement parfait de la Volonté de son Père. C'est l'Agneau immolé qui est victorieux de toute violence et de tout mensonge par sa douceur et sa vérité. Sur le Rocher de la Justice de Jésus-Christ, les Enfers sont brisés.

Ainsi pour l'homme qui donne l'assentiment de sa foi à la divine Parole, Dieu devient Rocher, Citadelle, Rempart, Protection et Rédemption. L'impie révolté et mécontent, le tiède qui hésite toujours, ne pourront jamais connaître cet état d'âme intraduisible, inexplicable, dont seul l'homme de foi fait l'expérience. Ceux qui baisent avec la Parole, qui ne reconnaissent qu'en principe son autorité, n'arriveront jamais, malgré leurs controverses et leurs discussions, à cette certitude qui ne vient pas d'un raisonnement, mais d'un acte d'obéissance. Non seulement je le crois parce que Dieu l'a dit, mais « je le fais parce que Dieu l'a commandé » - ou « je ne le fais pas parce que Dieu l'a interdit ». C'est là ce que Jésus nous disait : « Si quelqu'un consent à faire la volonté de mon Père, il verra si la doctrine que j'enseigne vient de Dieu ». Parole souverainement éclairante, ainsi que cette autre, qui en est comme l'envers : « Si vous ne comprenez pas mes paroles, c'est que vous n'êtes pas de Dieu ». (Jn.7/17 ; 8/47).

La croyance n'était encore que la recherche confuse d'un Dieu voilé, tandis que la Foi est l'adhésion à la Parole de Dieu. C'est le Diable qui est muet, tandis que Dieu est Verbe. Mais tant que celui qui se dit « croyant » mais qui ne fait que « supposer », tant qu'il hésite, qu'il conteste, qu'il méprise les Livres Saints, ou qu'il les découpe par une exégèse toute humaine, qu'il les dissout par l'acide de la critique de sa pauvre raison, il demeure rivé à l'immobilisme, sa vie ne peut que décroître et défailir dans un vieillissement inévitable. Lorsque l'Église nous présente, depuis les temps apostoliques, toute l'Écriture, nous disant : « Ce Livre a Dieu pour auteur », il faut d'abord le reconnaître, on ne le comprend qu'ensuite. Mais nos pseudo-croyants voudraient comprendre avant de croire, Ils se traînent, ils échouent, ils se dégradent, et cependant ils ne sont pas convertis par leurs malheurs. Ils s'en prendront à Dieu plutôt qu'à eux-mêmes en priant ainsi : « Toi, à qui tout est possible parce que tu es Tout Puissant, pourquoi suis-je aujourd'hui déficient et malheureux, pourquoi suis-je frappé par ta main ? » Mais le Seigneur leur répond : « C'est ma Parole qui est toute puissante à ton égard, ô ma créature bien-aimée... mais je ne peux rien pour toi tant que je n'obtiens pas de toi un plein assentiment, une pleine et forte adhésion à la Parole que je t'ai adressée ». Écoutons en effet l'Ange Gabriel donner à Marie le sceau vital de sa mission céleste : « Voici que ta cousine Elisabeth a conçu elle aussi un fils, elle en est à son sixième mois, elle que l'on appelait stérile : car aucune Parole n'est impossible à Dieu ».

« Aucune Parole » ... Dieu dit et les choses se font. Dieu parle et sa Parole fait surgir les êtres. Tout ce qui existe, l'univers entier, comme la plus petite des graines, n'est qu'une parole subsistante de Dieu. Et les choses sont ainsi par une sorte de nécessité ontologique. Mais à l'égard de l'homme, Dieu a voulu établir un dialogue créateur. Ainsi sa Parole ne sera toute puissante à notre égard, qui si nous l'entendons, et lui donnons notre plein assentiment. Sinon, elle reste suspendue sur nous, inefficace, et porteuse de notre condamnation.

Ainsi la collaboration libre de l'homme avec son Dieu, dans l'ordre de sa création et de son salut, s'établit au niveau de la Parole : voilà le principe fondamental que bien peu comprennent, que beaucoup de chrétiens semblent avoir oublié. Il ne faut pas leur jeter la pierre, car dans une Eglise terrorisée par le « libre examen » des Protestants, on a sevré les catholiques de l'Ecriture, on s'est cantonné aux rites sacramentels dans un latin devenu incompréhensible pour l'ensemble du peuple chrétien. Mais que vaut la liturgie de la Table sans celle de la Parole ? Que vaut la cérémonie, si fastueuse soit-elle, lorsque l'intelligence de celui qui y assiste n'est pas ouverte par le Verbe, par le glaive du Verbe, pour une compréhension de plus en plus poussée de la Pensée de Dieu ? Sans doute la grâce passe, comme l'influx porteur d'une certaine chaleur, d'une certaine ambiance religieuse ; mais l'entendement n'est pas satisfait, puisque la lumière du Verbe n'a pas brillé. C'est pourquoi, au début de ce siècle, la foi dite « du charbonnier » était très à la mode. Pauvre charbonnier qui croyait sans savoir pourquoi, à un témoignage dont il ne humait qu'un lointain parfum, mais qu'il ne pouvait jamais ni manger, ni boire, ni savourer ! Car, en définitive, si Dieu a parlé, c'est pour se faire comprendre, et non pas pour nous humilier par des mystères incompréhensibles ! Il a parlé clairement et distinctement, et rien n'est plus évident que les Paroles du Verbe de Dieu lui-même qui était supérieurement habile à expliquer, d'une manière limpide, ce qu'il voulait dire.

Alors, pourquoi cette « belle Parole de Dieu » - selon le mot de saint Paul aux Hébreux – est-elle encore si méconnue ? Pourquoi tant d'hommes, tant de chrétiens, voient-ils tant de difficultés dans les Ecritures, et même dans les Evangiles et les Epîtres ? Ah certes, ce n'est pas la parole elle-même qui est difficile, mais elle vient heurter des habitudes mentales, des « réflexes conditionnés » qui, depuis longtemps, ont dirigé nos esprits et nos corps dans le sens de ce monde qui passe, et non pas dans celui du Royaume qui vient. Disons-nous bien que la Volonté de Dieu n'est pas faite sur cette terre, que le genre humain tout entier, dans son comportement général, dans sa conscience collective, est tout à fait opposé aux vues de Dieu. S'en rend-il compte ? Nullement ! Ou d'une manière si confuse qu'il est bien incapable de sortir de ses ornières ! Saint Jean ne dit-il pas : « Le monde entier gît sous l'empire du Mauvais » (1 Jn.5/19) ? Parole vraie, dira-t-on, du temps de Jean, alors que l'empire romain et ses millions d'esclaves, ses légions implacables opprimaient le monde ! Alors que l'idolâtrie séduisait toutes les nations ! Hélas, après ce terrible empire, d'autres se sont levés : plus dangereux, plus séducteurs, car ils ont usurpé le Nom du Dieu vivant, de l'Unique, pour imposer une oppression pire encore. Ils ont compromis l'Eglise de Jésus-Christ dans des alliances et des concordats fallacieux et mensongers !... Ainsi l'équivoque a grandi avec le déroulement des siècles, au point que l'empire du Mauvais semble s'être installé à l'intérieur même de l'Eglise : la preuve en est que les chrétiens meurent comme les autres hommes, et même travaillent collectivement à l'homicide universel ! Car le Mauvais dont il est ici question est celui qui a « l'empire de la mort » (Hb.2/14), par le moyen du mensonge ; et tant que la mort est universelle, nous devons conclure comme le prophète Jérémie, quand il pleurait sur les ruines de Sion : « Ah ! qu'il est puissant notre oppresseur ! »

L'Ange déchu jette ainsi un esprit d'aveuglement et d'illusion, qui détourne, par un vacarme assourdissant, les oreilles des hommes de l'audition de la Vérité, de la « belle Parole de Dieu ». Il sait mieux que nous ce qui pourrait le vaincre : il ne craint que les armes qui pourraient le terrasser. Aussi il empêche de toutes ses forces qu'elles ne viennent aux mains de ceux qu'il tient en sa servitude parce qu'ils sont nus et dépouillés, qu'ils ne sont pas revêtus de cette armure de Dieu, que l'Apôtre nous recommande (Eph.6/12s). Ah, si les chrétiens prenaient autant de temps pour étudier la

« belle Parole de Dieu », que pour seulement fumer leurs cigarettes, quel changement dans le monde ! Quelle profonde et grande transformation de la mentalité ! Quelle révolution psychologique formidable ! Quel renouvellement de la face de la Terre ! Quelle irradiation de lumière jusque dans les profondeurs des consciences ! Quelle libération ! Quelle délivrance ! Que de conventions ridicules tomberaient aussitôt ! La méfiance qui divise et oppose les plus doux, les plus délicats des hommes, et les dresse parfois les uns contre les autres, disparaîtrait, car tous se reconnaîtraient comme frères et amis, dans ce même milieu vital qu'est la Parole de Dieu ! Avec cette lumière viendrait immédiatement la chaleur de l'Amour, et l'effusion de l'Esprit. « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, lorsqu'il nous expliquait les Ecritures dans le chemin ? » (Lc.24/32)

Aussi, essayons de dépister Satan, et de lui faire lâcher les prises qu'il garde encore sur nombre de gens, pour les détourner de la divine Parole.

D'abord il y a ceux qui ne lisent ni n'entendent jamais la Parole : ils ne sont pas instruits du Message divin, ils n'ont jamais entendu dire, ou si vaguement, qu'il y ait une Révélation d'En-Haut. Ceux-là, que peuvent-ils faire ? Ils se conforment à leur milieu, tracassés par leurs affaires, et jamais satisfaits des joies nécessairement limitées et mutilées que procure la vie terrestre. Sans doute, parmi ces ignorants, beaucoup d'hommes droits cherchent, soupirent confusément vers le Seigneur. Ils sont pris déjà, si l'on peut dire, dans l'auréole invisible de l'Eglise. Par l'information qu'ils reçoivent nécessairement des grands événements du monde, des grandes fêtes chrétiennes, ils ressentent une certaine attirance, un certain appel. Mais l'on peut conjecturer que le vacarme de la distraction et du divertissement est devenu tel, qu'ils ne pourront pas, sauf un véritable miracle, s'arracher à l'emprise des ténèbres.

Quant à ceux qui dans ce monde font volontairement le mal, ne pensant qu'à satisfaire leur moi avide et cupide, ils se détourneront avec horreur – une horreur malade et absurde – des remèdes qui pourraient les guérir. Ils ont tellement peur d'être confondus par une parole, qui seule a la vertu de les consoler ! Sur ceux-là, l'empire du Mauvais est presque total : il ne leur reste peut-être qu'une fine pointe de liberté, qu'une flamme fragile et vacillante de la conscience, que le Mauvais n'est pas encore arrivé à éteindre.

Puis, il y a les baptisés qui sont nombreux, et qui sont inscrits comme membres du Christ et de l'Eglise. Hélas, parmi eux beaucoup sont retombés, au sortir des eaux baptismales, dans les filets du Diable. Ils sont presque entièrement ignorants de la Parole, qui en principe, les a régénérés ; il semble même en avoir perdu le goût. Ils ne pratiquent pas leur religion, il arrive qu'ils en deviennent les pires ennemis : l'Eglise n'a-t-elle pas été persécutée le plus durement et le plus violemment par ses propres enfants ?

Ensuite, le troupeau docile mais paresseux des pratiquants, se contente du minimum d'observances, satisfait sa conscience trop facilement par une assistance passive aux rites prescrits. Ces chrétiens endimanchés ont entendu à petite dose certains points de la Parole, ils n'ont jamais pris la peine de la lire entièrement. Ils n'ont jamais librement et par décision personnelle ouvert l'Evangile pour faire connaissance avec Jésus-Christ. Ils croient donc savoir ce qu'ils ignorent, et dans un conformisme à l'ordre social et religieux qui assure leur fortune, ils sont à jamais vaccinés contre l'Esprit de Jésus-Christ. Ils craignent la guerre et les révolutions, et il les prépare l'une et les autres, par leur obéissance servile à n'importe quelle loi civile ou militaire, dans l'incapacité où ils sont d'avoir un jugement et un discernement, sur ce qui est conforme ou non à la Volonté de Dieu. La préparation de la Terre en vue du retour du Seigneur n'a pas réchauffé leur

cœur ; leur idéal se limite, pour l'instant, à leur salaire, leur appartement et leur voiture. Ils crient avec les badauds qui revendiquent : « Du pain, de l'essence, et des matchs ! » Ce sont là ces « justes qui n'ont pas besoin du médecin », mais qui devront être nécessairement soumis à l'épreuve pour être délivrés d'un mal, dans lequel, sans inquiétude, ils mettent toutes leurs complaisances.

Heureusement, parmi les baptisés, un petit reste, se tient vigilant et disponible à l'Esprit. La divine Parole les attire et les appelle ; ils lui répondent joyeusement. Mais lorsqu'ils veulent dépasser leur recherche personnelle et qu'ils s'adressent aux maîtres du jour, ils reçoivent la douche de l'exégèse rationaliste. L'Écriture leur est expliquée par l'extérieur : par le moyen des documents et de l'histoire. Documents hypothétiques, et histoire où les prodiges et les miracles opérés par Dieu sont systématiquement mis en doute et éliminés. On essaie de leur faire croire que la Bible est un livre de contes, écrits sous l'autorité de Dieu, de fables, de légendes, avec des « genres littéraires » où les mots ne signifient plus ce qu'ils disent, où les « symboles » et les « mythes » sont vidés de tout contenu historique réel, de toute vérité objective, de sorte qu'elle devient un tissu de mensonges, et que ces mensonges émaneraient de la bouche même de Dieu !... Voilà la perversité de l'exégèse rationaliste, ouvrage de l'anti-christ, introduite à l'intérieur même de l'Église ; mais le retour aux Écritures se fait malgré tout, et par les voies les plus détournées ; et finalement nous l'espérons, nous en sommes sûrs, la Parole de Dieu triomphera, tout comme le Christ est sorti du tombeau où l'exégèse pharisaïque de son temps a voulu emmurer son corps né de la Vierge par l'Esprit-Saint.

Car il y a aussi des prêtres, des religieux, des confesseurs de la foi, qui ont surmonté la tentation du doute scientifique des érudits sans entrailles. Ils ont fermement gardé l'assentiment de la foi à la Parole : « C'est vrai parce que Dieu l'a dit, et il l'a dit de la manière dont cela est écrit... » A partir de ce principe tout est possible. Dans cet esprit-là, l'Écriture qui est comme le condensé de toute la Parole que Dieu a dite aux hommes depuis leur création, prend toute sa saveur et toute sa force. Elle nous fait entrer dans le sens de l'Histoire, nous initie aux vues transcendantes de Dieu, et nous apporte la consolation et l'espérance.

Celui qui pose l'acte de la Foi, qui donne à Dieu son assentiment, lorsqu'il a pris connaissance de sa Parole, s'imagine être seul. Il l'est indiscutablement. Car Dieu a voulu justement que chaque personne se donne à lui entièrement, indépendamment de toute pression, de toute opinion humaine. N'est-ce pas, en effet, toujours à la seconde personne du singulier que Dieu s'adresse à nous : « Si tu veux être parfait... Suis-moi... Lorsque tu fais l'aumône que ta main droite ignore ce que fait ta main gauche... Ton Père qui voit dans le secret te le rendra... » Car la foi est une aventure extraordinaire, la plus grande qui soit proposée aux hommes. C'est un appel au combat le plus merveilleux, le plus dur, le plus astreignant, le plus enthousiaste, celui dont l'enjeu est le plus attrayant, et dont la victoire est une gloire éternelle. Aussi l'homme qui se sent attiré, puis qui s'engage dans cette aventure où Dieu est à la fois partenaire et adversaire – oui, adversaire, tant que la créature porte en elle certaines contradictions intimes, certaines réticences à la divine Parole – cet homme dis-je, devient véritablement un être nouveau. Déjà, il n'appartient plus au monde qu'il condamne, dont il abat les idoles, dont il méprise désormais les illusions. Il fuit, en un exode merveilleux, la servitude de Pharaon, les chaînes de Babylone, pour la liberté du désert. Peut-être n'a-t-il pas encore une idée très claire de l'Ordre Nouveau vers lequel il tend de toutes les fibres de son être, mais jour après jour, pas à pas, la lumière lui est donnée, de plus en plus tonifiante et apaisante. Certes, il connaît aussi l'épreuve, il passe par le feu et par l'eau ; mais les épreuves successives

n'émoussent pas sa force vitale, elles l'accroissent au contraire et la développent de jour en jour. Il suffit seulement qu'il marche, et qu'il sache dénoncer en lui et autour de lui ce qui n'est pas conforme à la Vérité éternelle de la divine Parole. La Foi exclut toute lâcheté et toute acception des personnes : sur ce point la monition de Jacques est formelle et condamne tout un « cléricalisme » de mauvais aloi. (Jc.ch.2).

Cependant le croyant qui a donné personnellement son assentiment à la Parole de Dieu, qui est donc entré par un libre engagement dans le domaine de la Foi, ne tarde pas à se sentir en famille. Beaucoup d'autres avant lui l'ont devancé dans cette voie : il en avait entendu parler, il les connaissait mal, ou même pas du tout. Qu'ils étaient loin de lui ces saints et ces prophètes ! Et voici qu'ils se révèlent avec leur vrai visage, avec leur sourire familial. Un peuple tout entier marche depuis des siècles à la lumière de ce Soleil de Justice qu'est le Verbe. Ce qui est fort consolant, cela par une admirable disposition divine, c'est que les hommes de foi n'ont pas été obligatoirement des héros de courage, des hommes vertueux, ni même des honnêtes gens ! Il s'est trouvé parmi eux des adultères et des meurtriers, des ambitieux et des lâches. Dieu les a pris, Dieu les a conduits, les a fait agir, les a transformés. Tel Moïse qui commença sa « carrière » - si l'on peut dire – par l'assassinat d'un Egyptien, mais qui, par la suite, est déclaré le plus doux des hommes. Tel le prophète Elie qui reconnut qu'il n'était pas « meilleur que ses pères », qui éprouva amèrement la tentation du découragement, mais qui, par sa fidélité à l'appel de Dieu, fut enlevé dans un char céleste ! C'est ainsi que l'objection tombe : celle qui surgit lorsque certains hagiographes présentent les saints comme de petites perfections dès leur enfance : « Moi, je ne suis pas de cette race... » Et bien si, nous sommes tous de la même race pécheresse, et c'est avec des pécheurs que Dieu entend sauver les pécheurs. Il aurait pu, certes, comme l'enseigne saint Léon, renverser notre Adversaire par un acte de sa volonté, par le seul éclat de sa Majesté souveraine. Il n'a pas voulu le faire. Il a voulu au contraire que l'humiliation et la confusion de notre redoutable ennemi soient totales, car Satan jaloux sera extirpé et éliminé par les esclaves qu'il aura tenus si longtemps dans ses chaînes.

Ainsi celui qui s'applique tant soit peu à la Parole divine ne manquera pas de recevoir l'appel de Dieu, il sera invité à s'engager dans cette entreprise qui seul en vaut la peine : la Rédemption de l'humanité. Et il ne trouvera aucune autre objection que celle de sa propre faiblesse : mais il apprendra bien vite que Dieu choisit justement les faibles en ce monde pour confondre les forts, et les ignorants en ce monde pour humilier les sages. Ce que Dieu désire c'est l'assentiment total de sa créature à sa Parole : un Amen véritable et sans réticence car les vues de Dieu sont tellement plus merveilleuses que tout ce que nous pouvons concevoir ou imaginer ! Son idéal sur nous est tellement au-dessus de tout ce que nous pouvons rêver ! Le bonheur qu'il envisage pour nous, qu'il a disposé pour nous dans son admirable création est tellement au-dessus des plaisirs frelatés et des cupidités de Babylone ! Entrons donc de tout cœur dans cette grande entreprise divine, dans cette œuvre de réfection de nous-mêmes, de réadaptation à une plénitude de joie et de vie. Certes, depuis le péché, c'est la vie qui nous fait peur, c'est la joie qui nous effraie : nous y sommes si peu habitués ! N'est-ce pas une nouvelle de joie que nous apporte l'Évangile : « Je vous annonce une grande joie, dit l'Ange de Noël, qui sera pour vous et pour tout le peuple. » Et Jésus à la veille de sa Passion : « Maintenant vous avez de la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie, et personne ne sera en mesure de vous enlever cette joie ! Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon Nom : demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit entière » (Jn.16/22-24).

Prier au Nom de Jésus : ce nom signifie Sauveur : il nous faut donc prier en vue de la plénitude du Salut, donc de la plénitude du bonheur.

Puis, lorsqu'il prie le Père pour les siens, Jésus s'exprime ainsi : « Maintenant Père, je viens à toi, et je parle ainsi dans le monde, afin qu'ils aient en eux-mêmes la plénitude de ma joie » (Jn.17/13). Arrêtons-nous, méditons sur la hauteur de ces paroles : la plénitude de la joie de Jésus lorsqu'il revient dans le Sein du Père ! Cet Alléluia de Pâques qui demeure éternellement ! « Je suis désormais ressuscité et je suis avec toi, Alléluia ! Tu as posé ta main sur moi, et la connaissance que tu as de moi est admirable, Alléluia ! » (Introït de Pâques) C'est cette joie là que le Seigneur demande pour nous et qu'il nous propose ; mais il nous faut accepter d'être arrachés à ce monde, il nous faut mourir à l'ordre ancien, à cette pseudo-vie, à cette semi-liberté, à ces ersatz de bonheur, à ces restes, à ces ruines, à ces vieux souvenirs d'un paradis perdu, à cette angoisse de la mort qui plane sur toutes les réussites humaines ! Certes, nous ne renoncerons pas à grand chose, en comparaison de cette ineffable joie qui provient de notre enracinement dans la Trinité ! « Nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui... Le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé... » Que toutes ces paroles que nous glanons dans l'Évangile de Jean soient déterminantes pour nous engager dans un assentiment total à cette Révélation qui nous est proposée d'En-Haut, en vue d'une parfaite disponibilité à accomplir le Bon Plaisir de Dieu !

En effet, que de gens zélés et généreux s'imposent d'immenses fatigues pour des causes qui n'en valent pas la peine, se dévouent pour des idées politiques, pour des mouvements, pour des partis, pour des nations et des patries... Que de sacrifices, que de sang offert et versé, que d'heures employées à construire avec de la paille et de l'argile une cité toujours croulante parce qu'elle est hors de son Principe ! Ne suffit-il pas qu'un tambour et une trompette résonnent au coin d'une rue pour attirer un nombre impressionnant de dupes et de badauds ? Mais lorsque Jésus-Christ, du haut de sa Croix, convie les hommes à œuvrer avec lui à leur sanctification d'abord et ensuite à la Rédemption du genre humain, il y en a si peu qui répondent ! Que se passe-t-il donc ? Y aurait-il si peu de générosité dans le cœur de l'homme ? Non pas ! La générosité surabonde, et même l'abnégation et le dévouement, la bravoure et l'héroïcité, le mépris du danger, de la mort... mais cette somme incalculable de valeurs authentiques est déviée hors du Plan divin. Que se passe-t-il donc ? Eh bien je crois que l'on a pas appris aux chrétiens l'attitude fondamentale de se mettre en disponibilité à faire la Volonté de Dieu. Je dis bien : non pas n'importe quelle disponibilité : mais celle qui consiste à se mettre devant le Seigneur, à invoquer son Esprit de Conseil, et à lui dire comme Paul sur le chemin de Damas : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » Enfin ! Prière qu'il aurait dû faire bien plus tôt, au lieu de suivre aveuglément des maîtres qui ne recherchaient que leur propre gloire, les uns auprès des autres, qui étaient devenus des guides aveugles et conduisaient le peuple d'Israël à la fosse de perdition.

N'attendons pas que le Seigneur nous apparaisse, comme il le fit pour Paul, ce n'est pas là sa manière habituelle. Mais soyons attentifs aux coups discrets qu'il frappe à notre porte : « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; celui qui entend et qui ouvre, je rentrerai chez lui, et je prendrai mon repas avec lui et lui avec moi... » Quelle joie immense que celle que le Seigneur accorde aussitôt, bien avant que notre sanctification soit achevée, bien avant que nous ayons atteint la plénitude de l'âge ! « Désormais je ne vous appelle plus « serviteurs », mais « amis »... car je vous ai fait connaître tout ce que j'ai reçu de mon Père ». C'est ainsi que la justification que procure la foi se traduit intérieurement par une paix ineffable : « Je vous donne ma paix, non pas comme le

monde la donne – simple formule de politesse : Shalom – moi je vous donne ma paix... », « la mienne » c'est quelque chose ! C'est cette ambiance, cette sensation de légèreté intérieure, de rajeunissement, de quiétude, que la conscience chrétienne a toujours appelé « l'état de grâce ».

Axés ainsi sur la foi dans la direction du Salut, dans l'Entreprise divine, nous aurons notre part à supporter de travaux, d'efforts, et aussi d'échecs fructueux dans ce grand ouvrage humain et divin. C'est pourquoi il importe de considérer ceux qui, avant nous, ont accompli en leur temps, la tâche qui leur était départie. Pour les copier ? Non pas, mais pour imiter leur audace, et accomplir en notre temps ce qu'ils feraient à notre place. Et qu'avons-nous à faire, nous qui sommes arrivés aux derniers temps ? A ceux qui lui posaient cette question : « Que devons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » Jésus répondait : « L'œuvre de Dieu c'est que vous croyiez en celui que le Père a marqué de son sceau ». Et la réponse est toujours la même : pourquoi ? Ne sommes-nous pas plus avancés que les Juifs contemporains du Seigneur ? N'avons-nous pas la longue tradition de sainteté et de vérité de l'Eglise ? Certes ! Et il ne serait pas mauvais de joindre à la contemplation des personnages bibliques sur lesquels reposa l'Esprit de Dieu, les Saints du Nouveau Testament ! Toutefois, ce serait une œuvre immense, qui dépasserait de loin les ambitions de ce Traité. Et surtout il faut considérer que le point culminant de la Foi, c'est-à-dire le point où la Foi ne peut être plus parfaite, a été atteint à Nazareth, par Joseph et Marie, dont l'amour en toute vérité, nous a donné le Sauveur. C'est donc vers ce point, vers ce sommet qu'il nous faut cheminer, et cela par les voies les plus rapides. Si les saints du Nouveau Testament – hormis les martyrs – n'ont pas atteint l'accomplissement des promesses, puisqu'ils sont morts, il n'est pas indispensable, je pense, de les suivre à nouveau dans des chemins qui n'ont pas abouti. Puisque la Révélation est close avec la mort du dernier Apôtre, c'est-à-dire pratiquement, avec le dernier mot de l'Apocalypse, nous sommes assurés de trouver dans le Verbe écrit et dans le Verbe incarné, Jésus, tout ce qu'il nous faut absolument pour atteindre la plénitude de la Foi, et par elle la plénitude de l'âge, et par conséquent l'accomplissement des Promesses.

- Fin du chapitre 3 -

Chapitre 4

Les Pionniers de la Foi

Les choses se sont passées ainsi... Elles auraient pu, certes, se dérouler autrement ! L'histoire n'était pas inéluctable : c'est l'entière liberté de l'homme qui l'a faite. Elle en a fait les tares et les misères, les crimes et les guerres ; elle a construit des villes maudites, édifié des idoles sanguinaires et oppressives ; elle a conduit en captivité des hordes de déportés et d'esclaves. Mais au travers de cette prolifération ravageuse d'une race étonnamment belle et horrible, généreuse et cruelle, certains hommes se sont dressés comme des contradicteurs. Pourquoi ?... Ils furent peu nombreux, du moins ceux dont les noms ont été gardés dans la mémoire des hommes, dans ce livre qui est le reflet le plus fidèle de l'histoire du monde.

La Bible en effet nous présente des histoires lamentables : trahisons, fourberies, mensonges, adultères, massacres... beaucoup de chrétiens en sont offusqués. Est-ce là la Bible écrite par Dieu, inspirés par l'Esprit ? Sans aucun doute ! L'Esprit-Saint a voulu que soient gardés les souvenirs de l'histoire réelle, il s'est refusé à authentifier les rêveries des poètes, l'imagination des fabulistes – encore que les uns et les autres puissent exprimer un aspect de la Vérité. La Bible aurait pu être pire encore : si nous considérons non plus les prévarications qui amenèrent le Déluge, mais celles de notre temps, nous n'aurons aucune peine à constater que les scandales du 20^{ème} siècle dépassent de loin ceux dont rougissaient les Anciens ! Il semble bien qu'en nos jours, la conscience, c'est-à-dire la civilisation, se soit profondément dégradée. Si donc nous sommes réalistes, nous trouverons dans l'Écriture un vif encouragement : justement parce qu'elle n'est pas optimiste, mais parce qu'elle nous apprend que dans les pires situations, les hommes de foi ont toujours surmonté les obstacles, conjuré les malheurs, porté un témoignage hardi et intrépide, qui a effectivement changé le cours de l'histoire.

Car telle est bien l'ambition de l'Esprit que nous faisons nôtre : que l'histoire s'oriente désormais d'une manière toute différente de celle qu'elle a suivie jusqu'à présent. Nous préparons ainsi une révolution psychologique sans précédent : celle qui ramènera l'homme à son véritable Principe, non pas seulement par cette foi encore tâtonnante qui invoquait « El-Shaddaï » ou « Yahvé » sans le connaître encore parfaitement ; non pas comme ces saints du Nouveau Testament, héroïques dans leurs vertus, mais encore tributaires d'une psychologie embrouillée et ténébreuse – celle de leur temps ; mais avec une foi qui, par la grâce de Dieu, atteindra sa perfection.

Nous sommes d'ailleurs remplis de courage et de confiance dans cette œuvre immense à laquelle nous nous savons appelés : car s'il est une constante dans toute l'Écriture, comme aussi dans l'histoire de l'Église, c'est que le Seigneur a toujours combattu pour celui qui avait foi en lui. Il a réalisé sa promesse sans jamais défaillir, celle par laquelle il nous encourage dans le livre de l'Ecclésiastique, en disant :

*« Mon fils, combats jusqu'à la mort pour la vérité,
« Et le Seigneur Dieu combattra pour toi. » (Si.4/28)*

Et il remportera la victoire, comme l'Agneau l'a déjà remporté typiquement, comme Tête du Corps, dans la Résurrection. Il a ainsi réalisé les espérances des Pionniers de la

foi que furent les Patriarches et les Prophètes, les Sages et les scribes d'Israël. C'est dans le Christ en effet qu'ils ont été couronnés, ou, si l'on veut, qu'ils ont atteint le terme de leurs longues pérégrinations. Mais ils n'ont pas vu pour eux-mêmes l'accomplissement des promesses dont ils avaient reçu l'assurance en raison de leur foi. On peut dire la même chose de la plupart des saints du Nouveau Testament, jusqu'à nos jours.¹ Nous ne savons nous-mêmes si nous aboutirons : nous pouvons certes mesurer le chemin parcouru, mais comment déterminer ce qui nous reste encore à parcourir jusqu'à cette « plénitude d'âge » vers laquelle nous tendons ? D'ailleurs nous devons toujours nous attendre à ce que le monde, et celui qui le gouverne encore pour peu de temps, ne nous laisse pas achever notre tâche. Le Seigneur Jésus a clairement prédit à ses disciples qu'ils devraient affronter les Puissances infernales jusqu'au témoignage suprême. Nous espérons fermement que cette dernière génération chrétienne qui ne connaîtra pas la mort est proche, que « le temps des temps et la fin des fins »,² sont sur nous. Nous levons nos têtes en vue de notre Rédemption imminente. Cependant nous savons que la récompense est encore au-delà de ce triomphe semblable à celui de Marie dans son Assomption : c'est celle que Jésus propose à ses serviteurs : « Si quelqu'un veut me servir qu'il me suive ; et là où je suis mon serviteur sera lui aussi : si quelqu'un me sert mon Père l'honorera ».

« Mon Père l'honorera » : la gloire qui vient de Dieu, non pas celle qui vient des hommes, laquelle n'est, le plus souvent, qu'un piège et un filet ; mais la gloire qui vient de Dieu : « Mon Père l'honorera ». Que désirer de plus ?

*« Sem et Seth furent glorieux parmi les hommes,
« mais au-dessus de toute créature vivante est Adam ». (Si.49/16)*

Parce qu'Adam, au principe de la création, vient couronner toute l'œuvre de Dieu. Il a Dieu pour Père : « Adam, fils de Dieu » affirme saint Luc (4/29). Voilà ce qui fait sa grandeur, plus excellente que celle de ses fils, nés de la prévarication. Il ne s'est pas tenu, hélas, dans la foi : il a déchu de sa filiation et de son sacerdoce. Mais Jésus-Christ le « nouvel Adam » - on peut dire le véritable Adam - a réparé sa faute, accomplissant la purification du péché dans son sang et obtenant pour tout le corps disloqué de l'humanité la réconciliation et la grâce, et par suite la conduisant à l'achèvement (Rom.5/20). C'est ainsi que désormais le mot « Adam » - Adam avant la faute - peut s'appliquer à chacun de nous, si nous acceptons le Salut en Jésus-Christ. Si donc nous tournons les regards vers les temps passés, ce n'est pas seulement pour isoler certains individus remarquables qui amorcèrent le mouvement de la Rédemption en accordant à Dieu leur confiance, mais pour nous sentir étroitement solidaires de leur risque, de leur choix, de leur aventure spirituelle. Nous portons en nous les deux « Adam », le premier, déchu, que nous avons reçu par notre naissance charnelle, et le second, le Christ que nous avons reçu par la Foi et le Baptême.³

¹ - Hb. ch.11. C'est dans l'esprit de ce chapitre que nous recensons les « exemples des anciens ». Ils ont reçu les promesses, mais sauf Hénoch et Elie, ils n'en n'ont pas remporté l'accomplissement (11/39-40). Cf notre commentaire de Hb.

² - 1 Cor.15/56 ; Paroles de Marie à la Salette. Message qui rappelle avec une éloquence toute biblique les prophéties de l'Apocalypse.

³ - C'est ainsi qu'il faut entendre l'apparent dualisme de la pensée de Paul, notamment Rom.7. Ce n'est pas un dualisme « corps et âme », comme le voudraient les religions et les

Abel...

Nous savons que le premier fruit du péché fut Caïn : la Parole de Jean est formelle : « Il était du diable, et c'est pourquoi il tua son frère » (1 Jean.3/12). Nous retrouvons ici les considérations que nous avons faites précédemment (Livre IV) à propos des premiers-nés. Caïn portait ainsi le signe de l'usurpation des Droits de Dieu sur la génération humaine. Mais Abel ? Personnage mystérieux, figure de Jésus-Christ, dont le Canon de la Messe rappelle le Sacrifice agréable à Dieu. Pourquoi Abel était-il « juste » ? Peut-être faut-il voir dans l'expression biblique parlant de la conception d'Abel une indication précieuse : « Eve dépassa la génération et enfanta Abel » (Gen.4/2) ?

Notons au passage que ce n'est pas Abel le juste qui reçoit de Dieu une parole spéciale, mais Caïn le pécheur. Il suffisait à Abel d'avoir l'assentiment silencieux de la complaisance divine, alors que Caïn, pour être détourné de sa mauvaise voie, avait besoin d'un avertissement spécial de la part de Yahvé (Gen.ch.4 début).

La Lignée de Caïn et la tradition des Patriarches

Dans la lignée de Caïn se manifeste les arts et les techniques, la construction des villes et l'usage des métaux. Cependant malgré ces découvertes incontestables et très précieuses – qui profiteront aussi à la lignée des Patriarches – s'accroît dangereusement la violence. Le héros de celle-ci est Lamech : « Caïn est vengé sept fois, Lamech soixante-dix-sept fois sept fois » (Gen.4/24). Jésus apportera à ce surcroît de violence le surcroît du pardon, pour en arrêter le déferlement dévastateur : « Tu pardonneras soixante-dix-sept fois sept fois » (Mt.18/21-22). Ces quelques versets de l'Écriture nous donnent une indication qui est déjà un bilan de l'histoire de l'humanité déchue : la lutte pour la vie a largement compensé par ses massacres sans fin la prolifération explosive de la génération charnelle. Quelques noms seulement nous sont parvenus, mais à quoi bon les connaître tous ? Ce n'est pas là l'important : ce qui importe c'est de prendre conscience de cet accroissement de l'iniquité qui provoquera le châtement du Déluge. Le Déluge d'eau marque la fin de l'époque patriarcale, et le Déluge de feu marquera la fin du temps des nations. La lignée de Caïn est sous le signe du Mauvais, menteur et homicide, inventeur de toute violence et de toute impiété.

Il est important de remarquer que la Tradition de la Foi et de l'Espérance commence avec une nouvelle génération, celle de Seth (Gen.4/25). Eve le présente comme le remplaçant de son fils Abel. C'est dans la lignée de Seth, dès son premier fils, Enosch, que « l'on commence à invoquer le Nom de Yahvé ». La Bible nous enseigne ainsi que, désormais, la tradition monothéiste va se perpétuer dans les générations patriarcales. Le ch.5 nous en donne la liste : on peut faire beaucoup de considérations sur les noms, leur sens étymologique, et sur les dates, de même d'ailleurs que sur les noms des descendants de Caïn.¹

philosophies en général, mais c'est la dualité de deux « hommes », qui sont tous deux corps et âme, mais qui procèdent de deux générations différentes, l'une charnelle et terrestre, l'autre spirituelle et céleste.

¹ - Cf. notre commentaire de la Genèse. Nous tenons les nombres du Texte Sacré comme authentiquement divins. La longévité des Patriarches s'explique parce qu'ils avaient une tradition de vérité et de vie qui se perdit ensuite. Au ch.6 de la Genèse, Dieu fixe la durée limite de la vie de l'homme (v.3). « Les fils de Dieu » = les Patriarches qui invoquaient le Nom de Yahvé. En se compromettant avec les descendants de Caïn, et autres descendants d'Adam,

Hénok (ou Hénoch)

Parmi les Patriarches, c'est évidemment Hénoch qui retient toute notre attention, en raison de la justice qu'il obtint et qui lui permit d'être agréable à Dieu, d'être enlevé auprès de lui sans connaître la mort. Voici en effet l'affirmation du Texte Sacré :

« Hénoch marcha avec Dieu et on ne le vit plus, car Yahvé l'avait pris » (Gen.5/14).

Cette expression toute simple « marcher avec Dieu », doit être comprise selon le sens très riche de mot « marcher » dans la langue sacrée. C'est en effet le verbe « être heureux » qui se rapporte à l'idée de la marche. De sorte que l'on pourrait traduire également : « Il mit toute sa joie en Dieu ». Nous dirions aussi : « Il se conduisait avec Dieu ». Il tient donc son cœur tout près de son Créateur. Hénoch est le maître mystique de la délicatesse et de l'exactitude de la conscience, afin qu'elle soit apte à observer en tout point le Bon Plaisir de Dieu.

L'Écriture revient en plusieurs passages sur l'enlèvement d'Hénoch, et ces passages méritent d'être cités : ¹

*« Hénoch fut agréable au Seigneur, il a été enlevé :
« exemple de pénitence pour les générations » (Si.44/16)*

Que l'on peut traduire également, comme le fait la Bible de Jérusalem :

*« Hénoch plut au Seigneur et fut enlevé,
« Exemple en vue de la conversion des générations ».*

Et nous pensons ici à la parole de Notre Seigneur : « Cette génération ne passera pas que tous ces malheurs ne soient arrivés ». Et également : « Il faut que le Fils de l'homme soit rejeté par cette génération ». Génération que Jésus qualifiait « d'adultère et de pécheresse ». Nous sommes donc fortement confirmés dans notre conviction : ce qui s'est produit pour Hénoch, à savoir son enlèvement au ciel, se produira pour les fidèles des derniers temps qui seront un signe, par leur foi qui les sauve et qui condamne ce siècle-ci, de la véritable pensée de Dieu sur la génération humaine.

Enfin l'Épître aux Hébreux nous précise d'une manière pertinente cet enlèvement d'Hénoch. Ainsi le vieux texte de la Genèse est authentifié par l'enseignement apostolique, et son interprétation est fixée par l'Esprit-Saint lui-même :

« Par la foi, Hénoch fut enlevé et ne vit point la mort. On ne le trouva plus parce que Dieu l'avait transporté. Avant son enlèvement, il obtint le témoignage d'avoir été agréable à Dieu » (Hb.11/5).

La réussite de l'époque patriarcale est l'enlèvement d'Hénoch, tout comme celle de l'époque prophétique sera celle d'Elie. Celle de la période apostolique sera l'enlèvement

cette lignée perd la tradition de la vérité et de la vie ; dès lors « ses jours seront de 120 ans ». A la fin des temps, dans le Millénium, la longévité sera rendue : Is.65/20.

¹ - Sag.4/10-11 ne vise pas Hénoch, mais le juste qui meurt prématurément.

de Marie, ainsi que de quelques intimes de Jésus ¹ Ce qui signifie que les vérités capables de produire cette réussite de la vie existaient dans la Tradition patriarcale, laquelle aboutit à Melchisédech et semble se terminer avec lui. Melchisédech : « Pas de fin à ses jours » (Hb.7/3). Lui non plus n'aurait pas connu la mort. La réussite du sacerdoce « nouveau », celui de Melchisédech, fut précisément ce « grand prêtre » duquel Jésus lui-même se réclamait ; le psaume dit en effet du Christ : « Tu es prêtre à jamais selon l'Ordre de Melchisédech » (Ps.110 h).

Coup d'œil sur l'époque patriarcale

Nous avons peine à imaginer, dans le vacarme de la métallurgie moderne, dans la grisaille du béton et du macadam, la splendeur de ces jours bénis, où les Patriarches restaient encore tout empreints des souvenirs du Paradis Terrestre, de la Tradition de la langue sacrée, et jouissaient d'une liberté considérable, puisqu'il n'y avait ni lois positives, ni états, ni nations, ni tyrans, ni impôts, etc... Les langues anciennes nous révèlent la qualité de la culture, en ces époques lointaines que certains qualifient de « primitives », avec dédain. La mémoire alors n'avait nul besoin de l'assistance de l'écriture pour retenir et pour transmettre ; l'adaptation de l'homme à la nature non seulement lui assurait sa longévité, mais lui permettait une expression poétique et symbolique permanente du grand jeu de la Création. Lorsque les citadins contemporains partent en vacances, ils espèrent retrouver quelque chose de cette liberté patriarcale à la campagne, à la montagne ou à la mer. Malheureusement, ils emportent avec eux leurs soucis et leur mentalité, et toutes les souillures d'un monde qui, depuis bien longtemps, s'est tellement éloigné du Jardin d'Eden qu'il est psychologiquement incapable d'y revenir, tout autant que les corps habillés et poussiéreux sont devenus incapables d'affronter la rudesse salubre des éléments : lumière, air, eau, etc...

Nous espérons fermement que ces trésors enfouis – perdus ? – soient retrouvés ou déterrés dans le Millénaire qui vient. Beaucoup d'indices nous montrent que Dieu est au travail dans la conscience humaine en ce sens. Même officiellement les gouvernements et les magnats de l'industrie commencent à s'inquiéter de la pollution de l'air et des eaux. L'équilibre biologique de la planète va-t-il être compromis ? Les mesures purement légales seront insuffisantes : il faut que se produise cette « conversion des générations » prévue par le Texte Sacré à propos de l'enlèvement d'Hénoch. Il nous faut revenir au monde sans argent, qu'était celui des Patriarches, ce qui implique un choix carrément évangélique de pauvreté et de simplicité.

La discrimination du Déluge

La lignée patriarcale était un « petit reste » parmi la multitude innombrable des idolâtres ; il n'y a pas de raison en effet d'imaginer que la loi de sélectivité qui dure toujours comme une constante de l'ordre biopsychologique charnel, dû au péché, n'ait pas été appliquée dans l'époque lointaine des origines. D'autre part, l'histoire très ancienne nous apprend que les dieux étaient nombreux, beaucoup plus que les peuples, et que leur représentation par des images sculptées était fort éloignée de la simplicité du monothéisme yahviste, transmis depuis Seth et Enosch jusqu'à Noé.

¹ - On ne peut comprendre autrement la parole de Jésus : « Je vous le dis, en vérité, il en est parmi vous qui sont ici présents, qui ne goûteront pas la mort qu'ils n'aient vu le Règne de Dieu » (Lc.9/27).

Le petit reste fidèle ne parvint pas à porter un témoignage suffisant pour redresser la situation : bien au contraire. Il semble qu'il y ait eu une corruption de la Tradition par les mésalliances entre les « fils de Dieu », et les « filles des hommes », dont il est question au début du chapitre 6 de la Genèse. Dieu voit que la Tradition de la Vérité menace de se perdre et de se corrompre entièrement, alors il se décide à envoyer le Déluge et à sauver Noé.

Le Déluge est une œuvre de miséricorde pour éviter un plus grand mal. Nous devons penser en raison de la foi, qu'il en est de même des catastrophes et fléaux qui frappent ici ou là, les peuples de la Terre. L'humanité s'est asservie à la « loi des grands nombres », sans tenir compte de la Révélation divine : elle en subit donc logiquement et mathématiquement les conséquences. L'homme n'est jamais puni que par ses propres erreurs. Le manque de relation de connaissance et d'amour au Dieu vivant et vrai a fait qu'au lieu de rester le maître de la nature, l'homme en est devenu l'esclave, et cela d'autant plus qu'il se laisse bernier par l'illusion de la domestiquer par les seules ressources de son intelligence charnelle.

La souffrance de Dieu devant la dépravation de l'homme

Les confidences de Dieu à Noé sont de la plus grande importance, parce qu'elles demeurent d'actualité, pour nous qui sommes à la veille du Déluge de feu et de la grande épreuve.

« Yahvé vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal. Et Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il fut affligé dans son cœur, et il dit : « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé... » (Gen.6/5-7)

On peut traduire le mot « méchanceté » par le mot « violence ». L'expression : « et il fut affligé en son cœur » nous permet de comprendre que la « colère de Dieu » dont parle Paul, « qui se manifeste du haut du ciel contre l'impiété et l'injustice généralisées des hommes », n'est pas une colère vindicative, mais une indignation qui reste paternelle. C'est ce que la Révélation du « Sacré-Cœur » nous a rappelé en ces derniers siècles. Jésus, profondément affligé de la dépravation des hommes est aussi celui dont le bras est prêt de frapper la terre : « Je ne puis retenir le bras de mon Fils », nous dit Marie dans son Message de la Salette.

C'est alors que Noé trouve grâce aux yeux de Dieu, et il devient aussitôt le confident de ses pensées, comme tous les vrais serviteurs du Seigneur. Voici en effet la confiance divine qu'il entend :

« La fin de toute chair est venue devant moi : la terre est pleine de violence, à cause d'eux je vais les détruire ainsi que la terre... »

Il donne ensuite à Noé l'ordre de construire l'Arche, afin d'y faire entrer sa famille et les couples des animaux. Acte de foi, on le voit, qui entraîne une importante entreprise, et fort étrange, qui suscite, sans aucun doute, les ironies et les sarcasmes de ses contemporains. Voici la louange de Noé dans l'Épître aux Hébreux :

« C'est par la foi que Noé, divinement averti des événements qu'il ne voyait pas encore, construisit avec une pieuse crainte l'arche pour sauver sa famille ; c'est par

elle qu'il condamna le monde et devint héritier de la justice qui s'obtient par la foi ».
(Hb.11/17) (Cf. Si.44/17-19).

Saint Pierre, dans ses deux Epîtres, revient sur le personnage de Noé et sur son Arche (1 Pe.3/20, 2 Pe.2/9). Il en souligne le prophétisme par rapport au Baptême, et par rapport au Déluge de feu qu'il annonce pour la fin des temps. Jésus déjà avait fait ce rapprochement : « De même qu'aux jours de Noé, on plantait, on bâtissait, etc... jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; survint alors le Déluge qui les fit tous périr. Ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de l'homme. » (Lc.17/26-27). C'est en quelque sorte l'acte de foi de Noé « au jour où il entra dans l'arche » qui détermine le moment du Déluge. De même, à la fin des temps, c'est la maturité de la moisson, l'avènement de la plénitude de l'âge du Christ par la foi parfaite, qui déterminera le Déluge de feu et le grand ébranlement cosmique (Hb.12/25-29).

L'Alliance de Noé

Après le Déluge, Noé offre un sacrifice à Yahvé. Dieu donne sa réponse favorable par l'arc-en-ciel (Gen.8/15-22 ; 9/1-17). « J'établirai mon arc dans la nue et il deviendra un signe d'alliance entre moi et la terre ». Dieu s'engage à ne plus envoyer de Déluge universel, et à maintenir les cours des saisons, « tant que la terre durera ». Mais il prescrit à l'homme le respect de la vie : qu'il ne mange pas le sang des animaux (v.4) qui lui sont désormais donnés en nourriture, alors que précédemment, au Paradis Terrestre, l'homme n'avait comme nourriture que l'herbe portant semence (céréales) et les fruits. Dieu tient compte en quelque sorte de l'instinct carnassier qui s'est développé en l'homme en raison du péché. Ensuite, il interdit formellement l'homicide : « Et votre sang à vous, j'en demanderai compte à cause de vos âmes... Quiconque aura versé le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé » (v.5-6).

Il est bien évident que la conscience humaine collective, surtout lorsqu'elle est subjuguée par divers nationalismes, n'est pas encore capable d'appliquer la clause de cette alliance ! Il ne faut donc pas s'étonner si Dieu « demande des comptes pour le sang versé », notamment dans ces horribles guerres fratricides qui ont ensanglanté notre XXème siècle. Même si la mort est distribuée aujourd'hui par des armes automatiques, l'artillerie à longue portée, ou les avions de bombardement, voire les gaz asphyxiants, cela ne change rien à la gravité de l'homicide. Bien au contraire ! Le processus de dépravation est le même chez le prétendu sauvage qui aiguise sa hache de guerre et prépare ses flèches empoisonnées, que chez le prétendu civilisé qui organise sa « défense nationale » !

L'Alliance de Noé est celle de la nature recouverte et restaurée dans sa virginité première. Elle ne sera vraiment comprise que lors de l'avènement du Millénaire. L'Eglise a choisi le texte de cette Alliance pour célébrer l'apparition de la bienheureuse Vierge Marie à la Salette, apparition qui marque l'avènement des derniers temps. Après le Déluge de feu apocalyptique qui détruira la grande Babylone (Ap.18), nous assisterons à un renouvellement merveilleux de la création. Dieu se rendra à nouveau sensible et familier à travers toutes ses œuvres. Nous chanterons alors l'antienne : « Fleurissez, fleurs du Rosaire, chantez le Seigneur, bénissez-le toutes ses œuvres ». Nul ne peut imaginer aujourd'hui quelle sera la joie qui accompagnera le règne du Seigneur Jésus sur la terre.

L'Appel d'Abraham

« Va, quitte ta famille et la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai et je rendrai grand ton nom : tu seras une bénédiction ». (Gen.12/1-2)

Cet appel de Dieu n'est pas seulement un ordre de départ portant sur un déplacement géographique, c'est un arrachement à un certain style de vie, c'est un arrachement à ce « monde ». Il retentit d'ailleurs tout au long de l'Écriture : « Oublie ton peuple et la maison de ton père » (Ps.44) ; « Je la mènerai au désert et je lui parlerai au cœur » (Os.2/16). C'est le Verbe de Dieu surtout qui s'adresse à ceux qui veulent devenir ses disciples : « Celui qui ne hait pas son père, sa mère, ses enfants... ne peut pas être mon disciple » (Lc.14/26). Pierre l'aura bien compris qui, dans son Épître, traitera de « folie » les « traditions paternelles » auxquelles il a renoncé (1 Pe.1/18). Il peut les considérer comme telles en effet, au regard de la splendeur du Dessein de Dieu qu'il voit réalisé dans Jésus et son Mystère.

C'est donc bien sur « Quitte ta famille et la maison de ton père » qu'il faut insister lorsque nous lisons cet appel de Dieu à Abraham. Ur était cependant une ville fort civilisée, incomparablement plus confortable que la tente sous laquelle Abraham va désormais demeurer pendant si longtemps ! Le standard de vie qu'y connaissaient les citoyens était infiniment moins précaire que les étapes du désert à la recherche des pâturages pour les troupeaux. L'aventure d'Abraham est unique, et offre un enseignement que saint Paul aux Hébreux met en évidence :

« C'est par la foi qu'Abraham obéissant à l'appel de Dieu, partit pour un pays qu'il devait recevoir en héritage, et se mit en chemin sans savoir où il allait. C'est par la foi qu'il séjourna sur la terre promise comme sur une terre étrangère habitant sous les tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers avec lui de la même promesse. Car il attendait la cité aux solides fondements dont Dieu est l'Architecte et le Constructeur ». (Hb.11/8-10)

C'est à juste titre que les chrétiens conscients de leur foi et des exigences qu'elle comporte, appellent Abraham leur Patriarche : « Notre Patriarche Abraham ». En effet, s'ils comprennent l'Évangile, ils savent qu'ils ne sont plus désormais citoyens de cette cité terrestre et de l'ordre biopsychologique qui la régit. Nous appartenons déjà par la foi à cette cité future. Abraham a fait ce qu'il a pu : il n'avait pas, tout au moins au point de départ, les lumières qui nous ont été données par l'Incarnation du Verbe. Il entendit la promesse de Dieu : « Je ferai de toi une grande nation... considère les étoiles du ciel : telle sera ta postérité », et ne pensa pas l'accomplir autrement que par la génération charnelle. On ne peut guère imaginer qu'il ait eu quelque idée de la génération virginale, au moins au début. Mais Sarah fut stérile : étrange contradiction entre la promesse de Dieu et les faits ! Et cette stérilité dura longtemps, jusqu'à ce que Sarah fût « hors d'âge », et qu'il fût lui-même âgé de cent ans « son corps étant déjà mort ». Et c'est alors qu'il posa l'acte de foi qui le justifia devant Dieu (Gen.15/6 ; Rom.4, fin). Quel fut cet acte de foi ? – Lorsqu'il crut que Dieu pourrait susciter la vie dans le sein stérile et mort de Sarah ; donc lorsqu'il crut que la génération appartenait de plein droit à Dieu.

Saint Paul explique nettement que la véritable postérité d'Abraham n'est pas celle qui est née « selon la chair », à savoir Ismaël et les fils de ses autres concubines (Gen.25/4-11 ; Rom.9/6s). La vraie « semence » d'Abraham (pour employer le terme

concret dont sert l'Apôtre dans l'Ep. aux Rom.) est justement celle qui n'est pas sa semence corporelle, mais le don de Dieu en raison de sa foi, à savoir Isaac et sa lignée.

Abraham et Melchisédech

Malheureusement, la Bible est fort laconique sur cette prodigieuse rencontre. Melchisédech, roi de paix et de justice, bénit Abraham en fonction d'un sacerdoce plus grand que celui de Lévi, comme l'enseigne si clairement Paul aux Hébreux. Les deux hommes se reconnaissent par une certaine communauté de foi, exprimée dans les termes mêmes de la bénédiction de Melchisédech sur Abraham :

*« Béni soit Abraham par le Dieu Très-Haut,
« qui a créé le ciel et la terre !
« Béni soit le Dieu Très-Haut qui a livré tes ennemis entre tes mains !*

C'est là une profession de foi dans l'unicité et la grandeur de Dieu, l'affirmation qu'il est le Créateur du ciel et de la terre. Voilà qui tranche fortement avec toute idolâtrie ambiante. Melchisédech serait-il donc - en ce pays de Canaan, « où l'iniquité de l'Amorrhéen n'est pas encore à son comble » (Gen.15/16), mais atteint un degré inquiétant (Sodome et Gomorrhe) - le dernier témoin de la Tradition patriarcale antique, dans laquelle « était invoqué le nom de Yahvé » ? Il faut le croire. Melchisédech tenait-il encore les antiques Traditions du Paradis Terrestre ? Il est absolument certain que l'enseignement qui se trouve prodigieusement condensé dans les trois premiers chapitres de la Genèse était connu à cette époque, subsistant dès les origines du moins pour les chapitres 2 et 3. Alors que le peuple savait la parabole, les sages en avaient la clé. Melchisédech était l'un d'eux. Paul aux Hébreux nous présente le Sacerdoce selon l'Ordre de Melchisédech comme transcendant à celui d'Aaron, comme celui même de Jésus-Christ. Qu'est-ce à dire ? Melchisédech offrait à Dieu un sacrifice « pacifique » de pain et de vin, sans l'effusion du sang ; il n'a ni ascendance ni descendance. Voilà qui est clair : il s'était donc refusé à tout rattachement à une lignée charnelle, et il se refusait, en raison même de son sacerdoce, à transmettre charnellement la vie. Tout cela est parfaitement cohérent et logique, lorsque l'on comprend la sobriété des textes anciens par le Mystère de Jésus-Christ.

De là, nous pouvons conjecturer avec vraisemblance quel fut l'objet des entretiens de Melchisédech et d'Abraham. D'abord ils communiquèrent dans leur foi au Dieu unique et Créateur : c'était là un lien profond de solidarité et d'amitié entre les deux hommes. Melchisédech a donc livré à Abraham certains éléments de la Tradition Sacerdotale qu'il détenait. Sans doute, le choix d'Abraham était différent de celui de Melchisédech, en ce qui concerne la transmission de la vie. Abraham d'ailleurs ne prétendait nullement à un sacerdoce. Dans cette perspective on voit nettement qu'il ne peut y avoir qu'un seul Sacerdoce, qu'une seule expression authentique du Sacerdoce : le sacrifice perpétuel, c'est-à-dire l'abstention volontaire de la paternité charnelle. Abraham désirait seulement, conformément à l'appel de Dieu, devenir le père d'une lignée, d'un peuple qui serait en quelque sorte le « domaine de Yahvé ». Cette pensée était bonne, et c'est sur elle que descend la bénédiction de Melchisédech. Cependant l'histoire montrera que la lignée escomptée par Abraham – encore que Dieu fut intervenu miraculeusement, lui-même, pour la conception d'Isaac – ne s'est pas comportée suivant une justice exempte d'idolâtrie, de mensonge, et de violence ! Grâce aux Sages et aux Prophètes suscités par Dieu dans la race élue, elle a gardé et transmis l'essentiel de la Tradition de la Foi.

La confiance de El Shaddaï

Non seulement Dieu manifeste ses desseins à ses serviteurs, comme il le fit aux jours de Noé, mais Dieu se révèle lui-même, ce qui est bien supérieur ! Ainsi en advient-il à Abraham, en récompense de son obéissance à l'appel de Dieu. C'est 24 ans après son départ de Ur, alors qu'il a 99 ans, que notre Père Abraham entend la confiance divine :

Je suis El-Shaddaï : marche devant ma face et sois parfait. J'établis mon alliance entre toi et moi, et je t'accroîtrai extrêmement » (Gen.17/2)

Dieu se révèle sous un Nom nouveau : il faut le traduire : « Dieu des mamelles », c'est-à-dire Dieu de la vie, ce Dieu de qui viennent toutes les merveilles et tous les dons de la vie, à qui doivent être rapportées toutes les joies de l'amour. Il importe en effet que la race d'Abraham soit enracinée en lui, au niveau de ce que nous appelons aujourd'hui la « psychologie des profondeurs » ; le Nom de « El-Shaddaï » reviendra d'ailleurs souvent pendant toute la « Genèse » du peuple hébreu : car les autres Patriarches en obtiennent aussi la révélation (Gen.23/3, 35/11, 43/14, 48/3, 49/25). Tous ces textes sont hautement significatifs : ils nous orientent déjà vers la connaissance du Mystère du Christ et sa sainte gestation, afin que nous aussi nous sachions « porter Dieu et le glorifier dans nos corps » (1 Cor.6/19-20). Le culte en « Esprit et en Vérité » comporte cette « oblation sacrificielle du corps » pour que Dieu y manifeste sa justice et sa sainteté. L'enseignement apostolique ne se comprend que s'il est appuyé sur la Tradition patriarcale, pour prendre ce qu'elle a de meilleur, et la dépasser par un retour aux dispositions virginales premières et éternelles...

Notons ici l'appel à la perfection, prélude de l'idéal prescrit par le Seigneur dans l'Evangile : « Marche devant ma Face, et sois parfait ». Ces deux points sont très étroitement liés et se soutiennent constamment l'un l'autre. Le « sens de la présence de Dieu » assure la marche dans la Justice. Cette justice d'Abraham se manifestera en plusieurs épisodes caractéristiques de sa vie : tout d'abord lorsqu'il conclut un pacte de paix avec Lot (ch.13) lui laissant les meilleures terres et les plus gras pâturages, renonçant à son propre avantage pour le bien de la paix ; ensuite cette justice d'Abraham se manifeste lors de son intercession pour les villes de la plaine, Sodome et Gomorrhe (ch.18) ; et enfin, surtout, par l'acceptation héroïque du sacrifice d'Isaac. Abraham réalise ainsi typiquement une sorte de jeu scénique manifestant que le Père a tant aimé le monde qu'il lui a livré son Fils, son Unique. La scène se passe d'ailleurs sur le mont Moriah, qui fut aussi celui du Calvaire (ch.22).

Voici comment Paul aux Hébreux sanctionne comme un acte de foi cette héroïcité d'Abraham dans l'obéissance à l'appel de Dieu :

« C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac son fils unique, celui qui avait reçu les promesses, dont il lui avait été dit : c'est en Isaac que te sera comptée une postérité. Il se dit que Dieu était capable de ressusciter les morts. C'est pour cela qu'il recouvra son fils, et ce fut un symbole » (Hb.11/17-19).

Ce symbole subsista en effet pendant deux mille ans dans la tradition d'Israël, jusqu'à ce que la mort de Jésus et sa résurrection le rendît tout à fait clair et significatif. L'espérance du peuple élu attendait évidemment quelque chose : « Dieu veillera à trouver la victime mon fils ». Une clé ouvrirait un jour le livre scellé de sept sceaux. Nous l'avons

aujourd'hui cette clé, et nous comprenons la leçon que Dieu nous donne à travers toute cette pédagogie patristique : la cité terrestre telle qu'elle est constituée depuis la faute d'Adam ne correspond nullement à la véritable Cité qui sera conforme à la Pensée de Dieu. C'est bien dans ce sens que Paul aux Hébreux oriente notre pensée en nous faisant méditer sur les leçons de l'Écriture et de l'histoire :

« Malgré la foi, ils moururent tous, n'ayant pas obtenu l'objet des promesses : mais ils les voyaient et les saluaient de loin, et ils confessaient qu'ils étaient des étrangers et des errants sur la terre. Ceux qui parlent ainsi manifestent qu'ils cherchent une patrie. Et s'ils s'étaient souvenu de celle qu'ils avaient quittée, ils auraient eu le temps d'y revenir. Mais c'est à une patrie meilleure qu'ils aspiraient, à savoir une patrie céleste. C'est pourquoi Dieu ne rougit pas de s'appeler « leur Dieu » car il leur préparait une cité » (Hb.11/13-16)

Notons au passage que le mot « patrie » en français comme en grec dérive du mot « père ». C'est la paternité qui engendre la patrie, s'ils cherchent une autre patrie, c'est qu'ils cherchent, au moins implicitement, une autre paternité. Par la parole de Jésus nous sommes assurés qu'Abraham a vu de loin le jour du Seigneur : « Abraham a vu mon jour et il s'est réjoui » (Jn.8/56). Quant à Isaac, il fut le précurseur de la non-violence et le sacrificateur, comme cela est raconté dans le ch.26 de la Genèse. Grâce aux puits qu'il creuse, le sol devint fertile et prospère. Finalement, par sa patience, il obtint une paix durable.

Nous verrons la manifestation de cette même justice dans la douceur du Patriarche Jacob, douceur dont il donne des signes dès sa jeunesse. Par là, Rébecca sa mère voit qu'il a reçu la vocation de porter la bénédiction ancestrale.

Jacob ou Israël

Le chapitre 27 de la Genèse nous raconte un acte de foi, par lequel sont conjurées les lois ordinaires du hasard et les conventions juridiques. Nous lisons que Jacob, qui avait reçu le droit d'aînesse d'Esäü, obtient, par la complicité de sa mère, la transmission de la bénédiction de Yahvé. C'est en effet ce qu'enseigne Paul aux Hébreux : « C'est par la foi qu'Isaac bénit Jacob et Esäü... » (Hb.11/20). En fait, toutes les bénédictions qui devraient normalement tomber sur le premier-né, sont prononcées sur Jacob, qui est né le second, mais qui, peut-être, avait été conçu le premier, et cela miraculeusement, puisque Rébecca était stérile (Gen.25/21). L'intervention de Dieu est là encore manifeste. « Les premiers-nés appartiennent à Yahvé », soit ici, le premier conçu. Isaac et Rébecca qui ont très bien vu que c'était manifestement Jacob qui avait reçu de Dieu les talents et les qualités requis, inventent ce stratagème fort pittoresque pour éliminer Esäü. Isaac feint d'être dupe, car il reconnaît fort bien la voix de Jacob qui cache la peau de ses mains sous le pelage d'un chevreau.

Jacob est ensuite obligé de fuir la colère d'Esäü : hostilité semblable à celle qui éclata entre Isaac et Ismaël. L'Épître aux Galates nous donne la clé de cette antinomie qui est déjà une lutte de races : le fils de la servante ne peut cohabiter avec le fils de la femme libre ; les fils de la chair se dressent contre celui qui est né de l'Esprit. Satan homicide et menteur ne veut pas lâcher la prise qu'il a sur l'homme, et tout spécialement sur la génération. Cette volonté perverse se manifestera au plus haut point lors de la Passion de Jésus-Christ, en cette « heure des ténèbres ». Esäü, implacable contre Jacob,

est le symbole vivant de la haine illogique et viscérale de l'homme charnel contre l'intervention de Dieu dans les choses de la vie.

De longues années se déroulent alors pour Jacob en terre d'exil ; il se voit contraint d'épouser Lia avant Rachel. Dieu le bénit, il s'enrichit, en travaillant pour son oncle Laban, et finalement il se sépare de lui (Gen.30-31). Pendant son séjour chez Laban, Jacob a constitué sa famille, mais bien entendu, le véritable fils de Jacob est Joseph, parce qu'il est né de Rachel, bien-aimée mais stérile, là encore conçu miraculeusement. Il recevra des bénédictions abondantes. C'est contre lui que se dresseront tous ses frères, reproduisant à la troisième génération, l'hostilité des fils de la chair contre le fils de la promesse : même drame qu'entre Ismaël et Isaac, qu'entre Esaü et Jacob, qu'entre Caïn et Abel.

La lutte contre l'Ange et la réconciliation avec Esaü

Le passage le plus mystérieux de la vie de Jacob est sans contredit sa lutte contre l'Ange de Yahvé. Comment interpréter cet épisode sinon comme un combat de la foi ? De quoi s'agit-il en effet ? Jacob se trouve en situation inférieure par rapport à la justice légale ; il a manifestement usurpé le droit d'aînesse, par ce marché frauduleux du plat de lentilles ; il a usurpé la bénédiction d'Isaac en se faisant mensongèrement passer pour Esaü. La colère d'Esaü est donc légitime ; aux yeux de la Loi il a raison d'exiger une juste vengeance. L'ange de Yahvé représente la loi patriarcale qui accable Jacob. Il ne peut donc aucunement se fier en sa propre justice : il fait un acte de foi en la Miséricorde. C'est ainsi qu'il triomphe de l'Ange. Son triomphe cependant n'est pas total : ce qu'indique la blessure qu'il reçoit à la hanche qui désormais le fera boiter : il ne marchera pas d'une manière parfaite dans les vues de Dieu. Et cela se verra dans la conception charnelle de Benjamin, sanctionnée par la mort de Rachel à Bethléem. Benjamin deviendra par la suite le loup ravageur, dont l'histoire déplorable sera racontée dans les premiers chapitres du Livre des Juges.

Néanmoins Jacob qui a posé un acte de foi en la Miséricorde va triompher de la haine d'Esaü en pratiquant la miséricorde. Les présents qu'il envoie au devant de lui finissent par calmer sa colère et éteindre sa violence. La douceur désarme l'aîné frustré de ses droits, ce qui peut être considéré comme un véritable miracle. Cependant, même après la réconciliation, Jacob n'accorde pas une confiance totale aux promesses d'Esaü : sa clairvoyance lui fait décliner l'invitation de se rendre aux montagnes de Séir, sous les tentes de son frère (Gen.32-33).

Jacob ayant ainsi atteint une douceur éminente et une grande foi, ne manquera pas d'entrer dans une participation poignante aux souffrances de la Rédemption. Il va souffrir en ses enfants et à cause de ses enfants. Il conteste la fureur vengeresse de Siméon et de Lévi (ch.33) et surtout, c'est à cause de son fils bien-aimé Joseph, qu'il va pleurer durant de longues années et qu'il sera inconsolable. Il sera trompé par ses fils qui auront l'impudence de vivre ainsi, pendant près de trente ans, sous la tente de leur père, avec le poids de ce mensonge infâme : « Joseph a été dévoré par une bête sauvage », alors qu'ils l'avaient vendu comme esclave. L'amour paternel humilié et douloureux, mais persévérant jusqu'au bout, tel est le patriarche Jacob qui porte si bien son nom « Israël » : la force de Dieu, force d'amour, et de miséricorde (Gen.32/29).

Joseph

« Celui qui dépasse », ou « surpasse » : tel est le sens étymologique du nom du fils bien-aimé de Rachel. Il dépasse sans aucun doute ses autres frères, parce que la grâce de Dieu est sur lui. C'est miraculeusement qu'il a été conçu ; il possède des dons exceptionnels de divination et de science. Son père l'envoie à la recherche de ses frères, tout comme Dieu le Père enverra son Fils unique et bien-aimé à la recherche de ses enfants. La jalousie voudrait l'exterminer ; apaisés par Ruben, ils le vendent à des Madianites en route vers l'Égypte. Comme le Christ, il est livré et trahi. Il est en captivité comme le Fils bien-aimé du Père s'est rendu lui-même captif dans la faiblesse et les limites de notre nature humaine. C'est par les dons de Dieu qu'il triomphe finalement de toute adversité, et s'assied à la droite du Pharaon sur son trône, obtenant le gouvernement de toute l'Égypte.

« Il donne aux affamés du pain » : cette parole du psaume, à travers Joseph le patriarche, s'applique aussi au père de Jésus, dont la foi a permis la conception spirituelle du Verbe de Dieu dans les entrailles immaculées de Marie son épouse. C'est là que s'est pétri le pain eucharistique, capable d'opérer la Rédemption et le Salut de notre nature et de nos personnes. Tout se comprend parfaitement dans l'histoire de Joseph, le Patriarche, lorsqu'à travers lui, on est amené à contempler celui qui a dépassé l'ordre charnel, saint Joseph, que nous vénérons comme protecteur de l'Église universelle. Certes, la gloire de saint Joseph n'est pas encore connue : le monde est trop indigne de la recevoir et la conscience chrétienne qui a cependant chanté saint Joseph par d'innombrables cantiques, qui a mis sous son patronage d'innombrables institutions, n'a pas encore approfondi son mystère ; il est pourtant simple ; dans le millénaire qui vient, la Justice de saint Joseph sera le point de départ de la régénération.

L'histoire de Joseph le patriarche se trouve racontée dans les derniers chapitres de la Genèse, de 37 à la fin. Il faut retenir plus particulièrement la bénédiction qu'il reçoit de Jacob son père, empreinte d'une si belle poésie :

*« Joseph est le rejeton d'un arbre fertile
« d'un arbre fertile au bord d'une source,
« ses branches s'élançant au-dessus de la muraille...*

Pensons ici à cette « muraille de séparation » que le Diable, notre ennemi, a dressé entre les vues de Dieu et le comportement humain. Depuis le monde où nous sommes, il ne nous est pas possible de « voir » ce qu'il y a derrière cette muraille, c'est-à-dire « dans le Paradis de Dieu où est planté l'arbre de la vie » (Ap.2/7). L'expression de la figure de ce monde, qu'elle soit littéraire ou scientifique, tragique ou comique, qu'elle s'exprime par le roman ou le traité de psychologie, ne peut nous sortir de l'ornière du péché. Saint Joseph a été cette branche qui s'est élevée au-dessus de la muraille, qui a réalisé typiquement le plan de Dieu sur notre terre, plan qui était délaissé et inconnu depuis qu'Adam l'avait transgressé au Paradis Terrestre.

*« ... Des archers l'ont exaspéré
« ils ont tiré et l'ont pris à partie,
« mais leur arc a été brisé par un Puissant,
« les nerfs de leurs bras ont été rompus ;
« par la main du Puissant de Jacob,
« par le Nom de la Pierre d'Israël,*

*« par le Dieu de ton père qui te secourt,
« par El-Shaddaï qui te bénit !... »*

Au premier chef cette parole s'adresse au patriarche Joseph, qui a été exaspéré par ses frères : ils ont endurci leur cœur contre lui, ils n'ont tenu aucun compte de ses larmes, lorsqu'ils le livraient aux Madianites. Mais le Dieu de Jacob, le Nom de la pierre d'Israël – magnifiques symboles qui vont vivre désormais dans toute la Révélation – intervient en faveur de Joseph. Il est élevé, après une longue épreuve, au plus haut rang de l'Egypte et ses frères, frappés par la famine, viennent à lui et sont devant lui confondus. Remarquons en effet, comme il les éprouve avec justice et charité, jusqu'à ce qu'il soit assuré qu'ils n'ont plus les uns envers les autres les sentiments homicides qu'ils avaient eu contre lui. C'est là le signe prophétique de la purification que le Seigneur fera de son Eglise, à la veille de son retour, de sa parousie, lorsqu'il manifestera la gloire qu'il a reçue à la droite du Père.

Mais cette même parole de bénédiction s'applique aussi au père de Jésus, saint Joseph, qui, après de nombreuses épreuves et outrages, qui souffrit par avance à Nazareth, par la lumière des Ecritures, la Passion de son Fils, qui n'a cessé d'être méconnu par l'humanité et même par l'Eglise, triomphera lorsque la Justice habitera sur la Terre. L'idée de l'arc et des flèches est reprise par le psaume que l'Eglise chante pour les fêtes de la bienheureuse Vierge Marie :

*« C'est largesse du Seigneur que des fils
« récompense que le fruit des entrailles !
« Comme flèches en la main du héros
« ainsi les fils de la virginité.
« Heureux celui qui, de ses traits,
« a pu remplir son carquois !
« Sur la place, quand il vient en conteste,
« il tient tête à ceux qui l'attaquent. (Ps.126/3-5)*

Certes, dans l'ordre de la circoncision et de la Loi, les fils sont déjà une bénédiction de Dieu : les deux tribus issues de Joseph, Ephraïm et Manassé seront les plus fécondes en Israël. Mais quelle bénédiction bien supérieure est celle des « fils de la virginité » ! C'est cette bénédiction qui fait la gloire incomparable de Joseph, époux virginal de Marie. Cette gloire illuminera définitivement la conscience humaine dans le monde qui vient.

*« ... Bénédiction des cieux d'En Haut
« bénédiction de l'abîme couché en bas !
« bénédiction des mamelles et de l'utérus,
« bénédiction des épis et des fleurs,
« bénédiction des montagnes antiques,
« bénédiction des collines éternelles !
« Qu'elles viennent sur la tête de Joseph,
« sur le front du consacré parmi ses frères !*

Les « montagnes antiques » et les « collines éternelles » symbolisent, en effet, cette Pensée de Dieu, cachée dès la Création du Monde, seule capable d'apporter à l'homme la plénitude du bonheur, bonheur qui fut celui de Joseph et de Marie dans leur génération spirituelle du Fils de Dieu !

Oui, c'est bien le Mystère de Jésus-Christ qui éclaire la Genèse du peuple de Dieu et la Foi des Patriarches !

- Fin du chapitre 4 -

Chapitre 5

Le libérateur d'Israël

A-t-on assez considéré la grandeur de Moïse ? Quel autre homme dans le monde a transformé en une seule génération une horde d'esclaves en un peuple libre, instruit, assuré de la hauteur de sa mission ? Quel chef, quel général, quel empereur a pu jamais faire séjourner dans un désert, pendant quarante ans, plusieurs centaines de milliers de personnes, avec la principale préoccupation de les former à une loi céleste ? Il y eut certes dans l'histoire de nombreuses migrations, des invasions, des déplacements de tribus et de nations : mais ils se ruèrent en général au pillage et à l'aventure pour s'enrichir des dépouilles des vaincus. Ici, jusqu'aux portes de la Palestine, il ne saurait être question de razzias productives : il faut se contenter de la pauvreté et de la rudesse du désert, chaque jour compter sur la manne, et sur les quelques laitages de troupeaux faméliques.

*« Ce n'est pas de pain seulement que vit l'homme,
« mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». (Deut.8/3)*

Qui n'évoque avec nostalgie les étapes de l'Exode, les miracles spectaculaires de la main de Moïse, la présence de la colonne de nuée pendant le jour, et de la colonne de feu pendant la nuit, marquant la puissance tutélaire de Yahvé parmi les Hébreux ? Les Hébreux... ce mot désigne nos pères dans la foi qui tentèrent cette unique aventure spirituelle, par laquelle l'humanité toute entière reviendrait au Dieu unique, comme cela se voit aujourd'hui. Les Hébreux... seul peuple de la terre qui ait gardé ses traditions antiques, sa langue, sa culture, seul peuple, qui malgré ses épreuves étonnantes, sa dispersion sur tous les continents, n'a cependant jamais connu de déclin. Les peuples contemporains de Moïse ont aujourd'hui disparu, leurs cités sont rasées, leurs langages oubliés et même leur souvenir. La Bible n'a gardé que des noms... Sous les longues litanies du Livre des Chroniques, sous ces noms propres ordonnés en généalogies interminables, que se cache-t-il ? Quelles richesses de civilisations, de chants, de poèmes, de danses, de joie de vivre... complètement perdues pour nous. Seuls les Hébreux ont maintenu le flambeau de l'esprit, le sens de la destinée de l'homme, l'espérance de la Rédemption. Et cette réussite qui n'est pas celle d'un livre, mais qui s'est inscrite dans la chair et le sang, dans la vie sociale et familiale de centaines de générations, nous la devons à Moïse.

Héros de la Foi : voilà le secret de sa réussite ; héros de la correspondance à l'appel de Dieu. C'est à lui que fut révélé, une fois pour toutes et pour l'éternité entière, le Nom divin. C'est dans la lignée de la Révélation qui lui fut donnée au Sinaï et qui vécut ensuite en Israël, que le Verbe de Dieu fait chair donna en personne l'enseignement définitif, capable, lorsque nous le comprendrons et l'appliquerons, de nous rendre l'immortalité.

Suivons donc les étapes de la vie de Moïse. Etudions avec soin les Textes Sacrés par lesquels il nous ouvre le voile qui cache le Dieu invisible, le Dieu devenu caché depuis l'antique prévarication du péché originel. Sans doute, Moïse ne nous conduira pas au Père, puisque Jésus nous dit : « Personne ne vient au Père si ce n'est par moi ! » Mais c'est bien par Moïse que nous allons à Jésus-Christ ! Et si le Christ est si peu connu – et si

peu aimé hélas ! – des chrétiens, c'est parce que son enseignement et son mystère ne leur ont pas été présentés dans la continuité et le dépassement de l'Ancienne Alliance.

Toute la vie de Moïse est sous le signe de la Foi : c'est ce que nous affirme l'Épître aux Hébreux :

« C'est par la foi que Moïse, mis au monde, fut caché trois mois par ses parents, parce qu'ils avaient vu que l'enfant était beau et ils ne craignirent pas l'ordre du roi. Par la foi, Moïse devenu grand, renonça à son titre de fils de la fille du Pharaon, préférant être misérable avec le peuple de Dieu plutôt que d'obtenir la louange passagère du péché. Il pensait que les outrages du Christ étaient une plus grande richesse que les trésors de l'Égypte : il s'en détournait pour regarder vers la récompense ; par la foi, il abandonna l'Égypte sans craindre la colère du roi : il s'attachait à l'invisible comme s'il le voyait. Par la foi, il prépara la Pâque et l'effusion du sang, afin que l'exterminateur ne touchât point leurs premiers-nés. » (Hb.11/25-28)

Saint Paul arrête ici l'éloge de Moïse : il se contente d'attirer notre attention sur ce qui constitue plus spécialement sa « vocation » et sa réponse à l'appel de Dieu. Indication précieuse : il suffit en effet d'être bien engagé dans la voie de la vie, dans la voie de la Vérité et de l'Amour, et le reste découle quasi automatiquement. C'est par un acte libre fondamental que la créature humaine se dispose à recevoir l'Esprit de Dieu : ensuite ce même Esprit accomplit le travail de sanctification qui est le sien, dirige par son Conseil celui qui s'est abandonné à lui. Tel fut le cas de Moïse.

La naissance de Moïse, et les circonstances qui l'entourent, se trouve racontée avec beaucoup de poésie dans les premiers chapitres de l'Exode. Retenons que la foi coïncide avec le bon sens des humbles qui savent apprécier la beauté de la vie, et considèrent les ordres du Pharaon comme absurdes et méprisables. « Cet enfant était beau... » Le pharaon, avec ses devins et ses flatteurs, ses fonctionnaires et ses armées, son prestige et ses esclaves, se souciait-il de la beauté de la vie, de la chair humaine, du corps d'un petit enfant ?... Son ordre d'extermination portant sur tous les enfants mâles des hébreux relève en effet de cette folie exterminatrice que les nations ont toujours pratiquée à travers l'histoire ! La Foi, certes, n'a rien de commun avec ce que l'on appelle parfois la « sagesse des nations » ! Elle y est même rigoureusement opposée, car ses normes et ses valeurs sont tout autres !

« Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu » : c'est ce qui se passe. La fille du Pharaon - comme par hasard – s'intéresse au nouveau-né abandonné parmi les roseaux du fleuve. Elle fait rechercher pour lui une nourrice : et c'est justement la mère de Moïse qui est trouvée. Tout cela est parfaitement dans l'axe de la logique de la foi qui élimine le hasard. Ceux qui aiment Dieu expérimentent cela dans les circonstances toujours merveilleuses de leur vie. Les incroyants et les rebelles, au contraire, ne connaissent pas cela, c'est pourquoi ils sont poussés à traiter de « légendaires » des récits religieux – reliés à Dieu – dont le sens leur échappe.

Le renoncement de Moïse

« Va, quitte ton pays, et la maison de ton père... », ainsi Dieu avait-il parlé à Abraham. Et Jésus dans l'Évangile : « Celui qui ne renonce pas à tous ses biens ne peut pas être mon disciple... » C'est là une manière de Dieu, universelle, une constante de

l'assistance divine à l'égard de ses serviteurs et de ses amis. Il les arrache à l'emprise d'un monde de perdition, dont les attraits sont cependant séducteurs. Celui qui a renoncé à ses avantages apparents ne tarde pas à se rendre compte que Dieu, à qui il s'est voué, ne lui a rien ôté, ne l'a privé de rien, mais au contraire, l'a délivré de faux biens pour l'attacher à Lui, qui est le Souverain Bien.

Tel fut le cas de Moïse.

« Devenu grand... », il avait été élevé à la cour du Pharaon, comme fils adoptif de la princesse royale. Il pouvait donc légitimement prétendre au trône. C'est donc la séduction de la plus grande puissance terrestre qui se dressait devant lui : il y renonce. S'il n'eût été guidé par la foi, il n'eût pas échappé aux intrigues et querelles de palais, comme cela se voit dans les alentours des puissants de ce monde. Chacun sait en effet que le pouvoir s'obtient par l'élimination des rivaux gênants, et que c'est le plus rusé ou le plus fort qui triomphe, c'est-à-dire la plupart du temps, le plus méchant. Le psaume ne nous laisse aucune illusion sur ce sujet : « La bassesse est au sommet parmi les fils d'Adam » (Ps.12/9 h.). C'est à une toute autre Sagesse que celle de ce monde qu'obéissait Moïse.

Les Actes nous disent cependant : « Moïse était instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, il était puissant en paroles et en œuvres » (Act.7/22). Cette petite phrase rapportée par Etienne dans son discours qui lui valut le martyre, nous ouvre de grandes perspectives sur l'instruction de Moïse ; car la sagesse des Egyptiens était considérable, si l'on en juge par les monuments qu'elle nous a laissés, ceux qui émergent des sables ou qui sont exhumés des tombeaux. Ainsi, jusqu'à l'âge de 40 ans (Act.7/23), celui qui devait être le prophète du Dieu Vivant, avait eu le temps d'étudier les Ecritures Sacrées, de comprendre leur ancien message, et de faire le discernement du vrai et du faux dans tout ce que véhiculait l'immense Tradition Sacerdotale. Sans doute, la Révélation du Sinaï a-t-elle été importante, capitale, mais elle a apporté une confirmation à tout un travail que le Seigneur avait mené précédemment par les circonstances. Moïse eut des maîtres humains : les meilleurs des sages de l'Egypte. Il les dépassa par la splendeur de son intelligence, par la hauteur des dons qu'il avait reçus de Dieu, et par la révélation directe qui lui permit de juger dans tout l'apport qu'il avait reçu, ce qui était bon et vrai, et ne retenir que ce qui était essentiel pour maintenir la chair dans la voie droite.

« Il lui vint à l'esprit, lorsqu'il eut 40 ans, de visiter ses frères, les enfants d'Israël » (Act.7/25). Ainsi parle Etienne ; et il raconte ensuite que le meurtre de l'Egyptien qui maltraitait un Hébreu devait être une action symbolique qui, malheureusement, ne fut pas comprise. Moïse, le fils du pharaon, manifestait ainsi qu'il prenait le parti des esclaves. Mais ceux-ci pouvaient-ils imaginer qu'un si haut, qu'un si puissant personnage, pouvait rompre avec les institutions de l'Etat et briser avec la cour du roi ? A vrai dire, ils se méfièrent de lui. Ce dut être une grosse déception pour Moïse. Et c'est là, justement, que nous admirons l'héroïcité de sa foi : il ne tient aucun compte du mauvais accueil qu'il reçoit de la part de ceux qui lui rétorquent : « Qui t'a établi sur nous chef et juge ? » (Act.7/27-28). Il aurait pu laisser à leur triste sort ces misérables qui préféraient leur esclavage à la liberté. D'autant qu'à cette époque, Moïse n'avait reçu aucune inspiration particulière, aucune vision, aucune vocation explicite de la part de Dieu. Il cherchait sans aucun doute, dans les ténèbres de la foi. Il apprit ainsi à se décider non pas en raison des opinions des hommes, qu'elles soient celles des sages de l'Egypte, ou des esclaves hébreux, mais en fonction de l'unique appel divin.

Il abandonne donc les honneurs et les richesses, et surtout le pouvoir suprême, non pas pour opérer une « révolution de masse », comme pourraient le croire les lecteurs superficiels de notre temps, attentifs aux revendications de toute sorte, obnubilés par la « lutte des classes », mais parce que Dieu l'appelle à « quelque chose qu'il ne voit pas encore » (Hb.11/26-27). Il traverse alors une « nuit de la foi », et il en triomphe. Il n'a plus l'approbation de ses maîtres, il n'a pas non plus celle du peuple, de son peuple, pour lequel il ressent cependant des « entrailles de miséricorde ». Il éprouve ainsi la douleur du Christ qui lui aussi « a tant aimé les hommes et en est si peu aimé ». Et l'expérience de la dérélition du Christ souffrant le marque beaucoup plus profondément dans sa vocation prophétique que les visions du Buisson et du Sinaï. C'est bien en effet sur cela qu'insiste saint Paul dans sa lettre aux Hébreux : « Il pensait que les outrages du Christ étaient une plus grande richesse que les trésors de l'Égypte ».

De même, il préfère « être misérable avec le peuple de Dieu plutôt que d'obtenir la louange passagère du péché ». Pensons bien qu'alors cette misère du peuple de Dieu n'était pas seulement matérielle ! Moïse, en effet, n'a pas partagé matériellement le sort des esclaves ; il n'est pas allé sur les chantiers, pétrir la brique avec ses frères (ce qu'aurait désiré peut-être certains prêtres ouvriers). Il se refuse à ajouter des pierres aux tombeaux qui faisaient la gloire des oppresseurs du peuple. C'est surtout la misère morale de ses frères de race qu'il partage, et cela, en la subissant du fait même de la réprobation qu'il endosse, alors qu'il prend leur parti. C'est leur ignorance et leur incompréhension qu'il assume, dans un esprit de Rédemption. Il prend ainsi conscience que les voies de l'amour, en vue de cette libération si désirable, lui sont psychologiquement fermées. Ils ne gagneraient rien, tous ces Hébreux, à être élargis par un décret royal – il pourrait le faire en suivant la voie hiérarchique et en accédant au pouvoir. Mais il voit clairement, au cœur même de cette épreuve, de cette dérélition, que la libération du peuple n'est pas d'ordre politique ou social, mais d'ordre intime, culturel et religieux ; qu'elle ne pourra se faire qu'au niveau de la conscience ; mais pour opérer un tel ouvrage, humainement, il n'y a absolument aucune solution.

En effet, si le peuple hébreu était libéré en Égypte même et était réintégré dans les droits qu'il avait précédemment, à la suite de Joseph, sur la terre de Gessen, cette prospérité matérielle et cette libération politique ne délieraient pas les cœurs et les esprits de la méfiance et de la division, des querelles et des haines (Act.7/26). Ce sont les uns par rapport aux autres, dans leurs relations sociales et familiales, que les Hébreux sont réduits en esclavage, un esclavage beaucoup plus lourd que celui qui consiste à pétrir de l'argile pour faire des briques ! Pour briser de telles chaînes, Moïse fait douloureusement l'expérience de son impuissance radicale.

C'est donc un renoncement à lui-même que Moïse affronte ici : son Nom, sa renommée, la science qu'il a acquise à la cour du pharaon, le prestige et la puissance qu'il pouvait prendre en ses mains : tout cela est nul par rapport au résultat qu'il faut obtenir. Car les moyens humains ne sont rien lorsqu'il s'agit d'opérer une conversion de mentalité et de conscience, et cela chez tout un peuple ! Combien cette leçon que l'Esprit de Dieu nous donne ainsi par l'histoire de Moïse mériterait d'être comprise au siècle où nous sommes, où la plupart des chrétiens s'imaginent naïvement que les moyens humains peuvent quelque chose, et disent parfois : « il nous faut de l'argent » pour faire avancer la cause de Dieu !...

La fuite au désert

« Viens, suis-moi dans la solitude et je te parlerai au cœur » (Os.2/16). Cet appel de Dieu à son peuple a retenti d'abord dans le cœur de Moïse. Est-ce par dépit ? Par crainte des représailles qu'il abandonna l'Égypte ? Nullement. Nous serions tentés de la croire, à ne lire que le livre de l'Exode. Mais nous avons l'Épître aux Hébreux qui nous guide dans l'interprétation de l'ancien texte sacré :

« Par la foi, il abandonna l'Égypte, sans crainte de la colère du roi ; il s'attachait à l'invisible comme s'il le voyait ».

C'est donc « par la foi », et non pas par crainte ou par dépit. Moïse subit ici un « arrachement au monde », et surtout à cette civilisation brillante et confortable dans laquelle il avait vécu jusque là. Il comprend ainsi qu'il n'y a rien à faire, tant que Babylone – ou l'Égypte : c'est le même mystère d'iniquité – tient en ses liens ceux qui sont destinés à devenir le peuple de Dieu, et qui le sont déjà par leurs patriarches. La libération ne peut se faire à l'intérieur des remparts, des rues, des places ; dans l'ambiance lubrique de ses fêtes, sous l'envoûtement de ses idoles ; dans la mêlée de ses travaux, de ses divertissements, de ses multiples distractions. Voilà ce que Moïse apprend au désert, en vivant pauvrement sous la tente, et retrouvant le véritable style de vie de l'homme libre : le nomadisme (Ex.3/15-25).

« Il s'assit près du puits... », dans le pays de Madian. Nous pensons au Seigneur Jésus, qui lui aussi, était « fatigué par le chemin », et fit halte, en s'asseyant sur le puits - ou près du puits - de Jacob (Jn.4). Cette image nous révèle l'impression d'impuissance où devait alors se trouver Moïse : car ce n'est pas par hasard que ce détail frappant se trouve conservé dans l'Écriture. Les circonstances lui viennent en aide : il réagit selon la noblesse de son cœur en défendant les filles de Raguel contre les bergers qui voudraient les empêcher d'abreuver les troupeaux de leur père. Cette intervention charitable suscite la cordiale hospitalité de Raguel qui lui donne sa fille en mariage. Il en a un fils. Il l'appelle « Gersam », car, dit-il, « je suis étranger sur une terre étrangère ».

Parole souverainement importante et qui marque bien l'état d'âme de Moïse à cette époque. Il appartient déjà par la foi et par son exil à une autre patrie, qui n'est pas de cette terre. Combien de temps se poursuivit cette pédagogie divine de la solitude du désert ? L'Exode nous dit « de longs jours » (Ex.2/23) et saint Etienne nous précise « quarante ans ». Nous voici fixés sur les délais divins. Le souvenir de Moïse pouvait être perdu en Égypte : Dieu agissait dans le secret, préparant l'homme qui pourrait servir exactement son Dessein. En effet, nous lisons : « Durant ces longs jours, le roi d'Égypte mourut. Les enfants d'Israël gémissant encore sous la servitude poussèrent des cris, et ces cris, arrachés par la servitude, montèrent jusqu'à Dieu. Dieu entendit leurs gémissements et il se souvint de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Dieu regarda les enfants d'Israël et il les reconnut... » Pourquoi donc les reconnaît-il tout à coup ? Pouvait-il les avoir oubliés ? Non pas. Mais il les reconnaît parce qu'un changement de mentalité s'est opéré en eux, qui les ramène à la foi. Dieu peut alors intervenir personnellement auprès de Moïse. Que fait-il alors cet homme, déjà âgé de quatre-vingts ans, qui fut le plus haut dignitaire de l'Égypte, instruit de la science et de la sagesse des Égyptiens ? « Moïse faisait paître le troupeau de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian... »¹

¹ - Le beau-père de Moïse s'appelle Raguel (2/18) ou Jéthro (3/1). Pourquoi ces deux noms ? Je ne sais. L'important est qu'il soit prêtre de Madian.

Moïse réduit à l'état de simple pâtre : voilà Moïse, tel que nous le contemplons dans sa prodigieuse humilité.

Notons également que Moïse était auprès du prêtre de Madian. Nous devons supposer qu'une grande amitié liait les deux hommes. Les Madianites avaient une culture et une langue ; et ils utilisaient l'écriture alphabétique, infiniment plus simple que les hiéroglyphes égyptiens, dans lesquels Moïse avait été instruit des Traditions sacerdotales antiques. Il ne lui faut pas moins – qui sait ? – de cette longue période de quarante ans, pour « traduire » sa pensée, convertir cette tradition vénérable liée aux hiéroglyphes, dans un langage accessible à tous, par le moyen de l'écriture alphabétique, genre d'écriture que les Hébreux devaient déjà connaître, puisque l'on attribue au Patriarche Joseph leur invention. Les conversations qu'il eut avec son beau-père, le prêtre de Madian, pendant ces longues années de retraite au désert, ont pu lui fournir tous les éléments nécessaires dont il aura besoin plus tard pour fixer la Tradition dans le Livre que nous avons encore aujourd'hui. Nous devons hélas conjecturer que beaucoup de choses ainsi traduites en écriture alphabétique, pendant la période de formation du peuple, - les quarante ans du désert, de l'Exode - furent perdues, et dont la Bible, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a gardé qu'un vestige. Les « livres de Moïse » furent plus nombreux et plus considérables que ceux qui sont encore connus comme tels dans l'Écriture.

Il est très important de remarquer que Moïse est un nœud de l'histoire, le point de convergence et de divergence des civilisations : en lui se sont condensées toutes les traditions anciennes, avant que les grands empires ne s'effondrent, et il les a formulées dans un langage nouveau. Il a sorti les secrets des arcanes sacerdotales pour les mettre au niveau de tout un peuple, des pauvres aussi bien que des riches, des ignorants tout aussi bien que des élites. Voilà qui représente la « révolution culturelle » la plus éclatante de tous les temps ! En outre ces traditions, il les incarna dans les coutumes de tout un peuple, qui par la suite les garda fidèlement pendant deux mille ans, et les garde encore aujourd'hui, ce qui ne s'est jamais réalisé ailleurs dans l'histoire, sur toute la Terre !...

La Révélation du Buisson

Economie et théologie sont les deux faces de la Réalité divine qui meut l'histoire des hommes, réalité dans laquelle nous vivons et nous respirons, et vers laquelle aussi nous sommes conduits. C'est bien ce que nous contemplons dans le cas personnel de Moïse : Dieu lui commande une intervention dans l'histoire, mais en même temps il lui fait connaître son Nom ; confiance qui transcende l'histoire, et qui nous introduit dans la pérennité de la théologie.

Le Buisson brûle sans se consumer. Certains interprètes timides imaginent qu'il s'agit de l'inflammation spontanée, à la suite de la chaleur du Soleil, de certains gaz légers, émanés du buisson lui-même, phénomène qui, paraît-il, est assez courant. S'il en était ainsi, ce phénomène ne pouvait échapper à un pasteur qui, pendant quarante ans, avait fréquenté ces régions ! Il s'agit bel et bien d'une flamme considérable, digne de Dieu qui est un feu dévorant, et qui d'ailleurs fait entendre sa voix à Moïse en lui disant : « N'approche pas, ôte la sandale de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte », par la présence de Yahvé.

Et Dieu se fait connaître : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob ». Il n'y a donc aucun doute possible : c'est sur un rapport de connaissance

de personne à Personne que Moïse accepte sa mission de libération d'Israël : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte... Et maintenant va, je t'envoie auprès du Pharaon, pour faire sortir mon peuple, les enfants d'Israël. »

Dieu répond exactement à ce qui était autrefois l'idéal de Moïse, idéal qui était irréalisable et utopique. Y avait-il renoncé ? Non, sans doute ; il avait seulement pris conscience de son impuissance personnelle à réaliser les œuvres de Dieu. C'est bien en effet l'objection qu'il oppose au Seigneur : « Qui suis-je pour aller vers le Pharaon et pour faire sortir les enfants d'Israël de l'Egypte ? »

Pesons bien tout le poids de cette parole : il ne s'agit pas seulement de faire émigrer le peuple d'un endroit à un autre, mais de provoquer chez lui le changement de mentalité qui rendra l'exode efficace pour l'avènement dans le monde de quelque chose de nouveau : une race sanctifiée pour Dieu ! En Egypte, les Hébreux étaient assurément imprégnés par les mœurs idolâtriques du pays, ils étaient contaminés : qu'il est loin pour eux le souvenir de leurs pères, et du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! En effet, songeons à ce que représente pour un peuple une durée de 430 ans ! Voyons nous-mêmes ce que nous sommes aujourd'hui par rapport à nos ancêtres du 16^{ème} siècle ! Et encore, nous avons l'avantage de la stabilité de la tradition catholique, et l'avantage de n'être point réduits en esclavage sur une terre étrangère. La séduction de l'idolâtrie égyptienne, renforcée de toute la puissance pharaonique était énorme : elle s'appuyait sur un culte éclatant, elle était codifiée par les lois, imposée par la police et par l'armée. Yahvé, qui était-il auprès d'Ammon, de Râ, d'Horus... ? C'était un petit roitelet du désert que nos pères encore incultes adoraient avant de connaître la « civilisation » : ainsi pensaient beaucoup d'Hébreux. C'est en effet beaucoup plus contre la résurgence de l'idolâtrie chez ses frères que contre la puissance égyptienne proprement dite, que Moïse devra lutter pendant les quarante ans de l'Exode. Que l'on songe au « veau d'or »... finalement, il n'y aura pas d'autre moyen que l'extermination des idolâtres, qui, frappés par Dieu, périrent au nombre de 23 000 en un seul jour !

Cependant, revenons à l'entretien de Moïse avec Dieu, auprès du Buisson :

« Dieu dit : « Je serai avec toi : et ceci sera le signe que je t'ai envoyé, quand tu auras fait sortir le peuple d'Egypte : vous servirez Dieu sur cette montagne ».

« Je serai avec toi » : cela suffit. Le signe de Dieu est dans le futur : il ne sera donc donné que dans la mesure où Moïse accomplira sa mission. Il ne peut en être autrement : c'est la vie même et sa réussite qui demeurent constamment le signe de l'Action divine, de la Création et de la Providence. Dieu fait à Moïse une prophétie qui prend à ses yeux un caractère de certitude. Cependant le dialogue se poursuit, et Moïse objecte cette fois non plus ses propres craintes, mais les réticences et l'incrédulité du peuple à son égard : « S'ils me demandent : quel est son Nom ? Que leur répondrai-je ? »

Moïse prévoit donc que le nom : « Le Dieu de vos pères », ne suffit plus à susciter la foi chez les fils d'Israël : ils sont « naturalisés » égyptiens. Le peuple juif est comme anéanti, noyé dans la grande civilisation du Nil. C'est ce qu'Abraham avait pressenti dans cette nuit d'agonie où il eut la révélation de cette « disparition » de sa race. C'est pourquoi l'expression biblique prend toute sa force, lorsqu'il est dit que Dieu « fit monter » son peuple d'Egypte, ou mieux encore « remonter ». C'est un véritable sauvetage. Moïse demande donc à Dieu de révéler son Nom : car les dieux de l'Egypte ont des noms, et des noms significatifs de tout ce qui existe, de tout ce qui frappe le regard, de toutes les

manifestations de la vie : le Soleil, le Nil, les grands animaux sont « divinisés », et même les animaux domestiques, c'est-à-dire que la présence d'un dieu – ou de Dieu ? – est reconnue en eux, dans leur merveilleuse réussite. Où donc est désormais la place du Dieu de vos pères ? Où la localiser ? Comment préciser son visage ? Quel est son Nom ? Faut-il l'assimiler avec l'un ou l'autre de l'Égypte, ou bien est-il encore un autre dieu ? Voilà la question. Et c'est ici que Dieu livre la sublime révélation de son Nom, sur laquelle il convient de méditer longuement, pour prendre conscience de l'importance qu'elle représente dans l'évolution de la conscience humaine.

« Je suis celui qui suis... »

« Celui qui s'appelle « Je suis » m'envoie vers vous »

Ces paroles sont formidables ! C'est un peuple d'esclaves, peut-être le plus pitoyable de la terre qui reçoit de Dieu cette haute confiance ! Jamais en effet, nous ne finirons de percer le Mystère de cette simple parole : « Je m'appelle « Je suis ».

Tout d'abord, en opposition aux dieux de l'Égypte, la parole revêt une signification pertinente : les dieux de l'Égypte n'existent pas ! Quel bouleversement ! Quel scandale ! Alors, pour rien tout ce culte ? Tout ce faste, toute cette économie, toute cette société : ces prêtres, ces temples, ces sanctuaires, ces images, ces statues ?... Comment tout un peuple si bien charpenté, si bien policé, peut-il errer ? Cette erreur universelle est-elle pensable ? Ou alors sa monstruosité serait-elle aussi énorme que sa séduction ?... Si la brillante civilisation de l'Égypte est dans l'erreur, quelle sera donc celle des autres peuples ?...

Ensuite, le Nom de Dieu par lui-même ne peut être évidemment que « J'existe », ou « Je suis ». Dieu est « celui qui n'a pas été fait, ni créé, ni engendré », comme nous le chantons dans le symbole de saint Athanase, en parlant de la première Personne : le Père. Il est Celui qui existe par lui-même : quelle joie formidable que celle de savoir qu'un être existe par lui-même, et que c'est de cette Existence Personnelle et indéfectible que nous tenons tous l'être et la vie ! Il n'y a rien de meilleur pour l'âme que le sentiment de cette Existence infaillible et éternelle de notre Dieu, le Père bien-aimé ; et inversement, la suprême malédiction, tombant sur ceux qui n'auront pas su reconnaître leur dépendance de créature, est celle-ci, indiquée par le Deutéronome : « Ta vie sera comme en suspend devant toi, tu trembleras la nuit et le jour, et tu ne croiras pas à ta vie » (Deut.28/66).¹ Nous, chrétiens, enracinés sur cette révélation que Moïse reçut du Nom de Dieu, nous sommes rattachés à l'Existence Paternelle de Dieu. Pensons également à la parole que le Seigneur Jésus, non sans les scandaliser, adressait aux Juifs : « Si vous ne croyez pas que « Je Suis », vous mourrez dans vos péchés » (Jn.8/24). Et également : « Personne ne peut rien ravir de la main de mon Père ». Cette « main du Père » n'est autre que cette existence dépendante que nous recevons sans cesse de lui.

...

Nous laisserons le lecteur méditer longuement sur le Nom divin révélé ici à Moïse ; nous ne saurions ajouter à la simplicité de cette révélation sans l'altérer. C'est à chacun qu'il importe d'entrer dans l'Existence du Père par la Foi, pour exister lui-même, et trouver en Dieu le Nom nouveau de sa vocation baptismale et céleste.

¹ - parole qu'il ne faut pas sortir du contexte du ch.28, auquel le lecteur voudra bien se référer.

La non-violence de Moïse

Il aura fallu qu'un prophète moderne, Gandhi, le libérateur des Indes, rappelle aux chrétiens la puissance incomparable de la non-violence. S'ils avaient lu attentivement l'Écriture, ils n'auraient jamais perdu de vue ce précepte divin formel que Moïse a merveilleusement mis en application, pour opérer bien avant Gandhi, la délivrance du peuple d'Israël. En effet, nous le voyons aller, sans armes et dépouillé, au devant du Pharaon, et lui présenter tout simplement le désir de Dieu : « Laisse partir mon peuple... »

Moïse ne conteste pas l'autorité du Pharaon, et à travers son prophète, Dieu ne la conteste pas davantage. Il appartient à Pharaon de poser un libre choix devant cette requête de Dieu. Ou bien il laissera partir le peuple hébreu, et dans ce cas il se couvrira de gloire aux yeux de Dieu et des hommes intelligents et sages ; ou bien alors, s'il refuse, il attirera sur lui et sur son peuple la réprobation de Dieu, et les fléaux qu'elle comporte, et il deviendra ridicule aux yeux des hommes intelligents et sages. L'histoire nous apprendra que Pharaon a mal choisi, et qu'il fallût qu'il fût frappé dans son premier-né pour consentir au départ des Juifs.

Admirons la miséricorde et la patience de Dieu ! En fait, il y a bien longtemps que le Pharaon opprimait le peuple que Dieu s'était consacré : depuis plus de quatre-vingts ans le décret royal condamnait à mort tous les enfants mâles nés chez les esclaves hébreux. Dieu a laissé subsister cette loi inique pendant toute la vie de Moïse ! Ce n'est donc qu'au bout de deux générations que Dieu, après de solennels avertissements, appliquera à Pharaon son propre décret, en ne lui prenant cependant que son premier-né ! Avant d'en arriver à cette extrémité, il tentera par le moyen des plaies d'Égypte, d'ébranler cet esprit endurci et ce cœur obstiné. Pharaon avait donc bien tous les éléments voulus pour éviter l'erreur !...

C'est justement parce que la main de Dieu a agi sans le secours d'aucune arme, d'aucune ruse, d'aucune déloyauté, que s'est opérée cette délivrance d'Israël : seule libération qui fut vraiment efficace et vraiment durable, et qui a apporté à ce peuple privilégié autre chose que de belles paroles... En effet, l'histoire a enregistré de nombreuses émeutes et révolutions, de nombreux changements de régime et de politique, tous présentés comme des libérations et des délivrances ; il faut hélas constater que ces bouleversements, qui la plupart se sont faits dans le sang, ont toujours amené une situation pire que la précédente ! S'il doit donc y avoir une politique sociale, elle devrait toujours s'inspirer de cette manière non-violente dont Moïse nous a donné l'exemple type, car Dieu ne prête sa puissance constructive et vitale qu'à celui qui agit conformément à ses préceptes.

Les meilleures causes sont dévaluées lorsqu'elles sont servies par de mauvais moyens, comme l'histoire le démontre à toutes les époques.¹

La Révélation du Sinai

Nous n'insisterons pas sur les miracles de Moïse, notamment sur le passage de la Mer Rouge, assez connus, qui sont des manifestations éclatantes de sa foi. Mais elle

¹ - Lire Ex.5-11 + la fin du livre de la Sagesse qui donne le sens prophétique, en vue de la fin des temps et du dernier Exode, des plaies d'Égypte et de la Pâque.

éclate encore davantage dans la formulation des deux formes du Décalogue,¹ dans son intervention auprès de Dieu en faveur du peuple prévaricateur, dans le « nettoyage » qu'il est contraint d'opérer pour empêcher la rébellion et le retour à l'idolâtrie, et plus encore dans la Révélation du Nom de Dieu qu'il reçoit au Sinaï, lorsqu'il entre dans la connaissance du Mystère divin.²

Jetons un coup d'œil général sur les étapes de l'Exode et les miracles qui les illustrèrent : changement des eaux amères en eaux douces, cailles, serpent d'airain, etc... et dégageons l'enseignement qu'elles contiennent en vue de l'éducation du peuple de Dieu, et sa confirmation dans sa Foi en l'Unique. Aucun peuple de la terre n'a connu pareille aventure. Mais c'est au nom de tous les peuples qu'Israël a été ainsi conduit par la main de Dieu, afin qu'en tout lieu et en tout temps, les idoles disparaissent pour ne plus jamais se relever et que le Dieu Unique soit connu de tous. Nous sommes les fils des Hébreux qui, pour nous, ont joué cette tragédie immense que fut l'Exode, où Dieu intervient à la fois comme metteur en scène et comme acteur principal. Le sens en est clair : c'est d'amener une mentalité nouvelle, telle que l'oppression civile et militaire, voire religieuse, soit impossible de la part de quelque puissant que ce soit sur ses frères. Malheureusement, les chrétiens furent si peu enracinés dans la genèse historique de leur foi, qu'ils sont retombés un peu partout dans le monde sous des abus et des tyrannies aussi graves et pires encore que celles des Hébreux asservis et du Pharaon dominateur.

« Moïse était le plus doux des hommes », nous dit l'Écriture ; il intervint auprès de Dieu pour apaiser sa colère et l'empêcher d'anéantir le peuple prévaricateur. Il employa parfois, cependant, la manière forte (Ex.32/25-29). Il y fut contraint – ou il s'y crut contraint... - en face d'une révolte et d'une obstination dans l'idolâtrie, dans l'attachement aux mœurs dépravées de l'Égypte. Peuple aveugle et sourd, qui avait des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre ! C'est une incrédulité toute semblable qui attire sur lui des châtiments beaucoup plus graves que les sanctions de Moïse : ceux des cailles empoisonnées, des serpents, des tremblements de terre. Paul nous donne le sens de ces événements pédagogiques :³

« Car je ne veux pas que vous l'ignoriez, frères, nos pères ont tous été sous la nuée, tous ont passé à travers la mer, tous ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, tous ont mangé le même aliment spirituel, et ce rocher était le Christ – cependant ce n'est pas le plus grand nombre d'entre eux qui plut à Dieu, puisque leurs corps jonchèrent le désert... »

¹ - Décalogue : Ex.20 + 34/10-28. Il y a d'autres formulations du Décalogue, notamment Lév.19 et Deut. Ch.5

² - Ex.33/18 – 34/9. Passage souverainement important dans l'histoire du Salut.

³ - « pédagogiques », je dis bien. Nous sommes choqués par la mort qui frappe si lourdement aux cours de ces pages. Il faut comprendre que c'est une conscience collective qui doit être amenée au niveau de la Foi. La mort des coupables ne signifie pas qu'ils soient damnés, mais seulement que le péché est toujours là et qu'il a la mort pour salaire. D'ailleurs, l'histoire de la chrétienté, et de nos jours aussi, a été illustrée par des fléaux encore plus grands, qui n'ont pas atteint 23000 hommes seulement, mais des millions d'hommes ! Ces fléaux sont encore « pédagogiques », mais ils n'ont pas été collectivement compris, puisque les « nations chrétiennes » persévèrent dans les mêmes erreurs.

Le « rocher spirituel » est une allusion à cette eau miraculeuse qui jaillissait du rocher à la prière de Moïse, mais surtout à la doctrine de vie qu'il prodiguait au peuple. Cette doctrine était déjà « le Christ », elle contenait les éléments prophétiques capables d'amener au Christ, parce qu'ils ont suscité le Christ : la foi de la Vierge Marie s'appuyait en effet sur ces éléments.

« Ces faits se sont produits pour nous servir d'exemples : pour que nous n'ayons pas de convoitises mauvaises comme ils en eurent. Ne soyons pas idolâtres comme certains d'entre eux, dont il est dit : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour s'amuser... »

Allusion aux solennités idolâtriques du Veau d'or, en souvenir des festivités d'Egypte.

« ... Ne nous livrons pas à la fornication comme le firent certains d'entre eux, et il en tomba vingt-trois mille en un seul jour (Nb.25/1-9). Ne tentons pas le Seigneur comme le firent certains d'entre eux ; et ils périrent par les serpents. Ne murmurez pas comme le firent certains d'entre eux, et ils périrent par l'Exterminateur (Nb.17/6-15 ; Ex.12/23).

« Cela est arrivé pour nous servir d'exemple, et a été écrit pour notre instruction, à nous qui sommes arrivés à la fin des temps... »

Cette parole de l'Apôtre qui nous confirme dans l'interprétation objective et didactique des événements de l'Exode est encore bien plus vraie aujourd'hui que de son temps. Nous pouvons constater en effet que l'histoire de la chrétienté, de l'Eglise, a été bien souvent marquée par l'intervention de l'Exterminateur : que de pestes, de famines, de guerres ! Qu'en conclure, sinon à une monstrueuse incrédulité des chrétiens à l'égard des Paroles et du Mystère de Jésus-Christ !

Entre les deux formulations du Décalogue, se situe la prévarication du Veau d'or (ch.32) et un dialogue important entre Dieu et Moïse (33-34/9).

En fait la prévarication du Veau d'or est une faute d'Aaron, qui en cette circonstance, fait piètre figure. Le Sacerdoce s'est compromis avec les désirs du peuple qui voulait une image de son Dieu. Nous pouvons méditer sur cette faute, puisqu'elle fut celle aussi du Sacerdoce selon l'Ordre de Melchisédech (= du sacerdoce catholique) qui, lui aussi, a toléré des « images » au lieu de donner un enseignement intelligible par le « ministère de la Parole » (Act.6/3-5). Bref, Moïse est profondément découragé par cette déficience du Sacerdoce et du peuple. Il se rend compte avec effarement de la difficulté qu'il y a à « faire remonter le peuple d'Egypte », c'est-à-dire, bien entendu, à le tirer de ses superstitions et de sa psychologie erronée. Il y a des montagnes de préjugés et d'ignorance à renverser, et Dieu intervient à plusieurs reprises pour soutenir Moïse et l'assurer de sa Présence efficace. Ce dernier supplie humblement pour être certain d'avoir « trouvé grâce aux yeux de Yahvé », et pour qu'il « connaisse les voies de Yahvé » (Ex.33/12-13). Il obtient de Dieu une réponse positive : « Je ferai ce que tu demandes, car tu as trouvé grâce à mes yeux, et je te connais par ton nom » (Ex.33/17).

On ne peut rien désirer de meilleur que d'être connu de Dieu et d'avoir trouvé grâce à ses yeux. Telle est bien la foi de Moïse, qui, on le voit, n'est pas seulement celle qui opère des prodiges – lesquels sont relativement peu de chose pour le Seigneur qui a fait le Ciel et la Terre – mais celle qui entre dans l'intimité de Dieu et la suprême connaissance de ses voies. D'ailleurs Moïse ne se tient pas pour satisfait, il veut encore davantage :

« Fais-moi voir ta gloire », demande-t-il à Dieu. Mais Dieu lui répond : « Je te ferai voir toute ma bonté ». Comment en effet voir la « gloire de Dieu », sans connaître d'abord sa bonté et son amour ? La manifestation de la Gloire serait écrasante pour la créature, si elle n'était d'abord instruite de la bonté et de l'amour du Tout-Puissant.

Et c'est alors que Yahvé fait connaître son Nom à Moïse, mais en passant devant lui, et sans faire voir ostensiblement sa « Face ». Parole qui demeure bien mystérieuse. Moïse n'a donc vu Dieu que « de dos » : expression imagée qui nous révèle qu'il n'a pas atteint, du moins à ce moment-là, la parfaite connaissance de Dieu, celle qui devait être donnée par Jésus-Christ. Nous ne pouvons contempler Dieu que sur la Face de Jésus-Christ. Dans les termes que Dieu emploie ensuite pour se révéler à Moïse, et qui le définissent comme Dieu-Amour, le nom du Père n'est pas prononcé. Nous comprenons ainsi que la vraie gloire intrinsèque de Dieu, celle qu'il ne peut pas encore montrer à Moïse, est celle de son Nom de Père. Ce Nom a été manifesté pleinement en Jésus, le Premier-né. C'est ce Nom qui sera enfin compris et mis en application lors de la Régénération, lorsque le Mystère de Jésus aura vraiment éclairé toute conscience d'homme. Mais en attendant cette manifestation suprême qui élèvera la trinité créée à la gloire intrinsèque de la Trinité Créatrice, nous méditons déjà sur la confiance de l'Amour divin que l'Écriture nous donne ici :

« Moïse descendit dans la nuée et se tint là, et il prononça le Nom de Yahvé. Et Yahvé passa devant lui en criant : « Yahvé, Yahvé, Dieu miséricordieux et compatissant ; lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve sa grâce jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la révolte et le péché ; mais qui ne les laisse pas impunis, visitant l'iniquité des pères sur les enfants et les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération ». Aussitôt Moïse s'inclina vers la terre et se prosterna en disant : « Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, Seigneur, daigne le Seigneur marcher au milieu de nous, car c'est un peuple au cou raide : pardonne nos iniquités et nos péchés, et prends-nous pour ton héritage » (Ex.34/5-9).

Dieu reste identique à lui-même : c'est notre conscience qui s'ouvre progressivement à sa connaissance. Il est Amour : nous voyons bien là, dans ce texte capital qui sera reproduit en plusieurs autres passages importants des psaumes et des prophètes,¹ qu'il ne pouvait se faire connaître autrement dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. Jonas s'en souviendra : il se sait appelé à prêcher la pénitence et à menacer Ninive de destruction, si elle refusait de se convertir. Or, c'est lui qui refuse d'obéir au Seigneur, en lui faisant l'objection suivante : « Voici pourquoi je m'étais enfui à Tharsis : je sais en effet que tu es un Dieu de tendresse et de pitié, riche en grâce et lent à la colère, et te repentant du mal » (Jonas 4, début). Les voies de Yahvé sont toujours surprenantes, tant que l'on n'a pas compris que la « vengeance de Yahvé » est surtout un surcroît d'amour qui provoque la confusion et le repentir de ceux qui s'étaient révoltés contre lui. « Jusqu'à lui viendront, couverts de honte, tous ceux qui le détestent » (Is.45/24).

¹ - Voici les principales références bibliques où cette précieuse définition de l'Amour et de la Miséricorde de Dieu est reproduite presque textuellement : Ps.86/15, 103/8, 145/8 (Hb) ; Deut.5/9-10 (pour le châtement de la faute) ; Jér.32/18 ; Joël 2/13 ; Jonas 4/1-3

Tous les termes qui définissent l'amour se trouvent ici rassemblés comme des « composantes » de la Divinité.

« Miséricordieux » : comment traduire le mot hébreu qui signifie « entrailles », ou mieux encore « utérus » ? Nous savons ce que signifie « avoir des entrailles de tendresse et de miséricorde ». C'est ce mot, extrêmement concret et corporel que l'Esprit-Saint emploie pour nous parler de cette tendresse infiniment patiente et compatissante de Dieu le Père, que Jésus mettra tout à fait en évidence dans la parabole de l'Enfant prodigue, et plus encore en se présentant lui-même sous les traits de l'Agneau immolé. « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils, son Unique ».

« compatissant » : le vocable hébreu ici employé désigne habituellement la grâce, dans le sens où l'on gracie un pécheur. C'est le mot que le prophète David emploie dans son fameux psaume de pénitence, lorsqu'à la parole de Nathan, il prit conscience de sa faute (Ps.51 h). On traduit alors habituellement : « Pitié pour moi, Seigneur, selon tes entrailles... » (v.1). C'est bien cet appel à la pitié qui est la prière la plus vraie, de la créature pécheresse, le plus en « situation ». C'est cette prière qui justifie le publicain : « Aie pitié de moi, Seigneur, parce que je suis pécheur » (Lc.18/9-14). Nos péchés en effet auraient pu nous anéantir depuis longtemps : « C'est par l'amour de Yahvé que nous ne sommes pas anéantis, ses miséricordes ne sont pas épuisées, elles se renouvellent au matin, grande est sa fidélité... », ainsi chantait le prophète Jérémie dans ses lamentations sur la ruine de Jérusalem (Jér.3/22-24). Et déjà nous comprenons la parole souveraine de Paul, qui est comme la clé de toute l'histoire : « Dieu a tout enfermé dans la désobéissance afin de manifester sa miséricorde à tous » ; de sorte que le déroulement désastreux des siècles fera éclater aux yeux des Anges et de tout l'Univers un attribut de Dieu qui, sans le péché, fût demeuré ignoré : la Miséricorde.

« riche en bonté » : « Dieu seul est bon », dit Jésus. Et si « Dieu vit que tout était très bon » dans sa création achevée, avant qu'elle ait été atteinte par le péché, et telle qu'elle sera restaurée à la fin, c'est parce qu'elle reçoit de lui un reflet de cette Bonté souveraine, ontologique. Le mot hébreu que l'on traduit par « bon » est très vaste et recouvre aussi les notions de joie et de beauté ; Il faut bien comprendre cela, pour avoir une idée exacte de cette bonté de Dieu : « Dieu est beau, bon et joyeux ».

« et en fidélité » : le mot hébreu se rattache étymologiquement au mot « mère ». Il est souvent traduit aussi par « vérité », et il est fréquemment employé par notre Seigneur lorsqu'il commence ses avertissements solennels en disant : « En vérité, en vérité, je vous le dis » ; pensons donc ici à une confiance d'amour maternel, tout autant qu'à l'enseignement d'un Législateur souverain. C'est en effet l'amour maternel qui est le plus « fidèle », et qui a été le moins atteint par le péché. « Une femme oublie-t-elle le fruit de ses entrailles ? questionne le prophète Jérémie ; « et bien, même si elle l'oubliait, moi je ne t'oublierai pas, oracle de Yahvé ». Et le psalmiste répondait audacieusement : « Si mon père et ma mère m'abandonnent, le Seigneur me recevra » (Ps.27).

Considérons le contraste entre les mille générations de grâce et les trois ou quatre générations pendant lesquelles le péché des parents se répercute sur les enfants. Que les enfants paient pour leurs parents, voilà qui paraît scandaleux aux « individuels » de notre temps. Ils ne comprennent pas qu'il s'agit toujours d'une responsabilité collective et d'une expiation collective portant sur une race qui s'est dévoyée et qui continue de le faire, dans l'ignorance – souvent coupable – où elle demeure, hors du Bon Plaisir de Dieu. C'est toujours le mauvais choix de l'homme qui porte en lui-même son propre châtiment ; il est

bon qu'il en soit ainsi, sinon nulle éducation ne serait possible. Le texte de l'Écriture n'est pas donné ici pour accabler les enfants, mais pour avertir les pères sur la gravité de leurs actes lorsqu'ils appellent un être à la vie.

« Il ne laisse pas les fautes impunies ». Il faut en effet qu'il en soit ainsi, si Dieu est un Père qui agit avec amour, et qui cherche à amener ses enfants à la perfection. Il faut que l'expérience du mal soit cuisante, pour que nous soyons confondus et amenés à la justice. « Ce n'est pas de bon cœur que Dieu humilie les enfants des hommes », mais il est contraint de le faire pour éliminer le mal, ou mieux encore, pour les arracher à la prise du Mauvais. « Si l'on fait grâce au méchant, dit le prophète, il n'apprend pas la justice » (Lam.3/33 ; Is.25/10).

Devant la sainteté incomparable de cet amour divin, Moïse se prosterne, comme Isaïe dans le temple (ch.6) et supplie pour obtenir le pardon : le sien et celui du peuple dont il est étroitement solidaire. Admirez ici l'attitude de vérité du législateur du peuple de Dieu ! Avec quelle lucidité de conscience il apprécie l'ineffable grâce que Dieu fait à Israël de le choisir pour héritage ! Il demande à Dieu de résider parmi son peuple : c'est aussi le désir de Dieu qui toutefois supporte assez mal d'être environné de péché, de pratiques idolâtriques, « des cadavres des rois qui souillent son sanctuaire » (Ez.43). Et il semble qu'à chaque instant, Dieu le Saint est obligé de retenir sa colère.

Moïse a sans contredit reçu les plus hautes confidences de l'Amour divin, et cependant, par le sacerdoce d'Aaron qu'il institue, il reste le « ministre de la condamnation ». Nous avons vu ce que ces mots signifient (Livre IV) et comment ils se comprennent parfaitement si l'on a le sens du péché, et surtout du péché dit « originel », qui n'est autre que le vice de la « génération adultère et pécheresse ». Jésus lui aussi dit explicitement, lui, Dieu vivant parmi nous, fils de vierge et fils de l'homme : « Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterai-je ? (Mt.17/17).

La science de Moïse

Cependant Moïse n'a pas vu la Face de Dieu. La Révélation du Sinaï, la plus haute de l'Ancien Testament, que nous venons de lire avec précision, ne comporte pas le Nom du Père. C'est à Jésus qu'il appartenait de le révéler, justement parce qu'il est « venu en fils » (Hb.1/1-2). Il nous dévoile le secret de la Divinité : par sa Parole, mais d'abord et avant tout par son Mystère. En lui, en effet, dès sa conception spirituelle et virgine, le Nom du Père est pleinement sanctifié.

L'Écriture ne nous rapporte pas que Moïse eut quelque intuition de ce Nom de Père : cependant nous pouvons conjecturer qu'il ne put formuler les préceptes de la circoncision, le rachat des premiers-nés, les lois de pureté de la femme au moment de ses règles et de ses couches, sans avoir eu une très haute intelligence de la déficience de la génération qui, cependant, engendrait la race d'Abraham, élue de Dieu ! Il ne pouvait pas tout dire. Le livre devait rester scellé jusqu'à ce que la conscience humaine soit capable de supporter la Révélation de la Vérité sans être scandalisée, découragée, et comme anéantie. Dieu reste un Dieu caché, qui ne se laisse trouver que par ceux qui le cherchent, et qui, fidèles à la Loi, peuvent par elle surmonter le scandale, en comprenant que les voies de Dieu – qui sont cependant simples – restent aussi élevées sur les voies des hommes que les cieux sont élevés au-dessus de la Terre » (Is.55/7-9).

Que devint Moïse ? Est-il mort ? A-t-il été enlevé ? La Bible est sur ce point ambiguë, et laisse entendre deux traditions contradictoires. L'Évangile résout le problème : le jour de sa Transfiguration, Jésus s'entretenait avec Moïse et Elie : ils sont donc tous deux dans la Gloire. Assompté ou ressuscité auprès du Seigneur, Moïse est déjà glorifié.

- Fin du chapitre 5 -

Chapitre 6 –

La vision prophétique du monde et de l'histoire

*« Chantez au Seigneur un chant nouveau
« car il a fait des merveilles !
« Le Salut lui vient de sa droite,
« et de son bras de sainteté !*

...

*« Tous les lointains de la terre ont vu
« Le Salut de notre Dieu :
« Acclamez le Seigneur terre entière,
« éclatez en cris de joie !*

*« Jouez pour le Seigneur sur la harpe
« au son des instruments
« Au son de la trompette et du cor
« Acclamez le Roi Seigneur !*

*« Gronde la mer et sa plénitude
« L'Univers et son peuplement :
« que les fleuves battent des mains
« que les montagnes crient de joie !*

*« A la face du Seigneur car il vient
« car il vient pour juger la terre
« Il jugera le monde en justice
« et les peuples en droiture. (Ps.97)*

Le lecteur, peut-être, en parcourant des yeux ce psaume, éprouvera-t-il, dans quelque région oublié de son cœur, quelque lointaine impression de l'enthousiasme sacré qui animait les Prophètes d'Israël : car ce psaume, ils ne le parcouraient pas des yeux, distraitemment ou machinalement, ils n'en bredouillaient pas les paroles d'une manière routinière, car elles étaient incrustées dans leur peau, inscrites dans leur chair, elles soutenaient leurs danses, animaient leurs doigts sur les cordes de leurs harpes ; tout leur corps entraînait dans le rythme lorsque la ferveur de l'Esprit de Dieu, en tombant sur eux, les transportait dans l'achèvement du monde, dans la respiration de Celui qui est, dans le jour de l'Eternité. Lorsque ces mêmes paroles, au cours d'une liturgie reposée, ou reposante, pour ne pas dire endormante, passent sur les lèvres des chrétiens sociaux, chargés de toute sorte de désirs terrestres, de revendications, d'amertume, de mécontentements, ouverts au monde et à sa triste caducité, j'oserai dire qu'elles font l'effet d'un anneau d'or au groin d'un pourceau, pour reprendre l'image saisissante d'un proverbe de Salomon. Il faut être en effet nu et dépouillé comme l'étaient les Prophètes en Israël (1 Sam.19/20-25), mais riche et pénétré de toute la Tradition du Verbe écrit et oral pour vibrer en résonance avec elles. Nous n'avons cité là que quelques versets d'un seul des psaumes prophétiques du Règne... Il y en a beaucoup d'autres. Combien de pages dans les grands et les petits Prophètes faudrait-il avoir le temps de méditer, de chanter, de danser, pour les connaître par toutes les fibres de notre être et toucher ainsi, par la puissance créatrice de la Parole de Dieu, l'enthousiasme sacré de l'Esprit !

Ce n'est en effet qu'au niveau de l'Esprit que l'on goûte les choses de l'Esprit (1Cor.ch.2). L'homme charnel n'y entend rien, et tant que nous sommes tributaires de la figure de ce monde, alourdis par ses convoitises, paralysés par sa pusillanimité, les divins oracles des Prophètes restent très au-dessus de nos têtes. Beaucoup de maîtres myopes, chicaneurs sur la lettre, gonflés d'érudition, barbouillés d'encre, timorés, sans âme, sans flamme, sans ferveur, lassés et flétris, fouilleurs de ruines et de détritiques, ont porté la main sur les trésors laissés par les Prophètes, non pas pour s'y réchauffer à l'Esprit de Dieu, mais pour les dissoudre par la critique et rabaisser la Science divine au niveau de celle de l'homme. Cette exégèse rationaliste, c'est-à-dire mutilée, décapitée et morbide, s'est introduite partout, même dans l'Eglise, de sorte que le Verbe écrit y est à nouveau crucifié. Il l'est par l'orgueil de l'esprit charnel qui ne peut que tuer ce qu'il touche ; il restera mort pour ceux à qui Dieu résiste. Mais pour nous les croyants, pour nous qui contemplons en Jésus une grande part de l'accomplissement des Ecritures, la Parole de Dieu reste non seulement vivante, mais vivifiante.

Le point de vue de l'Esprit-Saint

Il ne saurait être question dans ce court traité, de faire un commentaire des Prophètes – ils se suffisent d'ailleurs à eux-mêmes ! – ni même de quelques-uns, ni même d'un seul d'entre eux.¹ Mais nous voudrions aider le lecteur à se mettre au niveau de l'Esprit, de manière qu'il entre en résonance avec le Texte sacré. Car Dieu le Saint-Esprit, qui en est le véritable auteur, a parlé assez clairement pour se faire comprendre.² Les difficultés ne viennent jamais de Lui mais de nous. Les disciples d'Emmaüs les connaissaient les Ecritures qui annonçaient que le Christ devait mourir et ressusciter et « faire ainsi son entrée dans la Gloire ». Bien mieux : ils avaient vu le tombeau vide, ils avaient entendu le témoignage des femmes, et même celui de leurs compagnons ; et cependant leur cœur était encore dans la désespérance : « Pourquoi êtes-vous tristes ? » Il fallait que la Parole de Jésus qui reprit avec eux les Ecritures, réchauffât leur cœur, et alors leur esprit s'ouvrit, leur intelligence devint lucide : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous, lorsque, sur le chemin, il nous dévoilait les Ecritures ? » (Lc.ch.24). Ce n'est qu'en entrant dans l'enthousiasme sacré, qu'en se mettant au point de vue de l'Esprit-Saint, que les Ecritures prennent toute leur force de persuasion, de consolation et de lumière. Elles apportent non seulement une conviction, mais une certitude, le véritable réconfort et la consolidation de l'âme (Rom.15/4).

Le Prophète en effet n'a pas émis une opinion personnelle, mais il est entré dans le point de vue de Dieu. Il a été transporté par l'Esprit au-delà des contingences, dans la sphère des réalisations définitives de la Pensée de Dieu, dans la véritable Théologie. Et depuis cette hauteur il a jugé les événements de l'histoire.³ Celui donc qui lit l'Ecriture

¹ - Travail fait par ailleurs

² - Il y a des passages qui demeurent mystérieux : ils sont l'exception. Leur sens s'éclaire avec le déroulement de l'histoire et les progrès du fidèle.

³ - C'est là l'enseignement de saint Pierre (2 Pe.1/19-21). Ce passage a donné lieu à beaucoup d'erreurs de traductions. On lui a fait dire ce qu'il ne dit pas pour lutter contre le « libre examen » des protestants. Pierre ici ne parle pas du lecteur de l'Ecriture mais de son auteur, et il enseigne : « Avant tout, sachez-le, aucune prophétie de l'Ecriture n'est advenue par une découverte personnelle, ce n'est pas par la volonté de l'homme qu'est jamais venue une

prophétique ne peut rien y comprendre s'il ne s'efforce d'entrer en résonance avec l'Esprit de Dieu. C'est pourquoi les Prophètes, qui n'étaient jamais optimistes - alors que les faux-prophètes le sont toujours - n'étaient jamais désespérés par les malheurs dont ils voyaient la venue inévitable. Au-delà de l'histoire douloureuse, malgré l'inefficacité immédiate de leurs efforts, ils demeuraient dans l'action de grâce, sachant que le Règne de Dieu se manifesterait un jour, parce que ce Règne existe de toute éternité dans le gouvernement de l'Univers.

Est-ce une grâce exceptionnelle de « goûter les choses d'En Haut ? » Non pas : elle découle normalement du Baptême et de la Confirmation. Tous ceux qui ont reçu l'Esprit de Dieu, dans l'Eglise, peuvent entrer dans cette ferveur qui animait autrefois les Prophètes d'Israël. De nombreux textes restent souverainement puissants pour nous introduire dans le rythme prophétique et nous faire toucher, en quelque sorte, par les fibres profondes de notre être, l'objet même de notre espérance. Pierre et Paul vivaient dans cet enthousiasme sacré, témoins les textes suivants :

*« Béni soit Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ !
« Dans sa grande miséricorde, il nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour une espérance vivante, pour un héritage exempt de corruption, de flétrissure et de souillure, et qui nous est réservé dans les cieux, à nous que, par la foi, la puissance de Dieu garde pour le Salut prêt à se manifester dans les derniers temps. Vous tressaillez de joie, bien qu'il vous faille encore pendant quelque temps être affligés de diverses épreuves, afin que la valeur de votre foi, plus précieuse que l'or périssable que l'on purifie par le feu, devienne un sujet de louange, de gloire et d'amour, dans la Parousie de Jésus-Christ... (1 Pe. 1/2-7).*

Citons de Paul maintenant quelques lignes de l'Epître aux Ephésiens qui commence par l'hymne merveilleux à l'adresse du Dessein de Dieu envers nous :

*« Béni soit Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les cieux dans le Christ !
« C'est ainsi qu'il nous a élus en Lui dès avant la création du monde, pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour, déterminant à l'avance que nous serions pour lui fils adoptifs dans le Christ. Tel est le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le Bien-Aimé. En Lui nous trouvons la rédemption dans son sang, la rémission de nos fautes, selon la richesse de sa grâce qu'il nous a prodiguée en toute sagesse et intelligence. Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté, ce dessein bienveillant qu'il avait formé en Lui par avance pour le réaliser quand les temps seraient accomplis : ramener toutes choses en un seul Chef, le Christ, les êtres célestes comme les terrestres... (Eph. 1/3s.).*

Il est impossible en effet d'entrer dans la perspective de l'Esprit de Dieu par une simple « intégration », une rationalisation ou même par une extrapolation de ce chaos qui subsiste encore dans notre monde humain. Un océan d'eau tiède ne saurait produire un

prophétie, mais c'est poussés par l'Esprit que ces hommes ont parlé de la part de Dieu ». Il est arrivé à Pierre lui-même de prophétiser ainsi, notamment lorsqu'il reconnut la divinité de Jésus, et que Jésus lui dit : « Ce n'est pas la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux » (voir notre commentaire des Epîtres de saint Pierre).

gramme d'eau bouillante. Les milliards de dollars entassés dans les banques ne peuvent produire un seul grain de blé. Ce que l'homme animal a réalisé sur la terre ne peut donner un seul acte de charité, de cette charité divine, de cet amour divin, de cette grâce, dans laquelle seulement est conçu, compris et contemplé le Dessein de Dieu.

Les Ecoles des Prophètes en Israël

Le Verbe écrit que nous gardons aujourd'hui comme de précieux restes dans les innombrables traductions des Ecritures, était autrefois formulé par une Tradition orale, vivante et animée. Ces lettres que les imprimeurs reproduisent aujourd'hui avec grand soin, pour être mises sous les yeux des lecteurs éventuels, étaient autrefois gravées dans la chair et le sang, dans les mâchoires et les viscères, dans les chants et la danse, au son des nebls et des kinnors. Des groupes de prophètes menaient ainsi une vie « extatique » de ferveur religieuse. Ils véhiculaient collectivement les psaumes anciens, collectionnés par David, et des oracles nouveaux que, de temps à autre, l'un d'entre eux recevait comme une confidence de l'Esprit. Plusieurs passages de la Bible mentionnent ces groupes de Prophètes : nous sommes cependant assez mal renseignés sur eux, car ils ne se souciaient guère de laisser quelque témoignage écrit d'un « phénomène » qui leur paraissait tout naturel. A quoi bon en effet recourir à la lenteur de l'écriture, tant que la tradition orale est vivante ? Elle se suffit à elle-même et elle est bien supérieure à la tradition écrite.¹

Nous avons cité plus haut le passage du ch.19 du Livre de Samuel (1^{er}) où les messagers de Saül, et Saül lui-même, qui viennent avec des sentiments hostiles pour s'emparer de David, sont pris par l'ambiance prophétique et se mettent à leur tour à chanter et à danser, jusqu'à « être pris de délire » et à « s'écrouler » (v.34). Que s'est-il passé ? Une propagation, un rayonnement et une imprégnation de ferveur divine sur ces pécheurs qui, finalement, sont obligés de « sortir d'eux-mêmes », et sont en quelque sorte terrassés par le feu dévorant de l'Esprit, qu'ils ne sont pas de taille à supporter.

Il y a beaucoup d'autres passages de l'Ecriture concernant ces Prophètes, notamment dans le Livre de Rois : ils agissent parfois d'une manière étrange, exprimant par des actions symboliques, dont ils sont coutumiers, une prévision de l'avenir (1 Rois 13). C'est par leur intervention au Nom de Yahvé que les rois sont sacrés, tel Saül et David par Samuel, ou désignés comme tels comme Jéhu par exemple (1 Rois 9). Ils sont envoyés pour contester la conduite des rois et des grands : ce témoignage leur vaut parfois le martyre, et leur attire toujours méfiance et hostilité (2 Rois ch.18/13 et contexte). Ils ne tremblent pas car ils sont rattachés indéfectiblement à la Pensée de Dieu, tel Elisée qui prie pour que son serviteur, effrayé par l'audace du prophète, prenne conscience de l'armée des Anges qui l'assiste sans cesse (2 Rois 6/17 et contexte). Tel Elie qui depuis sa grotte élevée et pratiquement inaccessible, appelle le feu du ciel sur les escouades qui successivement arrivent pour s'emparer de lui, sur ordre de roi (2 Rois 1/10 et contexte). Leur désintéressement est absolu : tel celui d'Elisée qui ne veut accepter aucun cadeau de la part de Naaman le Syrien ; mais son serviteur Giezi ne partage pas la pureté de ses intentions et se trouve puni immédiatement de sa cupidité : il est très dangereux de vivre à proximité d'un prophète ! (2 Rois ch.5). Leur pauvreté est incontestable : elle se contente de l'hospitalité d'une pauvre veuve, tel Elie à Sarepta. Comme elle est sur le point de mourir de faim, lui procure miraculeusement sa subsistance, puis il ressuscite son enfant

¹ - Les premiers textes écrits n'étaient qu'un aide-mémoire, le rappel d'un thème, le titre d'un développement.

(1 Rois ch.17). Tout ce que nous lisons ainsi de la vie de ces prophètes manifeste qu'ils ne sont pas « de ce monde », qu'ils ne se conforment pas à ses usages, que Dieu les a arrachés à la tyrannie de ses convoitises, de ses ambitions, de son train de vie. Mais, inversement, les faux-prophètes sont à la cour des rois, et non pas dans la solitude des déserts ; ils participent activement aux affaires, prodiguant à toute occasion leurs conseils erronés (1 Rois ch.22 + autres passages). C'est d'ailleurs en prévision de ces déviations de la Vertu prophétique que l'Écriture nous donne le moyen assuré de discerner les vrais et les faux prophètes.¹

Les vrais d'ailleurs, ont été clairement reconnus comme tels, et leur témoignage fut consigné pour jamais dans les Saintes Écritures. Aussi, c'est bien dans les grands Prophètes que nous puiserons la vision du monde et de l'homme capable de s'appliquer tout aussi bien à notre temps qu'au leur, puisqu'ils se sont placés dans l'Esprit, dans l'éternité de la Pensée de Dieu.

Nous sommes encore dans le mauvais choix : celui de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et de ce fait, les maux dont nous souffrons, malgré quelques transformations superficielles de la figure de ce monde – on roule avec des voitures à moteur au lieu de circuler en chars à bœufs, par exemple – sont exactement les mêmes qu'autrefois. Il y avait en effet des « fours à briques » dans lesquels on précipitait les déportés indésirables et les ennemis de l'État, comme il y eut de nos jours des fours crématoires destinés au même usage (2 Sam.12/31). Ces maux, et beaucoup d'autres semblables ont toujours la même origine, à savoir le péché qui ne change pas, même s'il s'habille à la mode. Nous savons moins bien le discerner aujourd'hui qu'autrefois, parce que le Prince de ce monde accentue sa séduction et fait peser son aveuglement sur le monde entier, en vue de préparer l'avènement de l'Antéchrist (2 Thess.2/3s.).

Les Prophètes disent « NON ! »

Alors que les faux-prophètes disent : « Paix ! Paix !... » tout en présageant la victoire et le succès, lorsqu'ils favorisent les alliances avec les grands de ce monde (Jér.8/11s.), lorsqu'ils encouragent les rois à s'armer, à fortifier les villes, à accumuler des richesses et des provisions, les vrais prophètes, au contraire, disent « NON » à tout cela. Ils contestent toujours, ils sont des trouble-fête, ils passent pour des ennemis de la nation, pour des lâcheurs et des traîtres ; ils sont condamnés comme tels : en fait ils s'inscrivent en faux contre un monde pollué et flétri.

Le lecteur ne manquera pas de remarquer qu'il en est ainsi tout au long de l'Écriture. Examinons quelques passages particulièrement significatifs :

Les Israélites veulent avoir un roi. Quoi de plus normal ? Il est vrai que pendant quatre cents ans environ, le peuple a subsisté par le seul ministère des Juges... Mais

¹ - Deut. Ch.18 fin. Texte souverainement important, même encore aujourd'hui, puisque nous sommes arrivés en ces temps dont Jésus disait : « Il surgira de faux-christs et de faux-prophètes ». Le faux-prophète est discernable lorsque ce qu'il a prédit n'arrive pas : « Si le prophète a parlé au Nom de Yahvé et que sa parole ne s'accomplisse pas et reste sans effet, Yahvé n'a pas dit cette chose-là ; le prophète a parlé avec présomption ; tu n'as pas à le craindre ». Il peut arriver toutefois qu'un vrai prophète puisse se tromper sur certain point particulier et qu'un faux-prophète puisse éventuellement dire la vérité et professer la vérité sur certain point particulier. Il faut être vigilant.

quoi ?... Pourquoi en demeurer à un système archaïque ? Comment le peuple parviendra-t-il à s'organiser en Nation digne de ce nom s'il n'y a pas de roi ?

Certains notables viennent exprimer ce désir du peuple et cette « revendication » au prophète Samuel. Il en est chagriné, et Yahvé également. Nous lisons en effet :

« Tous les anciens d'Israël se rassemblèrent et vinrent vers Samuel, à Rama. Ils lui dirent : « Voilà que tu es vieux et tes fils ne marchent pas sur tes traces. Etablis donc sur nous un roi pour nous juger, comme en ont toutes les nations.

« Ce langage déplut à Samuel parce qu'ils disaient : « Donne-nous un roi pour nous juger ». Samuel pria Yahvé, et Yahvé dit à Samuel : « Ecoute la voix du peuple et fais ce qu'il te dira. Ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi qu'ils rejettent pour que je ne règne plus sur eux... Fais-leur connaître le droit du roi qui règnera sur eux ».

Dieu respecte ainsi la liberté des hommes ; mais il les prévient paternellement des malheurs qu'ils attirent sur eux en rejetant la seule souveraineté de Yahvé, juge des consciences, et en instituant une autre souveraineté, d'ordre politique. Les droits du roi sont clairement définis ; ils sont d'une cruelle actualité, même chez les nations démocratiques, et surtout lorsque la souveraineté du peuple s'exprime par la dictature de l'Etat :

« Voilà quel sera le droit du roi qui règnera sur vous. Il prendra vos fils et les mettra sur son char, parmi ses cavaliers, et ils courront devant son char. Il en fera des chefs de mille et des chefs de cinquante ; il leur fera labourer ses champs, récolter ses moissons, fabriquer ses armes de guerre et l'attirail de ses chars. Il prendra vos filles pour parfumeuses, pour cuisinières et boulangères. Vos champs, vos vignes, vos oliviers les meilleurs, il les prendra et les donnera à ses serviteurs. Il prendra la dîme de vos moissons et de vos vignes, et il la donnera à ses courtisans et à ses serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, vos bœufs et vos ânes, et il les emploiera à ses ouvrages. Il prendra la dîme de vos troupeaux, et vous-mêmes serez ses esclaves. Vous crierez, ce jour-là, à cause du roi que vous avez choisi, mais Yahvé ne vous écoutera pas » (1 Sam.ch.8).

Depuis les temps les plus reculés, le monde vit, ou plutôt meurt, sous l'oppression politique et militaire des « grands ». Ce que l'Ecriture appelle la « dîme des fruits et du bétail », nous l'appelons aujourd'hui l'impôt direct ou indirect. Les rois autrefois levaient des armées de mercenaires ; les Etats modernes ont leurs armées de métier et le contingent du service militaire obligatoire. Et l'histoire a connu, en certains lieux et certaines époques, des pouvoirs tyranniques totalitaires qui empêchent rigoureusement toute liberté individuelle, jusqu'à ce que vienne, en dernier ressort, la domination de l'Antéchrist, dictateur universel, qui apportera au monde la fausse paix qu'il aura payée par des flots de sang. Heureusement pour peu de temps.

Au moment où le roi Achaz, devant une menace d'invasion, se décide à s'allier à l'Egypte pour obtenir la protection de cet énorme « crocodile des roseaux », le prophète Isaïe est envoyé vers lui pour le détourner de ce projet. Il essaie de le persuader qu'il prépare ainsi son malheur, en se mettant entre les mains, entre les griffes d'un plus fort que lui. Achaz n'écoute pas la voix du prophète et prépare activement, par ses prudences humaines, la ruine de Jérusalem (Is.ch.7, 8, etc...).

De même le roi Ezéchias qui, par ailleurs, était pieux et zélé pour Yahvé, fait alliance avec l'Assyrie, et fait étalage de ses trésors à l'oriental Mérodach-Baladan. Vanité de roitelet que nous jugeons assez ridicule... et pourtant nous faisons de même en nous extasiant devant les richesses et les gloires de Nations, par exemple aux diverses « expositions universelles », « foires internationales », « jeux olympiques »...etc... Le prophète intervient :

« Qu'ont-ils vu dans ton palais ? – Ezéchias répondit : Ils ont vu tout ce qu'il y a dans mon palais, il n'y a dans mes magasins rien que je ne leur ai montré ». Alors Isaïe dit à Ezéchias : « Ecoute la parole de Yahvé : des jours viendront où tout ce qui est dans ton palais, tout ce qu'ont entassé tes pères jusqu'à ce jour, sera emporté à Babylone, et rien ne te sera laissé, dit Yahvé. Parmi les fils issus de toi, ceux que tu as engendrés, on fera des eunuques dans le palais du roi de Babylone (Is.39 ; 2 Rois 20/14s).

Et dans les moments difficiles de l'invasion de la Judée et du siège de Jérusalem, le prophète Jérémie est traité de défaitiste ; il est descendu dans une fosse d'aisance, en raison des propos décourageants qu'il répand parmi le peuple. Pourquoi donc ? Parce qu'il est réaliste et qu'il conseille vivement de se rendre, pour éviter la destruction complète de la ville, et surtout le massacre des hommes. Ces propos déplaisent souverainement au roi et aux chefs qui s'en trouvent blessés dans leur orgueil. Evidemment Jérémie mesure, sans œillères, la disproportion entre les forces en présence. Et surtout il voit surnaturellement que les péchés de Juda et de Jérusalem ont écarté d'une manière indicible et inéluctable l'intervention miraculeuse de Dieu, qu'annoncent cependant les faux-prophètes. Les derniers chapitres (36-45) du Livre de Jérémie sont poignants et pitoyables. Ils racontent typiquement ce que tous les peuples de la terre ont connu – ou connaîtront – puisque l'ordre instauré sur la violence, l'oppression, le mensonge, l'argent, la vanité, la gloire militaire, etc... est profondément contraire à la Pensée de Dieu.

Malgré cette constante de l'Ecriture, les chrétiens n'ont pas manqué de tomber dans le même piège que les Hébreux. Ils se targuent d'être « le peuple de Dieu », mais ils se sont donnés, selon les pays et les langues, quantité d'institutions, de chefs, de lois, qui seraient, tous et toutes, bel et bien inutiles, s'ils voulaient, sans tenir aucun compte des frontières, n'obéir qu'à la seule Parole de Dieu, et ne fléchir le genou que devant la souveraineté de Jésus-Christ. Ils feraient bien, pour atteindre cette parfaite libération venant de l'Esprit-Saint, de prendre en considération la supériorité des Prophètes d'Israël sur les diverses traditions et conventions humaines qui anéantissent le commandement de Dieu, et permettent l'empire de Satan.

Si, à leur exemple, ils osaient dit « NON ! » à nombre d'initiatives de princes ou de grands, aux prérogatives des riches sur les pauvres, aux alliances fallacieuses et aux accumulations d'armements, en voyant dans ces manifestations, et dans beaucoup d'autres, des signes évidents du péché. Pour les Prophètes, d'ailleurs, il n'y a pratiquement qu'un seul péché : la rupture avec Dieu, qu'ils appellent le plus souvent l'adultère. Ils considèrent que Dieu a contracté une alliance nuptiale avec Israël, et qu'Israël a été infidèle à son époux.¹ Cette vue prophétique a été mise particulièrement en évidence, sinon inaugurée par le prophète Osée qui nous présente, à travers le drame de sa propre vie conjugale, le poignant commentaire de cette blessure de la Trinité, c'est-

¹ - Cf. spécialement les plaintes de Yahvé dans les premiers chapitres de Jérémie : « Une fiancée oublie-t-elle sa ceinture ?... et mon peuple m'a oublié depuis des jours sans nombre... »

à-dire cette blessure ressentie par Dieu lui-même, lorsqu'il voit que sa créature bien-aimée, établie selon son image et sa ressemblance, s'est écartée de lui pour sa perte.¹

Ainsi tous les châtiments que les Prophètes annoncent, qui se multiplient et qu'ils déplorent : - « Où frapper encore ? Plus rien n'est sain, de la tête à la plante des pieds, tout n'est que plaie sanglante... » (Is.1/5) - sont la conséquence directe et précise de cet abandon non seulement de la Loi de Dieu, mais de la connaissance de Dieu. En effet, pour les Prophètes, les rites du culte sont en soi peu de chose. Ils prennent parti toujours contre une religion purement formaliste, qui tend à devenir superstitieuse, comme par exemple la vénération excessive que les Juifs, du temps de Jérémie, accordaient au Temple de Yahvé, dans lequel ils plaçaient une confiance exagérée et même ridicule (Jér.ch.7). Pour eux, la vraie religion est celle du cœur. « Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements... ». Le véritable jeûne que Dieu aime, c'est de s'abstenir de toute faute, de toute injustice, de toute dureté de cœur. Ainsi les prophètes préparent le genre humain à cette adoration en Esprit et en Vérité que Jésus viendra proposer, avec sa nouvelle alliance (Jn.ch.4 ; notre Livre IV).

La main puissante de Dieu est sur eux...

Il est bon de se pencher avec attention sur certains textes particulièrement significatifs. Choisissons celui des vocations prophétiques d'Isaïe et de Jérémie (Is.6 ; Jér.1 ; Ezéchiel ; Daniel en présence du Fils de l'homme ; 1 Sam.1 et 2 etc...). Un examen loyal de ces textes, ou même une simple lecture attentive nous montre avec évidence que les Prophètes, les vrais bien sûr, n'ont pas pu « inventer », ni imaginer ce qu'ils ont vu et ce qu'ils nous ont transmis. Cela leur était donné de l'extérieur, d'En-Haut, et les dépassait infiniment. La Main de Dieu était sur eux, Main dont ils redoutaient parfois la puissance, et même la présence, car elle leur attirait bien des ennuis...

Voici le texte de la vocation d'Isaïe (ch.6) :

« L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône haut et élevé et les pans de sa robe remplissaient le temple. Des Séraphins se tenaient devant lui, ils avaient chacun six ailes ; de deux ils se couvraient la face, de deux ils se couvraient les pieds, et de deux ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre en disant : « Saint, saint, saint, est Yahvé des multitudes ! Toute la terre est pleine de sa gloire ! » Les fondations des portes étaient ébranlées par la voix de celui qui criait et la maison se remplit de fumée. Alors je dis : ... »

L'événement est daté avec précision : il est d'une importance capitale pour la vie du prophète, mais aussi pour l'histoire de la Révélation, et par conséquent pour celle de l'humanité. « Le trône haut et élevé » et « les pans de sa robe » sont des signes par lesquels le prophète prend conscience de la Majesté divine. Le sens de la Majesté de Dieu, composante fondamentale de la conscience humaine : les Anciens l'avaient plus que nous ! Les idoles de notre époque – je veux dire l'ouvrage de nos mains – nous ont donné l'illusion que nous sommes quelque chose dans l'Univers ! On parle tellement du « cosmos » et des « cosmonautes », que nous risquons de perdre la notion des véritables dimensions de l'Espace, telles qu'elles nous sont montrées par l'Astronomie. Le fait de circuler rapidement d'un point à l'autre du globe nous fait-il perdre conscience de notre

¹ - Cf. notre commentaire du prophète Osée. Cf. dans notre livre « Quelle femme ! » les prédications de Jésus à Nazareth, citant ce prophète.

étroite dépendance des éléments de la nature ? Sans doute faudra-t-il la destruction brutale de ces fausses sécurités matérielles sur lesquels les hommes s'appuient aujourd'hui, pour que nous tombions à genoux devant la Souveraine MAJESTE DE DIEU !

C'est devant cette Majesté – ou mieux cette Sainteté – que les Séraphins – les « brûlants » - êtres angéliques d'une grandeur inimaginable qui vivent dans une ferveur de charité que nous ne pouvons concevoir, super-conscience de la magnificence de Dieu, se voilent la face, ne pouvant en supporter l'éclat. Ils crient leur admiration et leur adoration par le chant que l'Eglise répète chaque jour, cherchant à s'associer le moins mal possible à l'Adoration céleste :

« Saint, saint, saint... » C'est le mot réservé à Dieu. Il exprime d'abord une admiration éperdue pour l'Être qui ne dépend d'aucun autre et de qui tout dépend. Les théologiens disent la transcendance et l'immanence de Dieu. Nous laissons le lecteur demeurer longuement dans la méditation de ce mot « Saint » que la liturgie met souvent sur nos lèvres pour nous introduire dans la connaissance du Mystère de la Trinité, car c'est en elle et non ailleurs que nous puiserons la vie ; il nous faut en effet entrer dans une relation vivante avec la Sainteté de Dieu. Le mot est dit trois fois par les Séraphins, c'est une indication de la Trinité, de l'amour vivant du Dieu vivant.

« La terre est remplie de sa gloire ». Pour les êtres célestes qui sont clairvoyants, la Gloire de Dieu dans la création est plus qu'évidente. Mais aveuglés par le péché, les hommes ont perdu le sens des ouvrages divins : ils ne voient plus en eux le Sacrement de sa Présence, de sa force créatrice, de sa bienveillance, de sa sagesse incomparable, de son amour ! On disait autrefois « le Dieu des Armées » pour traduire le mot « Sabaoth » ; on dit aujourd'hui « le Dieu de l'Univers ». La traduction la plus exacte serait « le Dieu des multitudes », car c'est cela qu'exprime le mot « Sabaoth ». Notez que l'on parle aussi des « l'Armée des cieux, des Armées angéliques... » Les rois de plus en plus sanguinaires et cruels ont asservi à leur gloire homicide des soldats de plus en plus nombreux, des multitudes – voilà le mot – d'êtres misérables, lâches, et le plus souvent dépravés. Voilà le beau résultat du péché, dont la souillure a atteint hélas le mot « Sabaoth ».

*« Malheur à moi, je suis perdu,
« car je suis un homme aux lèvres souillées,
« et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres souillées,
« et j'ai vu le Roi, Yahvé des Multitudes ! »*

En face de la Sainteté de Dieu qui lui est brusquement manifestée, le prophète prend conscience de son état de pécheur, c'est-à-dire de son désaccord, de sa dissonance, de sa mésalliance, de sa rupture ontologique et psychologique avec le Dieu vivant et vrai. Cette vérité est pour lui crucifiante.

Il est curieux de constater que le lieu de cette « souillure » qui affligeait le prophète, est parfaitement déterminé : les lèvres, c'est-à-dire l'organe de la parole. Le verbe humain est pollué : voilà le mal ; il est devenu impuissant à exprimer la Vérité. C'est aussi la tradition de la Vérité qui est perdue parmi le peuple, dans son ambiance religieuse et sociale : « J'habite au milieu d'un peuple aux lèvres souillées ». Quel est le sens de ce « malheur à moi » ? C'est celui de l'évidence de la mort, de cette nécessité de la mort comme juste châtement, comme seul moyen d'être lavé et purifié, pour pouvoir « paraître devant Dieu », le voir et être vu de lui. C'est en effet une chose exceptionnelle, insupportable, que le prophète ait pu voir Yahvé, alors qu'il était encore dans un état de

souillure. Toutes ces vérités que la foi chrétienne exprime dogmatiquement sont contenues ici dans une admirable simplicité de langage, et par un homme qui les vit intensément.

« Mais l'un des Séraphins vola vers moi, tenant à la main un charbon, qu'il avait pris sur l'autel avec des pincettes ; Il m'en toucha les lèvres et dit : « Voici, ceci a touché tes lèvres, ton iniquité est enlevée et ton péché expié ».

Le prophète est ici « justifié » sacramentellement. La vision de Dieu pourra se poursuivre et le dialogue pourra s'établir avec lui, face à face. C'est cette même purification du péché que nous recevons par le baptême de feu, le baptême dans l'Esprit qui est feu de lumière et d'amour.

*« Et j'entendis la voix du Seigneur qui disait :
« Qui enverrai-je et qui ira pour nous ?
« Et je dis : « Me voici ! Envoyez-moi ! »*

C'est la Trinité qui parle par cette alternance entre le singulier et le pluriel : « Qui enverrai-je et qui ira pour nous ? Remarquons la spontanéité du prophète, si différente, si opposée aux réticences du prophète Jonas qui lui, au lieu de se soumettre à l'appel de Dieu qui l'envoie à Ninive, part dans une direction diamétralement opposée ! Bien différente aussi cette obéissance spontanée d'Isaïe, de la crainte et de l'embarras de Jérémie. Ici c'est de bon cœur que le prophète accepte sa mission. Dieu lui donne ordre de prêcher et lui annonce en même temps qu'il ne sera ni entendu ni compris ¹ :

*« Va et dis à ce peuple :
« Ecoutant, écoutez, et vous ne comprendrez pas,
« voyant, voyez, et vous ne saurez pas ! ²
« Pèse sur le cœur de ce peuple,
« casse-lui les oreilles,
« aveugle ses yeux ! ³*

¹ - Le texte des versets 8-10 passe pour l'un des plus difficiles de l'Écriture . Tout dépend du sens que l'on donne à la conjonction hébraïque (Pèn). Comme toutes celles de la langue sacrée, elle a un sens assez large. On la traduit en général par « de peur que », à tort car ici elle signifie « même si ne ... pas », « cependant ne ... pas », ou encore « bien que ne ... pas ». Finales ou consécutives sont peu distinctes grammaticalement : au lecteur de comprendre ! Les langues anciennes sont ainsi volontiers « énigmatiques » ; elles invitent le lecteur à un effort d'intelligence, pour deviner des nuances exprimées seulement par la déclamation ou le chant du texte. Les inflexions de la voix, les gestes du lecteur indiquent des nuances que la seule écriture est incapable de rendre par elle-même. Une fois que l'on a résolu cette question du sens de la conjonction hébraïque, tout le texte devient clair. Ce texte figure en Jn.12/40s.

² - « Ecoutant..., voyant... » Le texte porte un impératif renforcé d'un participe, puis un futur, 2^{ème} personne du pluriel, et non pas deux impératifs successifs comme voudraient nous le faire croire certains traducteurs. Dieu parle pour se faire comprendre : l'obscurité n'est pas en lui mais en nous.

³ - Comme en français, le texte demande au prophète de parler et de montrer avec insistance, jusqu'à fatiguer ses auditeurs, quelle que soit leur réaction ou leur manque de réaction. Le prophète ne reçoit pas la mission d'être compris, mais seulement de témoigner d'une manière pleinement fidèle à la Pensée de Dieu. Il doit semer, la récolte ne dépend pas de lui.

*« Même si, voyant de ses yeux, il ne comprend pas,
« écoutant de ses oreilles, il n'entend pas,
« même s'il ne revient pas et si je ne le guéris pas. »*

Dieu certes veut guérir son peuple et le sauver ! C'est là son intention fondamentale ! Mais ce résultat ne saurait être obtenu autrement que par la pénitence, c'est-à-dire un retour intelligent et libre de la créature à son Créateur. Le mot « guérir » employé ici est celui qui signifie le raccommodage après une déchirure, la cicatrisation d'une blessure, mot que le génie de la langue latine a rendu par « rédemption », rachat des captifs. Nous sommes très loin de l'hébreu qui, on le voit, est beaucoup plus près des choses de la vie et du corps. « Toute chair verra la guérison de Dieu »... La grâce de Dieu n'est pas orientée au salut de l'âme seulement, mais à la restauration du corps dans sa dignité et dans sa beauté premières, avant qu'il soit transformé en gloire. Mais Dieu ne peut aucunement forcer la liberté des hommes, en raison de sa véracité et de sa fidélité dans ses dons. Il peut entreprendre une argumentation, que le prophète va accomplir en son Nom, et qu'ensuite les disciples du Christ, animés par l'Esprit, tenteront à l'égard de toute l'humanité. C'est pourquoi le Seigneur nous présente l'Esprit-Saint comme un « avocat » : celui qui argumente pour convaincre : « Il convaincra le monde à propos du péché, de la justice et du jugement... » (Jn.16/8-10).

Le prophète est donc averti de l'endurcissement de ses auditeurs à l'égard de sa prédication. Il a lieu de s'en étonner. Il ose donc poser la question : « Jusqu'à quand, Seigneur, en sera-t-il ainsi ? » C'est-à-dire jusqu'à quand durera cet endurcissement, cette non-acceptation de la parole divine. Et Dieu lui répond :

*« Jusqu'à ce que les villes soient dévastées et sans habitants,
« et que les maisons soient sans hommes,
« et la terre ravagée et déserte.
« Jusqu'à ce que Yahvé ait éloigné les hommes,
« et que la solitude soit grande sur la terre ;
« et s'il en reste encore un dixième, il sera anéanti à son tour.
« Mais comme le térébinthe et le chêne, quand ils sont abattus,
« conservent leur souche, le tronc d'Israël sera une semence sainte ».*

Ces perspectives ne sont guère optimistes : elles se sont réalisées typiquement et exemplairement dans le peuple d'Israël, lors de l'invasion de la Palestine par les rois orientaux, où la plupart des villes et Jérusalem furent ruinées et leurs populations déportées. Cependant, manifestement, le texte prophétique a une portée plus vaste que la conjoncture historique de la prise de Jérusalem au 6^{ème} siècle av. J.C. En effet, la Palestine n'est pas indiquée nommément dans le Texte sacré qui parle de « toute la terre ». Les vues de Dieu en effet englobent non seulement Israël, mais le genre humain. C'est toute la race d'Adam qui a les « lèvres souillées », les oreilles dures, les yeux aveuglés, et cela malgré la puissance de la Révélation achevée en Jésus-Christ, et le témoignage constant de l'Eglise. Il faut donc que cette race pécheresse boive jusqu'à la lie le calice de la juste colère de Dieu. Ce sens plénier nous permet d'apprécier la brûlante actualité des Textes sacrés, et aussi, par eux, de comprendre la conjoncture historique dans laquelle nous sommes, à la veille d'être détruite par les ouvrages de nos mains.

Remarquons que ce sont les villes qui sont touchées, avant tout, car elles sont le lieu de l'iniquité, comme l'est typiquement Babylone, dont la ruine par le feu est prédite au ch.18 de l'Apocalypse. « Elle est remplie d'esprits impurs et d'oiseaux immondes... Sortez

du milieu d'elle, ô mon peuple, de peur que, solidaires de ses fautes, vous ne soyez aussi victimes de son châtement... »

Cependant, la restauration d'Israël est prédite par l'image du chêne et du térébinthe qui conservent leur souche, et font fructifier un nouveau rejeton. Cette restauration historique d'Israël s'est accomplie au temps de Cyrus, par les ministères d'Esdras et de Néhémie. Elle a fleuri avec l'épanouissement de la doctrine de la Sagesse, qui prit la relève de la tradition prophétique. Et surtout, de la tige d'Israël le Christ est né, comme « descendant de David », au terme de la pédagogie de la Loi. A la suite du Christ, l'Eglise est advenue durant le temps laissé aux Nations pour reconnaître leur Sauveur, comme le Véritable « Israël de Dieu », puisque les fils d'Abraham se sont endurcis contre la prédication apostolique – application du texte d'Isaïe par Jean (ch.12, fin) sur la génération de quarante ans qui s'étend entre l'Ascension et la ruine de Jérusalem (de 30 à 70 ap. J.C.).

Cependant, cette phase de l'histoire qui dure depuis près de deux mille ans, est annonciatrice du Retour du Seigneur. Après la grande épreuve des derniers temps, vers laquelle nous avançons à grands pas, nous verrons le Seigneur revenir sur les nuées du ciel avec une grande gloire et une grande majesté et établir son règne à Jérusalem. C'est alors que commencera vraiment l'application des Mystères de la Foi à l'humanité, qui deviendra peu à peu capable de porter une « Semence sainte ».

Il convient en effet de s'arrêter sur ces mots « Semence sainte ». Isaïe avait entendu le mot tomber de la bouche des Séraphins : « Saint, Saint, Saint... » Il revient ici précisant la qualité de la « Semence », ou d'une « descendance » qui sera elle aussi transcendante par rapport à ce « peuple aux lèvres souillées », dont le prophète frémissait de faire partie devant la Majesté de Yahvé. Cette Semence sainte a été Jésus, conçu en Marie Immaculée par l'Esprit de Sainteté. Comme les Desseins de la Trinité ne changent pas, il faut nécessairement admettre que ce sera par la lumière de l'Incarnation du Verbe de Dieu que l'homme accèdera à une génération qui ne sera plus « adultère et pécheresse », mais qui sera elle aussi « sainte », à l'image de celle de Jésus-Christ.

Cette vue prophétique fondamentale, celle du « ressourcement », de la régénération », va se préciser plus loin dès les prophéties concernant « l'Emmanuel » que nous verrons en fin de ce chapitre.

Passons maintenant à la vocation de Jérémie

Dieu choisit les instruments qu'il lui plait, sans transformer radicalement leur tempérament, sans altérer leurs dons, en respectant leurs limites, et parfois même en tolérant leurs défauts. Jérémie est un homme timide et faible, image du Christ souffrant, abandonné et rejeté, image de l'Agneau de Dieu. Et cependant cette faiblesse ne l'empêchera pas d'être le témoin fidèle des paroles qu'il reçoit de Dieu pour les transmettre au peuple, aux chefs, aux prêtres et aux rois. Lisons attentivement le texte du prophète (ch.1) :

« Paroles de Jérémie, fils d'Helcias, parmi les prêtres d'Anatoth, au pays de Benjamin :

« La parole de Yahvé me fut adressée aux jours du roi Osias... »

Le Livre est dûment signé, sans ambiguïté possible et les paroles reçues de Yahvé datées avec précision :

*« La troisième année de son règne, jusqu'à la déportation en Babylone,
« la parole de Yahvé me fut adressée en ces termes :
« Avant de te former dans le ventre, je t'ai connu,
« avant que tu sortisses de l'utérus, je t'ai consacré,
« je t'ai établi prophète parmi les nations... »*

Jérémie avait-il été conçu miraculeusement ? Nous ne saurions le dire. Ce fut le cas des patriarches Isaac et Jacob, celui de Samson, de Samuel, de Jean-Baptiste... et sans doute de beaucoup d'autres. Le texte ne le dit pas explicitement de Jérémie, mais il le laisse entendre. Quoi qu'il en soit, il y a une « consécration de l'homme à Dieu », qui est pour lui comme un arrachement au monde. Il doit devenir le témoin d'autre chose que ce que les hommes pensent et disent.

« parmi les nations », ou « pour les nations » : le ministère du prophète va donc dépasser largement les frontières d'Israël, encore que Jérémie se soit adressé directement à ses compatriotes. Il est vrai qu'après la déportation de son peuple à Babylone, il s'enfuit en Egypte, mais alors, son ministère proprement dit était terminé. A travers les paroles qui retentirent aux oreilles du peuple juif, et tout particulièrement des habitants de Jérusalem, Dieu s'adresse par sa bouche au monde entier. Et nous sommes assurés que les oracles du vieux prophète deviendront d'autant plus pertinents que nous nous approchons de la fin des temps, de ce « temps des nations ». C'est en effet vers la fin de l'histoire de Jérusalem que ces paroles furent prononcées dans un contexte tragique et douloureux, d'incrédulité et de luttes intestines, aussi bien que de menaces de guerres et d'invasions : c'est là une prophétie vivante des grandes tribulations des derniers temps.

« Et je dis : Ah ! Seigneur ! Je ne sais pas parler, car je suis un enfant !... »

Le prophète était-il encore très jeune au moment de son appel ? Peut-être. Mais il semble plutôt qu'il fasse ici allusion, par ce mot « enfant », à son tempérament craintif et faible. Aussi Yahvé l'encourage :

*« Ne dis pas : « Je suis un enfant »,
« car tu iras à ceux vers qui je t'enverrai,
« et tu diras tout ce que je t'ordonnerai.
« Sois sans crainte devant eux, car je suis avec toi pour te délivrer,
« Oracle de Yahvé... »*

« Sois sans crainte... » C'est bien là l'encouragement divin fondamental ! Ce qui importe c'est que le prophète n'ait aucune peur de ses ennemis. Qu'il est des ennemis, c'est inévitable ; mais s'ils ne lui inspirent aucune crainte, ils seront comme s'ils n'étaient pas. La délivrance divine, on le voit, est tout intérieure ; elle consiste en un accroissement de force, un développement harmonieux et solide de toutes les facultés de l'âme, de l'esprit et du cœur.

« Puis Yahvé étendit sa main et toucha ma bouche, et il me dit... »

Nous constatons là encore, comme dans le cas d'Isaïe, une purification de la bouche, par laquelle Dieu va désormais exprimer sa propre parole.

*« Voici je mets mes propres paroles dans ta bouche,
« vois, je t'établis en ce jour sur les nations et les royaumes,
« pour arracher et pour abattre
« pour perdre et pour détruire,
« et pour bâtir et pour planter.*

Quatre termes hébreux signifient la destruction purificatrice, et deux seulement la construction. Le ministère de Jérémie répondra à cette indication initiale, puisque la plupart de ses oracles sont des « prophéties de malheur ». Dieu n'est pas content : il est indigné contre l'abomination que le péché a répandue sur la terre où les hommes aveugles, et parfois pervers, se complaisent : « La bassesse est au sommet parmi les fils d'Adam » (Ps.12). Et Jésus fait écho à la parole de ce psaume, en le sanctionnant par son autorité : « Ce qui est élevé devant les hommes est une abomination devant Dieu » (Lc.16/15).

Le prophète voit ensuite une branche d'amandier. « Que vois-tu Jérémie ? » lui demande le Seigneur. Et Jérémie explique ce qu'il voit. En disant le mot « amandier », en hébreu, il prononce « le veilleur », car le mot amandier est le participe présent du verbe « veiller ». Image très poétique, puisque l'amandier est le premier arbre qui fleurit au printemps : il veille donc sur l'arrivée de la belle saison. Dieu tire immédiatement la leçon spirituelle de ce symbole : « Je veille sur ma parole pour l'accomplir », dit-il. Jérémie a ensuite la vision d'une chaudière bouillonnante et fumante qui vient du Septentrion, et qui s'incline dangereusement, prête à déverser son contenu incandescent sur la terre d'Israël. C'est l'image de l'invasion dévastatrice qui viendra du Nord.

Cette invasion se réalisera effectivement lors de l'arrivée de Nabuchodonosor. Mais le texte prophétique présage la dernière invasion armée, celle de Gog et Magog, qui elle aussi, selon les précisions apportées par Ezéchiel, viendra des « confins du Septentrion » (Ez.38/15). Or Ezéchiel prophétise bien après la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor, et parle en prévision de la fin des temps. Nous sommes donc assurés, avec la confirmation du prophète Zacharie (ch.12 s.) que Jérusalem sera investie, cernée de toutes parts, comme elle le fut par les Romains au temps de Titus, et qu'alors, pénétrée d'un esprit de repentance, elle criera vers Dieu, et regardera enfin vers « celui qu'ils auront transpercé ». Il y a donc une correspondance mystérieuse entre les événements qui gravitent autour de ce centre du monde, et de l'histoire qu'est la sainte cité de Sion.

Et la raison de tous ces malheurs, ceux du peuple juif et ceux de la chrétienté et des nations dites « chrétiennes », la voici :

*« Et je prononcerai mes sentences contre eux,
« pour toute leur méchanceté,
« parce qu'ils m'ont abandonné,
« et qu'ils offrent de l'encens à d'autres dieux,
« et adore l'ouvrage de leurs mains.*

C'est bien en effet ce que nous voyons aujourd'hui : l'humanité adore d'autres dieux, qui n'ont même plus un visage d'hommes ! On adore la mécanique, la technique, la science, l'économie... et même, en Russie Soviétique, en Chine, en Corée du Nord... un culte insensé est rendu aux fondateurs de la plus horrible tyrannie et de la plus désolante

dévastation de l'homme : les fondateurs du Communisme athée ! On aura tout vu : l'homme qui adore ce qui fait sa honte et son déshonneur !

Aussi, devant des ennemis si fort et si impressionnants, le prophète reçoit l'exhortation de Yahvé :

*« Et toi, ceins tes reins, lève-toi,
« et dis-leur tout ce que je t'ordonnerai.
« ne tremble pas devant eux, de peur que je ne te fasse trembler devant eux.
« Et voici que je t'établis en ce jour comme une ville forte
« comme une colonne de fer et une muraille d'airain, devant toute la terre,
« devant les rois de Juda et devant les princes,
« devant les prêtres et devant le peuple.
« Ils te feront la guerre, mais ils ne pourront rien sur toi,
« car je suis avec toi pour te délivrer,
« oracle de Yahvé.*

Nous voyons ici l'équilibre difficile que le prophète devra toujours garder de peur d'être puni par sa propre chute : « Ne tremble pas devant eux, de peur que je ne te fasse trembler devant eux... » Jérémie, miracle permanent de la grâce de Dieu sur une nature fragile, ne tremblera jamais, quels que soient les menaces, les sévices et, on peut bien le dire, le martyr qu'il a supporté pour la Parole.

Ezéchiël connut aussi, au début de son ministère (ch.1) la révélation de la gloire et de la majesté de Dieu ; non plus dans le temple de Jérusalem qui était alors en ruines, mais dans la splendeur d'une apparition céleste, dont il donne une description fort mystérieuse. Il pénètre ainsi hautement dans la connaissance des Desseins de Dieu, indépendamment d'un culte et d'une religion qui n'existe plus ; il propose la notion de la responsabilité personnelle devant le Jugement divin (ch.18). Il fustige avec véhémence les mauvais pasteurs d'Israël et il annonce que Yahvé lui-même viendra dans son temple, et paîtra son peuple. Il prédit le combat eschatologique de Gog et Magog rassemblés contre Jérusalem, la Ville sainte, il fait une description anticipée du nouveau temple, dont les mesures et l'architecture correspondent sans doute à un symbolisme dont il faut avoir la clé.¹

Daniel est le prophète du « Fils de l'homme », qu'il voit dans les hauteurs, à la droite du Très-Haut. Il nous étonne et nous émerveille par son audace à persévérer dans la profession héroïque de sa foi, malgré les menaces du roi idolâtre. Envoyé à la fosse aux lions, il y demeure huit jours, et ce miracle convainc le roi non seulement de son innocence, mais de la véracité et de l'unicité du Dieu de Daniel. C'est Daniel que Jésus authentifie lorsqu'il s'appelle le « Fils de l'homme » : expression qui, dans le style

¹ - Nous n'avons pas la clé, du moins je ne l'ai pas, pour pouvoir expliquer dans le détail tout le symbolisme des derniers ch. d'Ezéchiël. Cependant, il est bien évident que le temple représente le corps humain, qui est le vrai temple non fait de main d'homme. L'Évangéliste le dit : « Il parlait du temple de son corps », et Paul : « Vos corps sont les temples du Saint-Esprit, portez Dieu et glorifiez Dieu dans vos corps ». Le « porche oriental » de ce temple qui « doit rester fermé, parce que la gloire de Dieu y est passée », représente l'utérus virginal dont Marie fit la parfaite oblation à la Trinité Sainte.

prophétique, est l'équivalent de ce que nous appelons aujourd'hui la « Divinité de Jésus-Christ dans le mystère de son Incarnation ».

La CONCLUSION d'un monde de péché

*« Yahvé aura un jour contre toute hauteur et toute montagne élevée...
« l'arrogance des mortels sera humiliée,
« et l'orgueil de l'homme sera abaissé.
« Et Yahvé sera exalté lui seul en ce jour-là... »*

Aux yeux des prophètes, l'histoire toute entière n'est qu'une manifestation constante de l'intervention divine. Successivement, les Nations sont jugées et châtiées, en raison de leurs transgressions : elles exécutent les unes sur les autres la sentence de condamnation que Yahvé porte contre elles. Il n'y a pour elle de décadence que parce qu'elles transgressent la volonté de Dieu. Finalement l'ensemble des Nations sera jugé aux limites de l'histoire.¹ Cette vue prophétique, si bien exprimée dans le deuxième chapitre d'Isaïe, se répercute à travers toute la tradition prophétique pour aboutir enfin à l'Apocalypse qui n'est autre qu'une vision de toute l'histoire exprimée sous divers symboles, et tout spécialement du temps qui sépare la fondation de l'Eglise du Retour du Seigneur.²

Mais celui à qui les Nations appartiennent, en quelque sorte, et qui, on peut le dire, les aveugle, est Satan, qui aura aussi son jour, et sera d'autant plus humilié qu'il aura cru s'élever davantage. Sous le masque des divers tyrans, princes ou rois, que les Prophètes accablent de menaces, il faut voir celui qui les mène, qui les tient tous dans ses chaînes : il leur a remis les « empires de ce monde ». Tout cela n'a qu'un temps ; et la fin de ce temps des Nations sera marqué par le réveil de la conscience humaine, par la promulgation de la Vérité évangélique, de sorte que les peuples rejeteront la Bête et le faux-prophète, comme cela est bien prophétisé dans l'Apocalypse (16/10s).

Désormais les jours de Satan sont comptés : la fin du monde est proche, c'est-à-dire non pas la destruction de tout, comme certains chrétiens mal instruits l'imaginent, mais la fin de l'erreur et du péché. Dieu ne détruira pas sa création : il la renouvellera au contraire, et la purifiera, et elle en a déjà sérieusement besoin, en raison de toutes les pollutions dont nous l'avons souillée. Ce qui sera détruit ce sont les ouvrages de l'iniquité des hommes, ils seront consumés par le feu, les impies seront supprimés et enlevés du Royaume du Seigneur. Dans la parabole de l'ivraie et l'explication qu'il en a donnée, Jésus nous fournit la clé de toute l'histoire et de toute la tradition prophétique. (Mt.13/24-30 et 36-43). Après cette purification de la terre, Dieu règnera sur la création toute entière et sur l'univers par son Christ, notre Seigneur Jésus. Il a été oint comme Roi, comme Prêtre et comme souverain législateur : il suffit seulement que les hommes le sachent et en prennent conscience. Cependant, Jésus n'imposera jamais son règne par la force, mais seulement par la persuasion. Et la paix ne sera vraiment donnée aux hommes que

¹ - Les « Oracles contre les Nations » occupent une large place dans les Prophètes. Ils annoncent presque toujours ruine et destruction. Un grand nombre sont réalisés : nous constatons en effet que les Empires qui alors faisaient trembler le monde sont bien ruinés aujourd'hui.

² - C'est ainsi qu'il convient de lire l'Apocalypse pour en saisir toute la force et en comprendre l'enseignement. Jean nous dit en effet dès le prologue qu'il a été transporté en extase « dans le Jour du Seigneur », c'est-à-dire au terme de l'histoire, qu'il voit dans tout son déroulement.

par leur soumission à l'autorité de Jésus-Christ et la mise en application des préceptes évangéliques.

L'EMMANUEL

« Dieu avec nous », comme Enfant virginal, comme Législateur suprême, comme Messie, comme Prince de la paix... Tel est l'objet du groupe de prophéties qu'Isaïe révéla aux sombres jours d'Achaz, alors que l'on pouvait croire que toute foi avait disparu en Israël, que la Nation Sainte était à la veille de sa ruine définitive. (Is.ch.7-9 ; Mic.ch.5). Les prophéties de l'Emmanuel s'inscrivent dans la ligne de la vision inaugurale que nous avons étudiée précédemment : il s'agit en effet de cette « Semence sainte » que produira le tronc élagué et nettoyé par le châtement divin (Is.6/13).

Le chapitre 7 d'Isaïe qui fait suite immédiatement à cette annonce de la Semence sainte, contient certes, un certain nombre de difficultés, qui ne seront vraiment levées, je crois, qu'à l'orée du Millénaire, lorsque sera manifesté le sens plénier de ce texte. Certains pour le résoudre, ont voulu tout ramener au strict niveau humain, pensant que le prophète n'était clairvoyant que pour prévoir les événements qui allaient se produire dans la conjoncture étroite où il se trouvait. L'Eglise a toujours pensé, selon l'authentification du texte d'Isaïe par saint Matthieu lui-même, que l'ancien Prophète a bel et bien donné comme signe de la Présence vivifiante de Dieu la conception virginale de son Christ. Et c'est bien ainsi que nous lisons le texte.

« Yahvé parla encore à Achaz en disant : « Demande un signe à Yahvé ton Dieu. Demande-le dans les profondeurs du schéol, ou dans les hauteurs du ciel ». Mais Achaz dit : « Je ne demanderai pas, je ne tenterai pas Yahvé ». Isaïe dit : « Ecoutez, maison de David, est-ce trop peu pour vous de fatiguer les hommes, que vous fatigiez aussi mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur va vous donner un signe : « Voici que la vierge conçoit et qu'elle enfante un fils, et elle lui donne le Nom : Emmanuel ». ¹

Ce passage fait suite à l'exhortation du prophète qui commence par ces mots : « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas ». Cette proposition est générale : Elle ne vise pas seulement Achaz et ses contemporains, mais toute l'humanité qui, justement, ne subsiste pas, parce qu'elle ne croit pas, parce qu'elle n'est pas encore élevée au niveau de la foi.

« *Demande un signe à Yahvé...* » C'est ici Dieu qui parle par la bouche de son prophète ; ce n'est donc pas Achaz qui prendrait l'initiative de demander ce signe et de provoquer Dieu, en quelque sorte, de le tenter. Dieu est tout prêt de secourir son peuple, en raison de sa parole fidèle par laquelle il établit son alliance avec la semence d'Abraham « à jamais ». Mais encore faut-il que la nation accepte, par ses rois et ses prêtres, de rester en relation avec son Dieu. Ce n'est plus le cas ici. Et c'est pour renouer cette relation que Dieu invite Achaz à se laisser convaincre par un signe (tel Gédéon et sa toison).

¹ - Ce texte est très contesté aujourd'hui en raison des attaques rationalistes. Ces messieurs confondent les ch.7 et 8, l'Emmanuel futur et le fils d'Isaïe, qui lui certes, n'était pas conçu virginalement, mais qui est présenté au contraire, comme un « signe de péché » et de châtement, puisque son nom est « Hâtez le pillage ». Dieu ne trouvant pas la foi en son peuple, la conception virginale assurant la venue du Sauveur est remise à plus tard.

« *dans les profondeurs du schéol ou les hauteurs du ciel* », c'est-à-dire dans un lieu que nulle main humaine ne peut atteindre, ce qui exclut toute supercherie. Le signe serait alors manifestement divin, émanant de Dieu sans aucun doute. Mais Achaz refuse de demander un tel signe, lui oppresseur (« vous fatiguez les hommes ») et impie. Cette démarche l'obligerait à une conversion qu'il refuse. Cependant Dieu donnera le signe, non plus dans la nature extérieure, comme au temps de Moïse, « à main forte et à bras étendu », mais dans les profondeurs des consciences et de la biologie, lorsque cette conscience rejoindra le Dessein éternel de la Trinité. C'est dans ce même sens que Dieu parlait en disant à Moïse : « Le signe que je suis avec toi, c'est que tu iras devant Pharaon, et que tu feras sortir mon peuple » (Ex.3/12). Celui qui épouse et accomplit la volonté de Dieu devient un signe vivant que cette volonté existe et qu'elle est telle : mais si personne n'épouse, n'accomplit la volonté de Dieu, on ne peut rien savoir, et la rédemption ni la régénération ne peuvent venir. C'est là que nous voyons que l'acte de foi est d'abord une obéissance concrète, comme nous l'avons marqué dans les premiers chapitres de ce livre.

« *La vierge concevra* » : Il faut ici exclure la traduction « jeune fille » qu'on nous présente aujourd'hui, et retenir le mot vierge, avec tout le sens sacré que ce mot implique, et surtout le sens corporel : celle dont l'utérus est fermé par l'hymen. Il ne faut pas cependant mettre ici de majuscule à vierge ; certes notre pensée chrétienne se porte sur Marie, mère de Jésus, qui a réalisé cette prophétie. Cependant le texte hébreu ne désigne nullement une vierge en particulier, mais « la vierge » d'une manière générale : la femme qui est vierge naturellement par une disposition divine de sa nature. Marie a donné typiquement et exemplairement une première réalisation de la prophétie, par laquelle « Dieu est avec nous », non seulement parce qu'il a approuvé la foi de Marie et de Joseph, mais parce qu'il est venu lui-même, comme premier-né d'une multitude de frères, en la Personne du Fils. C'est ainsi que le mot « Emmanuel », désignant Jésus prend son sens plénier et parfait.

La proposition divine reste toujours ouverte : elle l'était du temps d'Isaïe, elle l'était du temps de Marie, mère de Jésus, elle l'est encore aujourd'hui, comme elle le sera à la fin, lors du millénaire, où viendra la régénération. Car jusqu'ici la foi n'a pas répondu à l'appel du prophète : « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas ». Et la mort poursuit ses ravages, non seulement celle qui frappe les personnes, mais celle qui abat les empires et ruine les civilisations.

Cependant, sans que le foi ait atteint le niveau de la vision prophétique, ou, ce qui sera l'idéal, le niveau de celle de Marie, elle nous introduit néanmoins dans le Christ en vue de notre Salut. Car c'est bien en recevant par la foi et le baptême une réelle participation à sa génération céleste - « celui qui naît d'En Haut... » - que nous recevons la grâce sanctifiante par laquelle nous exultons déjà dans l'espérance de voir l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ.

Ces considérations par lesquelles nous situons le Texte où s'exprime la Pensée de Dieu au-dessus du temps et de l'espace, au-dessus de l'histoire, nous permettent de mieux comprendre les derniers versets du passage cité, qui font la vraie difficulté :

« *Il mangera de la crème et du miel,
afin qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien ;
car avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien
le pays dont tu redoutes les deux rois sera dévasté.* »

La crème et le miel sont les aliments les meilleurs, qui ne contiennent rien de frelaté ni de fermenté. L'Enfant qui sera conçu de l'Esprit devra donc goûter des nourritures saines, et éviter toute compromission avec le mal, toute contagion de ce siècle. C'est la même prescription qui est donnée par l'Ange de Yahvé au père et à la mère de Samson, pour que leur fils, donné miraculeusement, par Dieu, soit apte à sa mission future (Jg.ch.13). La crème et le miel sont l'image de la Parole de Dieu : « Tes paroles sont douces, plus que le miel, plus que le suc des rayons ». (Ps.19h.) L'Enfant conçu de l'Esprit sera donc nourri de la Parole de Dieu pour laquelle il éprouvera une grande attirance, de laquelle il aura une intelligence exceptionnelle : c'est ce que Jésus a révélé aux docteurs du temple, dès l'âge de douze ans.

« *Avant que l'enfant sache rejeter le mal...* » Là est la vraie difficulté du texte : effectivement le pays dont Achaz redoutait les rois a été dévasté dans le délai prévu. Mais comme Dieu n'a pas trouvé la foi suffisante en Israël, il n'y a pas eu alors de conception virginale, et le Messie n'est pas né. En conséquence l'Histoire a tourné autrement, et c'est Israël qui a été détruit, le peuple déporté, et finalement Jérusalem réduite en une « colline boisée, repaire de loups et de chacals ». C'est cette invasion assyrienne que le prophète annonce dans les versets 17-20 de ce même ch.7. Cependant, dans cette dévastation générale de la Terre Sainte, les « rescapés du pays », le petit reste fidèle retrouvera une vie champêtre avec la bénédiction de Dieu, alors que les grandes exploitations agricoles (vignes de 1000 sicles) seront abandonnées aux ronces et aux épines. C'est donc déjà la réalisation de la promesse de Zacharie prévoyant des calamités semblables pour la fin des temps : « J'étendrai ma main sur mes brebis faibles » (12/7).

Là encore, la prophétie qui s'est historiquement réalisée pour Israël a une portée cosmique et universelle. Après la grande dévastation de la Babylone impie, c'est-à-dire l'effondrement de la civilisation urbaine, il y aura un retour à la vie champêtre, à la simplicité et à la pauvreté, avec la bénédiction de Dieu. Ceux qui échapperont ainsi à la grande épreuve connaîtront le Royaume de paix de l'Emmanuel venant tout restaurer suivant le Plan du Père. Tel est bien le sens des merveilleuses prophéties de l'Emmanuel-Roi :

*« Le peuple qui marchait dans les ténèbres
« a vu une grande lumière ;
« et sur ceux qui habitaient dans le pays de l'ombre de la mort,
« une lumière a resplendi.
« ... Car un enfant nous est né,
« un fils nous est donné,
« l'Empire a été posé sur ses épaules.
« et on lui donne pour nom :
« Ange du grand conseil, Dieu fort,
« Père éternel, prince de la paix,
« pour étendre sa domination,
« et procurer une paix sans fin,
« au trône de David et à sa royauté,
« pour l'établir et l'affermir,
« dans la paix et la justice,
« dès maintenant et pour toujours.
« Le zèle de Yahvé des multitudes fera cela. (Is. ch.9) ¹*

¹ - Lire tout le chapitre + le ch.11 du livre des Consolations, ch.40s.

L'Emmanuel législateur

Jésus règnera politiquement et civilement, comme aussi sacerdotalement et religieusement à Jérusalem, centre du monde : « Car de Sion sortira la Loi... », Loi vers laquelle se tourneront toutes les nations.

En fait celle Loi destinée à régir la société et les relations entre les personnes, pour qu'ils s'établissent dans l'amour, conformément à la vraie nature de l'homme et conformément à la Pensée de Dieu, cette Loi, dis-je, a été donnée explicitement et complètement, il n'y a pas lieu qu'elle soit promulguée à nouveau. Nous l'avons dans l'Evangile, et tout spécialement dans le Sermon sur la Montagne. Malheureusement jusque-ici, la conscience chrétienne ne l'a pas encore assumée. Lorsque le Christ reviendra dans sa gloire, il n'ajoutera rien, il ne retranchera rien à ce qu'il a dit, lors de sa première visite sur la terre : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens, et MOI JE VOUS DIS... » Et lorsqu'il a donné aux Apôtres la mission d'être ses témoins jusqu'aux extrémités de la terre, il leur dit également : « Apprenez aux nations à mettre en pratique TOUT CE QUE JE VOUS AI DIT ».

Ce qui était parfaitement compris des Apôtres, et des premiers disciples, martyrs du Christ, a été oublié par la suite, en raison de la tentation politique et des compromissions de l'Eglise terrestre avec les puissances de ce monde. C'est pourquoi l'Apocalypse présente cette Eglise déficiente sous l'image de la « grande prostituée » (ch.17). Il nous faut arriver au 20^{ème} siècle, pour que l'on découvre enfin, après les effroyables guerres fratricides qui ont ensanglanté le monde, que l'Evangile nous est donné pour organiser la société terrestre des hommes, pour que l'on admette que l'objecteur de conscience puisse s'opposer chrétiennement à la dictature de César, pour lui arracher les droits qu'il a usurpé à Dieu qui seul est le Législateur légitime au niveau de la conscience. Nous espérons fermement que ce mouvement de l'Esprit aboutira enfin à la vraie « révolution » que nous désirons, au terme de laquelle Jésus sera reconnu comme seul Roi universel de tous les empires et de tous les peuples de la terre.

Cependant, l'Emmanuel n'est pas seulement le Législateur politique ! Il est le Législateur BIOLOGIQUE : il est l'Ange du grand conseil, c'est-à-dire le messager de la Trinité Sainte. Par lui, nous sommes introduits dans le Conseil de la Trinité qui préside à la Création de l'Univers et de l'Homme. Nous sommes mis en présence du Mystère de l'Emmanuel : cette « sagesse cachée dès avant la création du monde » - mais qui est incluse dans la création – « Sagesse qu'aucun des princes de ce monde n'a connue », mais qui est révélée aux saints, aux fidèles qui sont dociles à l'Esprit de Dieu (1 Cor.ch.2).

Par le mystère de l'Emmanuel, - du fils de la vierge, qui est aussi le « fils de l'homme » - fruit d'une génération digne de l'homme – et fils de Dieu, parce que conçu de l'Esprit de Dieu – nous comprenons pourquoi la sentence de la mort frappe l'homme animal et nous mesurons la portée entière de la parole prophétique : « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas ». Cette parole fait écho à celle du psaume 28 :

*« Ils ont méconnu les œuvres de Dieu.
« C'est pourquoi il les détruira,
« et ne les relèvera pas.*

Ainsi nous comprenons que le Christ par sa génération même n'est pas seulement le Législateur social et politique tel qu'il s'est manifesté dans sa vie publique, mais qu'il est le modèle de la biologie humaine conforme au Dessein éternel de Dieu. Ses promesses de vie éternelle et de suppression de la mort s'accompliront sans aucun doute, lorsque notre foi atteindra et rejoindra exactement cette pensée divine supérieure à toute l'histoire, cachée en Dieu, mais révélée dans la vie et dans l'être même de Jésus.

Réfléchissons en effet : le péché qui entraîne la mort a été une altération de la génération humaine, comment la vie pourrait-elle nous être rendue sans une réfection de cette génération, c'est-à-dire sans une régénération ?

- Fin du chapitre 6 –

Chapitre 7

« La voix de celui qui crie dans le désert »

L'Évangile toutefois ne nous fait pas entrer directement dans le haut et profond mystère de la Génération du Christ, et par suite de notre régénération avec lui. Que dis-je ? Ce haut mystère a échappé à beaucoup de chrétiens qui ont lu l'Évangile, à des saints même qui l'ont médité et qui ont mis en application certaines de ses prescriptions. Chaque époque reçoit les lumières qui lui conviennent, car la lumière ne peut briller que pour une psychologie préparée, que pour une conscience accueillante. Les Croisés n'avaient évidemment pas les préoccupations qui sont les nôtres : leur désir de délivrer le tombeau du Christ et d'arracher les Lieux saints à l'outrage des mécréants passait à leurs yeux pour une entreprise urgente, beaucoup plus importante que le dogme trinitaire ou le mystère de l'Incarnation ! L'impact de la lumière d'En Haut, l'impact de l'Esprit ne portaient pas sur les mêmes zones du cœur et de la mentalité. Saint François d'Assise a découvert dans l'Évangile la sainte pauvreté, autour de laquelle venaient se ranger les autres mystères, les autres enseignements divins ; cette pauvreté effective que Jésus nous a manifestée dès sa naissance dans l'étable de Bethléem risquait peut-être d'éclipser à ses yeux, du moins à ceux de ses disciples, le véritable mystère de l'Incarnation, dont les rayons n'éclairent pas seulement la pauvreté de la crèche, mais la nature humaine ! Saint François de Sales a trouvé dans l'Évangile la douceur et la suavité, l'amour et la dilection qu'il faut mettre en toutes choses, même les plus petites... Saint Ignace y a trouvé le zèle ardent à promouvoir la gloire de Dieu et de son Nom... « Ad majorem Dei gloriam... » Toutes ces perles précieuses, et combien d'autres, constituent l'édifice spirituel qu'est l'Église dans son admirable diversité. Gardons-les précieusement, soyons riches de leurs richesses. Mais demandons-nous enfin : si de tels saints, si de tels héros de vertu n'ont pas obtenu l'accomplissement des promesses, que leur manquait-il encore ?...

L'Église a le sens le plus aigu de la nécessité de la pénitence, d'une véritable conversion, puisque chaque année, elle nous ramène à l'écoute de Jean-Baptiste, et cela jusqu'à la fin du temps des Nations – c'est-à-dire, nous l'espérons fermement, pour peu de temps. Car, à la fin, la conscience chrétienne rejoindra exactement la Pensée de Dieu ; la moisson sera mûre, et l'Église deviendra réellement Corps du Christ ; Israël sera revenu à son Dieu et reconnaîtra Jésus comme Roi et Législateur. Cette plénitude amènera la résurrection des morts (Rom.11/15), c'est-à-dire cette première résurrection d'entre les morts de ceux qui se seront « endormis dans le Seigneur » qui précèdera de peu l'enlèvement de l'Église fidèle. « Nous ne mourrons pas tous... » mais comment cette plénitude pourrait-elle advenir tant que subsiste des zones d'ombre dans le cœur humain, tant que les consciences ne sont pas totalement éclairées par la foi, tant qu'un comportement erroné préside aux activités des hommes ? Oui, c'est l'avènement d'une super-conscience qui transformera radicalement le cours de l'histoire, mais ce n'est pas l'histoire ni les institutions ni les législations que les hommes peuvent se donner qui transformeront les consciences...

En effet, comment l'histoire s'est-elle transformée avant nous ? N'est-ce pas justement par l'intervention des Prophètes ? Moïse n'était-il pas un homme dont la « conscience » était prodigieusement lumineuse et éclairée ? Ce sont bien les lumières qu'il a reçues, déjà en Égypte auprès des Sages, puis au Sinaï auprès de Dieu, qui ont déterminé dans le monde l'histoire d'Israël, la percée du monothéisme dans les ténèbres

de l'idolâtrie, et déjà l'éclosion de l'amour et de la miséricorde parmi les tributaires de la loi de la jungle. Jésus n'a-t-il pas été une super-conscience vivante ? L'Eglise qui est engendrée de lui, est encore éblouie par ses enseignements, étonnée de son Mystère, elle n'a vécu, pendant de si longs siècles que de son souvenir et de l'attente de son retour. ¹ « En mémoire de moi... jusqu'à ce qu'il vienne... »

Et nous pourrions faire des considérations analogues pour tous les Saints, dont nous recevons le précieux témoignage, profitant de leurs travaux et de leurs efforts. Ce qui démontre que l'histoire n'est pas « fatale », mais qu'elle est déterminée par notre liberté. Gardons-nous cependant de croire que tout est découvert, que tout est défini : tenons ce qui est défini comme tel, avec une foi entière, mais ne nous arrêtons pas en chemin ! « Cherchez et vous trouverez, nous répète le Seigneur, frappez et l'on vous ouvrira... » Car tant que l'assomption si désirable de notre chair ne nous est pas donnée, soyons assurés que nous sommes encore des « voyageurs », des pèlerins, des itinérants, et que la Patrie est devant nous.

« Voici que j'envoie mon messager devant ma Face... » ²

L'événement est daté par Luc avec une extrême précision ; il est situé par rapport à tous les « grands » du monde d'alors, dont il pouvait présumer que le souvenir ne serait pas perdu.

*« L'an 15 du principat de Tibère-César,
« Ponce Pilate étant gouverneur de Judée,
« Hérode tétrarque de Galilée,
« Philippe son frère tétrarque d'Iturée et de Trachonitide,
« Lysias tétrarque d'Abylène,
« sous le Pontificat d'Anne et Caïphe... (Lc.3/1s.)*

Pourquoi donc tous ces personnages sont-ils ici mobilisés ? Pour situer exactement dans le déroulement de l'histoire une intervention divine souverainement importante, dont les conséquences devaient être incalculables et durent encore aujourd'hui ; et cette intervention la voici :

« La Parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert ».

L'effusion de la divine Parole est infiniment plus importante pour l'humanité que tous les royaumes du monde et leur gloire, que tous les grands personnages et leurs discours que le vent a emportés depuis longtemps ! En fait, avec le dernier des Prophètes et « le plus grand des fils de la femme », une ère nouvelle commence dans l'immense création de l'Univers et de l'Homme. C'est en effet à cette perspective « cosmique », comme nous dirions de nos jours, qu'il faut rapporter cet événement qui restera inconnu

¹ - Je me place ici au point de vue psychologique. J'insiste sur ce caractère de « mémorial » de la liturgie, mais je tiens fermement que la liturgie eucharistique n'est pas qu'un mémorial, mais la Présence réelle et corporelle de Jésus-Christ qui construit son Corps à travers les fidèles qui le mangent.

² - Jean-Baptiste et son message : premiers chapitres de Marc et de Jean, et Mt.3-4. Fête de Jean-Baptiste, le 24 juin. Liturgie de l'Avent de du carême.

des historiens « officiels », ceux qui ne s'occupent que de la surface des choses et des êtres. ¹ Mais lorsque l'Esprit de Dieu travaille au niveau de la conscience profonde, point n'est besoin d'enregistrer son message dans les annales des Empires, parce que c'est l'homme lui-même qui l'enregistre dans sa nature et dans sa marche vers le Salut et l'achèvement.

« Dans le désert »

« Viens dans la solitude et je te parlerai au cœur... » (Os.2/15-16). Pourquoi « dans la solitude » ? Dieu ne peut-il parler partout ? Certes ! Mais il ne peut être entendu partout. Jean-Baptiste était un habitué du désert. « Or l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il était dans les déserts, jusqu'au jour de sa manifestation à Israël » (Lc.1/80). Le désert impose en effet un « milieu vital » diamétralement opposé à l'ambiance délétère et corrompue de la ville, de Babylone. Beaucoup d'hommes éprouvent cette attirance vers le désert, pour la campagne, pour la solitude d'une nature encore vierge. Mais peu sont capables d'y demeurer longtemps ! L'absence de ce divertissement permanent de la cité oblige l'âme à poser la véritable question : « Qui suis-je ? Qu'est-ce que je vaudrais devant le Face de Dieu ? » C'est parce que Jean-Baptiste s'était fortifié en esprit qu'il pouvait ainsi demeurer dans les solitudes et que le désert favorisait pour lui le dialogue avec l'Unique. A la limite, lorsque les pharisiens venus de Jérusalem lui demanderont : « Qui es-tu ? Que dis-tu de toi-même, pour que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés », il répondra : « Je suis la voix... ». Jean-Baptiste n'est plus qu'une voix, un souffle articulé, le véhicule de l'Esprit. En lui, s'est accomplie une identification de pensée avec celle de Dieu. Il sent les choses, il apprécie les événements, il discerne les personnes avec un sens divin. Devant lui, les masques tombent, parce qu'ils n'ont plus aucune signification et qu'il voit leur néant. Les hauts personnages honorés par le peuple, en raison de leur renommée et de leur éclatante vertu, s'entendent dire, lorsqu'ils viennent se frotter imprudemment à ce « sauvage » vêtu de poil de chameau et nourri de sauterelles : « Race de vipères ! Qui vous a appris à fuir la colère à venir ? » (Mt.3/7). Notez en effet que dans ce verset, Matthieu nous présente des Pharisiens et des Sadducéens.

« Il allait dans toute la région du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence, en vue de la rémission des péchés » (Lc.3/3).

La région du Jourdain est le point le plus bas de la terre, puisqu'il se situe à quelque 400 m au-dessous du niveau des océans. L'image nous a bien fait connaître les

¹ - A propos de l'histoire officielle : certains sont ébranlés dans leur foi par l'argument avancé par les impies disant que l'histoire officielle, celle de l'Empire Romain, n'a pas enregistré le passage de Jésus sur la terre, sinon par une vague allusion de Tacite. D'une part c'est faux, car Tertullien (début du 3^{ème} siècle) affirme que les « archives romaines conservent fidèlement la témoignage de la nativité du Seigneur » (Contre Marcion, IV 7, 7), mention reprise plus tard par saint Jean Chrysostome (4^{ème} siècle) : « C'est par les fidèles de Rome que nous a été transmise cette indication (le 25 décembre) conservée dans les archives publiques de Rome grâce au recensement d'Auguste » (sermon de Noël en 386). (voir « l'Evangile de l'Enfance » de MP Morel). Conformément au psaume 87h : « Il inscrit au registre des peuples : un tel y est né... » D'autre part, ce n'est pas le but des historiens de l'Empire Romain de parler de Jésus. Il faut demander aux auteurs ce qu'ils ont voulu dire : or les auteurs qui ont voulu parler de Jésus et qui l'ont fait en toute objectivité et loyauté, et jusqu'au martyre, ce sont les Evangélistes.

paysages désolés de ces régions voisines de la Mer Morte, marqués encore si fortement par le Feu du Ciel qui, autrefois, dévasta les villes de Sodome et de Gomorrhe. Le décor est par lui-même hautement significatif du « Jugement de Dieu », dont Jean se fait l'annonciateur.

« *La pénitence* » ou la « conversion ». Il s'agit avant tout de « changer de mentalité » ; de changer les jugements de nos cœurs et de nos consciences par rapport à ce que nous avons reçu en ce monde de péché. Il nous faut nous accorder aux vues de Dieu : « brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé ». Cette pénitence intérieure est hautement plus difficile que les simples mortifications corporelles, dont elles sont en général, toutefois, un signe efficace, et qu'il ne faut pas négliger, comme le jeûne par exemple, ou encore le « bain de purification », ce baptême dont le Précurseur est le ministre.

Il est bien évident que le baptême ne peut rien pour celui qui refuse cette conversion intérieure, ou qui, peut-être, n'a pas pris conscience de sa nécessité. C'est pourquoi Jean dit : « Qui vous a appris à fuir la colère à venir ? » c'est-à-dire : « Ne vous imaginez pas que, parce que vous venez vous faire baptiser, ce simple geste rituel va vous mettre à l'abri de cette colère ! » Et il ajoute en effet : « Faites une pénitence qui porte un fruit estimable » (Mt.3/7-8).

L'enseignement du Baptiste concernant la pénitence reste toujours d'actualité, puisque nous n'avons pas atteint les promesses. Même si notre conscience ne nous reproche rien, ayons le loyalisme de dire avec Paul : « Je ne me tiens pas pour autant justifié ! » Dieu en effet voit en moi des tares et des déficiences qui m'échappent entièrement, et qui ne se sont pas manifestées parce que je n'ai pas été mis à l'épreuve ! Mais si j'étais mis à l'épreuve, si j'étais placé dans telle ou telle circonstance, quelle aurait été ma réaction ? Je suis soutenu dans la foi par un ensemble de pratiques, par l'approbation et l'encouragement de mes amis et de mes proches, mais si ce « milieu » venait à manquer, que deviendrai-je ? Serais-je assez fort pour résister à la séduction d'un monde flatteur, à la pression d'un monde hostile, aux railleries et aux sarcasmes des ennemis de Dieu ? Ai-je vraiment fait les efforts nécessaires pour que mes convictions correspondent à la réalité des choses ? Où en suis-je de ma connaissance de Jésus-Christ et de son Message ? Ai-je de l'Evangile une expérience concrète et vitale ?

C'est ainsi que Jean-Baptiste nous invite à dénoncer en nous-mêmes une inconsciente hypocrisie, par laquelle nous avons tendance à nous considérer comme justes parce que nous sommes dans une certaine « norme » sociale et religieuse. L'approbation que nous donne la conscience collective nous suffit. Et pourtant ne voyons-nous pas que cette conscience collective est elle-même profondément erronée ? Ses jugements et ses impératifs ne conduisent-ils pas le genre humain tout entier à la fosse de perdition ? Si donc nous voulons faire une pénitence non seulement sincère, mais vraie, valable aux yeux de Dieu, il nous faut nous abstraire, comme Jean le fit dans son désert, de la pression et de l'influence du sur-moi social. Tâche difficile à vrai dire, parce que nous avons été marqués dès notre plus tendre enfance, dès notre conception et notre gestation, jusque dans les profondeurs de notre être que nous ne pouvons pas scruter par une conscience claire. Mais là encore, ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu, et c'est cela que Dieu veut bien accomplir en nous par le baptême de pénitence.

« Le baptême de Jean »

Nous aurons dans le Livre VI l'occasion d'explorer à fond cette « doctrine des baptêmes » dont parle l'Épître aux Hébreux. Je pose donc la question : « Le Baptême de Jean était-il un sacrement ? » Demeure-t-il un sacrement ? Nous avons pris l'habitude de classer les 7 sacrements de la Loi nouvelle dans une théologie qui, somme toute, s'est formée tardivement. La notion de sacrement est fort utile : elle nous permet de préciser comment Dieu, par l'engagement qu'il a pris, peut opérer en nous ce qui nous est radicalement impossible : une œuvre de Salut, de re-création, de ré-fection, de résurrection. Mais peut-être, en parlant du baptême chrétien, tel qu'il était administré dans l'Eglise du Moyen-Age, avons-nous systématisé un peu trop ? Nous avons perdu de vue que le Baptême chrétien comporte un préliminaire indispensable : le baptême de Jean. C'est assurément ce que Jésus désignait lorsqu'il parlait du « baptême d'eau », alors qu'il vient lui, apporter le baptême de l'Esprit. « Quiconque ne renaît de l'eau et de l'Esprit... » Et Jean de même : « Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas : c'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit... » (Jn.3). A force de dire que le sacrement opère « ex opere operato » dès que l'on a accompli le rite, comme par exemple sur les enfants en bas-âge, sans qu'il y est participation active du sujet, nous risquons de tomber dans une sorte de magie qui reste tout à fait inefficace, alors qu'elle est canoniquement valide. Les gens du Moyen-Age peut-être s'intéressaient-ils davantage à la validité du sacrement parce qu'ils recherchaient surtout l'effet qu'il pouvait avoir dans l'autre monde. De nos jours, nous cherchons surtout l'efficacité, parce que nous sommes orientés vers l'accomplissement des promesses de Jésus en ce monde. Et nous avons raison, car nous rejoignons ainsi la demande du Pater : « Sur la terre comme au ciel... ».

Or, il est bien évident qu'un baptême de « pénitence », ou de « conversion », demande une part active du sujet, exige qu'il soit compris, au moins partiellement. Celui qui accède à ce baptême doit savoir à quoi il renonce et ce qu'il désire obtenir en accomplissant librement sa démarche. Nul ne peut la faire à sa place. Le baptême de Jean ne peut être qu'un baptême d'adultes, et c'est pourquoi nous aurions le plus grand avantage à le restaurer dans l'Eglise ! Si chaque année, à plusieurs reprises, elle nous incite à méditer toujours les mêmes exhortations de Jean, pourquoi s'abstient-elle de nous proposer son baptême ? Il était souverainement important, certes, dans la conjoncture historique de l'arrivée de Jésus en son peuple, mais il demeure une étape indispensable pour tout homme, s'il veut entrer dans l'Evangile éternel. Pourquoi a-t-on abandonné le baptême de Jean ? Sans doute parce que la conscience qui se croyait « chrétienne » n'a pas réalisé quelle « conversion » elle doit encore accomplir pour entrer dans les vues de Dieu et réaliser les promesses de Jésus-Christ ? Elle se trouve donc analogiquement dans la situation des pharisiens et des « justes » qui venaient écouter Jean par curiosité, par intérêt, ou pour le juger, mais qui n'estimaient pas avoir besoin de pénitence. Paul prophétise que le Seigneur, à la fin des temps, commencera par « juger les siens, sa propre maison » : c'est-à-dire que beaucoup de chrétiens, et même parmi la hiérarchie, seront encore au-dessous de la Pensée de Dieu.

L'expression dont Jean se sert, en effet, ne peut s'entendre autrement : « Faites un digne fruit de pénitence » : faites une pénitence authentique qui porte un fruit valable et estimable aux yeux de Dieu. La sincérité ne suffit pas, encore qu'elle soit indispensable : il faut aussi la Vérité, la conformité exacte de la créature intelligente et libre avec le Vouloir divin parfaitement su, compris, et appliqué.

L'Annonce du discernement

La première étape de la vie publique de Jean-Baptiste semble avoir été marquée surtout par le « ministère de la condamnation », tel qu'il émanait de la Loi et des anciennes institutions judaïques. En effet, les images dont il se sert sont très significatives d'un châtement, tel que celui que le prophète Jonas présageait pour Ninive, et qui, finalement, s'est bien réalisé – car si les Ninivites ont fait pénitence à la prédication de Jonas, ils n'ont pas persévéré dans la Justice ! « Déjà la cognée est à la racine des arbres, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu... (Mt.3/10) De même l'image du van : « Il nettoiera son aire, il rassemblera le froment dans son grenier ; quant à la balle, il la brûlera dans un feu éteignable » (Mt.3/12).

Jean croyait-il que le moment du Jugement était arrivé ? Il pensait sans doute que le Messie commencerait par écarter les méchants et libérer les justes, de manière que la terre soit enfin habitable et que soit instauré le Règne de Dieu qu'il annonçait comme imminent (Mt.3/2). Quoi de plus normal que de penser cela, puisque Jésus est là ? Le Royaume de Dieu n'est-il pas incompatible avec ces scandales multipliés qui non seulement le défigurent, mais empêchent son avènement dans le cœur et l'esprit des hommes ? Si Dieu est logique, ne doit-il pas d'abord supprimer les obstacles, nettoyer son terrain avant de construire, et commencer par anéantir ses ennemis ?

La littérature contemporaine de Jean-Baptiste – notamment celle qui a été découverte à Qumran – manifeste que beaucoup d'âmes d'élite pressentaient comme imminent le Jugement de monde, l'avènement d'un « Maître de Justice », d'un Messie vengeur des crimes et libérateur du véritable Israël fidèle, opérant une révolution politique et une guerre nationale victorieuse, et finalement établissant, par ces moyens « classiques », le Royaume de Dieu sur le monde, en confiant aux justes son gouvernement. Oui, le Royaume de Dieu venait : il est d'ailleurs constamment proposé à la conscience de tout homme. Mais il ne venait pas avec les moyens humains habituellement employés par les princes de ce monde. Car le Royaume de Dieu est strictement incompatible avec l'erreur, le mensonge, la violence, l'homicide, etc... et c'est pour cela qu'il ne peut utiliser quelque moyen qui, de près ou de loin, s'apparenterait à la ruse, à l'espionnage, à la diplomatie plus ou moins mensongère ou perverse, avec les armes sanguinaires, avec la menace ou la contrainte...

Jean n'a certainement pas épousé les vues politiques ou guerrières de nombre de ses contemporains qui imaginaient qu'une épopée semblable à celle de Josué allait se reproduire pour inaugurer le Royaume de Dieu. Même s'il a cru que le Discernement était imminent, il a très bien su dire ce qu'il fallait faire, à quel niveau il fallait « aplanir la route du Seigneur et préparer ses voies ».

En effet, c'est ce que Luc nous apprend :

« Les Juifs l'interrogeaient, disant : « Que devons-nous faire ? » Et il leur répondait : « Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même ».

Manière très concrète de s'exprimer, images très significatives, comme « œil pour œil, dent pour dent », dont nous comprenons qu'elle signifie : « Que la peine ne dépasse pas l'offense ». Traduisons donc l'enseignement de Jean : « Partagez fraternellement tous les biens de la terre ». Ce qui est l'expression la plus claire et la plus nette de ce que nous appelons pompeusement aujourd'hui la « Doctrine sociale ». Ce n'est pas là l'Évangile,

mais seulement le prélude, le vestibule de l'Évangile. Et cependant, considérons combien nous sommes encore loin de ce : « Partagez moitié par moitié... » Dans l'Évangile, il s'est montré un homme, Zachée, qui a mis en pratique exactement le précepte, lorsqu'il dit au Seigneur : « Voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait quelque tort, je rends quatre fois autant... » (Lc.19/8). Et nous savons quelle fut l'approbation de Jésus : « Aujourd'hui le Salut est arrivé à cette maison, parce que lui aussi est fils d'Abraham... », alors que de nombreux fils d'Abraham, rattachés génétiquement au Patriarche, étaient loin d'épouser sa foi.

Imaginons donc que les chrétiens d'aujourd'hui qui, pour la plupart, « ne renoncent pas à tout ce qu'ils possèdent pour devenir les disciples du Seigneur », acceptent, seulement de « partager moitié par moitié », je gage qu'en quelques jours, en quelques semaines, Jésus pourrait dire également : « Aujourd'hui le Salut est arrivé sur cette maison... »

Nous touchons ici du doigt que la vraie libération que nous désirons ne peut être obtenue par le moyen extérieur et coercitif des lois, des règlements, de l'instinct de possession, de propriété, qui nous paralyse tous et nous rend imperméables au souffle de l'Esprit. Ainsi, le discernement n'est pas à faire entre des « justes » et des « injustes », mais il est à faire en nous-mêmes.

D'ailleurs, écoutons les préceptes que Jean donnait à ceux qui venaient le consulter :

« Il y avait aussi des publicains qui venaient pour être baptisés. Ils lui dirent : « Maître, que devons-nous faire ? » Il leur dit : « N'exigez rien de plus que ce qui vous est fixé ».

Parole admirable ! Nous pourrions la traduire dans un langage moderne accessible à tous : « Ne mettez rien dans votre poche ». Loyauté et droiture absolues dans les affaires ! Que le monde serait heureux s'il en était ainsi ! On peut espérer que cette mentalité de droiture et de rigueur s'imposera et triomphera dans le Royaume qui vient. En effet, ce que l'on appelle la comptabilité moderne, qu'elle soit celle des banques, des entreprises, des administrations, grâce à tous les appareils dont elle se sert (machines comptables, ordinateurs, logiciels spécifiques...) est obligée d'être stricte et exacte. Les machines ne peuvent frauder : peut-être est-ce la machine, si utile pour tant de choses, - mais dont l'usage exagéré devient dangereux - qui apprendra définitivement à la conscience humaine que $2 + 2 = 4$, ni plus ni moins, pour quelque raison personnelle que ce soit ! Cet esprit de droiture et d'exactitude, qui nous a tant manqué dans les siècles précédents, sera sans doute l'un des bienfaits fort estimables du Royaume. A vrai dire, voilà bien le spectacle étonnant que donne le monde : c'est que les affaires marchent si bien, alors que le cœur de l'homme n'est pas encore guéri de sa cupidité !

Cependant, le Texte sacré dit beaucoup plus que « Ne mettez rien dans votre poche » ! En effet, il dit « N'exigez rien... » Sachons en effet que les publicains avaient le droit et même le devoir d'exiger et pouvaient éventuellement se faire aider par la puissance policière et militaire de l'État romain, dont ils étaient les fonctionnaires. Or, celui qui a la puissance, comment peut-il être juste ? Comment peut-il discerner que son exigence, si conforme aux lois humaines, est contraire aux commandements de Dieu ? C'est donc à un discernement très profond que Jean-Baptiste appelle les publicains : il ne leur demande pas de renoncer à leur métier, qui est encore nécessaire pour un certain « ordre » social et politique, si mauvais qu'il soit, mais bien supérieur au désordre et à la

sauvagerie déchaînée. Il leur demande seulement d'exercer désormais leur métier sans aucune exigence personnelle, à renoncer à ce que nous appelons de nos jours l'esprit de « revendication ». La justice du Royaume de Dieu ne peut-elle venir que par un renoncement à soi-même ? Et finalement par une certaine acceptation de l'injustice dont nous sommes victimes, qui nous blesse, et ceci dans un esprit de réparation ? – Sans doute. Les monitions de Pierre aux esclaves de son temps, sont sur ce point, sans aucune ambiguïté. Alors que ces esclaves étaient dans une situation si injuste, douloureusement frappés et humiliés, il leur disait :

« Vous les esclaves, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect, non seulement à ceux qui sont doux et bons, mais encore à ceux qui sont difficiles. Car c'est une chose agréable à Dieu que ce soit en vue de Lui que l'on endure des peines infligées injustement... » (1 Pe.2/18s.)

Pierre soutient son raisonnement par l'exemple de Jésus-Christ, le Juste, qui a enduré le châtement pour les pécheurs que nous sommes. Pourquoi cela est-il « agréable à Dieu » ? Parce que le support d'une peine assumée volontairement est une reconnaissance pratique de la nécessité où nous sommes de faire pénitence ; et c'est aussi la preuve que le Justice que nous possédons par le Christ est tout à fait transcendante à cette justice dont on parle tant dans le monde et qui s'y trouve si peu pratiquée.

C'est pourquoi ce mot employé par Jean-Baptiste : « N'exigez rien au delà » vise cette appétence et cette cupidité de notre mauvaise nature. Cependant, le publicain devra exiger ce qui lui est fixé, en supposant que le législateur qui a prescrit l'impôt en fera un usage conforme au bien commun. Et effectivement, si du haut en bas de l'échelle sociale chacun se conforme ici à la prescription de Jean, l'ordre public, quel que soit le régime, sera merveilleusement ordonné pour le plus grand bien temporel des citoyens.

Voici donc ce que Jean-Baptiste disait aux Publicains : ceux qui, par leur fonction étaient considérés par les Juifs comme les plus éloignés du Royaume de Dieu. Leur métier paraissait ignoble : le Baptiste ne leur demande pas de l'abandonner, mais seulement de l'exercer dans des conditions de loyauté et de droiture. L'Écriture nous montre ainsi qu'il ne saurait y avoir de changement utile que celui des cœurs et des consciences.

« Des gens du service armé lui demandaient aussi : « Et nous, que devons-nous faire ? » Et il leur dit : « Ne molestez personne, ne dénoncez pas fausement, et contentez-vous de votre paye ».

Des soldats qui ne molestent personne ! Des soldats qui pratiquent la non-violence ! L'armée se transforme alors et devient une institution pacifique ! A-t-on jamais vu chose pareille ? Des soldats qui atteignent le niveau de la conscience claire, qui « ne dénoncent pas fausement et qui se contentent de leur solde ». Ils sont devenus capables de se comporter en hommes véritables et de discerner ce qui est bon, qui vient de Dieu, et ce qui est mal... A-t-on jamais vu chose pareille ? Si une telle révolution de conscience se produisait, le Prince de ce monde serait en pleine déroute !

Ainsi, l'enseignement du Baptiste nous amène tout près de l'Évangile. Et c'est pourquoi, maintenant que les voies du Seigneur sont préparées, Jésus peut apparaître et Jean annonce sa venue :

« Et tout le peuple était dans l'attente, et comme ils se demandaient en leur cœur au sujet de Jean s'il n'était pas le Christ, il leur dit, s'adressant à tous : « Moi, je vous baptise dans l'eau ; mais il vient celui qui est plus fort que moi, dont je ne suis pas digne de délier la courroie des sandales. Il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu... » (Lc.3/15-16)

C'est effectivement ce qui se produira le jour de la Pentecôte, où les disciples du Seigneur verront l'Esprit venir sur eux sous la forme de langues de feu. Mais, outre cette préparation psychologique que Jean aura donnée au peuple, il faudra l'action de Jésus lui-même ; et il ne sera suivi que de quelques-uns. La mentalité générale restera fermée, sinon hostile – du moins parmi les chefs – vis-à-vis de l'enseignement, et surtout de la personne du Seigneur. Et cependant ce peuple d'Israël était nourri des Ecritures, il vivait de la Tradition biblique ! « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu... » Les vrais disciples ont été une exception, un petit groupe d'hommes et de femmes. Ceux-là seulement, lorsqu'ils furent instruits par la Passion et la Résurrection, purent recevoir l'Esprit promis, entrer par grâce dans l'adoption filiale en Jésus qui, lui, est fils de Dieu par nature, non seulement dans sa nature divine et éternelle, mais dans sa nature humaine, du fait de sa conception virginale. Et effectivement, ceux qui auront admis que Jésus est Fils de Dieu, et ceux-là seulement, recevront le baptême de l'Esprit.

Quant à ceux qui refuseront de croire en la filiation divine de Jésus, ou qui tout en prononçant ces mots, ne verront pas ce qu'ils signifient, ils resteront tributaires de ce monde et victimes de sa mentalité de péché, ils seront baptisés « dans le feu ». Mais entre le baptême dans l'Esprit-Saint et le baptême dans le feu, Jean ne prévoyait pas, ou du moins l'Evangile n'en dit rien, qu'il y aurait toute la durée du « Temps des Nations », du temps de l'Eglise. Dans le cycle des six jours de la création, des six millénaires, puisque « mille ans sont à ses yeux comme un jour », entre le quatrième jour, qui est celui de l'apparition du Christ, Soleil de Justice – de la Lune, La Vierge, des étoiles, les Saints - il reste encore deux jours, deux millénaires, pour que l'œuvre soit achevée. Ce sont justement les deux millénaires de l'histoire de l'Eglise, qui vont se terminer.

Jean affirme, par une image très expressive, la transcendance de Jésus : « Je ne suis pas digne de délier la courroie de ses sandales ». Expression reprise par les quatre Evangélistes.

Le Témoignage du Père

« Si nous ajoutons foi au témoignage des hommes », nous dit l'apôtre Jean, pourquoi hésiterions-nous à donner notre plein assentiment au témoignage de Dieu ? « Car le témoignage de Dieu est plus grand » (1 Jn.5/9). Sept fois dans l'Ecriture, nous est rapportée la Parole du Père, qui suscita l'émerveillement de Jean-Baptiste et confirma Jésus dans sa foi : ¹

¹ - « La foi de Jésus ». Certains théologiens pointilleux diront que cette expression n'est pas orthodoxe. Ils enseignent qu'il ne faut pas parler de la « foi » de Jésus, mais de sa « vision ». Cependant, ne leur en déplaise, cette expression : « la foi de Jésus » figure textuellement dans l'Ecriture, notamment en Rom.3/22 : « Justice de Dieu à tous ceux qui croient par la foi du Christ Jésus. Egalement Gal.2/16, 3/22 ; Phil.3/9. Le grec ne peut se traduire ni se comprendre autrement. C'est bien un génitif qui figure dans le texte : « La foi du Christ-Jésus ». Il faut donc admettre qu'humainement Jésus a fait foi à un témoignage ; celui des Ecritures,

*« Tu es mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.
« Celui-ci est mon fils bien-aimé... »*

Les deux versions existent en effet, et l'on peut penser légitimement que Dieu le Père s'exprima pour son Fils d'abord, puis pour ceux qui se trouvaient là ensuite, aux côtés de Jean-Baptiste. Nul doute que ce témoignage d'En Haut orienta différemment la prédication de ce dernier, comme nous le laisse entendre la quatrième Evangile :

« Et Jean rendit témoignage en disant : « J'ai vu l'Esprit demeurer sur lui sous la forme d'une colombe... Et moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, celui-là m'a dit : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint ». Et c'est bien ce que j'ai vu, et j'ai rendu témoignage que celui-ci est l'élu de Dieu » (Jn.1/22-24).

Ce témoignage est pertinent. On peut toutefois se demander pourquoi Jean-Baptiste dit : « Je ne le connaissais pas ». Or il le connaissait : depuis le sein de sa mère il l'avait reconnu ! Il le connaissait par sa famille, puisqu'il était parent de Jésus – Marie et Elisabeth étant cousines. On peut penser que Jésus et Jean s'étaient souvent rencontrés dans la maison de Zacharie pendant leur jeunesse et leur adolescence, puisque chaque année Jésus descendait avec Joseph et Marie, pour les fêtes de la Pâque vers la Judée. Il savait que Jésus avait été conçu d'En Haut et qu'il était fils de Dieu, au témoignage de ses parents. Ce que Jean-Baptiste découvre ici c'est la mission du Rédempteur : « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde ». Jésus vient, dans l'eau du Jourdain, laver les péchés de la multitude, et cela, Jean ne pouvait l'imaginer. « C'est moi qui ait besoin d'être baptisé par toi ! » (Mt.3/14) ce qui prouve bien qu'il le connaissait non seulement « selon la chair », pour utiliser l'expression de Paul (2 Cor.5/16), mais « selon l'Esprit ». Il sait que « sa grâce et sa vérité » ont une raison biologique fondamentale. Il est « l'élu de Dieu », ou « l'oint de Dieu », ou « le saint de Dieu » - expressions équivalentes – parce qu'il a reçu, dès sa conception virginale, l'Onction royale et sacerdotale, comme l'avait dit l'Ange Gabriel à Marie (Lc.1/31-37).¹

Jean surmonte son scandale

L'Elu de Dieu au rang des pécheurs ! Jésus, parmi les publicains et les courtisanes, vient recevoir le baptême de pénitence ! Jean ne comprend pas, il était loin d'imaginer ce scénario ! Mais Jésus lui dit : « C'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice. »

qu'il connaissait mieux que quiconque ; et, en ce qui concerne sa conception et sa naissance, le témoignage de Marie et de Joseph, qui l'ont assuré de sa filiation divine. Ainsi le témoignage du Père : « Tu es mon fils... » prend toute sa valeur et vient appuyer ce que Jésus avait appris de son père et de sa mère. Ce que Jésus affirme donc de lui-même, en fonction de cette foi, est aussi ce que les croyants doivent croire et affirmer de Lui en raison de cette même foi.

L'essentiel de la foi chrétienne est bien de croire que Jésus est fils de Dieu, et par cette foi, nous sommes assurés de la vie éternelle. Mais encore faut-il, pour que cette vie impérissable nous soit donnée, que nous sachions tirer réellement les applications pratiques de notre foi.

¹ - Cf. notre commentaire de l'Épître aux Hébreux, sur le Sacerdoce du Christ selon l'Ordre de Melchisédech.

Et c'est après son baptême, alors qu'il remontait de l'eau, que les cieux s'ouvrirent, et que Jean eut ainsi la confirmation que celui qui s'était ainsi abaissé était souverainement élevé, et que celui qui s'était compromis et solidarisé avec les pécheurs était cependant l'Oint du Seigneur !

Jean reçut alors l'impact de la fulgurante lumière céleste : ce Dieu qui, pendant de longues années, lui avait parlé au cœur dans la solitude du désert, il le découvre pleinement en Jésus : un Dieu d'amour qui prend sur lui le péché de la multitude. Lui, Jean, qui annonçait la vengeance, plonge le premier dans les eaux de la divine miséricorde. Quel renversement ! Malheureusement, l'Évangile est d'une discrétion extrême sur les états d'âme et la vie intime des personnes qui sont à l'origine du Salut et de l'Église. Nous savons si peu de chose de Marie, de Joseph, de Jean-Baptiste... presque rien des Apôtres, rien des premiers disciples... L'Évangile ne met en évidence que l'essentiel, que nous pouvons toujours comprendre par les dons de science et d'intelligence, et qui est indispensable au Salut.

Ainsi, en ce qui concerne Jean-Baptiste, l'Évangile nous caractérise le personnage par quelques mots fort significatifs : « Il ne se nourrissait que de miel sauvage et de sauterelles. Il était vêtu d'un pagne de poils de chameau... » C'est tout dire. Nous sommes fixés. Sa fréquentation du seul désert excluait de sa vie tout divertissement. Il assumait et synthétisait tout l'enseignement prophétique, s'inscrivant en faux contre un monde désaxé. Il reposait donc la question de la destinée humaine dans tout son sérieux et sa gravité. Et c'est pourquoi Jésus au lendemain de la Transfiguration, révèle à ses Apôtres la grandeur de la mission de Jean : « Jean était Elie qui doit venir ». Non pas qu'il y ait identité de personne, mais similitude de doctrine et d'esprit. Jean accomplit au temps du Christ le ministère qu'Elie avait accompli en son temps, avec la même force et la même intrépidité. Par la tradition des Écritures et l'appui de la divine Parole, Jean remettait tout en question, comme les Prophètes n'avaient cessé de le faire tout au long de l'histoire d'Israël. La mort plane dans le désert : danger des serpents, danger de la foudre, de la faim, de la soif... aussi est-ce en face de la sentence de la mort que le solitaire est amené à poursuivre sa méditation. Pourquoi la mort ? Pourquoi la colère de Dieu ? Où donc est ce péché qui enflamme le courroux du Très Haut ? Quels moyens prendre pour accéder à la véritable Justice ? Qui me dira cette Pensée de Dieu, si élevée au-dessus de celle des hommes ? Qui ira chercher pour moi cette Sagesse qui me rendra agréable aux yeux de mon Créateur ?... Telles sont les questions qui montent au cœur de tout homme qui veut bien se retirer du brouhaha et du vacarme des cités grouillantes. Et ces questions, posées par les Prophètes, dont les réponses sont suggérées par les Sages, n'obtiennent leur véritable solution qu'avec le Messie : « Lorsqu'il viendra, il nous fera tout savoir ». (Jn.4/25)

Or, ce que le Baptiste découvre le jour même du Baptême de Jésus, c'est le Messie souffrant. Inimaginable ! Celui qui vient accomplir toute Justice se met au rang des pécheurs ! Immédiatement, dans cette lumière, l'Oracle d'Isaïe resplendit de toute sa force tragique :

*« Il a été conduit comme une brebis au tondeur...
« Le châtimement qui pesait sur nous est tombé sur lui.
« C'est vraiment nos péchés qu'il portait,
« c'est à cause de nos crimes qu'il était frappé...
« Qui croira à ce que nous avons vu,
« et qui pourra raconter sa génération ?...*

Aussi l'Évangile de Jean le dit clairement, dès le lendemain de ce jour, Jean-Baptiste ne désigne plus le Seigneur comme celui « qui a le van à la main pour nettoyer son aire », ni comme « celui qui tient la cognée à la racine des arbres », mais il dit seulement aux disciples qui veulent l'entendre :

« Voici l'Agneau de Dieu ! » (Jn.1/36)

Les passages les plus scandaleux des Écritures, tellement scandaleux que le prophète hésitait à les transcrire (Is. ch.53 début), se trouvent résolus par un scandale encore plus grand ! L'Élu de Dieu ne vient pas pour anéantir les pécheurs, ni pour les punir ; il vient pour les retrouver et les sauver, pour les racheter et les guérir. Voilà bien la vengeance de Yahvé ! C'est de mettre le pécheur dans la confusion en présence de la surabondance inouïe de sa Miséricorde ! L'Amour seul peut nous faire comprendre cela.

Les disciples de Jean interrogent.

« Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? »

Il avaient entendu cependant leur maître leur désigner nommément Jésus : « Il faut que celui-là croisse, et que moi je diminue ». Mais ils voient les agissements de douceur et de compassion, de guérison et de pardon que Jésus manifeste pendant les premiers mois de sa vie publique. Ils sont surpris. Est-ce là le vengeur des droits de Dieu ? Voici qu'il mange avec les publicains et qu'il appelle même certains d'entre eux comme disciples ! Il s'est assis à des noces : n'est-ce pas un buveur de vin ?...

Nous savons comment Jésus a répondu à ces questions. Venaient-elles de Jean qui était alors dans sa prison ? Venaient-elles seulement des disciples de Jean ? Jean avait dit : « Voici l'Agneau de Dieu », mais il avait annoncé aussi la « colère qui vient » (Lc.3/7). Y aurait-il, pour assumer cette colère, la venue « d'un autre » ? C'est bien mu par l'Esprit qu'il avait prononcé ces paroles, il ne pouvait en douter, alors ses disciples s'interrogent. Qui va « nettoyer l'aire » si Jésus ne le fait pas ? Qui va abattre les arbres « qui ne portent pas de bons fruits » ? Jean dans sa prison, comme abandonné de son Seigneur, peut légitimement, comme ses disciples, se poser la question... Néanmoins, il s'apprête à donner le suprême témoignage : il sera martyr de la Loi – « Il ne t'est pas permis de prendre la femme de ton frère ». Il commence à savoir, par expérience, que Celui qui était plus juste que lui souffrirait plus que lui.

Jésus répond donc à ceux qui hésitent à le suivre, et qui, par le fait même refusent également de suivre leur maître, Jean-Baptiste, dans son itinéraire spirituel : « Allez dire à Jean – puisque vous dites que c'est Jean qui questionne – ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les pauvres sont évangélisés, les morts ressuscitent... ». C'est-à-dire : le Salut est en marche, comme en témoignent tous ces miracles, les visibles et les invisibles. Et si le Salut est en marche, c'est que le Sauveur est là (Lc.7/18-35 ; Mt.11/7-19).

Les paroles de Jean s'accompliront en leur temps : vient d'abord l'ère de la Miséricorde avec la première venue du Messie, viendra l'ère de la Justice avec le Retour glorieux du Seigneur.

Jésus témoigne en faveur de Jean

« Qui êtes-vous allés voir dans le désert ? » (Lc.7/24s)

Nous sourions à la fraîche ironie de Jésus, en relisant ce petit fragment de son éloquence familière, perle précieuse miraculeusement conservée et nous rêvons avec nostalgie, en pensant que les échos de sa voix se sont tus sur les monts de Palestine !... Si Jean était ainsi capable d'attirer les foules, c'est que sa personnalité rayonnait d'une manière fantastique, qu'il était l'âme vivante du peuple croyant, l'incarnation de l'espérance d'Israël, et l'attente des pauvres de Yahvé...

Tous ces gens qui hésitent entre Jean et Jésus, qu'ils consultent donc le fond de leur cœur ! Qu'ils cessent d'être des enfants capricieux qui ne veulent que « jouer un instant » soit à la mort et à la pénitence, soit aux Noces avec leur Dieu ! Jésus dira aussi, parlant de Jean-Baptiste : « Il était la lampe ardente qui éclaire et qui luit : mais vous ne vous êtes réjouis qu'un instant de sa lumière ! » (Jn.5/35).

Qui donc était Jean-Baptiste ? Jésus répond : « Voici que j'envoie mon messager devant ta face pour disposer la voie devant toi », citant le dernier des prophètes, Malachie. Et il nous dit aussi : « Parmi les fils de la femme, il n'y en a pas de plus grand que Jean ». Expression saisissante : « les fils de la femme ». Alors que Lui, Jésus, s'appelle « le Fils de l'homme », lui qui n'a pas été conçu de semence humaine !... Fils de la femme : c'est-à-dire fils né par l'initiative d'Eve, encore que la naissance de Jean fût miraculeuse, puisqu'Elisabeth était stérile. Jean-Baptiste est donc plus grand que Moïse et tous les Prophètes ; pourquoi cela ? Parce qu'il a reçu dès le sein de sa mère, avant même sa naissance, l'Esprit-Saint. Il fut conçu d'une semence humaine, mais il fut ré-engendré par l'Esprit avant même de naître ! Il a puisé ensuite tout ce qu'il y avait de meilleur dans la Tradition d'Israël, dans sa famille sacerdotale, et surtout il a connu pendant sa jeunesse Jésus lui-même en sa vie cachée. Qui peut imaginer la richesse spirituelle que peuvent procurer quelques heures, quelques jours, quelques semaines d'entretien avec Jésus, le Verbe de Dieu fait chair ? Joseph et Marie avaient cette familiarité, plus encore que Jean. Marie, conçue immaculée, ne fut pas « fille de la femme », car conçue d'En Haut ; pour Joseph, la chose ne nous est pas révélée...

Et cependant Jésus ajoute, après avoir ainsi fait l'éloge de Jean-Baptiste : « Mais le plus petit dans le Royaume est plus grand que lui ». Certains chrétiens naïfs et infatués d'eux-mêmes s'imaginent que parce qu'ils sont baptisés, ils sont plus grands que Jean ! Jean a été baptisé dès le sein de sa mère ! Pas nous ! Et il fut fidèle jusqu'au bout à sa haute mission, à sa vocation exceptionnelle. Le Royaume dont parle ici Jésus n'est pas encore advenu : il est seulement proche. L'Eglise est le témoignage vivant et collectif d'un Royaume qui vient lentement en elle, par la grâce sanctifiante de l'Esprit. Il faut attendre en effet que cette « génération », ici comparée à des enfants capricieux et exaspérants, cède le pas à une régénération qui sera vraiment celle du Royaume, et qui, en quelque sorte, engendrera le Royaume. Et alors, ceux qui naîtront selon le plan de Dieu retrouvé, le plan éternel de la Trinité Sainte, - laquelle est un mystère de génération - seront alors, non plus seulement par le Baptême, mais par leur conception spirituelle, plus grands que Jean. Ce n'est que dans cette perspective que la Parole de Jésus prend tout son sens.

Quel est donc ce Royaume merveilleux ? Quelles sont les conditions pour y entrer ? Jusqu'à quel degré de pénitence et de conversion nous engage aujourd'hui encore le Baptême – et le Seigneur lui-même – pour que nous en devenions à la fois les heureux citoyens et les témoins précurseurs ? C'est ce que nous allons découvrir

maintenant en étudiant la prédication du Royaume que fit Jésus pendant les premiers temps de sa vie publique.

- Fin du chapitre 7 -

Chapitre 8

Le Royaume

« Parmi les fils de la femme, il n'y en a pas de plus grand que Jean, mais le plus petit dans le Royaume est plus grand que lui... »

Jean n'était-il donc pas dans le Royaume, malgré ses vertus consommés, son audace intrépide, sa vue prophétique, et sa connaissance éminente de Jésus-Christ ?...

« Si votre justice ne l'emporte pas sur celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez certainement pas au Royaume des cieux... »

Pourtant les scribes et les pharisiens étaient d'honnêtes gens, remarquablement instruits des Ecritures, scrupuleux dans les observances, stricts dans la théologie, zélés pour la Loi de Dieu... Que leur manquait-il donc ?

« Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu » dit un jour Jésus à l'un des scribes qui vint discuter avec lui sur les plus importants commandements de la Loi. Il avait parfaitement découvert que l'amour de Dieu et l'amour du prochain résument toute la Révélation : la Loi et les Prophètes... Mais était-il capable d'appliquer intégralement le commandement qu'il savait si bien réciter ?

Il peut y avoir beaucoup d'illusion dans le cœur de l'homme à propos de cette « Justice » du Royaume ! N'est-ce pas contre cette présomption funeste que Jésus nous met en garde lorsqu'il nous dit : « Là il y aura des pleurs et des grincements de dents lorsque vous verrez Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume de Dieu, et vous jetés dehors ! Et l'on viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi prendre place à table dans le Royaume de Dieu, tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures !... » (Lc.13/28-29 ; Mt.8/1-3). Ces paroles sont inquiétantes : « les fils du Royaume rejetés dans les ténèbres extérieures ». Qui sont ces « fils du Royaume » ? Sans doute Jésus désigne-t-il au premier chef les Juifs de son temps qui avaient la Loi et les Prophètes, les alliances et les promesses, et qui, s'ils avaient été conformes à tout cet enseignement divin, auraient à coup sûr hérité du Royaume. C'est pourquoi il les appelle « les fils » du Royaume. Mais la Parole de Jésus est vraie bien au-delà des frontières de la Palestine et des quelques années de son passage sur la Terre. Elle porte aussi sur les « temps des nations » pendant lesquels l'Eglise, qui est son Corps, poursuit son témoignage ; il y a donc sans doute des membres de l'Eglise qui eux aussi méritent le titre de « fils » du Royaume, ou « d'héritiers » du Royaume, et qui risqueront d'être jetés dans les ténèbres extérieures. Comme les Juifs, ils n'auront pas été fidèles, ils auront passé à côté des enseignements reçus. Les Apôtres n'avaient-ils pas prévu cette redoutable éventualité ? (1 Cor.10 ; Hb.4/1-11 ; 6/4s.)

« Large est la route qui conduit à la perdition, étroit et resserré le sentier qui conduit à la vie... Etroite est la porte... et bien peu la trouvent alors que beaucoup la cherchent... » (Mt.7/13-14).

Ne faut-il pas considérer l'humanité entière, même l'Eglise, même les meilleurs fils de l'Eglise, désignée par cette parole ? Nous sommes encore à tâtonner dans les

ténèbres pour trouver cette fameuse porte qui ouvre sur l'immortalité, pour découvrir ce fameux sentier qui conduit à la vie ! En effet, de quelle « perte » s'agit-il, puisque Jésus nous dit que la multitude y va, y court même... « Ne courez pas après la mort par les égarements de votre conduite » (Sag.1/12). De quelle Géhenne s'agit-il lorsque Jésus montre, sous les yeux quelque peu atterrés de ses Apôtres, les débris entassés sous les remparts de Sion, où le ver ne cesse pas, où le feu ne s'éteint pas ? De quels pleurs, de quels grincements de dents s'agit-il ?...

La pensée du Moyen-Age avait interprété cela en fonction de l'enfer, de la damnation éternelle, comme si Jésus n'était venu apporter que le Salut de l'âme à celui qui accepte de se soumettre à divers rites sacramentels ici-bas. Cette extrapolation, cette transposition des paroles du Seigneur dans un « autre » monde est-elle légitime ? Elle l'est dans certains cas seulement, si l'on admet que certains hommes persévéreront malgré la mort et le jugement particulier, dans l'impiété, la révolte, et le refus de la Miséricorde de Dieu... Mais c'est là la « seconde mort », que Jean appelle « l'étang de feu et de soufre... » (Ap.20/14-15). On ne peut admettre que Dieu soit un tortionnaire : c'est rigoureusement inadmissible. Les « pleurs et les grincements de dents » ne sont pas voulus par lui, ils sont le produit de notre monde. Et il est vrai qu'en ce domaine, nous sommes bien servis et châtiés par les ouvrages de nos mains ! Mais ces pleurs et ces grincements de dents n'ont-ils pas un sens essentiellement pédagogique, pour amener les pécheurs - que nous sommes - à se rendre compte de leur absurde impiété, de leur sottise, de la folie de s'être écartés de Dieu. Ils sont à la fois coupables et victimes, en raison du mauvais choix de leur liberté dans l'usage des biens qu'ils avaient reçus du Seigneur. Mais la conversion est possible : elle procède justement de la confusion. Elle est possible même après la mort, puisque le Christ est descendu aux Enfers prêcher aux âmes qui étaient en « prison », et qui n'étaient autres que celles qui « avaient prévariqué au moment du déluge », et il est allé leur prêcher le Salut. Tel est l'enseignement de Pierre dans sa première épître (3/18s.) Il faut reconnaître que leurs pleurs et leurs grincements de dents avaient duré assez longtemps !...

Les propositions que le Seigneur nous a faites ne sont pas pour l'autre monde. Elles sont pour notre nature d'homme, dès maintenant. Le Royaume qui nous est présenté peut être immédiat : Jésus le dit constamment dans l'Évangile : « Le Royaume de Dieu s'est approché de nous », et il en donne pour preuve les miracles éclatants qui se sont produits en Galilée, sur la « terre de Zabulon et de Nephtali », où « le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ». Nous pouvons donc entrer dans ce Royaume, les portes en sont ouvertes. Nous pouvons aussi « recevoir le Royaume », comme cette terre bien labourée qui accueille la bonne semence afin de produire un fruit abondant (Mt.13/23). Mais nous devons aussi « découvrir le Royaume », comme ce marchand de perles précieuses en quête de la gemme inégalable, comme ce laboureur qui trouve le « trésor caché dans son champ » (Mt.13/44-47). Et cependant le Royaume est infiniment plus grand que celui qui le trouve : il est comparable à ce champ où poussent le bon grain et l'ivraie, jusqu'à la moisson, jusqu'au suprême discernement. Il est immense comme la mer où grouillent des poissons en quantité, jusqu'au moment où le filet tombe sur eux : les uns sont pris, les autres laissés (Mt.13/24s. 36s. 47-50).

Aux pharisiens qui demandaient à voir l'apparition de ce Royaume de Dieu, Jésus répondait : « Le Royaume de Dieu ne saurait être observé comme un météore ! Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Lc.17/20). Parole singulièrement significative : elle contredit ces aspirations à une organisation politique ou sociale du monde, où tout serait mis dans la paix par la puissance d'une autorité incontestée.

Royaume de Dieu : réalité immense comme le monde, puisque Jésus dit, parlant du champ où poussent pêle-mêle le bon grain et l'ivraie : « Le champ, c'est le monde ». Il dit également, parlant du discernement de la fin : « Le Fils de l'homme enverra ses Anges, qui enlèveront de son Royaume tous les scandales » (Mt.13/41). Ainsi le Royaume de Dieu est donc à la fois intérieur et extérieur à nous, nous pouvons le recevoir ou y entrer, y être admis ou l'admettre, ou hélas, en être expulsé, comme ce pauvre homme qui n'avait pas la robe nuptiale et qui fut « rejeté dans les ténèbres extérieures » (Mt.22/11-14). Est-ce une imprécision de langage ? Non pas, mais c'est le langage humain qui est incapable par lui-même de contenir et d'exprimer adéquatement une réalité qui le dépasse infiniment, d'autant plus qu'elle est encore dans l'avenir.

Jésus d'ailleurs n'a jamais « défini » le Royaume de Dieu. Il se définira dans la mesure où il se réalisera. Il parle du Royaume de Dieu, ou du Royaume des cieux ; mais aussi de la « vie » (Mt.7/13-14) et dans Jean de la « vie éternelle ». L'entretien avec Nicodème (ch.3) montre parfaitement que ce Royaume de Dieu, dont le docteur en Israël vient s'informer auprès de Jésus, ne peut être qu'une réalité de vie, et non pas de politique ou d'institution juridique ou religieuse. Nous allons examiner de près ces expressions.

Le Royaume de Dieu

Nous le disons chaque jour dans le Pater : « Que ton Règne vienne ! » C'est bien là le désir le plus ardent des chrétiens, même de ceux qui n'ont que les rudiments de la foi et qui aspirent, avec une conscience obscure, à un monde tout autre, à un style de vie tout différent de celui que nous connaissons ici-bas. Beaucoup s'imaginent que ce Royaume est radicalement impossible, aussi leur prière demeure sceptique... Il faudrait changer tant de choses et surtout tant de gens ! Il y a des montagnes de préjugés et d'erreurs à renverser : et qui aura donc la foi suffisante pour ébranler et disloquer de telles masses inertes ? Eh quoi ! Le Royaume de Dieu n'est-il pas le Paradis ? Et comment y entrer sans mourir, comme ce larron qui payait ses crimes sur la croix et qui supplia le Seigneur. « Souviens-toi de moi lorsque tu seras dans ton Royaume... » Voilà bien en effet le Royaume. Et Jésus lui dit : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis ». Ainsi, ne faut-il pas nécessairement franchir le seuil du trépas pour déboucher dans ce Royaume ? Qui pourra l'atteindre ici-bas ? Et pourquoi alors demandons-nous dans le Pater : « Que ton Règne vienne ! » ?

Cependant, puisque nous disons « le Royaume de Dieu », nous pensons bien que ce Dieu, Créateur et Souverain Maître, est partout présent : « Au ciel, sur terre, et en toutes choses ». Alors, si Dieu est présent, pourquoi son Règne n'est-il pas encore venu ? Le Roi est là et nous attendons encore la venue de son Règne, en le demandant ardemment chaque jour. Etrange paradoxe ! Certes, Dieu règne déjà d'une manière éclatante, comme le proclame si bien les psaumes (Ps.95, 96, 97, etc...). Dans toute la nature, « cieux et terre sont pleins de sa gloire ». « Pleins » : il n'y a donc plus de place pour autre chose ! L'Univers est plein du Règne de Dieu : lui commande et tout obéit, il parle et tout est créé. Le Soleil ne brille-t-il pas assez ? Les étoiles ne sont-elles pas assez nombreuses, alors qu'il les connaît et qu'il les appelle toutes par leur nom ? Les fleurs manquent-elles de variété, de grâce, de beauté ? Non ! Il ne manque rien à la création de Dieu pour qu'elle soit vraiment son Règne.

Il y manque cependant l'assentiment filial et joyeux de l'homme.

C'est l'homme qui fait tache, qui fait obstacle, qui émet une note fausse et discordante. C'est l'homme qui, par son mauvais choix, sa transgression, son mauvais vouloir, a causé une rupture, a provoqué la corruption et la mort. Voilà pourquoi le Royaume est déjà là et cependant encore à venir : il est extérieur, mais il n'est pas encore pleinement manifesté ; il est intérieur, dans nos cœurs, dans un idéal mal formulé, mais nous n'avons pas encore trouvé le comportement qui serait adéquat à ce Royaume. Il est partout, mais vous n'êtes pas encore rentrés dans le Royaume. Il s'est approché de vous, mais vous ne l'avez pas reçu. Il est aux portes, mais vous n'osez, vous ne savez ouvrir. Le chemin qui conduit à la vie, tout resserré qu'il soit, est sous vos pieds, mais vous n'y avancez pas, la peur vous retient, la honte vous paralyse... Le Royaume est au-dedans de vous, mais les obstacles à ce Royaume sont aussi au-dedans de vous. Résolvez vos contradictions intimes, atteignez la simplicité de l'acceptation loyale, et ce Royaume de vérité et d'amour, déjà déposé en vous, pourra se développer, s'affermir, et vous transformer en lui.

Le Royaume n'est-il pas la croissance de l'homme par la Foi ? Sans aucun doute : il est l'acquisition de cette « dimension verticale » qui établira et rétablira la créature humaine comme une relation vivante avec la Trinité créatrice. Comment en effet, parler du Royaume de Dieu, tant que Dieu n'est pas connu, n'est pas aimé, n'est pas obéi ? Mais nous pouvons déjà parler du Royaume de Dieu, nous le voyons en marche, dès le premier mouvement de l'homme vers lui : les scribes et les pharisiens zélés pour la Loi, zélés pour le Nom de l'Unique, portaient déjà en eux-mêmes le Royaume dont ils désiraient la manifestation extérieure. C'est pourquoi Jésus leur dit : « Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous ». Jésus les appelle à une réflexion sur eux-mêmes, il les invite à discerner leur désir, à découvrir le point de jonction entre leurs aspirations les plus profondes et le désir du Père. Ils auraient vu alors que le cœur de l'homme et le cœur de Dieu se correspondent dans le secret. « Ton Père qui voit dans le secret... » D'ailleurs Jésus disait souvent : « Vous tous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père donnera-t-il l'Esprit à ceux qui le lui demandent ! » (Lc.11/13 ; Mt.7/11). Il reste encore dans l'homme, tout mauvais qu'il soit, - « vous tous qui êtes mauvais » - un fond de bonté, comme l'amour d'un père pour son enfant, par lequel la correspondance peut s'établir entre Dieu, qui est souverainement bon, et sa créature, qui reste encore à bonifier.

Si le Royaume est celui de Dieu, il ne peut être en même temps celui de César, celui de l'argent, de Bélial, de Satan. Car le Dragon a sept têtes et dix cornes : sept visages, sept masques, et dix moyens de séduction. Il est multiple dans les idoles dont il s'habille, et sous lesquelles il se cache ; mais les générations successives sont toujours prises dans le même piège, parce qu'à chaque génération, il le repeint avec de nouvelles couleurs : Rome, Auguste, le Saint Empire, Charlemagne, la Maison de France, Louis XIV le Roi très chrétien, la Philosophie, la Révolution, le Directoire, Napoléon Empereur des Français, la Restauration, la légitimité, le Socialisme, la Démocratie, le Communisme, l'Europe, l'Amérique... Satan a été si adroit, qu'il a habilement mêlé le Nom de Dieu à ses affaires, si bien que nombre de croyants ont versé de l'eau à son moulin – où il broie la chair humaine – par devoir de conscience ! Peut-on servir Dieu et la Patrie ? Servir Dieu et servir la cause sociale ? Servir Dieu et tailler des pierres pour Babylone ? Servir Dieu et accomplir pieusement un pèlerinage militaire ? Servir Dieu et dévorer le bien des veuves en faisant semblant de prier pour elles ? Servir Dieu et conclure des contrats d'alliance, des concordats avec les nations sanguinaires ? Servir Dieu et remplir les coffres de la banque du Vatican ? Servir Dieu et s'enrichir en prodiguant sa Parole ? Servir Dieu et organiser une kermesse lucrative en vendant bien cher des pacotilles insignifiantes et dont

personne n'a besoin ? ... Après tout, Naaman le Syrien offrait libéralement un présent pour sa guérison... Pourquoi le prophète n'a-t-il pas accepté ? (2 Rois.5) Pourquoi la petite Bernadette qui vivait misérablement dans sa famille pauvre, refusait-elle obstinément les pièces d'or que les visiteurs curieux ou émus lui présentaient libéralement ? Pourquoi François d'Assise s'est-il enfui tout nu de la maison de son Père ? Et pourquoi Jésus n'avait-il pas un denier sur lui lorsqu'il demanda à ceux qui lui tendaient un piège : « Montrez-moi un denier » ? Lc.20/22-24).

Toutes ces questions, dont nous pourrions prolonger la liste, convergent vers une seule réponse : si nous parlons du Royaume de Dieu, il faut que ce soit véritablement Dieu qui règne, dans l'authenticité de son message et dans l'assentiment total que nous devons à sa Parole. Nous touchons ici très exactement le point délicat : le Royaume de Dieu ne saurait être effectif que si nous supprimons enfin ces réticences paresseuses ou lâches qui s'expriment le plus souvent par le « Mais... ». Jésus nous dit : « Si quelqu'un te frappe sur une joue, tends-lui l'autre ». Et nous répondons « Oui, mais... » Il nous dit : « Vends tout ce que tu possèdes, et donnes-en le fruit aux pauvres », et nous répondons : « Oui, mais... » Il nous appelle présentement à une action généreuse, à une activité désintéressée, toute donnée à sa gloire, sans aucun intérêt personnel. Et nous objectons : « Oui, mais... » Nous luttons ainsi contre l'appel de l'Esprit en nous trompant nous-mêmes. L'Eglise apostolique nous demande l'obéissance sur ces points importants de la Foi et de la discipline qui sont consignés sans ambiguïté possible dans les écrits des Apôtres. Et depuis des siècles, nous disons « oui », - pour demain – « mais » - pour le temps présent, où les traditions humaines, incrustées dans un juridisme sans âme, anéantissent le précepte divin. Ainsi, notre « mais », venant corriger notre « oui », empêche ce Royaume que nous désirons, et pour lequel nous prions chaque jour !...

Que se passe-t-il donc ? Nous sommes prisonniers de la mentalité de ce monde. Nous n'avons pas encore fait le premier pas que nous demande le Baptiste : « Convertissez-vous », « changez de mentalité ». Nous nous accrochons à des structures dépassées et moribondes, comme si nous y avions notre sécurité et notre bonheur ! Nous disons : « Certes, la Loi du Seigneur est parfaite, le Sermon sur la Montagne est admirable, mais en attendant, les choses de la terre étant ce qu'elles sont, il est inutile d'y songer ! » Lorsque la trompette sonne pour la croisade, si l'on s'attarde à discuter sur le pardon dû aux ennemis, comme le Seigneur l'enseigne sans ambiguïté, toute la chrétienté n'est-elle pas par terre, et que devient alors la gloire de la Papauté ? Si l'on donne la parole à l'objecteur de conscience qui refuse de prendre les armes par fidélité au commandement : « Tu ne tueras pas ! », que devient le prestige de la France ? Si chacun, si chaque chrétien tout au moins, se met à aimer la pauvreté plus que la richesse, parce que Jésus a été pauvre, se refuse à satisfaire tout besoin inutile ; s'il préfère le train à l'avion, la mobylette à la voiture, la vélo à la mobylette, et finalement la marche à pied au vélo, s'il refuse la dernière mode pour ne porter que des vêtements simples et les user jusqu'au bout, et s'il préfère, lorsque la température le permet, ne porter aucun vêtement ; s'il aspire à quelques chèvres et à quelques montons, sur un terrain vague pour vivre au soleil dans la contemplation et la prière... que deviennent dans de telles conditions, le progrès économique, l'essor commercial, la production industrielle ? Qui ne voit apparaître le chômage, comme un spectre famélique sur la cité qui s'effondre ? Le Christianisme, s'il se veut rigoureusement évangélique, est un ferment de mort et de destruction. Il est alors strictement invivable !... Et il est vrai que le Christianisme a détruit des empires, abattu les cités, vidé des théâtres, fait disparaître les combats de gladiateurs, supprimé les galères impériales. Le Colisée, ruine pantelante et monstrueuse, témoigne des assauts victorieux de la Croix du Christ contre l'Etat totalitaire qu'il représentait. C'est le Christianisme qui a

fait que les rois, à une époque bénie, mais qui fut de courte durée, devinrent à la fois impuissants et fainéants ! C'est le Christianisme qui a défriché les profondes forêts de la Gaule, de l'Angleterre et de l'Allemagne ; il a écarté la famine et la peste, tenté de conjurer le banditisme, la sauvagerie, la piraterie. Mais lorsque le Christianisme se corrompt au contact des Nations, on voit ces maux effroyables pulluler comme une vermine incoercible ; quand les croix sont abattues aux carrefours des routes, lorsque les lampes s'éteignent au sanctuaire, lorsque les chapelles désertes se lézardent et s'effondrent, le cancer revient : drogue, débauche, orgies, crimes, vengeances, corruption sous toutes ses formes... Et sur cette pourriture s'édifie le royaume de Satan.

Oui, c'est bien cela que l'histoire révèle : le Christianisme a procuré à l'homme une libération déjà formidable, encore qu'elle n'ait jamais été strictement évangélique ! Il ne prenait de l'Évangile qu'une orientation générale, mais il laissait filtrer beaucoup d'exceptions : saint Bernard tout dévot et mortifié qu'il fût prêcha la Croisade ; et Jeanne d'Arc, toute vierge qu'elle fût, pleurait sur le sang versé, mais semblait admettre que la guerre était sainte !... Peut-on imaginer ce que deviendrait le monde sous un Christianisme authentiquement fidèle ? Quelle libération formidable, totale et définitive de l'homme ! Nous jubilons de joie dans l'Espérance, nous tressaillons d'allégresse dans la certitude que cela sera, et que Dieu, parlant par la bouche de son Fils, et s'exprimant encore aujourd'hui en chaque cœur sincère par son Esprit, sera enfin obéi et compris. Le Royaume de Dieu ! Quel idéal ! Quelle paix ! Quelle joie ! Lorsque chacun, pour savoir ce qu'il a à faire, ne consultera plus les lois humaines, ni le journal, ni l'avocat, ni le gendarme, ni le notaire, mais se placera simplement face à la Divine Parole reçue et méditée dans son cœur, et se décidera en disant simplement : « Dieu l'a dit ! » ; je rends à César l'argent qui porte son effigie, puisque Dieu l'a dit. Je donne à qui me demande, puisque Dieu l'a dit ! Je pardonne à mes ennemis, et je prie pour eux, parce que Dieu l'a dit. Et si cela, cette fidélité, me coûte même le don de ma vie, et si cela me vaut d'être proscrit, critiqué, ridiculisé, fusillé, je me réjouis encore parce que la Parole vivante de Dieu, incarnée en Jésus, n'a pas fait autrement.

« Comportez-vous comme il s'est comporté lui-même », telle est la recommandation instante que Jean faisait à ses disciples (1 Jn.2/6) lorsqu'il leur écrivait que « Dieu est Amour » et que « Dieu est lumière », et qu'ils avaient à « se garder des idoles », dans un monde hostile, « soumis tout entier à l'empire du Mauvais », afin de remporter sur lui la victoire de la Foi.

Certes, lorsque la mentalité générale, lorsque la conscience chrétienne collective autant que personnelle, atteindra le niveau de l'obéissance amoureuse et de la soumission loyale à la Vérité Évangélique, nous verrons alors se réaliser le Royaume de Dieu !

Le Royaume des Cieux

C'est là un mot qui revient souvent sur les lèvres de Jésus : « Le ciel, les cieux... » Lorsque Jésus priait : « Il levait les yeux vers le ciel » (Jn.17/1). Dans le Pater, le mot revient deux fois. Jésus parle souvent de son Père céleste, de son Père des cieux. Que se passe-t-il donc là-haut ? Ou là-bas ? Ou même ici dans un domaine que nos sens ne peuvent atteindre ?... Saint Paul y fut transporté, selon le témoignage qu'il nous en donne lui-même (2 Cor.12/1s). Malheureusement, il ne nous donne aucun détail, il nous dit seulement qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis, ou possible, de redire en ce monde... Pourquoi donc ? Nous serions si encouragés par une révélation

céleste ! Est-ce bien sûr ? Jésus, au contraire, ne dit-il pas aux siens : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les porter maintenant » (Jn.16/13). Ce n'est pas que le Seigneur refuse de nous parler mais c'est nous qui ne sommes pas capables de comprendre encore. Il agit envers nous comme un sage pédagogue : on ne saurait apprendre l'algèbre à un enfant qui sait tout juste lire ! Et cependant le seul mot : « les cieux », « le ciel », est par lui-même infiniment expressif, et en y portant notre attention, nous y découvrirons beaucoup de choses.

« Le ciel » : qu'est-ce donc que le ciel ? C'est le lieu inaccessible à l'homme dans l'état actuel de sa nature terrestre. L'homme est rivé au sol pendant toute sa période de formation, d'éducation, d'apprentissage de sa liberté. Sans doute, les hommes pensent avoir distendu le lien des éléments matériels. La pesanteur a reculé : grâce à un moteur et à beaucoup d'artifices techniques, les terriens arrivent à voyager haut, vite et loin, et même, pour quelques-uns, en apesanteur ! Ils prennent l'avion et ils se croient libres. L'homme d'affaires prend sa voiture ; le touriste, le promeneur... et au lieu d'un six à l'heure bien entraîné, il roule au cent trente, grâce à un effort insignifiant de la pointe du pied sur l'accélérateur, jusqu'au moment où il rencontre un passage à niveau, un embouteillage, un platane... Peut-on parler de libération ? Non pas, mais de commodité. Car en réalité, l'homme moderne qui utilise constamment un véhicule pour se déplacer, voit son corps devenir rapidement fragile, plus faible, plus misérable que celui de ces coureurs antiques, de ces légionnaires de César rôdés à toutes sortes de travaux, de marches, d'exercices. L'illusion du « progrès » prend des proportions énormes, lorsque nous parlons prétentieusement, par exemple, des « cosmonautes », ou des « astronautes ». Ne voyons-nous pas que la vie dans une capsule « Apollo » ou autre est effroyablement précaire ? Mesurons les distances et les temps : la Lune n'est que la banlieue de la Terre : pour aller jusqu'à Mars ou Vénus il faudra des mois de navigation, des années pour Jupiter, des millénaires pour atteindre l'étoile la plus proche : « Proxima Centauri » (4,2 a-l) ; pour elle, il faut, à raison de 100 000 km/h, 47 000 ans ! Inutile d'espérer la moindre chance de retour ! Oui, c'est notre bonne Terre qui reste le milieu vital indispensable. Aussi, tant que la vie humaine est ce qu'elle est, sous la sentence de la mort, et une sentence divine que personne ne saurait éluder par quelque procédé technique ou scientifique que ce soit, il est vain et illusoire de vouloir gagner les espaces célestes !

Ne soyons donc pas illusionnés par les ouvrages gigantesques de la main des hommes, comme la fusée Saturne par exemple, que dans quelques lustres, quelques années peut-être, nos fils regarderont avec dédain, non, certes, en raison de la haute technologie et savoir-faire qu'elle représente, mais en raison de leur désormais inutilité et de leur vanité, ouvrages beaucoup moins significatifs que les pyramides d'Egypte ou les temples de Balbek ! Qui aurait l'idée aujourd'hui de construire une telle pyramide ? D'élever un temple à Jupiter Olympien ? Ces monuments sont le fruit d'une psychologie bien périmée aujourd'hui, et que je sache, la psychologie ne revient pas en arrière. Ainsi viendra un temps de plus grande sagesse que le nôtre, où l'on évoquera comme une période ténébreuse et idolâtrique, cette époque de gaspillage et de folle illusion, où les hommes dépensaient des sommes folles, pour fabriquer d'énormes pétards capables d'envoyer une charge légère au-dessus de l'atmosphère ! Avant que tous les sputniks soient retombés comme des flammes dans les couches denses de l'air, les humains auront heureusement brûlés ce qu'ils adorent aujourd'hui... Ils auront adopté peut-être de nouvelles idoles, à moins qu'ils aient réglé leur compte à toutes les idoles, et se soient enfin tournés délibérément vers le Dieu vivant.

On ne saurait gagner autrement le « ciel », ces demeures lointaines que le Seigneur est en train de nous préparer, autrement qu'en prenant la voie qu'il a prise lui-même. « Je suis la voie, la vérité et la vie... » « Là où je suis, vous serez vous aussi... » (Jn.14). Nous sommes soumis aux éléments du monde pendant le temps de notre formation, de notre enfance. Paul le dit explicitement. Nous sommes en même temps soumis à la pédagogie de la Loi. Cependant, notre espérance ne saurait se limiter à la Terre : l'infini du ciel est bien en nous ? Notre corps est encore pesant, mais nous sommes assurés qu'il ne le sera pas toujours. Nous étions, dans le sein de notre mère, enfermés dans une chaude ténèbre, dans une poche nourricière. Étions-nous vivants, alors ? Oui. Conscients ? Nous n'en avons pas souvenance... - même si saint Jean-Baptiste tressaillit dans l'utérus de sa mère à l'arrivée du Christ ! Nous étions présents, et dans les profondeurs de notre être, nous sommes marqués par cette conception charnelle, cette gestation pénible, cet enfantement douloureux qui furent les premières phases de notre existence... Et aujourd'hui, qu'avons-nous de plus ? Rien, sinon que les yeux que nous avons déjà se sont ouverts, que nos oreilles entendent, que nos pieds nous portent, que nos mains sont devenues expertes à quelques petites choses. Quoique pas toujours... Nous sommes en train de faire l'apprentissage de notre liberté. Grâce à nos sens ouverts, nous sommes en relation avec un domaine plus large que la matrice qui nous a portés pendant neuf mois. Mais l'essentiel n'est pas là : il faut que nos consciences apprennent à discerner ce qui est bon et mauvais, ce qui est juste et injuste, dans ce milieu vital terrestre, à la fois nécessaire et éprouvant. Mais surtout, il nous faut connaître et entrer en relation d'amour avec notre Créateur. Expérimentation, instruction, difficiles, parce que nous marchons collectivement dans la mauvaise voie. Mais enfin, tant bien que mal, nous parcourons la deuxième phase de notre existence, celle qui sépare notre naissance de notre mort - ou de notre assomption.

Voilà le problème : c'est parce que les choses terrestres ne sont pas harmonisées aux célestes, parce que la volonté du Père n'est pas faite sur la terre comme elle est faite dans le ciel, que la mort subsiste, que la sentence « Tu mourras... » reste suspendue sur cette deuxième phase de notre existence. Nous avons été conçus dans le péché, enfantés dans la douleur, et, à moins d'une conversion absolument totale par la foi, nous allons accéder à la troisième et dernière phase de notre existence, par l'humiliation du tombeau et l'évidence du jugement (Hb.9/27). A moins de rejoindre exactement la foi de Marie.

Que sont donc les cieux ? C'est l'Univers entier, domaine immense, où la Volonté de Dieu est faite, est accomplie parfaitement pour le plus grand bonheur des créatures qui s'y trouvent. Qu'est-ce donc que la Terre ? La Terre fait partie de l'Univers, elle est en quelque sorte « dans les cieux » ; mais sur sa surface dévastée par le péché, les hommes presque tous ignorants, quelques-uns pervers, abusés par le Diable, par le mauvais usage de leur liberté, font encore exception à cette volonté du Père ; leur vie craintive et misérable est sous le coup de la sentence : « Tu enfanteras dans la douleur... tu mangeras ton pain à la sueur de ton front... tu retourneras à la poussière d'où tu as été tiré... ». Rien n'est changé dans la nature – du moins substantiellement, fondamentalement. Mais c'est l'homme qui s'est aliéné, qui s'est fourvoyé, qui s'est perdu, car il n'est plus en harmonie avec le Bon Plaisir divin, et dès lors il est aussi en désaccord avec le milieu divin naturel qui était le sien... Ne voyons-nous pas combien nous sommes ridicules, nous autres, cette pauvre race d'Adam, avec ces oripeaux qui recouvrent la beauté de notre chair, avec nos défilés militaires où nous exaltons les armes qui nous tuent, avec nos politiques nationales de fourmilières avides, avec tout le tintamarre inutile et vain de nos cités grouillantes ?... la race d'Adam éclate en proliférant sous la pression de la convoitise, pour peupler les faubourgs hideux, les asiles et les hôpitaux, d'affamés,

d'illettrés, de fous, de déments, de chair dolente et putride... Cette « planète bleue » qui était si belle est polluée par notre orgueil et nos ambitions. Nous faisons exception au Conseil divin, nous sommes retranchés, exilés : et notre athéisme, philosophique, politique et militaire, est d'autant plus monstrueux qu'il est plus tonitruant et plus farfelu ! Voyez les portraits de ces « primates évolués » - ils se prétendent tels – qui sont à l'origine des absurdités voulant mener plus d'un milliard de dupes : quelle dureté, quelle fermeture, quel désespoir sous leurs traits épais, dans leur regard éteint ! Les loups ravisseurs n'ont même plus besoin de se couvrir de peaux de brebis : car les hommes sont devenus si vils qu'ils préfèrent la drogue au miel, l'alcool au lait, le poison au pain ! Lorsque Marie parlait à la Salette, elle utilisait l'expression : « Vous autres » : « combien j'ai souffert pour vous autres ». Pourquoi « vous autres, et non pas « vous » tout simplement ? Justement parce que nous sommes devenus « autre » par rapport à elle et à son Fils, par rapport aux saints et aux Anges, par rapport à la volonté du Père, qui sur terre, n'est pas encore faite.

Qu'est-ce donc que le Royaume des Cieux ? C'est l'accomplissement par la créature libre et intelligente de la Volonté du Père parfaitement connue, comprise, aimée et voulue, dans une super-lucidité de conscience. Oui mais... Toujours le « oui, mais... », cette lucidité supérieure peut-elle être atteinte ? Ne reste-t-elle pas toujours hors de notre portée ? Conditionnée que nous sommes par notre langage à une mentalité terrestre, pouvons-nous nous déconditionner jusqu'en des profondeurs de semi ou de sous-conscience inaccessible ? A quelle psychanalyse nous faudra-t-il nous soumettre, jusqu'à quel point pousser l'introspection, pour retrouver ce qui peut être encore pur en nous, non altéré, non pollué, en faisant abstraction de tout ce que nous avons reçu, de tout ce qui nous a marqués, de tout ce qui fut gravé dans nos réflexes psychosomatiques ?

Le Royaume des cieux est-il donc à ce prix ?

Sans aucun doute... Et nous serions découragés par une telle entreprise si déjà nous n'avions la réponse ; elle est positive. Oui, il est possible, malgré les brouillards de la terre, d'avoir une connaissance éminente des étoiles. Il est possible, malgré les brumes d'une mentalité de péché, universellement répandue, de retrouver la grâce, le terrain vierge, le désert qui n'a pas été foulé, la zone d'innocence que nous portons en nous-mêmes, que le larron, sur la croix, retrouva devant la Justice de Jésus-Christ : « Souviens-toi de moi lorsque tu seras dans ton Royaume... »

Certes, une conversation pareille n'est pas facile : elle serait même impossible à l'homme déchu, sans la grâce de Dieu, même avec l'appui de la Loi. Paul en a fait l'expérience ; et il exprime cette impossibilité radicale du pécheur, à « revenir à la surface », dans son dramatique chapitre 7 aux Romains. Cependant ce tableau saisissant de l'homme condamné par une loi trop belle et trop haute, se termine par un cri de délivrance : car ce qui est impossible aux hommes est possible et même facile à la grâce de Dieu. « Qui me délivrera de ce corps de mort ? - C'est la grâce de Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur ». Oui, il s'agit bien effectivement d'une mort à soi-même et au monde ! Nous devons considérer ce monde-ci, pécheur et dévoyé, comme un crucifié, un banni, un condamné par une juste sentence, et condamner en nous-mêmes toute compromission avec lui. C'est ce que Paul appelle « la mort au vieil homme ». Et il est facile de mourir lorsque la vie de Dieu, en nous, par sa grâce, transforme nos corps de misère en corps de gloire, qui vont devenir conformes au corps glorieux de Jésus-Christ !

C'est alors que se fait la jonction entre le ciel et la terre, non pas par les artifices séducteurs et mensongers de la technique, mais par la Pâque, par le passage¹ du corps mortel et asservi au corps glorieux et libre. Jusqu'à présent, jusqu'au retour du Seigneur, cela se produit par la résurrection des justes. Mais la Vierge Marie a connu l'Assomption, et aussi quelques intimes du Seigneur. Nous comprenons bien dans de telles perspectives, qu'il faut jouer franc-jeu : qu'aucune astuce, aucune technique, aucun procédé ne pourra opérer cette transformation vitale, mais la sainteté seulement. Au terme de notre sanctification se trouve en effet la vie éternelle, impérissable, incorruptible et le règne avec le Christ². Tel est l'objet de l'espérance chrétienne, qui est plus assuré que tous les calculs, plus évidente que toutes les observations, plus certaine même que l'évidence que nous avons de la réalité des choses, car elle nous est affirmée par les Promesses formelles de Celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper (Jn.5/24 ; 8/51 ; 11/25-26, etc...).

Le Royaume des cieux – de Dieu – s'est approché de vous

Ne pensons pas à une comète qui viendrait effleurer la terre et la prendre en quelque sorte dans son sillage. Pensons-y cependant, car c'est là une comparaison que Dieu nous manifeste de temps à autre dans le ciel. La queue lumineuse de la comète ne peut jamais nous atteindre : nous ne pouvons que nous réjouir de sa lumière, car l'atmosphère, beaucoup trop dense pour ses gaz ténus nous en protège. De même, lorsque le Royaume de Dieu s'est approché de nous, une atmosphère épaisse, ténébreuse, polluée, empêchait la lumière céleste du Christ d'atteindre les profondeurs de nos consciences. « La lumière a lui dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas reçue... Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas accueilli... En effet, lorsque nous lisons la parole que Jésus proclamait dans les débuts de son ministère en Galilée : « Le Royaume de Dieu s'est approché de vous », il nous faut évoquer avant tout la Personne même de Jésus : n'est-il pas, lui, le Royaume de Dieu dans sa perfection ?

Assurément ! Et disons-nous bien que cette perfection, cette « justice », cette justesse, cette application exacte de la Volonté du Père, Jésus ne l'a pas vécue dans une nature différente de la nôtre, hormis le péché : ce qui constitue sa Justice. Il n'avait pas sur terre un corps glorieux ni céleste ; il avait un corps fragile, vulnérable, soumis aux éléments de ce monde, accessible à la fatigue, au sommeil ; il avait une âme d'homme accessible à la tentation, placée comme nous le sommes devant un choix, devant une ambiguïté de décision qui pouvait être, et qui fut, terriblement angoissante, ainsi au Jardin des Oliviers : « Mon âme est triste à en mourir », confie-t-il à ses Apôtres, lesquels ne furent pour lui, à ce moment-là, en cette heure des ténèbres, d'aucun réconfort. Et l'Épître aux Hébreux insiste sur cette humiliation du Christ au-dessous des Anges, pendant les moments de son épreuve, où, « tout fils qu'il était, il dut apprendre jusqu'où devait aller l'obéissance » (Hb.5/8s).

Aussi la conscience chrétienne a toujours admis en principe indiscutable que seule l'imitation de Jésus-Christ peut nous introduire dans ce Royaume, dont il est le premier-né, mais dont il est aussi le Législateur souverain. Mais peut-être n'a-t-elle pas encore

¹ - Le mot « pâque » signifie « passage », autrefois le passage de l'Égypte à la liberté, de l'Ange exterminateur, de la Mer Rouge ; aujourd'hui le passage du péché à la Grâce par le baptême et finalement le passage de la mort à la vie par la résurrection, comme le Christ, « premier-né d'entre les morts », ou par l'Assomption. A nous finalement de choisir.

² - Hb.7/16 ; Rom.5/20-21 ; 1 Cor.15/56s ; 1 Thess.4/15s.

découvert jusqu'à quelle profondeur elle devait se conformer à son Seigneur. Les saints et les ascètes des temps passés ont concentré leurs efforts sur l'acquisition des « vertus morales » : pauvreté, humilité, patience... C'est bien à cette perfection-là que tendaient les règles monastiques et les constitutions religieuses. Elles voulaient aider le religieux qui voulait bien s'y conformer, à ce renoncement à soi-même qui rendrait libre l'action vivifiante de la grâce. De nos jours, il nous faut viser plus haut et plus profond – sans toutefois négliger les acquisitions traditionnelles ; plus haut : pour atteindre effectivement l'accomplissement des promesses ; plus profond : pour que ce soit vraiment les sentiments qui étaient dans le Christ qui soient dans nos cœurs (Phil.2/6s.) Notre idéal : atteindre la plénitude de l'âge du Christ, une conformité de jugement avec lui, de sorte que nous devenions avec lui de vrais adorateurs du Père, et aussi des témoins authentiques de son Bon Plaisir sur nous ; et cela, indépendamment de tout règlement humain, de toute tradition humaine, mais seulement de l'acceptation loyale de l'œuvre de Dieu : « Les plantations que le Père a plantées de sa propre main », c'est-à-dire notre nature, dans toute son intégrité.

« Dans toute son intégrité », dira-t-on, mais cela va très loin ! Cela veut dire avec la sexualité comprise ! Sans aucun doute, et aussi la virginité comprise, puisque l'une et l'autre sont « naturelles », ouvrages de la main de Père. D'ailleurs n'est-ce pas ce que Jésus, souverain Juge, dira aux « bénis de son Père » : « Venez prendre possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde ». Dès la création du monde ? Quel était donc ce Royaume ? Nous le trouvons ce royaume au début de l'Écriture, au Principe de notre création : « Dieu créa l'homme à son image et selon sa ressemblance, il les fit mâle et femelle... » (Gen.1/27 ; Mt.25/34).

Dans cette perspective, le Mystère de Jésus prend un saisissant relief ! En effet, qui est donc ce Jésus ? Est-il seulement ce législateur qui domina la pression sociale de ses contemporains, pour oser dire, parlant avec autorité : « Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens, et moi je vous dis... » ? Celui qui avait la puissance des miracles ? Celui qui accueillait avec douceur les enfants et les pauvres ? Mieux encore, celui qui, dans un total renoncement à lui-même, s'est offert comme l'Agneau immolé, parce que « ayant aimé les siens, il les aima jusqu'au bout » ? Oui, c'est bien ce Jésus-là ! Mais ce que la dévotion chrétienne devinait confusément, nous le contemplons en pleine lumière : Jésus est le Royaume de Dieu parmi nous parce qu'il est le fruit de ce Royaume. Le vrai Royaume de Dieu a commencé avec Jésus, car Jésus en est le fruit. Quelle merveille ! Ce n'est pas Jésus qui est entré le premier dans le Royaume : ce sont des créatures, qui avaient moins de richesses que nous : elles n'avaient pas l'exemple du Christ, ni le témoignage de l'Église, ni l'encouragement que nous donnent les martyrs et les saints ! Ce sont Joseph et Marie, qui n'avaient que l'enseignement synagogaal et la pédagogie de la Loi, ce que nous appelons l'Ancien Testament ; ils sont entrés pleinement dans le Royaume de Dieu. Et ce Royaume a été réalisé sur Terre, pendant plus de trente ans, dans le secret, inconnu aux yeux des hommes, mais non pas des Anges !... Aussi lorsque Jésus dit aux Juifs : « Le Royaume de Dieu s'est approché de vous », il parle par expérience. Ce n'est pas une idée en l'air, un désir en espérance : il parle de ce qu'il a vécu à Nazareth pendant toute sa vie cachée : car ce Royaume de Dieu dont il parle, et qu'il cherche à mettre à la portée de ses disciples, n'est autre que cette perfection de foi et d'amour qui constituait la vie de la Sainte Famille.

« Exception inimitable !... », disait-on. Evidemment, si, par principe, on séparait ce que Dieu a uni, en élevant de sévères clôtures ! Si, par principe, on concevait que le Salut était uniquement la rencontre de l'âme individuelle avec son Dieu ! Si, par principe, on

excluait l'amour de l'homme et de la femme, le jugeant dangereux, ou inutile, voire dépravé, voire diabolique !... Telle n'était pas la pensée des Apôtres, qui n'ont prévu nulle clôture entre les sexes, mais qui parlaient de l'amour de l'homme et de la femme comme significatif et sacramentel de l'Amour du Christ pour l'Eglise et de l'Eglise pour son Christ.

Mais si au contraire, on intègre toute la nature humaine dans la foi, alors la vie nous est rendue, le Royaume est parmi nous, nous avons toutes les chances d'atteindre la plénitude de l'âge ; nous entrons dans ces vérités secrètes que le Christ ne pouvait encore confier à tous, qu'il leur exprimait en paraboles, qu'il suggère le soir de la Cène, mais dont il laissa la pleine révélation à Marie, maîtresse de Vérité, qui leur expliquerait pourquoi son Fils a triomphé de la mort par sa Résurrection. Nous comprenons alors que le Royaume de Dieu est bien « en nous », qu'il importe qu'il soit réalisé en nous, pour qu'il puisse ensuite se manifester socialement et politiquement. Eh quoi ! Comment le Christ pourrait-il revenir, si son Eglise refuse d'accepter les conditions de vie qui furent celles de sa conception, de son enfance, de son avènement parmi nous ? Vraiment, nous n'avons pas à aller chercher la loi du Seigneur au-delà des mers ou au-dessus des nuages ! Elle est toute proche de nous, à notre portée, dans notre bouche et dans nos cœurs ! Il n'y a rien à changer, rien à modifier, rien à mutiler surtout : mais simplement à accepter le Don de Dieu qui demeure en ses œuvres, en raison de sa fidélité, et non pas de notre gratitude ni de notre action de grâces !

C'est ainsi que le Royaume n'est autre que cette symbiose de la Trinité Créatrice et de la trinité créée ; celle-ci sanctifiant le Nom du Père, en lui laissant l'initiative de la vie par son Esprit de Sainteté, en vue d'une génération de fils et de filles de Dieu. La sexualité humaine se trouve ainsi transposée et transfigurée par le mystère eucharistique : « Comme je vous ai aimés... » Et comment le Christ-époux a-t-il aimé son Eglise-épouse ? « Prenez et mangez, ceci est mon corps ». Il la nourrit de son propre corps, de sa propre chair, de manière à ne faire qu'une seule chair avec elle : « Ils seront deux en une seule chair ». Et cela dans le respect de l'alliance première et définitive, l'alliance virginale dont Jésus est le fruit, et qui eût assuré, dès l'origine, pour l'homme et la femme un bonheur inimaginable, et qui, une fois retrouvée et appliquée, assurera la régénération et la vie éternelle dans le Royaume qui vient.

- Fin du chapitre 8 -

Chapitre 9

La Connaissance de Jésus

« *Le Royaume de Dieu s'est approché de vous...* »

- Il s'est approché, vous ne l'avez pas reçu.

« *Le Fils de l'homme a été rejeté par cette génération...* »

Celui qui a été conçu de l'Esprit, né de la Vierge intacte - réalisant ainsi ce que Dieu le Père avait prévu de toute éternité en créant l'homme - pour la dignité de la génération humaine, celui qui était la vérité même, a été rejeté, condamné, crucifié par cette « génération adultère et pécheresse ».

Et pourtant : « Il était plein de grâce et de vérité » ! (Jn.1/14). Les premiers disciples, après une seule veillée passée avec lui, ne s'y trompèrent pas. Philippe, dès le lendemain, s'adressa à Nathanaël en lui disant : « Celui de qui ont écrit Moïse et les Prophètes, nous l'avons trouvé, c'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth ! » Et aussitôt la réaction de Nathanaël : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » Contraste : Philippe, le mystique, celui qui désirera tellement voir le Père, a deviné, a senti, a pénétré ce Jésus que Jean-Baptiste avait désigné comme l'Agneau de Dieu. Nathanaël qui n'est pas encore informé, a des raisons pour être sceptique : absolument rien ne permet de prévoir que de Nazareth, bourgade inconnue, que les Ecritures ne mentionnent pas, sortira « Celui dont a parlé Moïse... » Né de parents sans gloire, sans renommée, né de pauvres gens, comment ce Jésus a-t-il quelque chance d'être l'Oint du Seigneur ? « Il a été trouvé en tout semblable aux hommes » (Phil.2/6). Et c'est sans doute cette humilité et cette pauvreté du Seigneur qui provoquèrent tant de scandale : « Scrute l'Ecriture, et vois qu'aucun prophète ne vient de Galilée ! » disaient à Nicodème les membres de Grand Conseil, qui s'obstinaient à lutter contre lui, malgré l'évidence de ses miracles...

« Les Juifs veulent des prodiges... »

En effet, c'est bien ce que demandait l'Ecclésiastique, dans sa magnifique prière, lorsqu'il exprime son désir ardent de voir Dieu intervenir en faveur d'Israël face à toutes les Nations :

« *Renouvelle les prodiges, refais les merveilles,*

« *Charge de gloire ta main et ton bras droit !*

« *Renouvelle la colère, répands la fureur,*

« *Terrasse l'adversaire et chasse l'ennemi...* » (Si.36/5s.)

Il est vrai que les Hébreux avaient été à bonne école : la première délivrance, celle de la servitude d'Egypte, s'était opérée à « main forte et à bras étendu ». Dieu avait été contraint en quelque sorte, en raison du refus et de l'obstination du Pharaon meurtrier, de l'humilier par des prodiges inouïs, de frapper son premier-né, et finalement, de le précipiter dans la Mer Rouge lorsqu'il entreprit imprudemment de s'y aventurer avec ses chars et ses cavaliers. Dieu jouait ainsi, à cette époque de l'histoire, par des miracles éclatants,

pour briser les contraintes psychologiques de l'idolâtrie égyptienne, terriblement séduisante. Israël allait vivre désormais du grand souvenir de l'Exode, tout comme un homme vit de l'éducation qu'il a reçue durant sa jeunesse.

Jésus fit certes des miracles, mais non pas des prodiges : il refusa de se laisser tomber depuis le pinacle du Temple ; il refusa de faire apparaître un signe dans le ciel, comme le lui demandaient ses adversaires. Il y eut une période, la plus longue, où il ne faisait ses miracles qu'en secret prescrivant le silence aux miraculés eux-mêmes (Mc.7/36). Il ne guérit pas tous les lépreux qui se trouvaient alors en Palestine ; il ne rendit pas la vue à tous les aveugles ; il ne multiplia qu'exceptionnellement les pains, alors que les Juifs, qui gardaient le souvenir de cette manne qui tomba du ciel pendant quarante ans, auraient bien voulu qu'il fasse quelque chose d'au moins équivalent ! (Jn.6/30s.). Si le Seigneur fit des miracles, signes de sa puissance divine, c'est aussi pour qu'ils soient didactiques : telle cette guérison du paralytique de Capharnaüm : « Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis ». - Scandale sur cette parole ! Alors Jésus : « Afin que vous sachiez que le fils de l'homme a sur la Terre le pouvoir de remettre les péchés : prends ton grabat et marche... » (Lc.5/17s. + paral.). Le miracle est alors plus qu'un prodige, il apporte tout autre chose que la guérison, infiniment plus que la santé, il apporte ce par quoi la maladie et la mort seront un jour définitivement écartées.

En effet, que le jeune fils de la veuve de Naïm (Lc.7/11-17) ait été rappelé à la vie, à cette existence terrestre, c'est évidemment très important pour lui, et plus encore pour sa mère qui était veuve et qui n'avait que ce fils. Mais enfin, rien ne nous permet de douter que ce jeune homme ait grandi, qu'il ait ensuite vieilli et qu'il soit mort à nouveau. Il eut fallu, à la suite de ce miracle – et la chose fut peut-être – qu'il s'attache à la Foi au point de retrouver la vie impérissable. Et la foule ? A-t-elle été conséquente avec elle-même, lorsque dans son admiration, elle s'écriait : « Dieu a visité son peuple ! » ?

« Il vous faut donc toujours des miracles et des prodiges pour croire ! » disait un jour Jésus, alors qu'il était sollicité pour guérir un enfant (Jn.4/48s). Il guérit cet enfant, mais, dirait-on, « à contre cœur ». Jésus eût désiré peut-être que le père ne vînt pas solliciter le miracle à tout prix, et qu'après avoir prié, il eût la patience d'attendre que la santé revint tout doucement et normalement. De même aux Apôtres qui luttèrent contre la tempête alors qu'il dormait sur le coussin de la barque, et qui criaient vers lui : « Seigneur, au secours, nous périssons ! » - « Hommes de peu de foi... » Jésus eût préféré peut-être que les Apôtres, navigateurs expérimentés, tout au moins sur les flots du lac de Tibériade, accomplissent leur tâche avec toute la prudence et l'audace voulues, confiants que le Seigneur, malgré son sommeil, veillait infailliblement sur le cours des événements sans qu'il eût besoin d'intervenir d'une manière ostentatoire (Lc.8/22-25 + paral.).

Jésus fit les miracles qu'il jugea nécessaires ou utiles pour attirer l'attention sur sa personne et sa doctrine. A vrai dire, il en fit suffisamment pour que tout homme de bon sens et bien disposé pût se prononcer sans ambiguïté en sa faveur. Dix mille miracles ne prouvent rien de plus qu'un seul, et un seul miracle authentique prouve autant que dix-mille. Les prodiges n'ajoutent absolument rien à la nature et à la personne : ce ne sont pas les miracles qui sauvent, mais la doctrine de Vérité par laquelle nous pouvons entrer dans une relation exacte avec notre Créateur. C'est uniquement pour amener les hommes à entendre cette doctrine que Jésus fit des miracles. C'est aussi pour nous amener à entendre cette même doctrine que les Evangélistes nous rapportèrent un certain nombre de miracles de Jésus, sans avoir la prétention, ni même le souci de les rapporter tous. Saint Jean a opéré parmi tous les miracles de Jésus une sélection tout à fait significative.

¹. Il conclut son Evangile en disant : « Ces choses ont été écrites pour que vous croyiez que Jésus est fils de Dieu, et que croyant, vous ayez la vie en son Nom » (Jn.20/31). Et en épilogue de son Evangile, il mentionne qu'il y aurait eu beaucoup d'autres choses à raconter pour en remplir de nombreux livres...

Le caractère le plus général de ces miracles fut d'être un service à l'égard des plus souffrants, un secours à d'immenses détresses. Ils furent nombreux, éclatants, évidents. « Les Juifs cherchaient des miracles »... Ils les ont eu. Et tous ces miracles ne purent les convaincre que le Messie qu'ils attendaient était là : Jésus de Nazareth. Pourquoi ? Pourquoi ce mystère d'aveuglement ? Pourquoi cette obstination dans le refus ? Voilà la grande énigme de l'Histoire : l'obstination du peuple juif. Paul essaie d'en donner une explication tout en prophétisant que cet endurcissement n'aura qu'un temps et que le retour du peuple juif à son Sauveur est assuré (Rom.9-11). Qu'auraient-ils donc voulu les Juifs ? Quel Sauveur auraient-ils accepté ? Sous quels traits aurait-il dû se montrer à eux pour être accueilli ?

Paul nous donne des éléments de réponse. Ils transparaissent dans ce fameux chapitre second de la 1^{ère} aux Corinthiens. Il nous met en garde dans cette page contre l'homme psychique, ou « animal », étranger et imperméable aux vues de l'Esprit. Il l'était autrefois, lui Paul, lorsque malgré tout son zèle pour la Loi de ses Pères, il persécutait Jésus, qu'il ne connaissait que « selon la chair » (2 cor.5/16). C'est alors, oui, que le « messie crucifié » lui paraissait une véritable folie ! Etaient-ils assez fous ces sectateurs du Nazaréen pour se réclamer de celui que les autorités supérieures, religieuses, politiques et militaires, avaient rejeté et exécuté aux portes de la ville ? Etaient-ils assez fous pour braver ainsi l'opinion générale, le bon sens, les véritables aspirations nationales du peuple, du peuple élu ! Certes, Jésus avait été désigné par cet individu étrange, Jean le Baptiste, que beaucoup de gens tenaient pour un prophète. Mais quoi : les Pharisiens avaient-ils cru en lui ? Etais-il un vrai ou un faux prophète ? Les grands prêtres n'avaient pas reconnu le baptême de Jean. Et ensuite, ce Jésus, quelle onction avait-il reçue pour se prétendre l'Oint du Seigneur ? Quelle cérémonie officielle d'intronisation l'avait jamais désigné aux yeux de tous comme le « fils de David », le Messie attendu ? Aucune. Bien au contraire, chaque fois que le Conseil avait délibéré sur lui, c'était pour trouver les moyens de le perdre, et finalement lorsque la haute cour du Sanhédrin statua sur son cas, elle prononça à l'unanimité sa condamnation : « Il a blasphémé, parce qu'il a dit : Je suis fils de Dieu » (Mc.14/55-63 + paral.)

Et lorsqu'il fut sur la croix, ses ennemis ricanent devant lui : ils étaient assurés que cette odieuse humiliation de Jésus était la preuve évidente qu'ils avaient eu raison de la condamner : « Si tu es fils de Dieu, descends maintenant de ta croix, et nous croirons en toi... » (Mt.27/40). Il n'en fut rien. Jésus ne descendit pas de sa croix. S'il l'eût fait, ses ennemis eussent dit : « Il n'était pas vraiment homme ». Mais il fallait que par son sang versé jusqu'à la dernière goutte, par son côté ouvert, par cette horrible agonie que subissaient ceux qui étaient soumis à une telle torture, la preuve fut donnée qu'il « a été trouvé en tout semblable aux hommes ». Tel est bien, en effet le sens du témoignage de Jean, qui, après avoir raconté sobrement, mais avec toutes les précisions nécessaires, les derniers moments de Jésus, conclut :

¹ - Jean livre au public des miracles d'un caractère relativement intime. Les amis personnels de Jésus ne sont sans doute plus de ce monde au moment où il écrit : Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, l'aveugle-né... Ces miracles n'ont pas été retenus par les synoptiques parce qu'ils concernaient des personnes suffisamment connues.

« Et celui qui a vu cela a porté témoignage, et son témoignage est vrai, et celui-là sait qu'il dit la vérité, afin que vous croyiez : car ces choses sont arrivées afin que l'Écriture fût accomplie : « Aucun de ses os ne sera brisé ».

Écriture qui avait trait justement à l'Agneau Pascal, que les Hébreux devaient immoler « entre les deux soirs », et « manger sa chair rôtie au feu, sans en briser les os ».

« Et cette autre Écriture dit encore : « Ils verront en celui qu'ils auront transpercé. » (Jn. 19/35-37)

Cette dernière Écriture est du Prophète Zacharie, prévoyant que, dans les derniers temps, le Seigneur répandra un esprit de repentance et de componction sur le peuple juif. Et alors, « ils verront », ils « comprendront » en regardant « celui qu'ils auront transpercé », et « ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique » (Za. 12/10-12). Combien ces paroles prophétiques sont significatives ! Comment se fait-il que les Juifs qui les lisent depuis des siècles, et qui ne peuvent pas être ignorants des événements de l'Évangile, ne soient pas, par elles, enfin convaincus ! Mystère d'aveuglement !

L'Évangéliste Jean, pour mieux affirmer son témoignage, prend Jésus comme témoin de ce qu'il dit : « Celui-là sait qu'il dit la vérité, afin que vous croyiez... » Il faut toute cette insistance, en effet, parce que ce que Jean affirme ici, avec le réalisme du Sang coulant de la plaie de son côté, demeure le scandale formidable et insurmontable pour les Juifs : un messie crucifié !

Les Juifs voulaient un surhomme, qui non seulement serait capable d'opérer des prodiges inouïs, tels que la Manne dont furent nourris leurs pères, mais capable surtout d'entreprendre une action politique et militaire analogue à celle des anciens Juges, à celle de Josué ou de David. Le Fils de David ne se devait-il pas de rendre au peuple de Dieu sa liberté et son indépendance ? N'est-ce pas ce qu'avait opéré le bien-aimé roi d'Israël en son temps contre les Philistins, les Ammonites, les Amalécites, les Moabites ?... Les Juifs n'ont pas eu leur surhomme, ni leur général victorieux. Ils attendaient peut-être aussi un grand-prêtre souverain qui restaurerait la Loi de Moïse dans toute sa rigueur et qui inaugurerait le Royaume par une montagne de béliers et de taureaux immolés en l'honneur de Yahvé ?... Salomon n'avait-il pas dédicacé le Temple tout recouvert d'or par des milliers d'holocaustes ?

Les Juifs attendaient le renouvellement des choses anciennes. Les plus zélés espéraient que le Messie mettrait fin au délabrement des mœurs, à toutes les infiltrations idolâtriques ; qu'il écarterait du peuple saint les tentations lubriques et délétères de la civilisation grecque ; qu'il restaurerait partout le culte et la loi, afin que le peuple, se conformant enfin aux préceptes de Moïse, observât sans murmurer le Sabbat dans toute sa rigueur, afin d'obtenir la bénédiction de Yahvé sur ses récoltes, ses troupeaux, ses familles, son commerce, et ses opérations militaires...

Mais Jésus ne fut pas ce surhomme : il se contenta d'être l'homme parfait, mais dans toute la simplicité de notre nature, restaurée dans toute la grâce qu'elle avait aux origines, avant les désordres et les mutilations du péché. Jésus ne fut pas un prêtre sacrificateur, désigné officiellement par une onction traditionnelle. Il ne fut pas prêtre selon l'ordre d'Aaron, pour faire monter vers le ciel un encens symbolique et immoler des victimes inutiles ; mais selon l'Ordre de Melchisédech, s'offrant lui-même au nom de tous à la sentence de son Père, assumant en notre nom la mort expiatrice, prêtre et victime à

la fois, donnant sa vie avec le pouvoir de la reprendre (Jn.10/18), afin d'affranchir de la mort ceux qui, par une foi parfaite, seront par lui justifiés et sanctifiés par son Esprit ! Quelles dimensions transcendantes par rapport aux mesquins intérêts dont les Juifs attendaient la satisfaction de la part du Messie !

Certes, le Christ Jésus est Roi : mais non pas à la manière des rois de ce monde dont l'empire, le plus souvent illusoire, ne s'étend que sur la surface extérieure et mouvante des institutions ! Jésus est Roi de la vie même, et son empire s'étend sur les profondeurs des consciences. Ses promesses nous ramènent aux temps de l'Orient, antérieurement aux sentences divines qui pèsent sur le genre humain tout entier : « Celui qui garde ma parole, dit-il, ne verra jamais la mort », « celui qui croit en moi a la vie éternelle, et il n'entre pas en jugement (il ne tombe pas sous la sentence) car il est passé de la mort à la vie » (Jn. 8/51 ; 5/24). Enfin lorsqu'il propose à ceux qui voudront bien le suivre, avec une audace supérieure à tous les préjugés et à tous les complexes du monde déchu, la véritable manne, la nourriture substantielle qui les soutiendra dans leur exode, dans leur marche dans le désert, il offre son corps et son sang. « Celui qui mange mon corps et boit mon sang aura la vie en lui-même » (Jn.ch.6). Oui, le Christ Jésus est homme, prêtre, roi et législateur. Sa Loi, nous l'avons dans le Sermon sur la montagne, dont il a donné lui-même, par son sacrifice, l'illustration exemplaire ; et pour ses disciples fidèles, il a promulgué déjà la loi définitive et éternelle, le commandement nouveau qui s'enracine dans la Trinité :

*« Du même amour dont le Père m'a aimé, je vous ai aimés ;
« Aimez-vous les uns les autres (ou l'un l'autre) comme je vous ai aimés »
(Jn.13/34-35).*

Ainsi l'homme qui donne son assentiment à la doctrine de Jésus, se conforme à son exemple, entre dans la connaissance expérimentale du Père et de Celui qu'il a envoyé, et possède, s'il est fidèle à cette relation vivante de connaissance et d'amour, la Vie éternelle (Jn.17/3).

Les Juifs recherchaient des prodiges et la restauration des fastes, des privilèges, du prestige de l'ordre charnel régenté par l'admirable Loi de Moïse. Ils ont obtenu tellement plus et tellement moins ! Ils ont été tellement surpris, tellement scandalisés par les promesses de Jésus, qu'ils n'ont pu faire le pas ! Tellement moins, parce que Jésus n'a épousé aucune de leurs prétentions charnelles : lorsque dans l'enthousiasme qui suivit la multiplication des pains, les foules et les disciples voulaient le porter en triomphe à Jérusalem pour le faire roi, il se retira seul dans la montagne, et ordonna à ses Apôtres de disperser la foule. Et cependant, l'occasion était rêvée ! Jésus l'a refusée volontairement (Jn.6/16-21). Le Temple ? Dans lequel les Juifs mettaient toute leur gloire et toute leur espérance ? Il le nettoya de ses vendeurs et de ses acheteurs, rendit la liberté aux animaux destinés au sacrifice, tout en proclamant : « il n'en restera pas pierre sur pierre ». Le silence religieux des Sabbats sacrés ? Il le contestait vigoureusement, du moins son immobilisme superstitieux, affectant de faire ce jour-là des miracles libérateurs. Les sacrosaintes traditions des Anciens ? Il les enjambait outrageusement, invitant ses disciples à cette audacieuse transgression de préceptes pauvrement humains. Il élevait ainsi la conscience de l'homme au-dessus de la lettre, au niveau de l'Esprit (Mc.7 ; Mt.15). Jésus supprimait tout ce qui n'était que provisoire et artificiel, faussement vaniteux et fastueux, dans la « religion » qui était la raison même du peuple de Dieu ! Ce peuple, cette race, cette postérité d'Abraham il en faisait craquer les structures, il en ruinait les fondements !...

Car tout en perdant tant de privilèges, les Juifs, s'ils avaient bien voulu suivre le Seigneur, auraient gagné tellement ! Jésus en effet leur apportait tellement plus qu'ils n'osaient désirer et demander ! Il accomplissait les Alliances provisoires données pour le temps du péché ; il portait la Loi mosaïque, et spécialement le Décalogue, à sa perfection ; il offrait aux hommes la possibilité de rejoindre la Justice originelle, dont il était le ministre, car il en était le fruit. Les Juifs s'attendaient à ce que le Messie restaurât la Loi qui assurait la survie du peuple élu : il leur proposait une Justice qui supprimait le péché, et, par suite, les laborieuses purifications rituelles, et l'horreur des sacrifices sanglants. C'est tout cela que Jésus promettait à ceux qui s'étaient attachés à ses pas :

« Si vous demeurez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous délivrera » (Jn.8/31-32).

C'est pour cette même Vérité que Jésus rendit témoignage devant Pilate, puisque, en roi des martyrs, il accepte la croix pour être fidèle à ce qu'il a prononcé : « Je suis fils de Dieu ». Jésus persévère dans son affirmation jusqu'à la mort, la mort même de la croix. Aussi, au procureur qui lui demande des comptes, il déclare : « Je suis né et je suis venu en ce monde pour porter témoignage à la Vérité » (Jn.18/37). Qui peut espérer un plus grand bien que la connaissance de la Vérité ? Et cette Vérité, quelle est-elle ? C'est Jésus lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie ». C'est-à-dire : « Je suis la voie qui vous mènera à la vérité, par laquelle vous aurez la vie » (Jn.14/6).

Quelle est-elle cette Vérité que Jésus nous apporte ? C'est la parfaite Relation de notre nature à la Pensée de son Père : ce Dessein de la Trinité Sainte qui préside à la création de l'Univers. En pensant cela, voyons Jésus tout entier, dans son Mystère intime, dès le moment de sa conception : il est le Fruit béni, la Semence sainte, le Fils de l'homme parce qu'il est aussi Fils de Dieu, conçu de l'Esprit, né d'En Haut. Telle est la connaissance de Jésus selon l'Esprit, que Paul cherchait si ardemment à transmettre à ses lecteurs (2 Cor.5/16s.).

« Pourquoi donc ont-ils crucifié le Seigneur de la gloire ? » demande l'Apôtre. « C'est parce qu'ils n'ont pas connu cette Sagesse cachée en Dieu, celle qu'avant les siècles, il avait disposée pour notre gloire » (1 Cor.2/7-8). Ils ont voulu connaître le Christ « selon la chair », c'est-à-dire selon les apparences. Leur hostilité, leur méfiance, leur attitude hautaine à son égard les ont privés de la grâce de pénétrer son mystère ; son origine céleste, sa génération sainte, leur fut cachée. C'est pourquoi Paul dit, parlant toujours de cette Sagesse divine : « S'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la Gloire ».

C'est donc bien une race pécheresse qui s'est dressée contre la génération sainte du Fils de Dieu. Et nous comprenons, dans ces perspectives, pourquoi Satan, qui a l'empire de ce monde, a voulu écarter Celui qui réduisait à néant ses entreprises et qui lui écrasait la tête...

« Les Grecs cherchent la sagesse... »

Et ils se sont obstinés, d'ailleurs, à voir dans l'Évangile une sagesse, une prudence, une morale, un code de vertus. Et il est vrai qu'il y a une sagesse dans l'Évangile, une sagesse merveilleuse qui ne peut que forcer l'admiration, susciter l'enthousiasme, emporter l'assentiment. Toutes les religions, toutes les philosophies de la terre ne viennent-elles pas converger vers le Sermon sur la Montagne : « Fais aux autres tout ce

que tu voudrais qu'on te fit à toi-même ». Qui ne voit que l'application de ce principe transformerait rapidement la Terre en Paradis ?

Certes, la Tradition grecque avait ses richesses ! Richesses incomparables dont nous vivons encore aujourd'hui ! L'idéal de l'homme beau et bon, la « kaloskagathos », n'est-il pas très voisin de ce « Juste » que la Bible nous présente ? Ne disons pas que les Grecs n'avaient pas de référence à Dieu ! Ils le connaissaient non par une révélation aussi éclatante que celle qui fut donnée à Israël ; mais ils étaient éminemment religieux. Tout leur théâtre tragique place la destinée humaine sous une dépendance de la Divinité bienveillante ou courroucée, attrayante et dangereuse à la fois. L'épopée homérique se déroule sous un ciel rempli d'influences surnaturelles. Et même lorsque Socrate et les Philosophes qui l'ont suivi mettent en doute le vieux polythéisme traditionnel, ils ne nient pas toute divinité ! Loin de là ! Qu'on lise les mémoires de Xénophon où Socrate expose avec tant de bonheur et de simplicité les merveilleuses dispositions providentielles de la nature. Il y a un authentique prophétisme dans la littérature grecque : tel celui de Prométhée, annonciateur d'une certaine délivrance de l'homme. Nous lisons dans « La République » de Platon, la prophétie, faite par Socrate, de la passion du Juste. Le vrai citoyen de la cité heureuse, s'il doit être éprouvé dans sa justice, sera nécessairement rejeté, proscrit, condamné et crucifié – il emploie le mot ! -, afin qu'il soit bien évident qu'il est plus attaché à la seule Justice, et qu'il y tient plus qu'à tout avantage humain, plus qu'à la fortune, plus qu'à la réputation, à la vie, à la gloire d'une mort héroïque ! Quel chrétien peut lire de telles pages sans penser à Jésus ! D'ailleurs Socrate a donné dans sa mort même un admirable témoignage de foi en l'immortalité de l'âme, d'autant plus méritoire qu'il était arrivé à cette persuasion sans autre appui qu'une longue marche vers la Vérité, en restant fidèle à cet idéal qui lui avait été montré par l'inscription du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même ».

Il convient d'évoquer quelle était la puissance du verbe dans le monde grec. Il ne nous reste, hélas, que des ruines et des fragments de cette extraordinaire vie de l'esprit qui animait les relations humaines entre l'Attique et la Thessalie, entre la Macédoine et les îles du Péloponnèse. Presque tout est perdu de ce qui fut produit par un nombre prodigieux d'auteurs, tragiques, comiques, poètes, philosophes, calculateurs, mathématiciens... Que de noms, que de poèmes, que d'ouvrages oubliés, à jamais perdus. Epidaure n'est plus aujourd'hui qu'un village ; cette cité comportait un théâtre où pouvaient se ranger sur les gradins étagés, taillés sur le flanc d'une colline, plusieurs dizaines de milliers de spectateurs ! Chaque année des concours de tragédies et de toutes sortes d'ouvrages de l'esprit, rassemblaient les peuples des campagnes, bouviers, laboureurs, porchers, venaient concourir avec des chances égales, au cours de joyeuses festivités où l'on faisait des libations multipliées aux dieux. Les hommes d'alors jouissaient d'une mémoire incroyable et d'une façon égale à la lumière de l'Orient, plus abondante que l'écume de la mer sur les plages et les récifs de Patmos, de Lesbos, de Khios ou des Cyclades...

On a parlé du « miracle grec », le mot « miracle » est faible pour évoquer ce souffle extraordinaire de poésie qui a soufflé pendant plus de mille ans sur les rivages de la Mer Egée, procurant une joie de vivre extraordinaire aux mortels amoureux de la belle lumière et du beau langage...

Les Grecs contemporains du Christ et des Apôtres vivaient encore intensément du message traditionnel qui était le leur. Ils avaient été vaincus militairement par les Romains, mais, depuis Alexandre, ils avaient imposé partout leur langue. Le monde était devenu

grec. Les vaincus avaient civilisé les vainqueurs. Leurs temples délaissés – car la foi dans les dieux s'éteignait – avaient été pillés un peu partout par les procureurs avides, les gouverneurs peu scrupuleux. Mais ils transmettaient ainsi les règles de leur art, leur sens de la beauté, la splendeur de leur culture, la fierté d'un passé consigné dans d'innombrables monuments, dans les bibliothèques nombreuses et riches, et surtout dans la tradition orale de quantité de versificateurs, sophistes, avocats, pédagogues, orateurs de tout genre, qui circulaient en trouvères, présidaient des salles de lecture, grimpaient sur les tribunes et les estrades, haranguaient les foules depuis les perrons des temples, étaient achetés à prix d'or par les riches familles romaines, pour que les « liberi » atteignent à leur tour cette distinction, cette élégance, où l'on croyait voir le bonheur.¹

Les Grecs cherchaient la Sagesse, et ils avaient une certaine sagesse. Certes, elle ne résolvait pas tout ; elle restait encore interdite devant l'horrible problème de la mort. Les philosophes avaient théoriquement résolu la question : la personne, l'âme, l'esprit ne pouvait être limité ni à la faiblesse, ni même à la beauté d'un corps de chair. Il y avait autre chose. D'autres expliquaient la mort par une sorte de jalousie des dieux : était-il admissible que les Immortels aient ainsi voué par caprice les hommes à la perte de la lumière et à l'ignominie du cadavre ? Ainsi la pensée grecque oscillait entre certaines intuitions sûres, portant sur cet idéal d'immortalité que tout homme porte en soi et les fables des poètes, les contes de la mythologie qui tentaient de donner une explication parabolique et figurative de cette grande déception de la mort... La tristesse résignée et paisible que les sculpteurs ont laissée sur les statues des vierges et des matrones, des mortelles et des déesses, n'est-elle pas un appel vers une révélation tout autre, vers ce qui ne peut être tout à fait oublié...²

Le monde grec était donc ouvert sur le Christ : comment pouvait-il en être autrement ? L'Esprit-Saint n'était-il pas au travail, confusément, sans doute, mais très réellement dans toutes les races et les civilisations ? « J'ai beaucoup de brebis qui ne sont pas de ce bercail, disait Jésus parlant au peuple d'Israël, et il faut que je les amène elles aussi, afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur » (Jn.10/6). L'Évangile nous présente l'intervention de ces Grecs, désireux de voir le Seigneur, et s'adressant à André et Philippe (Jn.12/20-25). Et c'est alors que Jésus fut saisi d'une vive émotion : lui, Verbe de Dieu, mesurait les richesses de cette vénérable civilisation, il voyait comment elle pourrait être transfigurée par la Vérité authentique, et en même temps il gémissait des limites dans lesquelles l'enfermait son Incarnation, non seulement dans une chair humaine, mais dans un hébreu, un Sémite, un habitant de Palestine, et il s'écria, prophétisant la moisson future : « Il faut que le grain de blé meure en terre, sinon il ne peut porter du fruit... »

Le Verbe de Dieu pouvait, certes, combler toute l'attente de l'âme grecque en quête de sagesse. Et nous pouvons extrapoler : il peut combler aussi l'attente de toutes les civilisations et de toutes les religions, de toutes les cultures. Il est le Roi et le Centre de tous les cœurs, qui ne trouveront leur repos qu'en lui, c'est en lui que tous les esprits trouveront leur lumière, tous les désirs leur accomplissement. Mais encore faut-il présenter le Christ dans toutes ses dimensions, et non pas un Christ mutilé, coupé en morceaux, par ceux qui ont cherché à adapter quelque point particulier de l'Évangile à tel ou tel peuple, à telle ou telle philosophie...

¹ - Le mot « heureux » en grec est « makarios », qui signifie « brillant, élégant ».

² - Le mot grec « Vérité » est « Alethéia » : (a privatif, lèthè, oublié) = ce qui n'est pas oublié.

C'est là ce qui firent malheureusement des prédicateurs qui ne manquaient pas de zèle, et qui, dès l'époque apostolique, voulaient accommoder l'Évangile à la psychologie du siècle, comprimer le Verbe de Vérité dans la raison et la logique, enfermer le Mystère dans les catégories charnelles, et devinrent de ce fait, les premiers « hérétiques » que l'Église dut renier, malgré leurs indiscutables vertus.¹

Il n'est pas inutile de rappeler certaines déviations de la doctrine, pour la bonne raison qu'elles demeurent aujourd'hui à l'état latent, et qu'elles sont même parfois exposées explicitement dans certaines sectes.

Il s'agissait évidemment d'éliminer ce qui était « choquant » dans l'Évangile, pour ne garder que ce qui est susceptible d'être accepté par les diverses religions et philosophies des hommes. Or, la première chose éminemment « choquante », n'est-ce pas justement la conception de Jésus. Né d'une vierge, conçu sans semence humaine, mais directement de l'Esprit de Dieu... Voilà qui est absolument opposé au « sens commun des nations », au comportement universel de tous les peuples ? Ne serait-il pas plus opportun - l'opportunisme et l'aggiornamento étaient déjà à la mode - de dire tout simplement que Jésus était le fruit d'une sainte union, celle de Joseph et de Marie, et que ce ne fut qu'au moment de son baptême qu'il fut rempli de l'Esprit-Saint, lequel s'est justement manifesté à cette occasion sous la forme d'une colombe ? Dès lors, ce Jésus de Nazareth, qui humainement avait déjà tant de talents et de génie a été animé par la Sagesse divine, se manifestant tout autant par la puissance de ses miracles que par la pertinence de sa parole et l'exactitude de ses prophéties. Mais lorsque Jésus, incompris et condamné, arrêté et crucifié mourut enfin sur la Croix, la Sagesse divine l'avait abandonné pour retourner dans les hauteurs et laisser entre les mains de ceux qui l'ensevelirent, cette dépouille qui avait servi pendant un temps de véhicule à la divinité et de truchement pour s'exprimer parmi nous...

Telle était la théorie baptisée « docétisme », qui sous des formes diverses et multiples, ne voulait retenir que ce qui était « normal », et « logique ». C'est toujours la même tendance qui pousse les négateurs, ou du moins ceux qui, sans nier carrément les Textes Sacrés, sont trop pusillanimes pour leur apporter un parfait consentement, un « amen » sans réticence. Autrefois, on argumentait par le moyen de la « philosophie », contre laquelle l'Apôtre nous met fortement en garde.² Aujourd'hui, c'est la science que l'on veut invoquer, non pas cette science véritable qui ne s'appuie que sur des évidences et des certitudes, mais cette science au rabais, ou précipitée, qui n'est encore qu'hypothétique, qui imagine ce qu'elle veut observer, et qui rejette les faits contraires à ses hypothèses. Nos exégètes rationalistes d'aujourd'hui éliminent le miracle en faisant appel à toutes sortes d'explications imaginaires : illusions collectives, hypnose, autosuggestion, etc... Et surtout, comme ils n'ont pas de documents étrangers aux Évangiles contemporains du Christ, - en auraient-ils, ils ne manqueraient pas de les contester - ils prétendent que le Christ, dans son histoire, est le fruit de la conscience chrétienne de ceux qui ont cru en son Nom !... Selon eux, c'est l'Église qui a fait le Christ, tout comme Moïse a fait Dieu. Tout cela est évidemment très contraire au témoignage des

¹ - Tels furent Valentin et Marcion, tel fut Cérinthe contre lequel, au témoignage de saint Irénée, saint Jean écrivit son Évangile. Cérinthe niait la conception virginale et spirituelle de Jésus.

² - Col.2/8s. Texte très important, valable de nos jours comme il l'était autrefois, à condition d'entendre par le mot « philosophie » dont se sert l'apôtre, toute connaissance humaine liée à l'ordre charnel, à l'esprit psychique.

Evangélistes, mais trouve un crédit certain chez quantité de gens hésitants et timides : l'Ennemi sait jouer à merveille avec ces « demi-affirmations », ces « lois du minimum », ¹ ces nuances, ces réticences, pour que la Personne de Jésus-Christ, voilée dans son enseignement, sa doctrine et son Mystère, devienne inopérante pour le Salut du Genre humain. Nous savons comment Jude et Pierre, dans leurs épîtres qui sont les dernières, ont fustigé définitivement et prophétiquement de telles dangereuses altérations des Evangiles (Jude, 2 Pe.ch.2 ; 3 Jn.).

Jude disait en effet, visant ceux qui niaient la conception virginale de Jésus :

« Car il s'est glissé parmi vous certains hommes qui depuis longtemps ont été marqués à l'avance pour cette sentence : ces impies travestissent en débauche la grâce de notre Dieu et renient notre seul Maître, notre Seigneur Jésus-Christ ».

Et plus loin, dans la même épître :

« Ceux-là aussi, en délire, souillent la chair, méprisent la Seigneurie... »

En effet, s'ils nient la conception spirituelle et virginale de Jésus, ils ne peuvent plus affirmer qu'il est Seigneur, qu'il est Fils de Dieu.

« ...blasphèment les gloires. »

Quelles sont ces gloires, sinon Joseph et Marie ? Oui, ce sont eux les gloires de l'humanité parce qu'ils ont rejoint exactement la Pensée du Père, et ont mérité la gloire qui est la récompense de la Foi (nous aurions là une confirmation scripturaire de l'Assomption de Marie et même de Joseph. Jude v.4-8. Voir les passages parallèles de la seconde épître de St Pierre, et notre commentaire de ces passages qui passent pour difficiles).

On ne peut nier que ce soit la philosophie grecque, une pensée apparemment très large, très modérée, très tolérante, qui a altéré ainsi l'Evangile en le réduisant à une simple « sagesse », en ramenant la Seigneur Jésus à des dimensions acceptables par tout homme. Le souci du syncrétisme religieux demeure encore, et se pare parfois du vêtement de l'œcuménisme, fort à la mode. Cependant, ceux qui agissent ainsi, et sans doute avec la meilleure intention du monde, passent à côté de la véritable Sagesse, qui aux yeux des Juifs était un scandale, et aux yeux des Grecs une folie.

Qui donc a connu le Christ ?

Saint Paul osait déclarer qu'il considérait toute connaissance comme du fumier vis-à-vis de la connaissance suréminente de Jésus-Christ (Phil.3/7s). Il a renoncé à tous les avantages qu'il possédait dans le judaïsme, il les considère désormais comme des inconvénients, en comparaison du mystère de Jésus-Christ. Nous regardons vers Paul, nous l'invoquons, lui, le docteur des Gentils, notre maître dans la foi. Nous jetons sur lui un regard d'envie, à la pensée qu'il a vu le Seigneur dans sa gloire. Mais cette vue, cette vision du Seigneur, fut pour lui une terrible épreuve, dont son aveuglement corporel n'était que l'aspect le plus extérieur. Car la vue de Jésus de Nazareth, le crucifié, parce qu'il

¹ - « Loi du minimum » : règle d'interprétation proposée par certains exégètes qui rejettent l'interprétation traditionnelle des Ecritures, telle qu'elle figure dans la Liturgie, selon la règle de la Foi, pour « abaisser la barrière », dans un souci apologétique, afin que l'Ecriture ne soit pas choquante pour les incroyants.

s'était prétendu fils de Dieu, dans la gloire du Père, l'obligeait à une démolition complète de ce qu'il croyait être le meilleur, pour la construction d'un édifice entièrement nouveau, dont la Loi, reçue aux pieds de Gamaliel, n'était qu'une pâle figure. Ce n'est pas sans un déchirement terrible qu'il a dû quitter le vêtement de sa justice dans l'observance de la Loi, dans laquelle il se confiait depuis si longtemps, pour revêtir cette autre Justice selon la Foi dans le Christ-Jésus. Il lui fallut de longues années de méditation et de prière, notamment dans les solitudes du désert de l'Arabie, pour enfin écrire un jour : « Ce n'est plus moi qui vis, désormais, c'est le Christ qui vit en moi... » et aussi : « Je puis tout en Celui qui me fortifie... » (Gal.2/10s). Que d'heures les chrétiens devraient passer à la lecture et à la méditation des écrits de saint Paul, pour le suivre dans ce chemin de la connaissance, de la « sur-connaissance », comme il le dit lui-même, de Jésus-Christ et de son Mystère ! Quel bien spirituel ils retireraient de ce travail d'âme ! Quelle foi, quelle espérance, quelle force, et finalement, quelle sanctification !...

Cependant saint Paul reste difficile, au témoignage même de saint Pierre (2 Pe.3/13-16). Pourquoi donc ? Il s'efforce cependant d'être simple, sans aucun doute, puisqu'il cherche à instruire et à convaincre des lecteurs qu'il appelle encore « charnels », qui sont encore « des petits enfants dans le Christ, qui en sont encore aux rudiments, alors qu'ils auraient dû passer maîtres depuis longtemps » (1 Cor.2/16s. Rom.7/1s. Hb.5/11s). Alors, pourquoi trouvons-nous ces textes difficiles ? Avons-nous perdu une clé ? Perdu le sens de la cohérence interne de la Foi ? Effectivement, tant que la Pensée de Dieu, fournie par sa sainte Révélation, n'est pas saisie dans son admirable simplicité, elle reste énigmatique, impénétrable, voire scandaleuse. N'est-ce pas justement la réalisation en chair et en os de cette Pensée de Dieu : le Verbe incarné, Jésus-Christ, qui a été rejeté par les « Princes de ce monde », parce qu'ils n'étaient pas encore dans la confiance de l'Esprit ? Ils étaient savants cependant, instruits des Ecritures ; ils étaient d'honnêtes gens, zélés et pieux, fanatiques même pour le Nom de Dieu. Jésus les connaît comme tels, lorsqu'il avertit ses apôtres des persécutions qu'ils auront à subir de leur part : « Viendra un temps où quiconque vous mettra à mort s'imaginera rendre un culte à Dieu. Ils agiront ainsi envers vous, parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi » (Jn.16/3).

Il nous faut donc accéder à ce niveau supérieur de la foi chrétienne, à ce sommet de la « montagne du Seigneur », à partir duquel seulement tout devient lumineux et évident. Alors oui, les sceaux qui ferment le Livre tombent, son Ecriture devient significative. Depuis ce point de convergence qu'est nécessairement un sommet, les passages qui paraissaient les plus difficiles deviennent justement les plus lumineux, et dès lors, les vérités chrétiennes ne sont plus un simple mémorial, mais une force constructive pour le Salut et le Royaume.

Or, nous sommes assurés que les Apôtres ont reçu cette suprême connaissance : de qui l'avaient-ils reçue ? De Jésus lui-même d'abord, dont ils avaient fait progressivement la découverte pendant sa vie publique, jusqu'au jour de son Ascension ; ensuite ils ont obtenu le secret qui explique Jésus, et notamment son triomphe sur la mort, par la bouche de la Vierge Marie, maîtresse de Vérité. En effet, si quelqu'un a connu le Christ, c'est bien Marie, sa mère ! C'est pourquoi à juste titre nous pouvons l'invoquer sous les vocables de « Reine et maîtresse des rachetés, Révélation des Apôtres, Reine des prophètes, Reine des confesseurs... et aussi Trône de la Sagesse, Miroir de Justice, Arche d'Alliance, Maison d'Or... »

Car si le Christ a découvert progressivement son origine céleste aux Apôtres pendant sa vie publique, jusqu'à ce moment décisif de la confession de saint Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant... », il est fort vraisemblable, et l'Évangile l'indique, que Jésus n'a pu parler du secret intime de sa Personne : sa conception virginale. Il appartenait à Marie d'en porter témoignage, vis-à-vis des disciples fidèles réunis au Cénacle, comme elle en avait porté témoignage d'abord auprès de Jésus lui-même. Si donc nous voulons aller au Christ et le connaître, il nous faut passer par Marie, tout comme les Apôtres. Demandons-lui humblement cette grâce de la foi parfaite, qu'elle fasse à notre cœur la suprême confiance de la Sagesse d'En Haut, afin que l'Esprit de Dieu nous donne par grâce cette « illumination » qui sera comme une fécondation céleste de notre intelligence pour qu'elle puisse concevoir la Vérité, comprendre la Pensée de Dieu, antérieure et postérieure à la faute, Alpha et Oméga, commencement et fin, Pensée au-dessous de laquelle gît encore la race d'Adam, sous les sentences de la mort.

C'est bien en effet cette illumination que recevaient les premiers chrétiens lors de leur Baptême, lorsque le témoignage apostolique les frappait dans toute sa force, alors qu'il n'était encore corrompu par aucune philosophie, aucune tradition, aucune institution humaine. C'est cette vue de foi qui soutenait les martyrs et les vierges des premiers temps, dont les noms figurent encore au Canon de la Messe, nous rappelant un idéal de Justice contre lequel les Enfers sont impuissants. C'est enfin cette illumination, cette science parfaite que les Apôtres avaient reçue du Seigneur, pendant les quarante jours qui suivirent sa Résurrection, lorsqu'il leur ouvrait l'intelligence des Écritures en s'entretenant avec eux du Royaume (Lc.2/45 ; Act.1/3).

Les Juifs cherchaient une Justice dans la Loi, sans voir que la Loi ne pouvait les tirer du péché. Les Grecs cherchaient une sagesse dans les traditions humaines, pour rationaliser l'état de l'homme et expliquer l'absurdité de la mort. Le Seigneur Jésus apporte la Justice parfaite qui transcende le monde de péché parce qu'il nous ramène à l'Alliance virginale première dont il est le premier-né, fruit béni. Et Jésus apporte aux Grecs non pas une explication de la mort, mais le triomphe sur la mort par sa Résurrection et ses promesses.

Et nous, que cherchons-nous en approchant du Seigneur ? Une doctrine sociale ? Une morale ? Un œcuménisme susceptible de rallier toutes les religions ? Nous pouvons trouver cela dans l'Évangile, car l'Évangile couronne tout ce qui est bon, juste et vrai. Jésus apporte cependant infiniment plus : il apporte le triomphe sur la mort. Ses promesses sont formelles et sa Résurrection en est la preuve. Le tout est de savoir si notre foi en Jésus atteindra le niveau de l'exactitude, de la perfection en surmontant ce que ni les Juifs ni les Grecs n'ont pu faire : en surmontant le scandale et la folie de la Croix.

- Fin du chapitre 9 -

Chapitre 10

La Croix

« Nous prêchons un Christ crucifié... »

La Croix est sans contredit le plus horrible instrument de supplice que l'homme ait inventé pour torturer sa propre chair. La Croix est l'épouvante et la terreur, celles que provoquent la haine, la cruauté, l'arbitraire, l'injustice ; celles qu'impose une société qui dévore les hommes : celles que les idoles exigent comme un culte. Qui saurait dire la douleur d'un crucifié, lequel est obligé de se soulever sur ses plaies vives pour ne pas mourir asphyxié. C'est pourquoi les soldats leur brisaient les jambes, ils abrégeaient ainsi leur torture. Qui pourrait dire l'opprobre de la croix, dressée aux portes des cités antiques, sur les amas d'immondices et de détritrus, alors que le condamné, hurlant sa douleur, était ridiculisé et outragé par les passants : l'esclave fugitif et criminel mourait d'un tel supplice, et éventuellement les bandits notoires, ou alors les dangereux conspirateurs contre l'Ordre de l'Etat !...

Quel fut le premier crucifié ? Quel fut l'inventeur de ce supplice ? Platon en parle déjà, au 5^{ème} siècle av. J.C. il est vrai que le gibet pouvait ne pas avoir la forme classique de la croix. Souvent, il n'était qu'un simple pieu (gr. stauron) sur lequel était empalé la malheureuse victime ; parfois une fourche à laquelle le misérable était suspendu par la nuque... et à vrai dire, si en terre de chrétienté on n'osa plus dresser des croix pour les suppliciés, la torture a pris, jusqu'à nos jours, tous les aspects possibles, tous les raffinements. Là aussi le progrès technique a été considérable ! Nous avons grand tort de jeter la pierre aux siècles ou aux millénaires qui nous ont précédés. Le nôtre n'a-t-il pas démontré – n'est-il pas prêt de le faire encore ? – que les royaumes de ce monde, qu'ils soient républicains ou nationaux socialistes, communistes ou démocrates, sont prodigieusement fertiles en ce genre d'inventions, car ils sont plus que jamais sous l'empire de l'inventeur de la mort.

Car en définitive, c'est Satan qui a inventé la croix. Il l'a dressée sur le monde comme une horrible dérision à la Face de Dieu. « Voici l'homme » (Jn.19/5)¹. « Voilà, s'écrie Satan à la face de Dieu, ce que j'ai fait de l'homme dans lequel tu voulais mettre ta Gloire ! Voilà ce qu'est devenu le visage et le corps où étaient gravées ton image et ta ressemblance ! Il n'est plus qu'un supplicié patibulaire, celui que tu voulais élever à ton bonheur céleste, celui dont tu voulais faire ton prêtre, ton ami, ton messenger, ton flambeau sur tout l'Univers matériel ! Tu l'avais créé incorruptible, voici ce qu'il est devenu ! » ... tel est l'outrage, tel est le blasphème de Satan : il vise Jésus mais il atteint la Trinité Sainte à travers des milliers, des millions peut-être – qui pourrait savoir ? – de ces hommes de douleur, que la superstition, le fanatisme, la politique, la religion surtout, ont désignés comme des boucs émissaires, comme des victimes nécessaires et méritées, comme des trouble-fête, comme des excréments d'une société moribonde et pourrie. Le bûcher, la guillotine, la chambre à gaz... ne sont que des aspects différents d'un même phénomène – phénomène humain ! – de purge et de vomissement. Une humanité cancéreuse cherche

¹ - Horrible dérision ! Pilate cherchait peut-être à apitoyer la foule, mais la vue du sang ne fit qu'exciter l'esprit de carnage.

à extraire et à extirper ses tumeurs, et ceux que les tribunaux déclarent coupables sont parfois plus innocents que leurs juges !

Ce n'est pas le Christianisme qui a inventé la croix, encore que la Croix soit devenue le signe du chrétien. C'est bien le péché : refus, révolte, aveuglement, dureté, cruauté, ignorance, mépris, terreur, honte, lâcheté, mensonge, outrage, sarcasme, ironie, méfiance, carnage... que sais-je ? Le péché a de multiples facettes : c'est lui qui a inventé et dressé la croix sur le monde, c'est lui qui en perpétue encore, sous des formes diverses, l'ignoble « liturgie » ; l'homme travaille avec une frénésie absurde à son propre supplice. L'avion de bombardement n'a-t-il pas une forme de croix, lorsqu'il survole les cités terrifiées par le tonnerre de ses moteurs, par les hurlements des sirènes ? Non seulement la violence aboutit à la croix : quelle que soit sa forme, mais aussi l'erreur inconsciente, la couardise veule, la pusillanimité opportuniste, la diplomatie mensongère, l'ambition des grands, la flagornerie des petits, et aussi la science et la technique sans conscience et sans âme. « Tout ce que l'on fait sans la foi, dit saint Paul, est péché » (Rom.14/23). Parole surprenante ! Elle choque tellement que les traducteurs n'ont pas osé la rendre telle qu'elle est !¹ Et c'est pourtant vrai : sans la lumière de la foi, l'homme pose n'importe quel acte au hasard, dans l'indétermination, dans l'imprécision, poussé par les impératifs irrationnels de la pression sociale. Il est semblable à un pilote d'avion qui chercherait à atterrir et qui le ferait n'importe où, sans avoir vérifié qu'il y a bien une piste d'atterrissage sous ses roues ! Il y a certes un coupable qui est « déjà jugé » (Jn.16/11) et qui porte la responsabilité fondamentale de tous les crimes de la terre, qu'ils soient légaux ou illégaux. Nous le connaissons, c'est notre véritable ennemi. Mais tous ceux qui se laissent mener, avec un aveuglement aussi généreux qu'il est épais, dans des aventures inqualifiables : usines et trafic d'armements, forces d'oppression, armées, techniques de mort... ont une naïveté aussi dangereuse que la clairvoyance diabolique de ceux qui font volontairement le mal, en suppôt de Satan, et qui tirent les ficelles de ce monde.

Pantins endormis : tels sont les hommes. Ils ne sont pas réveillés. Dans leur affreux cauchemar, ils s'agitent comme des somnambules, comme des hypnotisés ; générosité, ingéniosité, abnégation, dévouement même sont les moyens par lesquels ils fabriquent avec courage, obstination, persévérance, leurs propres instruments de supplices. Voyez cette foule qui se précipite en courant aussi bien au défilé militaire qu'au spectacle de l'échafaud ou de la fusillade ! Tout ce qui, de près ou de loin, évoque le sang versé, que ce soit la tragédie policière, ou le roulement du tambour, excite dans les sens dépravés de l'homme déchu, un désir de carnage, un plaisir carnassier : la bête meurtrière tapie et sournoise se réveille (Gen.4/7). Oui, c'est bien là ce que Dieu disait à Caïn pour le détourner de répandre le sang de son frère.

Qui donc réveillera l'homme ? Qui donc l'attachera à cette foi, à cette clairvoyance par lesquelles il s'interdira raisonnablement et logiquement tout ce qui peut nuire en quoi que ce soit au don précieux de la vie, et toute action qui peut être une offense, un outrage, une blessure, une injure à la Majesté divine présente en toutes ses œuvres ? Est-ce la Croix du Christ ? Les Apôtres l'espéraient : car elle leur avait appris le discernement fondamental. Malheureusement, le culte de la Croix, sur la terre de chrétienté, a souvent

¹ - On traduit le mot « pistis = foi » par « bonne foi ». Et l'on oublie ainsi que le péché est une offense à la Majesté divine et une transgression de la Loi de Dieu, même si le transgresseur n'a pas conscience du mal qu'il fait ! Il existe, et c'est pourquoi l'homme récolte ce qu'il sème, même si, inconsciemment, il a semé de la mauvaise graine. C'est là une grande justice de Dieu, sinon l'homme ne pourrait jamais se réveiller.

été détourné de son but, par une astuce extrêmement habile de l'Adversaire, de sorte que l'argumentation de l'Agneau immolé est passée bien au-dessus des cervelles ! Même la Croix est devenue une justification de divers masochismes ; refoulements, vengeances, effusion de sang... C'est la Croix qui présidait aux « autodafé » de la « sainte ! » Inquisition. Faut-il rappeler les fameuses « croisades » dont le nom est à lui seul particulièrement évocateur ? N'est-ce pas au Nom de la Croix du Christ que l'on allait répandre le sang des infidèles ?...

Il est donc urgent de revenir à la pensée des apôtres lorsqu'ils évoquaient, plutôt qu'ils n'exposaient, le Mystère, supposé connu, de l'immolation sacrificielle volontaire de Jésus sur la Croix.

La prédication de la Croix

Praedicare : mettre en avant. La procession chrétienne avance sous l'étendard de la Croix. Faisons abstraction, évidemment, de ces processions de la « Ligue » qui, au moment des guerres de religion, voulaient imposer un roi catholique à la France... Faisons abstraction des innombrables manifestations « religieuses », qui mettaient sous le signe de la Croix des ambitions bassement politiques ou militaires... Agissant ainsi, ces chrétiens n'avaient manifestement pas compris le sens du symbole sous lequel ils désiraient avant tout persévérer dans leur sécurité temporelle... Écoutons l'Apôtre, en ces temps où la Croix avait encore sa véritable signification, c'est-à-dire son horreur et son épouvante :

*« Mes frères, lorsque je suis venu chez vous, ce n'est pas avec une supériorité de langage ou de sagesse que je vous ai annoncé le témoignage de Dieu. En effet, j'ai jugé ne pas savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et celui-ci crucifié... »
(1 Cor.2/1-2).*

C'est choquant ! C'est repoussant même, que d'avoir ainsi à présenter comme héros, comme chef, comme roi, comme libérateur, comme souverain du peuple, comme Messie-Sauveur, un proscrit, un banni, un rejeté, un condamné, et finalement un crucifié ! Que s'est-il donc passé ? Qui a eu tort, qui a eu raison dans cette affaire ? Ce Jésus, par quelle sentence, par quel tribunal, a-t-il été amené à subir le supplice que la conscience universelle, que la cité policée, que l'Etat, que les magistrats officiels, que l'Ordre social et religieux appliquent aux derniers bandits, aux plus dangereux des énergumènes, aux dévoyés irrécupérables ?

« Mes frères, lorsque je suis venu chez vous... »

Nous comprenons l'angoisse de l'Apôtre porteur d'un tel message ! Il le dit plus loin, d'ailleurs, dans la même épître : « C'est dans la faiblesse, dans la crainte, dans un grand tremblement que je me suis présenté chez vous ». Paul, en effet, pouvait se demander comment il allait être reçu, si même il allait être accueilli : « C'est Jésus, un pauvre de Galilée, simple charpentier, crucifié aux portes de la ville de Jérusalem, condamné par le Sanhédrin, rejeté par les grands prêtres de ma nation, que je vous présente comme Messie-Sauveur » Qu'allait-on répondre à cela ? « Sa cause est jugée, qu'avons-nous à entendre davantage ? Ces officiels qui l'ont condamné, ont-ils reconnu qu'ils avaient fait erreur à son sujet ? Non pas ! Alors pourquoi revenir sur un procès mené solennellement et selon les formes, que Pilate d'ailleurs a confirmé avec l'assentiment de toute une foule ?... » Comprendons ici le grand tremblement de Paul, abordant ces Grecs qui

mettaient leur bonheur dans la beauté, l'élégance, la dignité, la parure ! Paul vient leur présenter un scandale, un outrage, une « démesure »¹ inouïe ! Ne va-t-il pas se faire moquer de lui avec son « crucifié » ?

Eh bien non ! Contrairement à ce que l'on pouvait attendre, Paul a été admis et accueilli à Corinthe ; alors qu'à Athènes, où, sur l'Agora, il avait proposé d'abord un « discours de sagesse », citant un poète grec, évoquant l'ordre du monde, flattant volontiers l'auditoire comme le voulait la rhétorique, il ne recueillit que des sarcasmes et des quolibets... sauf quelques exceptions.²

« Le témoignage de Dieu »

L'Apôtre ne se prêche pas lui-même ; il ne vient pas non plus enseigner une philosophie, il ne transmet pas un message humain, il n'est pas le représentant d'une école : il porte le témoignage de Dieu. Un témoignage infiniment plus grand que lui ! Il n'a pas à inventer quelque discours habile, mais simplement à transmettre ce qu'il a vu et entendu : l'histoire ; car, en définitive, l'histoire et elle seule, qui est le témoignage de Dieu, se suffit à elle-même. « Voilà ce qui s'est passé, voilà ce qui est arrivé... Que vous le croyiez ou non, c'est ainsi ». C'est pourquoi ceux qui veulent mettre en doute, en quoi que ce soit, la réalité historique des Ecritures, et tout spécialement des Evangiles, portent atteinte au témoignage de Dieu. Il ne peut y avoir de foi sans un objet de foi : et l'objet de la foi s'est manifesté dans une histoire réelle et objective.

Que cherchèrent les Apôtres au lendemain de l'Ascension, lorsqu'il leur fallut remplacer Judas ? Un philosophe ? Un orateur ? Un homme influent et riche ? Non pas, mais tout simplement un « témoin des faits », et de tous les faits qui s'étaient déroulés depuis le Baptême de Jean jusqu'à l'Ascension du Seigneur (Act.1/21-22). Cette disposition apostolique originelle, cette préoccupation fondamentale nous montre bien que c'est le « témoignage de Dieu » dans l'histoire qui compte avant tout ! Bien entendu, la leçon des faits pourra n'être pas comprise par tous : l'expérience démontre que la force des préjugés l'emporte en général sur l'évidence des faits. Il faut une grâce particulière pour accéder aux « gestes de Dieu ». Les ennemis de Jésus pouvaient parfaitement aller voir le tombeau vide et constater que le corps du crucifié n'était plus là. Cette absence à elle seule a convaincu saint Jean, alors que le témoignage apostolique appuyé par les miracles n'a pu convaincre les prêtres et les pharisiens.

Néanmoins, il n'y a pas de plus grande force démonstrative que celle de l'histoire : car elle est le témoignage de Dieu. Cela est vrai de toute l'histoire des nations, qui est le jugement de Dieu sur le péché : l'homme apprend à ses dépens que le mal dont il est victime provient d'une faute dont il est coupable. Mais il y a aussi une démonstration positive et directe de la Vérité : lorsque Dieu intervient personnellement au cours de l'histoire, qu'il le fasse par les prophètes, par son Fils, ou encore par le Saint-Esprit qui

¹ - Le mot « démesure » justement (ubris) était la caractéristique de ce qui était « inacceptable » pour les Grecs. Quoi de plus démesuré que la Croix ?

² - Act.17. Observez que Paul n'y parle pas de la Croix. Il parle seulement « d'un homme désigné par Dieu pour juger le monde avec justice, et Dieu l'a désigné en le ressuscitant d'entre les morts ». Là-dessus, les Grecs refusent d'entendre plus avant l'Apôtre. Il était capital de démontrer que ce mort-ressuscité avait été tué, avait été exécuté à la suite d'un témoignage qu'il avait porté sur son propre compte. Sinon la résurrection ne prouve rien du tout. Parmi les insultes que Paul reçoit à Athènes, les Actes ont retenu « spermatologue ».

assiste l'Eglise dans son témoignage. Mais si l'Eglise elle-même vient à douter de l'histoire dont elle est le fruit, on peut alors penser que la parole de notre Seigneur est sur le point de se réaliser : « Lorsque le Fils de l'Homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc.17/9).

Or le témoignage de Dieu est essentiellement dans la Croix : non pas certes dans l'accomplissement du supplice qui est l'invention du Diable, mais dans Celui qui fut cloué. « Je n'ai pas jugé savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié... »

« Que Jésus-Christ et Jésus crucifié... »

Paul savait assurément beaucoup d'autres choses ! Il l'a bien montré à Athènes devant l'Aéropage. On n'en finira jamais d'ajouter et de surajouter aux doctrines et aux philosophies. Mais à quoi bon ? Il faut toucher droit à l'essentiel, c'est-à-dire à la démonstration que Dieu nous a donnée par la Croix.

Démonstration ? Que vient faire ici ce mot ? La Croix démontrerait quelque chose ? Et quoi donc ? La Croix serait-elle un syllogisme et un raisonnement ? Elle s'adresse au cœur, aux entrailles, à la sensibilité, à l'émotion. C'est vrai : et souvent Dieu démontre d'abord ainsi ; celui qui n'est pas ému par le Mystère de la Croix, par les mains percées, par le côté ouvert, par le sang qui coule sous la couronne d'épines, par l'horrible supplice que le Seigneur a supporté pour nous et à notre place, comment pourrait-il ensuite comprendre ce que la Croix démontre ? C'est pourquoi la liturgie catholique insiste tant, pendant tout le temps de la Passion, sur l'évocation, sur le mémorial, et même sur le spectacle théâtral de cet événement que fut la crucifixion de Jésus. Il faut d'abord s'émouvoir et obtenir le don des larmes ; et l'on ne comprend qu'ensuite : là plus qu'ailleurs, il est une chose que l'on voit seulement avec des yeux qui ont pleuré.

« Deux rayons lui sortent des mains

« Là est caché sa force...(Cantique d'Habacuc)

Ces mains qui furent percées par les clous, et dont Thomas, contemplant les plaies, fut frappé de la lumière : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Il est vrai que, dans un premier mouvement, cette démonstration de la Croix fut si brutale, qu'elle provoqua un recul, un effroi, une désespérance, un terrible déchirement du cœur. Jésus savait qu'il en serait ainsi. Et c'est la raison pour laquelle une grande partie de l'Evangile, et l'on peut dire presque tout le temps que Jésus passa dans l'intimité avec ses Apôtres, fut consacré à cette instruction de la Croix.

En effet, Jésus d'abord se manifeste comme souverain Maître, non seulement dans l'enseignement mais dans son empire sur la nature. Et lorsque ses Apôtres, auditeurs de sa parole, témoins de ses miracles, commencent à percer le Mystère de sa Personne, Jésus se met à leur confier qu'il « faut que le Fils de l'homme soit livré aux païens pour être crucifié... »¹ Oui, c'est le lendemain même de la fameuse confession de saint Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant... » que Jésus prophétisa qu'il devrait souffrir

¹ - Voici les principales références : >Mt.16/21-23 ; Mc.8/31-35 ; Lc.9/22 ; Mt.17/22 ; Mc.9/30-32 ; Lc.9/43-45 ; Mt.20/17-19 ; Mc.10/32-34. Lc.18/31-34.

beaucoup à Jérusalem, de la part des Anciens, des scribes et des grands-prêtres.¹ Et nous savons alors quelle fut la réaction première de Pierre : « Ah ! Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi !... » Il ne fallut pas moins de la vision merveilleuse de la Transfiguration et du témoignage concordant de Moïse et d'Elie, pour reconforter les « colonnes » (Lc.9/28s. ; Gal.2/9) dans leur foi en Jésus ! Et encore ! Quelques semaines avant l'heure des ténèbres, alors qu'ils montaient ensemble à Jérusalem, les Apôtres furent atterrés lorsque Jésus revint sur cette même question, sur ce « scandale de la Croix » (Mt.20/17-19). Et lorsque les choses arrivèrent comme il l'avait dit, lorsque Pierre vit que Jésus était arrêté et comparaisait devant Caïphe, il renia... Lui qui pourtant disait, quelques heures auparavant : « Alors que tous t'abandonneraient, moi Seigneur, je ne t'abandonnerai pas ! » (Mt.26/33 et paral.) Pourquoi cette défection ? Pierre a-t-il manqué d'amour ? Non pas. De courage ? Peut-être... En fait, ce Jésus qui était frappé et humilié, lié et condamné, n'était plus, ne pouvait plus être à ses yeux le vrai Jésus, le Fils de Dieu ! L'idée que Pierre avait du Messie ne pouvait pas s'adapter, se réduire à cette image tragique et déplorable qu'il avait devant lui. Il lui semblait vivre un cauchemar insupportable : « Je ne connais pas cet homme !... » : cet homme n'est pas celui que je connais comme étant Jésus !...

Et pourtant si ! Bien sûr que si ! Ce Jésus condamné et qui, dans quelques heures va être suspendu à l'horrible gibet, aux portes de la ville, exclu de Jérusalem, de la sainte Sion, désigné au public comme le rebut du genre humain, ce Jésus est bien celui que Pierre a proclamé : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » ... (Mt.16/16).

Horrible scandale de la Croix ! Les disciples d'Emmaüs en étaient tellement attristés qu'ils renonçaient à leur engagement et rentraient chez eux. « Les Anciens et la Prêtres l'ont condamné... » Que faire maintenant ? Tout n'est-il pas terminé ? Et Thomas lui-même - avec quelques autres qui refusaient de croire malgré les témoignages concordants de leurs collègues et des femmes - n'était-il pas incrédule à force de tristesse et de découragement ? Sans aucun doute. Et c'est pourquoi pendant huit jours, il s'obstina : « Si je ne mets ma main dans la plaie de son côté... » (Jn.20/25) Et Jésus fut en quelque sorte obligé d'attendre un long délai de huit jours pour se manifester à Thomas ; il ne pouvait en effet faire irruption avec sa gloire resplendissante dans de si profondes ténèbres de désespoir sans briser l'équilibre psychologique de son disciple.²

¹ - Mt.ch.16 et paral. Que l'on songe à ce que représentaient les Anciens et l'autorité sacerdotale de Jérusalem pour les Juifs !

² - Il y a aussi une « grâce d'aveuglement » qui semble donnée aux disciples et surtout aux ennemis du Seigneur qui sont, quant aux premiers préparés à sa venue et aux autres privés de sa présence. Il faut que le Seigneur réchauffe le cœur de ses disciples, en marche avec eux vers Emmaüs, pour qu'il puisse enfin se faire connaître. Jésus n'apparaît pas dans sa gloire à ses ennemis : ils seraient terrassés et rendus fous. Les disciples du Seigneur étaient des hommes psychologiquement très solides pour avoir ainsi passés par le feu et par l'eau, dans la présence intime du Verbe fait chair ! Quelle liturgie a été la leur ! Et Paul, lui aussi, était remarquablement solide, si l'on en juge par la gravité et le poids de cette manifestation de gloire de Celui qu'il persécutait, qui avait été crucifié, et qu'il croyait mort et enterré ! L'effondrement physique qu'il connut alors, sa cécité de trois jours, sont la preuve de cet abatement, de ce désarroi intérieur dont il dût ensuite péniblement et lentement se relever, notamment pendant son séjour prolongé de trois ans dans le Désert d'Arabie (Gal.1/17-18).

Ainsi la présentation de la Croix, telle qu'elle fut faite aux disciples par l'histoire elle-même, puis la prédication de la Croix, telle qu'ils la firent comme témoins, provoque étonnement et scandale, de sorte que l'on est amené à conclure : « Mais enfin, c'est une véritable folie !... » Folie d'avoir crucifié le Sauveur ! Folie de son peuple qui n'a pas su reconnaître en Jésus celui qui était annoncé par les Prophètes ! Folie de Dieu qui a tant aimé le monde qu'il lui a livré son Fils, son Unique !...

Le discernement provoqué par la Croix

« C'était écrit ! » En effet, les Juifs ont appliqué à la lettre la vision du prophète David, telle qu'il nous l'a livrée dans son psaume (22 hb) : « Ils ont percé mes mains et mes pieds... ils ont hoché la tête devant lui en disant : « Que Dieu le sauve puisqu'il est son ami !... » Cependant, ils n'ont pas brisé ses os, alors que les deux malfaiteurs crucifiés à ses côtés ont eu les jambes brisées. Mais ils l'ont transpercé, comme le prophète Zacharie l'avait annoncé (Jn.19/36-37).

« C'était écrit ! » Etait-ce une fatalité ? Jésus lui-même ne semble-t-il pas le dire lorsqu'il déclare à Pierre, qui voudrait s'opposer par la force à ceux qui viennent arrêter son Maître : « ...Ne crois-tu pas que je pourrais prier mon Père qui m'enverrait immédiatement plus de douze légions d'anges ? Mais comment s'accompliront les Ecritures qui annoncent qu'il doit en être ainsi ? » De même aux disciples d'Emmaüs : « O que vous êtes peu clairvoyants ! Et que votre cœur est donc lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ainsi et qu'il entre dans sa gloire ? »

Cependant, ce n'était pas une fatalité : l'Ecriture avait parlé à l'avance en tenant compte de la liberté humaine. C'est en réalité dès le moment de la faute originelle, qui fut le mauvais choix de la créature, que le Créateur a pré-vu le scénario dramatique de son relèvement. Cependant le Père avait dit : « Peut-être respecteront-ils mon Fils ? », lorsqu'il l'envoya dans le monde, à la suite de nombreux Prophètes (Lc.20/13). C'est en raison du processus du péché que la Croix est devenue nécessaire : ainsi faut-il comprendre la prédiction prophétique du Serviteur souffrant, qu'on lit en particulier en Isaïe ch.53. Mais le prophète prend la précaution de dire : « Qui oserait croire ce que nous avons vu ? » Et effectivement, la chose est tellement « incroyable » que les Juifs, auteurs de ce drame, et qui par conséquent ne peuvent en nier l'objectivité historique, sont contraints, s'ils ne veulent pas être terrassés par la confusion, de dire que ce Jésus-là n'était pas le Messie, et que tout ce qu'il a réalisé des Ecritures dans sa vie, sa passion et sa mort, n'a été qu'une coïncidence fortuite...

« Ecrasés de confusion » : c'est bien cela en effet ! C'est cette confusion que Pierre provoqua dans son auditoire, au jour de la Pentecôte : « Jésus de Nazareth, homme accrédité par Dieu au milieu de vous par des signes, des miracles et des prodiges, comme vous le savez vous-mêmes... vous l'avez fait mourir en le crucifiant par la main des impies » (Act.2/22-23). Et plus loin, lorsque le miracle du boiteux remis sur pied a de nouveau rassemblé la foule : « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de vos Pères a glorifié son serviteur Jésus, que vous avez livré et que vous avez renié devant Pilate, alors qu'il était sur le point de le relâcher. Mais vous, vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez sollicité la grâce d'un meurtrier ! Vous avez fait mourir l'auteur de la vie...(Act.3/13-14).

Jésus-Christ le Juste, Jésus-Christ le Saint ! C'est lui que la conscience religieuse officielle du genre humain, l'autorité théologique en Israël, a condamné, renié et crucifié !

C'est aberrant ! Ceux qui passaient pour les plus justes des hommes, ceux qui professaient la plus pure des religions, qui adoraient le Dieu véritable, qui avaient reçu sa Parole et ses témoignages en confiance, ceux qui se glorifiaient de sa Loi et qui la pratiquaient jusqu'aux moindres détails, ceux-là ont condamné le Juste, et ont considéré dans un jugement solennel qu'il méritait la Croix ! Le supplice le plus horrible, le plus ignominieux n'était pas assez sinistre pour expier son crime... Quel crime ? Que s'est-il donc passé ?

Pierre et les Apôtres portent publiquement leur témoignage aux jours de Pentecôte, une fois que la liturgie pascale est achevée. Il parle non seulement de la Passion et de la Croix, mais surtout de la Résurrection et de l'Ascension : preuves manifestes et irréfutables de la Justice de Jésus. Alors, vont-ils être persuadés ? Vont-ils se frapper la poitrine et pleurer sur lui comme on pleure sur un fils unique ? Vont-ils tomber à genoux devant le Très-Haut pour solliciter sa miséricorde ? Vont-ils changer de camp ? Prendre le parti de Jésus ? Pourquoi pas, puisque la miséricorde leur est proposée :

« ... Je sais bien que vous avez agi par ignorance, poursuit saint Pierre, ainsi que vos magistrats, et Dieu a accompli ce qu'il avait prédit par la bouche des Prophètes, que son Christ souffrirait. Repentez-vous donc, et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés... » (Act.3/17-22) ¹

Se sont-ils repentis ? Ont-ils reconnu leur erreur ? Non pas ; un petit nombre seulement se tournent vers les Apôtres, se frappent la poitrine et demandent : « Que devons-nous faire ? » Ils leur proposent le Baptême en vue de la rémission des péchés, en leur disant : « Sauvez-vous, arrachez-vous à cette génération pécheresse ! » (Act.2/38-40).

Et ceux qui se sont ainsi repentis, ont été lavés dans les eaux du Baptême et ont constitué l'Eglise : ils ont adhéré au Crucifié, à sa Cause, à sa Personne, à ses Paroles. Ils ont quitté la ville, ils ont porté son opprobre aux portes de la cité. Situation extrêmement inconfortable : elle dégénéra très vite en persécution ouverte. La Synagogue a vomi l'Eglise... Drame pire peut-être que celui de la Croix. Car si la Résurrection de Jésus, si la prédication apostolique ne parvenait pas à convaincre le peuple Juif, comment les autres peuples de la terre allaient-ils être persuadés ? En effet, si les heureux héritiers des Prophètes, qui avaient reçu pendant des siècles la pédagogie de la Loi, ne veulent pas reconnaître leur propre Sauveur, comment sera-t-il reconnu par ceux qui n'ont reçu aucune préparation ?...

Telle est la pensée qui torturait Paul, lorsque, malgré les avertissements de l'Esprit-Saint, il s'obstinait à se rendre à Jérusalem pour y porter témoignage devant ceux de sa race (Act.ch.20-22). Sans doute les grands-prêtres et les pharisiens avaient pu négliger le témoignage de quelques Galiléens reconnus pour ses disciples, venus à Sion pour les fêtes de la Pâque. Mais ils ne pouvaient évincer le témoignage de l'ancien persécuteur de l'Eglise, ancien disciple de Gamaliel, en qui tout le Judaïsme avait mis son espérance, lorsqu'il prenait parti pour la lapidation d'Etienne ! Oui, c'est bien ce Saul-là, le même, qui revenait tout rayonnant de la gloire de Jésus de Nazareth par laquelle il avait été terrassé

¹ - On voit ici que Pierre flatte son auditoire, pour mieux les gagner sans doute : mauvais procédé. Car, en fait, les chefs, les magistrats, n'ont pas agi par ignorance : ils connaissaient les Ecritures mieux que quiconque, mais ils n'ont pas voulu acquiescé à ce qu'elles annonçaient et qui était manifeste en Jésus.

et relevé. Nous savons, hélas, que le témoignage de Paul ne servit à rien. Bien au contraire ! Il ne fit que durcir une situation désespérée. Et ce fut Paul qui paya ce témoignage par plusieurs années de captivité : captivité, d'ailleurs, qui le mit à l'abri d'une colère implacable !

Pourquoi cet aveuglement, pourquoi cet endurcissement, pourquoi, finalement, la Croix pour le Fils de Dieu ? Quel mal a-t-il fait ? Aucun : « Je ne trouve aucun motif de condamnation en cet homme ! » Ils ne purent trouver de témoin à charge... Il n'a rien fait, sinon du bien. « Vous avez vu beaucoup de miracles de la part de mon Père, pour lequel me lapidez-vous ? (Jn.10/32). Ainsi la condamnation de Jésus, et ensuite l'obstination du peuple juif à rejeter ses disciples, sont une monstrueuse absurdité... à moins que Jésus ne soit vraiment un blasphémateur en se proclamant Fils de Dieu...

Car ne l'oublions pas, c'est là le point essentiel : la Croix ne s'est pas dressée au hasard, elle n'a pas surgi de terre, elle n'a pas poussé sur le tas de fumier du péché humain comme un champignon insolite ! Elle est le résultat d'un jugement et d'une condamnation portés légalement et officiellement. Et c'est ce que beaucoup de chrétiens oublient. La Croix est la conséquence logique et brutale d'une certaine théologie, d'un ordre sacerdotal et sacrificateur, d'une politique qui gouverne ce monde-ci. Il y a un motif précis et pertinent de la Croix, un seul motif : celui que le Grand-Prêtre proposa à toute l'assemblée du Sanhédrin, lorsqu'il s'écria : « Qu'avons-nous besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème ? Que vous en semble ? » Et tous crièrent : « Il mérite la mort ». ¹

Il a « blasphémé » ! A la question de Caïphe : « Es-tu le fils du Dieu vivant ? », il a acquiescé : « Tu l'as dit ! ». Voilà le blasphème !

Dès lors, les choses sont claires : si nous croyons que Jésus est Fils de Dieu, nous devons passer nécessairement du côté de sa Croix. Mais si nous hésitons sur ce point, si nous doutons de sa filiation divine, nous devons, dans l'optique de la théologie juive, et d'accord avec les grands-prêtres de l'Ancienne Loi, souscrire à la condamnation de Jésus, applaudir à leur décision, approuver entièrement leur sentence, car il est tout à fait exact qu'un homme que se prétend fils de Dieu, et égal à Dieu, mérite la mort, aux termes mêmes de la Loi. « Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te lapidons, disaient les Juifs, mais pour un blasphème : étant homme, tu te fais égal à Dieu » (Jn.10). Ils étaient parfaitement capables de reconnaître toutes les capacités et les vertus de Jésus ; ils en

¹ - Il faut relire en effet non seulement les textes qui nous rapportent la condamnation proprement dite de Jésus, mais aussi toutes les oppositions qu'il subit de la part des Autorités (Mc.14/53-63 et paral. ; Jn. Ch.7-10+ les controverses qui se déroulèrent pendant la semaine sainte à Jérusalem : Mt.ch.22-25 et paral.). Il est indispensable de saisir la leçon des faits, à travers les textes qui nous les rapportent objectivement. Certains exégètes ont prétendu que les Evangélistes avaient voulu démontrer que Jésus était « juste », c'est vrai, mais ce n'est pas suffisant ; les Evangélistes affirment et démontrent que Jésus est fils de Dieu, et cela dès le moment de sa conception spirituelle et virginale ; c'est sur le point central de sa filiation divine que Jésus fut condamné, et encourut la mort réservée aux blasphémateurs. Il aurait dû d'ailleurs être lapidé, mais comme les Juifs n'avaient plus le droit d'exécuter des peines capitales – en fait ils ne s'en privaient pas (voyez Etienne) – ils l'abandonnèrent à Pilate, (pour faire retomber sur les Romains l'exécution). A vrai dire il faut établir l'équation : justice de Jésus = filiation divine.

étaient séduits, quoiqu'ils s'en défendissent, ils étaient béats devant sa grâce et sa vérité. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » avouaient ceux-mêmes qui avaient été envoyés pour l'arrêter. Dans les dernières controverses de sa vie publique, ils furent obligés de reconnaître la splendeur de son raisonnement, sa connaissance éminente des Ecritures, et l'éclat incomparable de son intelligence. « Ils mettaient leur main sur leur bouche et personne n'osait plus l'interroger... » (Mt.ch.21/27, 31-32, 42-43 ; 22/22-23, 46). Certes, ils étaient fiers d'un tel homme, qu'un tel homme fût de leur race ! Et il faut admettre en toute sincérité que c'est avec un certain déchirement de cœur – et non seulement de vêtements – qu'ils furent en quelque sorte poussés à condamner le Seigneur Jésus. Quel dommage qu'un tel prophète ait osé s'égalier à Dieu ! Où peut conduire l'orgueil?... Jusqu'à quel point de séduction diabolique!... Voilà ce que pensaient ses ennemis, dans la logique charnelle de leur foi ! (Jn.8/48, 10/20 ; Mt.12/24 + paral., etc...)

Il y a donc une « logique de la chair » qui exclut entièrement celle de l'Esprit. Et cela n'est pas un théorème affirmé dans l'abstrait, mais c'est l'histoire elle-même en son point culminant, en son point de convergence sur la Croix de Jésus-Christ. Depuis que l'homme a choisi au Paradis Terrestre, la voie charnelle qui exclut, de la génération, l'Esprit vivifiant, tout un style de vie, toute une psychologie, toute une politique, toute une religion s'est établie sur la Terre, en se diversifiant dans des formes multiples, mais en gardant toujours la même composante fondamentale : celle de la reproduction charnelle identique à celle des primates et des autres mammifères. C'est en fonction de cette reproduction charnelle que se sont établies les lois des familles, des tribus, des nations et des empires, et même les successions sacerdotales dans les familles honorées du Sacerdoce. Et voici que Jésus, qui se dit fils de Dieu, qui le manifeste, qui le prouve, qui suscite un enthousiasme formidable, qui parle au Nom du Père, qui annonce le Salut et le Royaume de Dieu, vient brutalement contester tout ce qui faisait la gloire patriarcale de son peuple !

C'est donc la logique de la chair qui a dressé la Croix du Seigneur, logique qui était authentifiée par la Loi, « force du péché », et représentée par les autorités officielles de ce monde : les prêtres juifs, Pilate, Hérode, les Anciens et les scribes. Mais en définitive, l'inspirateur de cette logique, quel est-il ? Dénonçons-le ouvertement : c'est le vieux Serpent, toujours le même, qui savait pertinemment que si Jésus était admis, non seulement dans son enseignement moral, mais dans sa Personne, dans sa dignité de fils de Dieu, son empire sur les Royaumes de ce monde était terminé. Il fallait donc que le Prince de ce monde, que le Prince des ténèbres poussât les meilleurs des hommes à rejeter Celui qui lui écrasait la tête dès le moment de sa conception spirituelle et virginale.

Certes, le combat de la Passion fut une lutte de races : celle dont nous sommes encore charnellement issus, celle du vieil Adam, celle du vieil homme, qui s'est dressée contre le Premier-né d'une race nouvelle qui, par sa génération même, conditionne la créature à une destinée divine, celle que le Père avait prévue de toute éternité pour nous faire participer à sa gloire!... Mais, sous cette lutte de races, qui fut, comme nous le savons, inexpiable jusqu'à ce que le Christ fût crucifié, qu'il ait perdu tout son sang, qu'il ait le cœur transpercé, qu'il fût mis au tombeau, que la pierre en fût scellée et qu'il fût gardé par les soldats... cette lutte de races qui est, humainement parlant, une victoire rapide, complète, menée de main de maître en quelques heures, comment ne pas voir la puissance séductrice et aveuglante de l'Adversaire ? C'est bien d'ailleurs ce que Jésus disait, juste avant de souffrir : « Le Prince de ce monde vient!... » et il ne disait pas cela sans frémir!...

*« Et lorsque, enfin, nous te verrons
« dans ta clarté, Seigneur,
« nous comprendrons la Croix ! (Cantique de J.Gelineau S.J.)*

C'est là le chant très beau d'un poète moderne. Mais sans attendre de voir le Seigneur dans sa gloire, il est heureusement possible, de manière à ce que nous soyons trouvés dignes de voir la Face du Seigneur, de comprendre dès maintenant le Mystère de la Croix ! Sans doute, nous ne pourrons jamais en sonder le témoignage d'amour immense ! Le ciel dans son entier et dans son éternité, sera en adoration devant l'Agneau immolé.¹ Mais dès ici bas, nous saisissons à quel discernement prodigieux la Croix nous oblige, comment elle nous contraint à changer de camp et de direction, comment elle barre la route à une humanité qui s'en allait joyeusement, avec les fastes toujours renouvelées de l'idolâtrie, à la perdition !... Oui, la Croix nous oblige à tout remettre en question : non seulement une vie « morale », pour les pécheurs qui ont besoin de repentance, mais l'ordre même de la vie terrestre, pour les justes qui s'imaginent n'avoir aucun besoin de pénitence !

En effet, c'est ce que saint Pierre et les autres Apôtres répétaient à satiété, dès le jour de la Pentecôte, à tous ces « justes » qui furent frappés de confusion devant la démonstration de la Croix : « Sauvez-vous de cette génération pervertie » (Act.2/40). Nous comprenons ce que signifiait cette sensation d'écrasement que subissait Notre Seigneur, lorsqu'il gémissait au milieu de ses contemporains : « Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ? » (Mt.17/17 + paral.) C'est ici le Verbe de Dieu qui parle, pour qui, certes, mille ans sont comme un jour, et dont les pensées demeurent éternellement ! Jésus prévoyait, certes, qu'avant la restauration universelle de toutes choses dans la Justice et la Vérité, « le Fils de l'homme devait être rejeté par cette génération ». ² Il visait sans doute les hommes de son temps, mais ceux-ci n'étaient pas inférieurs aux autres hommes, ni à ceux qui suivirent ni à ceux d'aujourd'hui, puisque toute l'humanité est bien sous le signe de la génération animale, dont les fruits multipliés deviennent de plus en plus déficients...

Voilà donc à quel discernement le Mystère de la Croix nous amène : il nous persuade du péché, non pas d'un péché moral seulement, d'une désobéissance formelle à quelque loi positive, mais d'un péché de nature, d'une tare ontologique ! La mort ne nous en avait pas persuadés ! Certes non ! Puisque la plupart des hommes d'aujourd'hui même chrétiens, s'imaginent que la mort est naturelle. Mais la démonstration que nous donne le Verbe de Vérité, devenu par nous et pour nous Agneau immolé par les sacrificateurs d'Israël, nous persuade cette fois que la mort qu'il a voulue subir n'est que la conséquence rigoureusement logique et biologiquement nécessaire d'une grave offense faite à la majesté divine, la Trinité incomparable, dont nous avons négligé héréditairement et « religieusement », la merveilleuse et simple proposition !

¹ - Apoc. 5/7,8,12,13 ; 6/1,16 ; 7/9,10,14,17 ; 12/11 ; 13/8 ; 14/1,4,10 ; 15/3 ; 17/14 ; 19/7,9 ; 21/9,14,22,23,27 ; 22/1,3,14.

² - Lc.17/25. Le texte est en relation avec le retour du Fils de l'homme, évoqué dans le v.2 précédent. Ce qui montre avec évidence que le mot « génération » employé par Jésus, dépasse de loin ses seuls contemporains.

La Croix expiatrice

*« Voici l'Agneau de Dieu
« Voici celui qui enlève le péché du monde... »*

paroles incomparables d'une simplicité toute divine, que la liturgie ne cessera de dire à la Gloire de Jésus, non seulement pendant le temps, mais pendant l'éternité.

Car si la mort est et demeure le juste châtement de la transgression, quel est l'homme qui, en mourant, sait exactement pourquoi il meurt ? Quel est l'homme capable d'assumer sa mort dans une parfaite clairvoyance ? Quel est l'agonisant, qui n'a plus que le souffle à perdre, qui sait qu'en fermant les yeux à la lumière de ce monde, il quitte une véritable parodie, une odieuse caricature de ce que Dieu avait rêvé, et que le péché a défiguré, diminué, mutilé et dévalorisé, désacralisé ? Certes, il y a un abîme entre la mort du juste et la mort du pécheur. Mais un seul pouvait mesurer la gravité de l'offense faite à Dieu le Père, par le fait que l'homme ait voulu usurper la Paternité ! Cet homme était justement le Fils de l'Homme ! Et voici pourquoi lui seul, Grand Prêtre selon l'Ordre de Melchisédech, pouvait, en s'offrant lui-même dans une super-conscience de ce qu'est la Justice, expier la transgression des origines et de toute l'histoire, qui provoque si justement la colère de Dieu sur tout le genre humain.

Seul lui pouvait prier le Père en disant : « Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » ; lui, savait ce qu'il faisait, acceptant d'offrir sa vie avec le pouvoir de la reprendre (Jn.10/18). Et c'est ainsi qu'il accomplissait la prophétie du Serviteur souffrant qu'Isaïe avait si clairement annoncée :

*« Qui a cru ce que nous avons entendu ?
« Et la génération de Yahvé, à qui a-t-elle été révélée ? (Is.53)*

Les traducteurs hésitent ici sur le mot « génération ». Nous comprenons bien qu'il faut traduire le mot hébreu par « génération », ou mieux « action d'engendrer », et non par « bras » qui est ici un euphémisme.

*« Il s'est élevé devant lui comme un frêle arbrisseau,
« comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée...*

Nous comprenons en effet que cette terre désolée et desséchée n'est autre que la race d'Adam qui ne portait aucun fruit de justice capable de demeurer éternellement. Tout était voué à la mort et à la destruction.

*« Il n'avait ni forme ni beauté pour attirer nos regards,
« ni apparence pour exciter notre amour !*

Effectivement, ce sont bien des cris de haine, des insultes, des sarcasmes et des quolibets qui s'acharnaient sur Jésus lors de sa Passion et de sa crucifixion ! Et cependant c'était le plus beau des enfants des hommes qui se trouvait ainsi défiguré par les coups et les supplices !

*« Il était méprisé et abandonné des hommes
« homme des douleurs et familier de la souffrance !
« Comme un objet devant lequel on se voile la face,*

« en butte au mépris, nous n'en faisons aucun cas...

C'est bien ce que nous rapporte l'Évangile : il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais il faut reconnaître, hélas, que les faits de la Passion et de la Résurrection du Seigneur ne sont pas encore montés au niveau de la conscience humaine ! Certes, les chrétiens en sont en principe informés. Mais combien peu ont pris vraiment en considération la mort du Juste !

*« Vraiment c'était nos maladies qu'il portait,
« et nos douleurs dont il s'était chargé.
« Et nous, nous le regardions comme puni,
« frappé de Dieu et humilié...*

Tel est bien en effet l'aveuglement provoqué par l'Ange des ténèbres, dans la conscience humaine, même celle des meilleurs hommes ! La conscience chrétienne confesse que Jésus était innocent de tout crime qui méritât la mort – même Pilate le reconnaissait ! – mais elle ne connaît pas encore la véritable Justice ontologique du Fils !

*« Mais il a été transpercé à cause de nos péchés
« broyé à cause de nos iniquités.
« Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui,
« et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.*

En effet, il ne saurait y avoir de paix si la sentence originelle : « Tu mourras de mort » n'est pas pleinement et consciemment assumée. Nous subissons la sentence, Jésus l'a assumée. Prenons donc la Parole prophétique dans toute sa force : nous sommes réellement guéris et sauvés par le sang de l'Agneau. Nous sommes passés déjà de la mort à la vie : c'est ce que nous verrons dans le prochain chapitre.

*« Nous étions tous errants comme des brebis,
« chacun suivait sa propre voie !
« Et Yahvé a fait retomber sur lui
« l'iniquité de nous tous.*

*« On le maltraite, il se soumet, il n'ouvre pas la bouche,
« semblable à l'agneau qu'on mène à la boucherie,
« à la brebis muette devant ceux qui la tondent,
« il n'ouvre pas la bouche.*

En effet, Jésus se taisait devant les accusations mensongères portées contre lui. A quoi bon parler lorsque toute parole est devenue impuissante sur des oreilles obstinément fermées ? Leurs yeux étaient aveuglés, leur cœur endurci... La logique de la chair est impénétrable à la logique de l'Esprit !

*« ... lui qui a pratiqué la non-violence
« il ne s'est pas trouvé de fraude en sa bouche.
« Ce qui a plu à Yahvé, c'est que, broyé par la souffrance,
« il a offert sa vie en sacrifice expiatoire.¹*

¹ - Nous suivons ici le texte hébreu qui est en général escamoté par les traducteurs. Il n'a pas plu à Dieu d'humilier son Fils, mais il lui a plu, qu'au milieu de ses humiliations, son Fils ait

Et le prophète envisage la restauration qui suivra ce Sacrifice qui domine l'histoire :

*« Il verra une postérité, il prolongera ses jours,
« et le dessein de Yahvé prospérera en ses mains,
« à cause des souffrances de son âme,
« il verra et se rassasiera.*

*« Par sa connaissance, le Juste, mon serviteur,
« justifiera beaucoup d'hommes,
« Et lui-même se chargera de leurs iniquités.*

Sa connaissance : la connaissance éminente que Jésus-Christ a de son Père, de toute bonté et de toute tendresse, de toute miséricorde et de tout amour. Le peuple périssait faute de connaissance, et voici que par la connaissance de Dieu, que nous avons par Jésus-Christ, nous sommes vivifiés. Notons ici que le texte prophétique porte le mot « Juste » que Pierre redira à la Pentecôte : « Vous avez crucifié le Juste ».

*« C'est pourquoi je lui donnerai sa part parmi les grands,
« il partagera le butin des forts.
« Parce qu'il a livré son âme à la mort,
« et qu'il a été compté parmi les malfaiteurs,
« et lui-même a porté la faute de la multitude,
« et il intercèdera pour les pécheurs.*

La Croix : quel mystère ! Sera-t-il toujours impénétrable ? Non pas : nous avons l'intelligence de ce Mystère dans la mesure où nous comprenons que Dieu est Amour et qu'il n'est qu'Amour, et qu'il ne peut se manifester autrement que par l'Amour. Dans un monde de haine et de refus, l'amour est nécessairement crucifié et rejeté. Il faut que la conscience humaine comprenne ce Mystère de la Croix pour que le retour du Seigneur soit possible et que soit inauguré le Royaume. C'est bien en effet ce que dit saint Pierre :

« Repentez-vous donc et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés ; de façon que des temps de rafraîchissement viennent d'auprès du Seigneur, et qu'il envoie le Christ qui vous a été destiné, Jésus, que le ciel doit recevoir jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses, dont Dieu autrefois a parlé par la bouche des prophètes... (Act.3/19-21).

Jusqu'où ira donc notre « repentir » ? Jusqu'à quelle profondeur doit descendre notre « conversion » ? Je ne vois pas d'autre moyen de retrouver cette juste relation avec Dieu, notre Créateur, qui a bien voulu nous adopter comme fils, que celui dont Marie, avant même la manifestation du Premier-né en Israël, nous a donné l'exemple.

Si la conscience chrétienne, en effet, épouse la foi de Marie, elle entrera, comme elle est entrée la première, dans les vues de Dieu. La génération cessera d'être adultère, pécheresse et perversie - puisque ce sont là les mots de l'Écriture – et nous nous trouverons enfin d'accord avec ce Jésus qui est le Fils de l'Homme, parce que fils de vierge et fils de Dieu.

persévéré totalement dans son Dessein d'amour et de miséricorde, et qu'il ait offert sa vie en expiation.

Tout n'était-il pas divinement simple dans ce dialogue de l'humble vierge de Nazareth avec l'Ange Gabriel ? Et la pensée de Dieu sur la nature humaine, telle que nous la voyons réalisée en sa source, à son origine, dans la conception de Jésus, pouvait-elle être autre que divinement simple ?

Si donc, nous, fils d'Adam, nous sommes invités à changer de race, acceptons de mourir avec le Christ, pour obtenir dès maintenant la Justification et la Grâce de Dieu : ce que nous faisons dans la liturgie pascale. Puissent les symboles traditionnels opérer en nous un tel renouvellement de pensée et de sentiments que les promesses de Jésus se réalisent enfin !

« Prie pour nous, sainte Mère de Dieu !

« Afin que nous devenions dignes de réaliser les promesses du Christ !

- Fin du chapitre 10 -

Chapitre 11

La Liturgie Pascale

La véritable liturgie n'est autre que l'Histoire. Le Chorège en est Dieu lui-même. Les faits, les événements auxquels nous sommes amenés à participer à la fois comme acteurs et comme spectateurs sont le meilleur théâtre par lequel nous sommes invités à comprendre la pensée de Celui qui est à la fois l'Auteur et le Metteur en scène. C'est ainsi que Jésus disait à ses disciples :

*« Heureux êtes-vous de voir ce que vous voyez,
« et d'entendre ce que vous entendez !
« Que de rois et de prophètes ont désiré voir un seul des jours du Fils de l'Homme,
« et ils n'en ont vu aucun !... (Lc.10/23-24 + paral.)*

Jamais nos cérémonies, nos « mystères de la Passion », nos oratorios, nos messes, nos assemblées liturgiques ne pourront restaurer la crudité parlante des faits ! Le mémorial de l'Eglise se perpétuera ainsi dans le sillage de cette véritable Pâque que fut le « passage du Seigneur » jusqu'à son retour ; le mémorial représente – rend présent – à toutes les époques du temps, ce qui fut une démonstration, sur le moment trop rapide et trop éblouissante, pour que la conscience humaine ait pu être ébranlée jusqu'en ses profondeurs. Le prophète Jérémie prévoyait ce retard inévitable, lorsqu'il disait : « C'est dans les derniers jours que vous comprendrez cela ! » (Jér.23/20). Et comme justement nous arrivons aux derniers jours, il est urgent de prendre conscience d'une manière aussi claire que possible de ce Mystère Pascal qui est au centre de notre Foi.

Le Mystère Pascal

Pâques est la plus grande fête de l'année, sans contredit. Elle est annoncée par le temps de la Septuagésime, le Carême, les deux semaines de la Passion. Elle est prolongée par toute une octave de joie débordante, qui se répercute pendant tout le Temps Pascal jusqu'à la Pentecôte. Chaque année, l'Esprit-Saint remet sous nos yeux, propose à notre méditation les mêmes événements, et les mêmes textes qui les rapportent et les expliquent, jusqu'au jour où cette répétition inlassable ouvrira notre intelligence et réchauffera notre cœur. Malheureusement, peu de chrétiens sont disponibles à cette invitation de l'Esprit-Saint qui retentit dans leur âme, et plus encore au cœur même de l'Eglise. « Plus personne ne vient aux fêtes », soupirait déjà le prophète, et la chose est encore vraie de notre temps. Nous passons sans cesse à côté de l'essentiel, et c'est pourquoi nous demeurons incapables encore d'accompagner le Seigneur dans son prodigieux passage de la mort à la vie. « Pour l'instant, vous ne pouvez pas encore me suivre », dit Jésus à ses Apôtres, la veille de sa Passion.

Le mot « Pâque », en effet, signifie « passage », « traversée ». Mille quatre cents ans à l'avance, Moïse avait préparé le peuple de Dieu en lui faisant jouer en quelque sorte un drame significatif de ce qui allait arriver plus tard. Sur l'ordre d'En Haut, il organise la Pâque du peuple juif, c'est-à-dire son « passage » de la maison de servitude à la terre de liberté. Le Pharaon refuse de se rendre aux vues de Dieu exprimées par le prophète ; il ne desserre les liens que lorsqu'il est frappé en son premier-né. Mais aussitôt, il se repent d'avoir cédé, il poursuit les Hébreux et les atteint alors qu'ils « passent », qu'ils « traversent » la Mer Rouge, dont les flots « se sont dressés pareils à une digue ». Sa

témérité le perd : il se précipite avec sa cavalerie sur le fond asséché de la mer, mais les eaux se referment sur lui, l'engloutissent avec ses troupes. Et les Hébreux, parvenant sur l'autre rive, entonnent le Cantique de la délivrance.

Cependant, la Terre promise n'est pas atteinte pour autant !¹ Car c'est à l'intérieur même du peuple que vont désormais surgir les principaux obstacles : on ne transforme pas instantanément des esclaves en hommes libres. La séduction des dieux de l'Égypte demeure inscrite dans les cœurs et les consciences : il n'est pas facile de l'extirper. C'est pourquoi la Pâque se prolongera pendant un séjour de quarante années au Désert, pendant lesquelles Moïse et les Anciens, Aaron et les prêtres, s'efforceront d'attacher la seconde génération à Yahvé, le Dieu unique, dont les manifestations spectaculaires et les interventions évidentes finiront par dissiper les ténèbres du vieux polythéisme et par enraciner dans le cœur des Hébreux – au nom du genre humain – la foi en un seul Dieu.

Cette étape dans l'éducation de la conscience de l'homme, de son cœur et de son intelligence, est loin d'être terminée lorsque le peuple élu atteint les frontières de Palestine ! La mentalité et la conduite restent tributaires du péché. En effet, toute l'histoire d'Israël, depuis Josué jusqu'à Malachie, depuis les débuts de Samuel jusqu'au dernier des Prophètes, n'est hélas qu'une suite de guerres, de violences, d'outrages, de trahisons, de retour à des idoles de néant, et finalement de catastrophes, comme la déportation de Babylone, et la ruine de Jérusalem !

Qu'elle est donc lente et difficile la marche vers la Rédemption ! Cependant, malgré ses malheurs et ses infidélités continuelles, le mémorial ne sera pas perdu ; il subsiste encore aujourd'hui. Chaque année les Hébreux renouvellent la Pâque, ils immolent l'agneau ou le chevreau rituel, un par famille, pour en manger la chair rôtie au feu, sans en briser les os. A la fête des Tentés, ils se rappellent leur long séjour au désert, lorsque leurs pères, allaient de campement en campement, nourris par la manne, abreuvés par l'eau du Rocher, sous la férule de Moïse. Tout le peuple élu, toute la race d'Abraham s'instruit encore de ces événements vieux de plus de trois mille ans, et nous chrétiens, nous nous en instruisons aussi, puisque notre liturgie nous rappelle l'Agneau Pascal, le passage de la Mer Rouge, la marche dans le désert...

Cependant, pour nous chrétiens, « la Pâque, c'est le Christ immolé », dont l'agneau n'était que le symbole. Par lui et en lui, les événements anciens prennent un sens tout autre. Les rites que les Hébreux observent s'éclairent par sa lumière. Il n'y a plus, certes, de déplacement local, de longue marche dans le désert ; le pharaon n'est plus qu'un personnage historique et, depuis longtemps, les eaux de la Mer Rouge retenues par la verge de Moïse, ont rejoint leurs paisibles rivages. Des vagues viennent y mourir sur le sable comme celles de toutes les mers du monde. Dieu ne jouera pas deux fois cette épopée que les textes et les rites suffisent à évoquer pour tout homme intelligent et qui veut comprendre.²

¹ - Nous tenons fermement que les événements se sont produits tels qu'ils nous sont racontés dans les Ecritures, que Dieu intervint alors personnellement, non pas par les « causes secondes », comme il le fait toujours, mais par de grands prodiges et des miracles éclatants qui ne peuvent être ramenés à des phénomènes naturels. Cela pour l'éducation de son peuple.

² - « intelligent » : je parle ici d'intelligence spirituelle, don de l'Esprit-Saint, qui peut être accordé aux gens les plus simples et les moins cultivés, comme il plait à Dieu de le faire habituellement. « Je te rends grâce, ô Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux habiles... »

Le Pharaon qui endurecissait son cœur, que signifiait-il ?¹ Quel était le sens de cette servitude cruelle qu'il imposait aux élus de Dieu ? Pourquoi a-t-il fallu que périssent les premiers-nés pour que se desserre son étreinte ? Que signifient ces eaux de la mer, salvatrice pour les Hébreux, meurtrières pour leurs ennemis ? Et pourquoi ces longues étapes de l'Exode ? Ce long détour par le Sinaï ?... Car enfin, si la Terre promise n'a rien apporté de substantiellement meilleur, c'est que Dieu attendait tout autre chose, qui ne serait réalisé qu'à la plénitude des temps.²

Le pharaon qui opprimait de nombreux esclaves, qui établissait sa gloire sur leurs travaux, leur sueur et leur sang, qui est-il sinon le « Prince de ce monde » qui asservit tous les royaumes de la terre ? Il en est ainsi parce que son intelligence angélique est d'une perspicacité et d'une ruse inouïes pour opérer sur les consciences des hommes une séduction énorme et universelle. Par le miroitement mensonger de toutes sortes de biens fallacieux et transitoires, il les persuade de s'écarter de la bonne et douce Loi du Seigneur. Il les enchaîne par l'argent, l'orgueil, et l'ambition, par la soif du pouvoir qu'il sait attiser pour certains jusqu'à les rendre fous... Ainsi, la « maison de servitude » où les Hébreux foulèrent la glaise pour fabriquer des briques, est l'image des travaux gigantesques que les hommes opèrent sur toute la surface de la planète, se torturant l'intelligence par des calculs difficiles, asservissant la matière à des forages et à des terrassements profonds et volumineux, à la construction de toutes sortes de machines, à l'édification de bâtiments laids et sordides, et tout cela, toute cette peine immense ne peut apporter en définitive une seule minute de bonheur ! Mais la plus grande des servitudes humaines est sans contredit celle des chars et des cavaliers, c'est-à-dire la puissance des armes, qui assure directement à Satan son empire sur la mort. L'homme s'imagine survivre en tuant, il se croit obligé de détruire et d'anéantir pour échapper à la ruine et à l'anéantissement ! Quelle illusion ! Car vainqueur ou vaincu, en définitive il n'échappe nullement à la prise de l'Ange des ténèbres. Ainsi, nous le voyons clairement, la « maison de servitude », est aussi celle de la mine, de l'usine, du magasin, de la caserne, des H.L.M., du bureau, de la rue avec sa circulation étourdissante et terrifiante.³ Et cet asservissement « civil » n'est rien, il est un délice si l'on considère celui qui est imposé aux divers soldats de toutes les nations armées et « civilisées » de ce monde, pauvres gens, qui doivent subsister sous des déluges de fer et de feu, courir à l'attaque sous les balles et les obus, et se terrer sous le carnage des bombes !...

La maison de servitude dont les Hébreux ont été en principe arrachés, sans toutefois qu'ils aient vraiment connu les voies du Seigneur,⁴ s'est donc étendue jusqu'aux extrémités de la terre, et les milliards d'hommes qui s'y meuvent, s'y trouvent presque tous enfermés. D'où nous voyons clairement qu'il ne sert à rien d'être soustrait à la férule de Pharaon s'il faut ensuite être pris dans les filets de Napoléon, d'Hitler, de Staline ou de Mao ! La Bête à sept têtes, c'est toujours la même : à travers les siècles, ce sont les mêmes principes qui commandent la marche des royaumes de ce monde !

¹ - Ce qui ne signifie pas que Pharaon soit damné, mais seulement qu'il a joué le mauvais rôle dans l'histoire. Cf. Rom.9-10 et notre commentaire.

² - Plénitude des temps : avènement de Jésus-Christ (Gal.4/4).

³ - En cas de panique, une grande cité ne pourrait plus être évacuée, en raison des embouteillages monstrueux.

⁴ - Ps.95 hb ; Lire le commentaire de l'Épître aux Hébreux, sur ce psaume. Effectivement les Israélites n'ont pas connu les voies du Seigneur : c'est seulement Joseph et Marie qui les ont connus, à l'aube de la plénitude des temps.

La Pâque, à ne considérer que celle des Hébreux, n'est donc pas un événement passé seulement : c'est aussi un événement futur qui se produira, nous l'espérons fermement, lorsque les hommes rejeteront la bête et brûleront son image.¹ Cette Pâque prodigieuse sera la plus grande révolution, non pas politique seulement, mais psychologique de tous les temps. Et c'est bien cette révolution-là que les Apôtres avaient en vue lorsqu'ils préparaient activement l'Eglise à accueillir le Christ comme Roi, Maître et Législateur souverain et universel, lors de son retour.²

C'est donc bien à l'intérieur de l'homme qu'il s'agit d'opérer la véritable Pâque, le véritable « passage » de l'état de péché à l'état de grâce, de l'état d'ignorance à l'état de clairvoyance, du sommeil au réveil, de la sous-conscience à la conscience, et même à la super-conscience. C'est en raison de cette dimension verticale, en hauteur et en profondeur à la fois, que les réalités historiques prennent toute leur signification. Si nous comprenons que le Pharaon, tout réel qu'il fût, est comme l'image du « Prince de ce monde », nous comprenons aussi que la servitude qu'il imposait aux Hébreux n'était que le signe de l'empire de la mort que Satan impose au genre humain ? Nous lisons en effet dans l'Epître aux Hébreux :

« Le Christ a participé également à la chair et au sang, afin de briser par sa mort la puissance de celui qui a l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable, et de délivrer ceux que la crainte de la mort retenait toute leur vie réduits en esclavage. »
(Hb.2/14-15)

Donc cet Ange exterminateur qui frappa les premiers-nés est bien celui qui a frappé le Premier-né, Jésus-Christ, cherchant ainsi à anéantir « Celui qui est venu pour le perdre » (Lc.4/34). Et nous autres, qui sommes marqués par le Sang de l'Agneau, nous échappons désormais, si notre foi atteint sa plénitude, à l'emprise de celui qui applique cette sentence de la mort, tout comme les Hébreux furent protégés contre ses coups, eux qui avaient pris soin d'oindre les montants de leurs portes avec le sang de la victime pascale.

Le sang de l'Agneau

Sous l'antique symbole de l'agneau d'un an, mâle sans défaut, que les fils des Hébreux immolaient entre les deux soirs, nous avons la réalité éclatante, infiniment douloureuse et glorieuse à la fois : Jésus-Christ, le Juste, Fils de Vierge, immolé aussi « entre les deux soirs », « par tout le peuple des enfants d'Israël », agissant par ses représentants officiels, les prêtres sacrificateurs. D'une part, l'extrême aveuglement et l'extrême violence, d'autre part, l'extrême clairvoyance et l'extrême douceur ; d'une part le ministère de la condamnation, représentant du patriarcat racial, aidé de la puissance politique et militaire, d'autre part Jésus-Christ le Juste, le Verbe de Dieu fait chair, offrant lui-même sa vie en rançon pour la multitude. Quel contraste !

Le sang de l'Agneau est donc versé, et, depuis la terre, il crie tellement plus fort que celui d'Abel : il crie vers le ciel ! Le tout est de savoir le sens de ce cri qu'il poussera pour chacun d'entre nous selon la position que nous prendrons par rapport à lui ! Car nous

¹ - Apoc.19/19-21. Cf aussi 17/16. La bête de l'apocalypse est la puissance politique et militaire dont Satan se sert (Satan = le Dragon) pour asservir les hommes à la mort.

² - Lire dans cet esprit, en particulier, les deux épîtres aux Thessaloniens, toutes orientées vers la venue du Seigneur.

pouvons être en toute liberté, soit lavés par le sang de l'Agneau et guéris, soit accusés et condamnés : à nous de choisir. Devant la Croix, nous sommes obligés de prendre parti.

Autrefois, ce fut le peuple tout entier qui, par la main de Moïse fut « baptisé », lavé dans la Mer Rouge, et qui par sa foi, s'engageait en direction de la Terre Promise. Ici, c'est à chaque conscience d'homme que l'option est proposée. Sans doute, jusqu'ici, bien peu ont été amenés à faire ce choix, à poser cette option en toute clairvoyance : la plupart des chrétiens, dans l'ignorance où ils sont des Desseins de Dieu, dans leur incapacité à appliquer le Sermon sur la Montagne, sont condamnés par le Sang de l'Agneau et en mangeant le Corps du Christ, ils mangent et boivent leur propre condamnation.¹ Bien loin de les aider à accomplir les Promesses du Christ, les Sacrements qu'ils reçoivent d'une manière indigne, attirent sur eux la colère de Dieu. Nous l'avons vue, cette colère, se déchaîner dans des guerres fratricides, épouvantablement meurtrières, en notre siècle même ; nous la voyons cette colère dans de nombreux fléaux frappant notre impiété, parmi lesquels l'hébétude morale et le crétinisme scientifique ne sont pas les moindres ! Mais si l'aveuglement de la conscience collective et grégaire est encore presque universel, il importe nécessairement en ce monde, ou au seuil de l'autre, dans les circonstances de sa vie terrestre, au moment de la mort et du jugement qui la suit, que tout homme, toute créature humaine soit placée devant le mystère Pascal, devant le Sang de l'Agneau, pour décider, en toute connaissance de cause, de quel côté il se range, quel parti il prend : pour ou contre Jésus, Fils de Dieu Sauveur.

Jean l'Évangéliste, qui depuis le « jour du Seigneur », depuis le point d'aboutissement de toute l'histoire, vit les chœurs des élus dans la gloire, entendit leur chant ineffable, nous donne la raison de leur bonheur : « Ils ont lavé leurs robes dans le Sang de l'Agneau ». Image significative d'une réalité sublime, de la réalité la plus profonde qui soit pour l'homme. En effet, il ne s'agit pas ici de vêtements faits de main d'homme, mais de la chair humaine, de la nature elle-même qui, conçue dans le péché (Ps.51/7), subissait la sentence de la colère divine (Eph.2/3). A quelles conditions pourrions-nous être ainsi lavés et blanchis, purifiés et réconciliés par le Sang très saint au point d'être soustraits au pouvoir de l'Ange exterminateur, de celui qui a l'empire de la mort, et ainsi d'hériter de la Promesse de la vie impérissable ?

Ces conditions peuvent se ramener à deux, ou, du moins, peuvent se situer à deux niveaux différents.

Tout d'abord, ne soyons pas de ceux dont le Seigneur dit : « Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur... et ne faites-vous pas ce que je vous dis ?... » (Lc.6/46 ; Mt.7/21). Il faut que notre amour soit sans hypocrisie, et qu'après avoir dit « Amen » aux paroles du Seigneur, nous sachions les mettre en pratique sans aucune réticence. Sinon le Seigneur pourrait fort bien nous dire, comme il l'a annoncé dans l'Évangile : « Retirez-vous de moi, artisans d'iniquité... », et lorsque nous protesterons de notre appartenance à l'Église, de notre assiduité au culte, et même d'un certain zèle pour la gloire de son Nom, il se pourrait qu'il nous dise : « Je ne vous ai jamais connus... », et notre confusion serait immense. Nous serions devenus ce sel affadi sur lequel le Seigneur ne peut plus compter pour enrayer la corruption dans le monde, et qui, parce qu'il a perdu la ferveur de l'Esprit, est « jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes ». Or, la chose a été vue ! Elle a été

¹ - 1 Cor.11/28-32. Parole prophétique qui pèse sur toute l'histoire de l'Église : « Il y en a parmi vous beaucoup qui sont malades et beaucoup qui sont morts, parce que vous ne savez pas discerner le Corps ».

multipliée en des milliers et millions d'exemplaires ! Tels ces chrétiens de nom qui professent de bouche que Jésus est Dieu, souverain législateur, seul Seigneur et seul Très-Haut, et qui, séduits par des idolâtries diverses, par des nationalismes tapageurs et triomphants, ont versé le sang de leurs frères sur les champs de bataille... Que de cadavres en effet ont été ainsi foulés par les hommes !...

Si donc notre « amen » n'est pas total, si notre assentiment aux paroles de Jésus dans le Sermon sur la Montagne reste superficiel, hypothétique, ou mensonger, comment le Sang de l'Agneau pourrait-il nous laver de nos souillures ? Jésus nous envoie comme des « agneaux au milieu des loups » pour porter un témoignage de douceur, de non-violence, de pardon sincère, jusqu'à 77 fois 7 fois, de prière pour nos ennemis et nos persécuteurs. Cette intelligence de l'Évangile dans son exigence intégrale et son application aussi parfaite que possible me semble une condition première et indispensable pour faire le passage, pour accomplir la Pâque dans le Royaume de lumière, d'amour et de vie tout à fait transcendant aux royaumes ténébreux de ce monde !

Mais ce n'est pas tout : car il nous faut descendre plus profondément dans l'intelligence du péché d'une part, et de la Personne de Jésus d'autre part. Le péché n'est pas seulement le péché actuel. Jésus n'est pas que le législateur souverain, mais il est le Verbe fait chair, qui par son Incarnation même nous démontre la vraie justice et nous révèle le péché d'origine, racine de tous les autres. C'est bien en effet le sens plénier des paroles évangéliques : « C'est en faisant son entrée dans le monde qu'il éclaire tout homme ». ¹ « Je suis né et je suis venu dans le monde pour porter témoignage à la Vérité » (Jn.18/37). Nous sommes assurés que Jésus est venu « pour accomplir la volonté de son Père » (Jn.4/24 ; Ps.40/7-9 cité par Hb.10/5-7, etc...) Et donc il nous dit : « Ce n'est pas celui qui crie « Seigneur, Seigneur... » qui entrera dans le Royaume des cieux, mais celui qui accomplit la volonté de mon Père... » et aussi : « Celui qui fait la volonté de mon Père, c'est lui qui est mon frère et ma sœur et ma mère » (Mt.7/21 ; 12/49-50 + paral.). Nous sommes absolument certains que la rectification de la génération humaine, afin qu'elle devienne conforme au Bon Plaisir de Dieu, est un point essentiel pour que notre passage dans le Royaume de Dieu, pour que notre Pâque soit efficace et totale.

En effet, n'oublions pas que l'Agneau immolé le fut non seulement par la cruauté humaine, cruauté et violence que nous avons contractées par notre naissance charnelle et par le mauvais conditionnement que nous avons reçu en ce monde en raison de ses scandales (Mt.18. Cf. Livre 2 ch.1), mais avant tout parce qu'il se disait « fils de Dieu ». C'est là le motif exact et le seul de sa condamnation. A nous donc de voir, dans notre mentalité profonde et dans notre conduite, dans nos pensées, dans nos propos, si nous sommes conformes à ce que notre foi professe. A nous de voir si nous nous rangeons du côté de ceux qui disaient à Jésus : « Tu es homme et tu te fais Dieu, tu blasphèmes ! » et qui pensaient en leur cœur : « Fils de Dieu ? Conçu de Dieu lui-même : une telle chose est impossible, impensable ! » Aussi, peut-être, vis-à-vis de ce Jésus qui est dressé comme un signe de contradiction (Lc.2/35-36), sommes-nous encore, par une partie ténébreuse de nous-mêmes, du côté des railleurs, des négateurs, qui refusent le mystère fondamental du Seigneur ! Peut-être sommes-nous encore intimement marqués par cette « génération perverse », à laquelle Pierre nous suppliait de nous arracher (Act.2/40). La honte ancestrale et héréditaire nous empêcherait-elle encore d'accepter la chair comme l'ouvrage très saint de Dieu, la nôtre mais également celle du Christ ? Sommes-nous vraiment au pied de la Croix avec Marie et Jean, portant avec eux l'opprobre de Jésus

¹ - Jn.1/9 « En faisant son entrée » : participe causal.

crucifié, professant la sainteté de la chair humaine appelée à être Temple du Saint-Esprit (1 Cor.6/19-20), pour que ce même Esprit vivificateur y opère l'œuvre de vie et de salut initialement et typiquement accomplie dès la conception virginale de Jésus-Sauveur et tête du Corps ?¹ Il y a une logique charnelle qui inspire le comportement humain généralement répandu sur la terre frappée à mort ; il y a une logique divine manifestée par le Verbe de Dieu dès le moment de sa conception en Marie, dès l'Alliance virginale par laquelle il a fait son entrée dans le monde et qu'il a scellée à jamais, comme une « plantation de la main de son Père » (Mt.15/13). A quelle logique vitale appartenons-nous ?

Conformément à leur logique charnelle, par laquelle ils avaient condamné comme blasphémateur le Fils de l'homme, ses juges croyaient-ils être arrivés à leur but lorsqu'ils crièrent : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants » ? (Mt.27/25). Le Sang de l'Agneau en effet est retombé – et nous savons comment ! - sur ce peuple dispersé, tourmenté, expulsé de partout, exterminé affreusement... Certes, l'Eglise par la voix autorisée du Saint Père, prie toujours pour que ce Sang retombe enfin sur leurs têtes comme un Sang de Rédemption !² Cependant, est-il ainsi tombé sur les chrétiens ? Pourquoi, s'il a subi la mort « à notre place » (Rom.5/8), la mort a-t-elle frappé les générations chrétiennes depuis les Apôtres jusqu'à nos jours ? Pourquoi n'avons-nous pas encore obtenu ces « temps de rafraîchissement » dont parlait l'Apôtre saint Pierre au lendemain de la Pentecôte ?... (Act.3/20).

Ressuscité pour notre justification

Assurément, si le Christ n'était pas ressuscité des morts, comme le dit Paul, notre foi serait vaine, vaine aussi notre espérance, et nous serions les plus malheureux de tous les hommes ! Mais la Justice éclatante de l'Agneau lui a procuré une victoire éclatante : la victoire sur la mort. C'est ainsi que nous sommes assurés que le Père a mis en lui toutes ses complaisances. Quelle force, quel triomphe dans sa résurrection ! Ah certes ! ses ennemis lui disaient : « Descends de ta croix et nous croirons en toi ! » C'est un signe infiniment plus grand qu'ils ont obtenu ; quel est en effet le plus facile : descendre d'une croix pour un supplicié qui s'y trouve cloué, ou surgir d'un tombeau pour un cadavre qui s'y trouve enseveli et surveillé ?

Pour le Christ, la Liturgie Pascale aboutit à la Résurrection, pour la Vierge elle aboutit à l'Assomption – et autres saints inconnus. Et pour l'Eglise ? Je veux le croire, et je suis persuadé que nombre de martyrs qui ont mêlé leur sang à celui de l'Agneau, ont déjà obtenu la victoire et participent à la résurrection. Ils sont ressuscités d'entre les morts : Paul l'espérait fermement pour lui-même et nous pouvons tenir sa parole pour une prophétie (2 Cor.5/1-5). Nous sommes assurés également que c'est la foi qui a rendu Hénoch agréable aux yeux de Dieu, « de sorte qu'il ne vit pas la mort » (Hb.11/5). Aussi, c'est avec la plus grande fermeté que nous tenons les Promesses de Jésus, notre Seigneur : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort » (Jn.8/51 ; 5/24 ; 11/25-26), tout comme l'affirmation de toute la théologie paulinienne : « L'homme justifié par la foi vivra » (Rom.1/17, cf. notre commentaire).

¹ - Le Credo chante « Et qui donne la vie ». Il la donne par le Mystère du Christ, et c'est l'Esprit qui est la rémission des péchés.

² - Léon XIII : acte de réparation au Sacré Cœur de Jésus. Prière admirable et qui témoigne de la haute intelligence spirituelle que le Saint Père avait de son époque.

Comment donc atteinte cette « justification » ? à laquelle est attachée la promesse de vie ? Comment atteindrons-nous ce niveau de foi qui contraindra le Père – si je puis parler ainsi ! – mais il ne demande que cela puisque sa volonté est vie éternelle – à nous communiquer cette puissance de vie qu’il a manifestée en Jésus ? Celui-ci ne nous disait-il pas : « De même que le Père qui m’a envoyé est vivant, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi » (Jn.6/57) ? Certes, beaucoup de chrétiens ont mangé le corps du Christ, ont participé à son Eucharistie, et cependant la vie n’a pas été manifestée en plénitude ! Que nous manque-t-il encore ? Nous n’avons pas atteint cette pleine justification, cette parfaite Justice aux yeux de Dieu, dont le fruit serait assurément la vie impérissable et la réalisation des promesses.

Comment expliquer ce long délai de l’histoire qui s’étend des Apôtres jusqu’à nous ? Il était symbolisé par les 40 ans d’errance dans le désert. En effet, l’enthousiasme de la première délivrance, lorsque les Hébreux chantèrent le cantique de Moïse en riant de leurs ennemis engloutis dans la Mer Rouge, n’a pas duré longtemps : très vite ont réapparu les tendances à l’ancienne idolâtrie, les murmures se sont élevés contre Moïse et Dieu a dû châtier sévèrement (Ex. et Nb.). Ce que craignait Paul, craintes qu’il exprime soit dans l’Epître aux Corinthiens soit dans l’Epître aux Hébreux, s’est hélas réalisé (1 Cor.10 ; Hb.3/7s. ; 10/26s.). De même que la marche pendant ces quarante années, fut une suite d’approximations, de révoltes, d’infidélités et de retours à Yahvé, sincères mais fragiles, ainsi en fut-il de l’histoire de l’Eglise. La conscience chrétienne a été sans cesse sollicitée par toutes sortes de « philosophies », de « traditions humaines », tout à fait propres à la détourner de l’unique Seigneur, Jésus-Christ et de la puissance de son Evangile. L’Eglise n’a cessé d’être combattue par des ennemis extérieurs, mais surtout par des compromissions internes. L’Apocalypse nous montre sous l’image d’une grande prostituée cet aspect déficient et caduc de l’Eglise terrestre, dont l’autorité hiérarchique s’est trop souvent inclinée devant les rois et les empereurs pour rechercher leurs bonnes grâces, dont les docteurs et les prédicateurs ont biaisé avec la Vérité, devant les impressionnantes supercheries du mensonge (Apoc.17). « Nous n’avons d’autre roi que César », disaient les accusateurs de Jésus, membres de l’Ancien Sacerdoce. Et le Nouveau Sacerdoce, hélas, a fait « acception de personnes », et surtout de personnages, de sorte que la pureté de l’Evangile a été oubliée et comme enfouie.¹

Si donc « le Christ est ressuscité pour notre justification », cela signifie que nous serons vraiment justifiés aux yeux du Père si nous savons comprendre ce qu’il nous a démontré par le fait historique de la Résurrection de Jésus, pour en tirer les conséquences. Or, la Résurrection de Jésus et son Ascension – l’une et l’autre étant étroitement liées : « Je monte vers mon Père et votre Père » – manifestent sa Justice. Si

¹ - Cf. Jc.2 et 4. Remarquez sa sévérité qui fait un contraste vigoureux avec les habitudes en usage dans l’Eglise. La considération des personnages s’est introduite très tôt, dès la fin des persécutions, au moment où les empereurs devenus chrétiens se sont adjugés le droit de regard et même le gouvernement sur le Corps du Christ ! Ainsi le gouvernement de l’Eglise a été inspiré plutôt par l’opportuniste que par le souci de la Vérité. Le Christ a triomphé des tentations dans le désert, mais le Corps du Christ, l’Eglise, n’a pas triomphé totalement : surtout de la 3^{ème} des tentations qui est celle de la politique et du gouvernement du monde. D’ailleurs Jésus n’a pas prophétisé le triomphe temporel de son Eglise, il a dit seulement que « les portes de l’Enfer ne prévaudront point contre elle ». Nous sommes assurés que l’Eglise tiendra jusqu’à la fin de ce siècle, jusqu’au retour du Seigneur, mais ce sera sans doute une Eglise des catacombes...

l'homme meurt, c'est qu'il est pécheur : c'est là l'ancienne sentence qui frappe encore aujourd'hui le genre humain, chrétiens y compris. Le triomphe sur la mort est donc la manifestation de la Justice parfaite de Jésus. C'est pourquoi Pierre dit : « Dieu l'a ressuscité » (Act.2/32). Et Jésus annonçait cette argumentation que l'Esprit ferait auprès de toute conscience d'homme à partir du fait de son Ascension : « l'Esprit convaincra le monde à propos de la Justice parce que je vais vers le Père, et que vous ne me voyez plus » (Jn.16/10). C'est ce qui s'était réalisé pour Hénoch, dont l'Écriture dit justement « on ne le vit plus », et également pour Elie qui fut enlevé dans le char de Dieu à la vue d'Elisée et des autres prophètes ses disciples (Hb.11/5-6 ; 1 R.19). Ils étaient cependant nés pécheurs, comme tous les fils d'Adam, mais ils avaient été justifiés par la foi. Elie reconnaît en effet qu'il n'est pas meilleur que ses pères. Jésus, lui, est juste non seulement par la foi mais par la nature.

Par nature, que signifie cela ? Jésus est juste certes, par sa vie morale exemplaire, encore qu'il fût très libre vis-à-vis des « traditions des anciens ». Il pouvait poser audacieusement la question à ses adversaires : « lequel d'entre vous me convaincra de péché ? » (Jn.8/46). Mais ce n'est là que l'aspect le plus extérieur de la Justice de Jésus : sa vraie justice tient à sa conception spirituelle et virginale. Il a été conçu selon le plan premier et éternel du Père, échappant ainsi à la faute originelle et à toute contagion de péché. D'ailleurs, pour nous convaincre qu'il en est bien ainsi, que la Justice de Jésus tient à sa conception, nous n'avons qu'à nous considérer nous-mêmes, puisque nous sommes radicalement incapables d'accéder à cette Justice, sinon en devenant Fils de dieu en Jésus-Christ, par la naissance d'En-Haut, qu'opère en nous le Baptême (Jn.ch.3 : entretien avec Nicodème).

D'ailleurs tel est le thème fondamental de l'Épître aux Romains, que Paul indique dans son prologue. Nous n'en reprendrons pas ici les 8 premiers versets en détail,¹ mais seulement le verset 4 qui est le plus significatif :

« Il a été révélé en puissance fils de Dieu par l'Esprit de sainteté, du fait de sa Résurrection d'entre les morts ».

« Fils de Dieu par l'Esprit de sainteté » : c'est bien ce que Luc nous rapporte avec toute la précision désirable dans son premier chapitre, ce mystère de l'Annonciation. « L'Esprit-Saint viendra sur toi et la force du Très-Haut te couvrira de son ombre : voici pourquoi l'enfant qui naîtra sera saint, et sera appelé – ce qui signifie : sera réellement et sera reconnu – fils de Dieu ». Paroles sublimes qui sont la réponse céleste à la foi parfaite de Marie, fidèle à l'Alliance virginale, car elle oppose à l'Ange de Dieu, lui apportant la merveilleuse nouvelle d'une maternité nouvelle, d'une maternité exceptionnelle et royale, la barrière infrangible de sa virginité : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? ». L'accord est donc parfait entre Luc et Paul : il l'est aussi avec Jean : « Lui qui n'est pas né du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, mais qui est né de Dieu ». (Lc.1/26-36 ; Jn.1/12-13).

¹ - Voir notre commentaire de cette Épître. Je dis que le thème de cette Épître n'est pas le v.17 du ch.1 comme on l'a cru à la suite des interprétations de Luther, orientées surtout par le souci de « moralité », mais le prologue et spécialement le v.4. L'Évangile de Paul est celui de Luc, et comporte avant tout la GENÈSE de Jésus, que Paul suppose parfaitement connue de ses lecteurs.

Comment serons-nous donc justifiés nous-mêmes aux yeux du Père, sinon par une adhésion à cette Justice ontologique de Jésus-Christ ? Certes, l'homme pécheur, séduit par le Diable, tient un raisonnement désespéré : il s'imagine que la mort est naturelle et inévitable. Et cette proposition l'empêche de comprendre la logique des Ecritures, selon laquelle la Résurrection est la preuve de sa Justice. Mais nous qui sommes enseignés par l'Esprit de Dieu selon sa logique divine, nous comprenons cela parfaitement, et nous sommes assurés que la voie de la justification, par laquelle nous possédons la vie éternelle ne peut être autre que celle que Jésus nous a ouverte dès le moment de sa conception. Selon la logique divine, correspondant au Bon Plaisir du Père, il y a un lien absolu entre la Résurrection d'entre les morts et la conception virginale. D'ailleurs, normalement, si les Juifs avaient cru en Jésus, s'ils n'avaient pas condamné et rejeté le Fils de l'homme, il ne serait pas mort, mais il serait monté au ciel dans la gloire par une transformation de son corps, analogue à celle qu'il manifesta à ses Apôtres, lors de la Transfiguration. C'est à quoi l'amenait tout naturellement sa Justice. Mais c'est pour nous, en notre nom, qu'il a accepté de donner sa vie, de subir la sentence de la mort, « en rançon pour la multitude ».

La Pâque mariale

La piété chrétienne n'a pas manqué d'évoquer Marie au pied de la Croix, reine des martyrs, Notre Dame des sept douleurs, Mater dolorosa... et nous n'aurons jamais fini de percer le mystère de cette souffrance pure, de cette compassion qui fut celle de Marie. « Tout ce que je souffre pour vous autres », dit-elle à la Salette. Marie voit les choses du point de vue de la logique divine. Elle mesure d'autant mieux l'abîme de misères où nous périssons, qu'elle est toujours restée sur les hauteurs. Elle n'est nullement amusée, si séduite, ni intéressée par les vanités de ce siècle, dans lesquelles nous nous glorifions, et qui lui paraissent non seulement ridicules, mais désolantes. Marie a porté témoignage pour le Royaume, que dis-je, elle est le témoignage vivant de ce Royaume dans lequel elle est établie dès sa conception immaculée. C'est pour témoigner qu'elle était au pied de la Croix de son Fils, qu'elle s'est réjouie de sa Résurrection, et qu'ensuite elle fut maîtresse de Vérité auprès des Apôtres et des disciples, pendant les dix jours qui suivirent l'Ascension jusqu'à la Pentecôte. Elle les a conduits à cette « Vérité toute entière » qu'ils ne pouvaient pas recevoir avant d'avoir participé à la liturgie pascale. « Ce que je fais maintenant, disait Jésus à Pierre, en lui lavant les pieds, tu ne le comprends pas, mais tu le comprendras plus tard... » Effectivement, après les larmes qu'il versa sur son reniement, Pierre eut le regard purifié, et il vit alors beaucoup de choses qu'il ne soupçonnait même pas auparavant.

Mais Marie, elle, à vrai dire, n'avait pas à faire de Pâque, je veux dire à faire le passage de ce monde au Royaume, car elle était déjà dans le Royaume, par le privilège unique dont elle fut comblée par son Immaculée conception. « Tu es comblée de grâce, le Seigneur est avec toi... » Et c'est pourquoi l'Assomption dont elle eut la gloire, n'est que l'aboutissement de cette logique de la Pensée de Dieu. Tant que la foi apostolique était vivante dans l'Eglise, il n'y eut nul besoin de définir de dogme de l'Assomption de Marie, car il allait de soi. Ce n'est qu'en ces temps de grandes ténèbres, que l'Autorité suprême du Magistère a dû préciser sur ce point une pensée qui fut toujours celle de l'Eglise.¹

¹ - Il est très étrange de voir certains chrétiens douter de l'Assomption, et même parfois dire que Marie est morte ! Jamais l'Eglise dans sa liturgie ni dans son enseignement n'a parlé de la mort de Marie. Cette expression à elle seule est choquante et impie. L'Assomption de Marie est un fait aussi certain que le lever du Soleil chaque matin. Normalement Marie aurait dû accompagner Jésus dans son Ascension : elle n'est restée que pour porter témoignage. La

La Pâque de l'Eglise

« Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés... » Marie, elle, a été assumptée dans la gloire, pour ainsi dire « naturellement », ce fut la conséquence logique et vitale de son Immaculée Conception et de sa Foi. Pour nous, il nous faudra nécessairement subir cette liturgie pascale transformante qui nous arrachera au monde du péché, à la mentalité de péché, à la conduite tributaire du péché pour nous amener dans le Royaume. Pour notre plus grande consolation, Paul a prophétisé : « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés ». Mais n'allons pas nous imaginer que la chose puisse se réaliser automatiquement, par un coup de baguette magique, sans que nous y soyons pour rien ! La transformation de notre être par laquelle nous serons acheminés à l'assomption, s'appelle la sanctification par l'Esprit-Saint. Et c'est justement lorsque ce travail sera terminé, au moins dans un « petit reste », que la moisson sera mûre et que le signal du jugement sera donné (Ap.14/14-16 ; parabole de l'ivraie : Mt.13/41).

Toute la vie chrétienne est donc une Pâque : d'ailleurs, chaque jour, c'est bien le même événement et le même mystère qui est re-présenté au saint Sacrifice de la Messe. Ce que l'Eglise fête solennellement une fois par an, à la pleine Lune qui suit l'équinoxe de printemps, elle le médite chaque jour dans le mémorial eucharistique : « En souvenir de la Passion, de la Résurrection, et de l'Ascension de ton Fils bien-aimé... » Ah ! s'il nous était donné de pouvoir vivre une seule messe aussi intensément que les Apôtres ont vécu les faits que nous évoquons ! Certes, alors la Croix nous apparaîtrait avec toute sa lumière de condamnation sur un monde de péché, asservi à son Prince infernal ; et sa Résurrection éclaterait de splendeur devant nous, pour nous manifester la Justice de Jésus, et cette Justice dans laquelle nous devons entrer nous-mêmes pour obtenir la faveur du Père. Mais, comme les disciples d'Emmaüs, nous sommes lents et lourds à croire tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! et non seulement les Prophètes, mais ce que nous ont rapporté les Evangélistes, ce que nous ont enseigné des Apôtres !...

Cependant, il est hors de doute que le résultat sera atteint, que la Rédemption sera achevée, que l'Eglise sera enfin disposée à accueillir son Sauveur, et qu'elle bondira au devant de lui, dans les airs, nos corps de misère étant alors transformés en corps de gloire. S'il ne nous est pas possible de fixer les temps et les moments, il nous est possible de nous préparer à cette heureuse conclusion qui réjouira les Saints et qui confondra les Enfers. D'ailleurs, en fait, les temps et les moments, pour une grande part, dépendent de notre liberté : il nous est possible de hâter notre enlèvement, comme il était possible à Abraham d'écarter le châtement qui menaçait Sodome, tout autant qu'il fût possible à Moïse d'apaiser la colère de Dieu sur un peuple incrédule qu'il voulait exterminer. Le tout est de savoir si notre foi restera sempiternellement symbolique et inefficace, ou si elle deviendra pratique, réelle et incarnée... Et c'est cette considération qui fera l'objet de notre dernier chapitre.

- Fin du chapitre 11 -

« mort de Marie » a été condamnée par saint Pie V. Dire que Marie est morte est « une proposition, hérétique, erronée, téméraire, scandaleuse, et offensante pour les oreilles pies, etc... » (Cf. Detz.1080 , en réponse à la proposition de Michel de Bay (N°1073). Comment celle qui est sans péché aurait pu subir le « salaire du péché » : la mort ?

Chapitre 12

La Foi... Symbole ou Réalité ?

La Révélation est close avec la mort du dernier Apôtre...
Elle est définie et enfermée dans les Symboles...

« Garde le bon dépôt de la Foi... »

« Close », « enfermée », le « bon dépôt »... Il faut bien le dire : les prières chrétiennes se rapportent à un « souvenir ». La Messe est essentiellement un mémorial, une « anamnèse », un rappel de ce qui s'est fait, de ce qui a été dit. Le rosaire, au long des dizaines d'Ave, n'a pour but que de mettre devant nos yeux les principaux événements de l'histoire de notre salut. Toutes les fêtes de l'année, tout particulièrement celles de la Vierge Marie, - mais à quelle fête la Vierge Marie n'est pas directement associée ? - n'ont d'autre but que de faire naître en nous les sentiments et les pensées qui furent celles de ceux et celles qui vécurent les événements. Ils vivaient une « aventure », nous autres nous n'avons plus qu'une évocation liturgique, et cette « aventure » n'a jamais été reproduite, sinon d'une manière figurative, théâtrale et symbolique.

Il n'y a pas tellement longtemps, les prêtres terminaient chacune de leur Messe en lisant le Prologue de Jean. On l'appelait le « dernier évangile », et sur les lèvres parfois distraites ou pressées du célébrant, remontaient les mêmes affirmations qui condamnaient le peuple chrétien tout aussi bien que le peuple juif :

*« La lumière a lui dans les ténèbres,
« et les ténèbres ne l'ont pas reçue...
« Il est venu chez les siens,
« et les siens ne l'ont pas accueilli... »*

Ce « dernier évangile » a été supprimé par la réforme liturgique. Le prêtre n'est plus tenu d'en faire publiquement la lecture. Que signifie cela ? Que les chrétiens auraient enfin compris la Lumière ? Qu'ils soient enfin devenus capables de la comprendre ? Nous l'espérons, nous le souhaitons de tout cœur...

La Révélation est close

C'est un dogme, nettement stipulé par Pie IX (Detz.2021). Et la chose se comprend aisément. Du moment que le Verbe de Dieu lui-même s'est manifesté en Jésus-Christ, après un Maître d'une telle compétence et d'une telle autorité, nous ne voyons pas qu'une trouvaille humaine quelle qu'elle soit puisse ajouter aux enseignements de Jésus-Christ ! La logique de la Foi nous impose d'admettre que l'Esprit de Dieu a guidé les « témoins des faits » et les Evangélistes pour qu'ils nous aient transmis intégralement tout ce qui est nécessaire en vue du Salut. Les Apôtres, initiés qu'ils étaient pas Jésus à la science des Ecritures, possédaient la pleine connaissance : non pas la connaissance purement intellectuelle que les hommes peuvent acquérir par l'étude des choses, mais la connaissance de la Destinée humaine dans sa vraie Relation avec son Créateur souverain. L'Esprit-Saint qui veut le Salut de tout homme, aussi bien que le Père et le Fils,

a guidé les Apôtres, de sorte qu'ils nous ont livré très exactement ce que nous avons à savoir et à comprendre, avec le minimum de mots et le maximum de précision.

Tout cela est dans la logique divine. Certes, nous n'avons pas tous les écrits des Apôtres. Il se peut même que certains d'entre eux n'aient pas écrit, qu'ils se soient contentés d'un témoignage verbal. Mais nous devons être certains, en raison de la véracité de Dieu, que ce qu'ils nous ont transmis contient l'essentiel, et que les écrits qui nous sont parvenus sont suffisants.

Dieu le Père s'est-il embarrassé pour nous faire connaître sa Pensée ? Non pas ! Si elle est très au-dessus des pensées des hommes (Is.55/7-8), c'est en raison de l'aveuglement du péché. Et ce qu'il nous dit en Jésus-Christ est nécessaire et suffisant non seulement pour assurer notre bonheur ici-bas, mais notre Rédemption pour l'éternité. Il est le Médiateur de l'Alliance nouvelle et éternelle. L'Apocalypse nous a donné par avance toutes les formules de l'action de grâce (ch.4 et 5). Nous pouvons être dès maintenant, ainsi que nous le propose Paul : « établis dans les espaces célestes avec le Christ, là où est notre Cité, notre véritable Patrie... » (Col.3/1-2 + paral.)

« La Révélation est close », c'est-à-dire terminée. Dieu n'a plus rien à dire. « Tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn.15/15). Mais malheureusement, le mot « close » a aussi le sens de « fermée ». Il est indiscutable qu'une sorte d'obscurité est tombée sur le message céleste, qu'un voile nous en sépare. La chose est évidente pour les Juifs, dont Paul dit qu'un bandeau d'aveuglement est sur leurs yeux, de sorte que les Textes sacrés qu'ils gardent jalousement quant à la lettre leur sont énigmatiques, parce qu'ils ont refusé la lumière du Christ par laquelle ils auraient pu pénétrer leur mystère (2 Cor.4/1-6). Mais la chose est vraie aussi pour les chrétiens, et cela pour trois raisons au moins. Tout d'abord parce que les promesses du Christ ne sont pas réalisées : preuve flagrante et universelle que la chrétienté n'est pas entrée pleinement dans les vues du Sauveur ; que l'Eglise son épouse n'a épousé totalement ni ses intentions, ni même ses préceptes les plus formels, et que dire alors de son Mystère !... Ensuite parce que les Apôtres eux-mêmes, témoins de ce qui se passait de leur temps, protestent avec douleur et colère contre l'intrusion de doctrines qui pervertissent l'Evangile qu'ils ont transmis. Ils constatent que les disciples s'écartent des enseignements qu'ils ont reçus, que les Eglises n'ont pas montré le vrai visage du Seigneur ;¹ et Paul lui-même dans sa seconde à Timothée déclare : « Tous m'ont abandonné ». En outre, dans cette poignante épître, il prévoit nettement que le « bon dépôt de la Foi », qu'il confie à son fils fidèle dans le Seigneur, devra être transmis d'homme sûr en homme sûr, pour qu'il ne subisse pas d'altération, et enfin il dit : « que le Seigneur est capable de le conserver jusqu'à ce jour-là ». (2 Tim.1/13) - car il se rend compte avec tristesse que son message n'a pas été reçu. Expression significative qui montre que « le Salut doit être manifesté dans les derniers temps » (1 Pe.1/5), et qu'il le sera en raison de la lumière que répandra alors ce Bon Dépôt de la Foi demeuré jusque là mystérieux. Enfin, la troisième, montrant que la Révélation est encore non-éclaircie, est le nombre prodigieux des opinions diverses et souvent divergentes selon lesquelles les Ecritures sont comprises et proposées aux fidèles. Personne n'a trouvé encore la note juste pour harmoniser ces voies discordantes. Si la Vérité était parfaitement connue, l'accord serait unanime. Si, au contraire, tant de « guerres de religions », tant de controverses et de discussions, tant de sectes ont pullulé pendant toute l'histoire de

¹ - 2^{ème} de Pierre, Jude, 1 Jean 4/1-5, Apocalypse ch.1-3 : lettres aux sept Eglises qui, sauf une, contiennent des reproches.

l'Eglise, c'est que l'acceptation de la Révélation divine n'a pas été totale, et par suite, parce que l'intelligence de ce qu'elle nous a dit n'a pas été complète.

C'est pourquoi beaucoup de chrétiens de notre temps ont tendance à laisser de côté ce dogme et prétendent que la Révélation n'est pas close, que l'Esprit-Saint aura encore certainement quelque chose à ajouter. D'autant, ajoute-t-on, que les hommes, par leur science et leurs techniques, ont inventé quantité de choses nouvelles, ont découvert des domaines immenses, inconnus des Anciens ! Comment l'Esprit-Saint n'aurait-il pas, à son tour, à nous faire part de ses propres découvertes, puisqu'il scrute sans doute cette prodigieuse évolution de l'homme dans son « progrès » ?...

Il n'en est rien : en fait, au niveau de la conscience humaine, il n'y a rien de nouveau, et « il ne peut rien y avoir de nouveau sous le soleil » (Ec.1/9). Que les hommes se battent avec des lances ou des canons, avec des flèches ou des avions de bombardement, c'est toujours le même instinct homicide qui les pousse, attisé par l'Ange des ténèbres ! La vitesse et la précipitation dont notre monde est coutumier ne changent absolument rien aux conditions profondes de l'existence humaine : nous constatons seulement que nos misères se multiplient, alors que nous aurions théoriquement infiniment plus de moyens qu'autrefois de lutter contre elles !... tout ce que nous pouvons espérer de ce monde « en mouvement », c'est que les « temps soient abrégés », comme l'a prédit notre Seigneur, et qu'ainsi soit hâté le moment de son retour (Mc.13/20 ; Mt.14/22).

Les Symboles de la Foi

On peut dire ainsi que depuis les Apôtres, le Magistère chargé de maintenir l'intégrité de cette Révélation divine, a eu une seule préoccupation : celle d'ailleurs qui convenait adéquatement à sa tâche : garder intact le « bon dépôt » de la Foi. Devant les négateurs obstinés, les pusillanimes offusqués, les indifférents, ou même parfois les ennemis diaboliques de l'Eglise, la chose n'a pas été facile ! Rien n'est si émouvant que de lire l'histoire de notre Mère la Sainte Eglise, qui fut sans cesse persécutée et crucifiée avec le Seigneur, et reniée par ses propres enfants ! L'Action de l'Esprit de Dieu en elle est d'autant plus évidente que bien souvent les hommes revêtus des plus hautes dignités, avec la charge de guider leurs frères et l'humanité entière dans la voie du Salut, n'étaient pas eux-mêmes des saints, et tournaient parfois carrément le dos aux préceptes de l'Evangile. Néanmoins le Magistère n'a jamais failli, bien au contraire, il a toujours maintenu fermement la Vérité, et l'authenticité d'une Parole par laquelle il se sentait et se savait lui-même condamné. Et c'est bien là justement que nous admirons la transcendance du gouvernement de l'Eglise : les rois de ce monde et les dictateurs politiques accommodent leurs doctrines aux intérêts du moment, alors qu'au contraire, dans son Magistère infaillible, l'Eglise n'a jamais osé, n'a jamais imaginé qu'elle puisse en quoi que ce soit, porter atteinte au dépôt de la Révélation quels que fussent les opinions et le comportement des chrétiens. Oui, nous pouvons croire en une Vérité qui est promulguée par des gens qui n'ont aucun intérêt à la mettre en avant, car cette Vérité les convainc d'erreur.

Or le Magistère s'est toujours attaché à répéter fidèlement ce qui avait été transmis depuis les Apôtres ; et pour le faire plus commodément, et d'une manière accessible au plus grand nombre, il n'a jamais manqué de formuler des règles de la Foi, des « SYMBOLES ». Le mot est peut-être mal choisi. En le lisant, les personnes peu habituées au vocabulaire ecclésiastique, pourront peut-être entendre ce mot - ex. le

Symbole des Apôtres, le Symbole de saint Athanase, etc... – comme signifiant une formule « symbolique » ou figurative. Ce n'est pas là le sens du mot « Symbole » ; employé ici, le mot a son sens étymologique grec : il signifie « mettre ensemble », « jeter ensemble », et par conséquent il veut dire tout simplement « résumé ». Le Symbole est un résumé des Vérités de la Foi, de la Révélation divine, qui se veut, sinon complet, du moins suffisant.

Bien entendu, selon les attaques des adversaires, selon les points niés par les hérétiques, il a fallu, à telle ou telle époque, insister sur tel ou tel point de la doctrine. Le symbole, la formulation de la foi, s'est alors amplifié et précisé. La plupart du temps, il a fallu insister avec des termes très précis, très réalistes, sur l'Incarnation du Verbe de Dieu, sur l'Eucharistie, sur la virginité inviolée et intègre de Marie, etc... Mais jamais les textes émanant du Magistère infallible n'ont été très considérables, ils se sont tenus le plus souvent à préciser ce que Dieu avait dit dans les Ecritures, se refusant systématiquement à prendre parti dans les querelles théologiques liées à des conceptions philosophiques transitoires et relatives. Presque toutes sont bien oubliées aujourd'hui : il s'agissait la plupart du temps de querelles de mots et d'incompréhensions dues à la mentalité des personnes et des époques. ¹

Si donc les symboles nous disent l'essentiel, il ne faut pas chercher ailleurs la Vérité qui nous sauvera. Il n'y a pas de doctrine ésotérique dans l'Eglise, une doctrine qui soit réservée aux seuls « initiés ». C'est la même doctrine qui est proposée à tous, et elle n'est autre que celle exprimée et formulée clairement, avec des mots faciles et intelligibles dans des Symboles que les fidèles sont tenus de savoir par cœur.

Il est vrai que par rapport à cette doctrine, ceux qui l'écoutent réagissent différemment, tout comme les terrains qui reçoivent la semence. Jésus montrait ainsi déjà de son temps, que tout dépend de la qualité de l'auditoire, de la générosité du cœur, et de la bonne volonté unie à la persévérance. Ainsi les fidèles de l'Eglise se classent eux-mêmes, selon leurs dispositions, selon leur libre choix, dans diverses catégories qui, ici et là, se sont isolées et différenciées, pour leur plus grand dommage d'ailleurs. La création d'une secte, même par des gens bien disposés, et qui ont, par rapport à d'autres, des grâces particulières pour l'intelligence ou l'application des préceptes évangéliques, est toujours une erreur, et cette erreur devient mortelle si la secte se contente de vivre sur elle-même et se coupe du Corps du Christ. Saint Augustin explique quelque part que les hérétiques sont des gens trop pressés : ils ne manquent ni d'intelligence ni de dons spirituels, ni de lumières parfois très grandes, mais ils veulent aller trop vite par rapport au troupeau encore incapable de les suivre. En outre, il y a danger d'hérésie lorsqu'en voulant trop insister sur un point de la Révélation on laisse tomber le reste...

Car tout l'art de la Vérité est de tenir ensemble des choses apparemment contradictoires. La tentation est de vouloir rendre claires des vérités d'origine divine en les réduisant aux dimensions humaines. Mais la cohérence du plan divin, la logique de la Pensée de Dieu - qui dépasse la logique humaine, surtout celle qui est intégrée à partir du comportement humain en ce monde – apparaissent d'autant mieux, que l'on tient comme absolument certain, tout, absolument tout ce que l'Eglise, dans son Magistère infallible a enseigné comme tel. Le Salut ne viendra donc pas en apportant des choses nouvelles à la

¹ - C'est aussi la tendance moderne qui veut réduire les dimensions de l'Ecriture à l'intelligence humaine que l'on peut en avoir, et réduire la Foi à une doctrine sociale pour l'aménagement de Babylone !...

Révélation, en appuyant uniquement sur l'un ou l'autre des préceptes évangéliques, mais il viendra par l'acquisition d'une profondeur d'intelligence des vérités de foi, qui ont toujours été proposées aux fidèles et à tous les fidèles, jusqu'à nos jours. C'est en effet notre bon vieux Credo, que nous chantons tous les dimanches à la Messe, qui contient tout, absolument tout ce que nous avons à savoir, non seulement pour être sauvés, mais pour comprendre aussi toutes les Paroles de l'Écriture, dont il est pour ainsi dire, la clé.

Si donc l'on me dit : « Mais quel est votre maître ? Quel auteur suivez-vous ? Quel est votre point de vue particulier ? » Je répondrai comme Paul aux Corinthiens qui se divisaient déjà en sectes, autour de certains noms fameux : « Est-ce Pierre ? Est-ce Paul ? Est-ce Apollos qui a été crucifié pour nous ? » (1 Cor.ch.1). De maître je n'en ai d'autre que Jésus ; et de Jésus je retiens avant tout ce que l'Église a elle-même retenu dans son Credo : « Il a été conçu du Saint-Esprit, il est né de la Vierge Marie ; il a souffert sous Ponce Pilate, il a été crucifié, il est mort il a été enseveli, il est descendu aux Enfers, - prêcher aux morts – il est ressuscité le troisième jour, il est monté aux cieux, il est assis à la Droite de Dieu, d'où il viendra juger les vivants et les morts... » Si l'Église présente ainsi dans sa règle de foi officielle et universelle, et sans aucune défaillance, quels que furent les âges, quelles que furent les personnes, ce qui est essentiel, le résumé de la Révélation divine, je conclus que le Salut qui doit se manifester dans les derniers temps ne pourra provenir que d'une intelligence meilleure de ce que Dieu nous a manifesté en son Fils Jésus, Verbe de Vérité. La leçon de Dieu en Jésus n'a pas été comprise encore : et cela au niveau le plus profond de la conscience humaine, au niveau de l'amour et de la génération ; et voilà justement la raison pour laquelle le Salut n'a pas encore été manifesté.

« Le Mémorial... »

Le Credo est au passé : « il a été conçu, il a été enseveli, il ressuscita le troisième jour... » La Liturgie centrale de la Messe est aussi au passé : « La veille de sa Passion, il prit du pain... » Et le prêtre, élevant la voix après la consécration déclare : Unde et memores... C'est pourquoi, nous souvenant... »

Il faudrait, certes, se souvenir de tout à la fois, avoir présent à l'esprit, en un seul regard synthétique, toute la geste éducative et instructive de Dieu, depuis les origines, - le juste Abel, Abraham, Melchisédech – en passant par les prophètes et les sages, l'histoire de Jésus, la doctrine des Apôtres, les prophéties du monde futur après le retour de Seigneur. Mais nous sommes noyés dans le temps : nous sommes nous-mêmes les acteurs de cette geste divine qui n'est pas achevée. Et c'est pourquoi la cohérence de la Pensée de Dieu ne peut encore nous apparaître dans toute sa force.

Par suite, il n'a pas été possible de la mettre en application : « C'est celui qui accomplit le Bon Plaisir de mon Père qui entrera dans le Royaume des cieux ». Certes ! Mais comment pourrions-nous le connaître ce Bon Plaisir, s'il ne nous est pas entièrement révélé, où si la Révélation que nous en avons est encore « close », c'est-à-dire fermée et obscure ? Non pas qu'elle soit difficile en elle-même, puisque la Pensée de Dieu est prodigieusement simple, mais parce que nos intelligences et nos consciences sont encore imprégnées des ténèbres de ce monde de péché...

Aussi le Mémorial est toujours identique à lui-même, même si, au cours des époques, l'Autorité compétente a cru bon de changer certaines formes pour le rendre plus accessible. L'évolution que les hommes font – ou subissent – par suite de leurs travaux ou

de leurs calculs, dans l'aménagement – ou la dévastation – de la planète, ne change absolument rien à l'ordre biopsychologique qui reste enfermé sous les sentences de la condamnation. Mais l'ordre biopsychologique humain sera changé lorsque le Mémorial sera pris en considération de telle manière que les Vérités de Foi soient enfin appliquées, et que le Bon Plaisir du Père soit reproduit, selon l'exemple typique que nous a donné Jésus lui-même, dès le moment de sa Conception.

Tant qu'il n'en est pas ainsi, Le Mémorial reste lettre morte, et il doit être répété, dans l'espérance que, tout de même, il produira, au moins chez un petit reste, une évolution, un acheminement, non pas dans le domaine de la technique ou de la politique, mais dans la conscience et le jugement, en vue de l'Ordre biopsychologique qui sera celui du Royaume. Le Mémorial intéresse avant tout ce que nous appelons de nos jours la « psychologie des profondeurs ».

Or, ce qui est très étonnant, c'est que les chrétiens se sont attachés, dans leur vie morale, aux préceptes qui ne figurent pas dans le Mémorial proprement dit, ni dans les Symboles de la Foi. Il semble qu'ils n'aient même pas songé à la possibilité de quelque application pratique, de la conception, de la naissance, et finalement de l'Ascension du Christ ! Les Mystères de la Vierge Marie, sa virginité féconde, sa maternité admirable, son Assomption leur ont paru tout à fait exceptionnels et étrangers à leur propre vie. Or, ce que le Mémorial leur rappelle sans cesse c'est justement la manifestation d'un amour eucharistique et virginal du Christ pour l'Eglise, la structuration de son corps, et l'unité de la chair se réalisant par voie de nourriture. La génération humaine, dans le mariage chrétien est demeurée strictement identique à ce qu'elle était dans le monde païen, et très inférieure, souvent, à ce qu'elle était dans le monde juif. Les Juifs, en effet, reçoivent la bénédiction de Dieu sur leurs fils selon la chair, parce qu'ils observent les préceptes de Moïse, ordonnés à cette génération. Les chrétiens n'ayant plus l'appui de la Loi de Moïse, ne peuvent trouver dans le Symbole qu'une condamnation de leur manière d'engendrer : « Il a été conçu par l'Esprit, il est né de la vierge Marie... » Que signifie cela ? devrait se demander n'importe quel père, n'importe quelle mère de famille. Pourquoi l'Eglise me fait-elle répéter un Symbole de Foi, qui me montre que celui qui a été le Juste, qui a accompli parfaitement la volonté du Père, et qui, en raison de cela, est le Sauveur du monde, fut conçu d'une manière toute différente de moi-même et de mes enfants ?

Peut-être l'Esprit de Dieu, pour éviter de choquer trop rudement des êtres encore charnels, bien qu'ils fussent inscrits sur les registres baptismaux, a-t-il permis que pendant des siècles, l'expression de la Foi chrétienne soit chantée et professée dans une langue inintelligible au peuple ? Grâce d'aveuglement ? Ou négligence coupable de la part du Sacerdoce ? Mais quoi, les prêtres eux-mêmes, qui accomplissent les rites, et parfois avec beaucoup de scrupule, dans l'application des rubriques, savaient-ils exactement ce que portait comme Esprit la lettre dont ils étaient les ministres ?

Si donc aujourd'hui le Mémorial se transforme pour se rendre plus accessible au peuple, ne doit-on pas conclure qu'une ère nouvelle est en train de s'ouvrir ? Assurément. La conscience humaine sera obligée, aussi bien par l'enseignement traditionnel de l'Eglise que par le désarroi en face d'un monde qui se perd, de repenser hardiment ce qui constitue l'essentiel de la Foi, pour voir, si, par hasard, il n'y aurait pas quelque chose à en tirer pour nous arracher à l'abîme !...

Exceptions et modèles

Le Christ est unique dans sa conception. C'est un fait. Il est aussi le seul qui soit sans péché, c'est un dogme. Marie est la seule femme qui ait conçu par l'Esprit-Saint.¹ Mais elle est aussi la seule à avoir triomphé des sentences.² L'Eglise nous assure en effet que Jésus a consacré la virginité de sa mère en naissant d'elle. « Marie toujours vierge... » Affirmation constante de tous les Conciles, de toutes les voix autorisées de l'Eglise. Du fait de cette unicité, la réussite qu'ils nous montrent, eux, les « gloires de l'humanité », devient automatiquement une « exception ». Et ce sentiment est fort déprimant ; à vrai dire, il est encore accentué par un culte qui, à force d'exalter Marie, de chanter ses louanges, d'énumérer ses privilèges, risque d'en faire une déesse tellement inaccessible qu'il semble alors une vraie folie aux yeux de la conscience « religieuse » de ses dévots, de dire qu'elle a tout simplement suivi la bonne voie, et que, si elle reste une exception, c'est que nous sommes tous universellement engagés dans la mauvaise. Et cependant, disant cela, nous affirmons un dogme de l'Eglise, celui du fameux « péché originel ».

L'Écriture est d'une extrême discrétion en ce qui concerne Marie, et plus encore à l'égard de Joseph. Les Apôtres, dans leurs écrits, n'ont pas cru bon de parler de la Mère de Jésus, sauf Paul, qui sans dire son nom, enseigne que « lorsque vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils « né de la femme » (Gal.4/4). Or, si les apôtres avaient vu en Marie un privilège unique et non reproductible, accordé par faveur tout à fait spéciale à une seule fille d'Israël, à une seule femme au monde, ils n'auraient pas manqué de le dire ! Combien de fois nomment-ils le Christ dans leurs écrits ! Pourquoi donc le nom de Marie ne vient-il jamais sous leur plume ? Ce silence est-il une omission sacrilège, ou bien au contraire un enseignement fondamental ?

Je dis qu'il est un enseignement fondamental et capital. Car si les Apôtres qui avaient été « sous la Loi » (Gal.4/4) comme l'avaient été les parents de Jésus, ont justement quitté l'ordre de la Loi, c'est-à-dire, pratiquement, abandonné la procréation charnelle et le Patriarcat, c'est parce que le Mystère de Jésus-Christ avait pour eux une incidence évidente en ce qui concerne la génération. Il faut lire en effet ici le texte de Jacques où figure le mot « génération » que la plupart des traducteurs ont escamoté. « L'auditeur oublieux de la Parole, dit-il, est semblable à un homme qui considère dans un miroir l'allure de sa génération. Il s'est considéré lui-même, il est parti, il a oublié qui il était... » (Jc.1/23-24). Et dans cette même Epître il enseigne que « la foi sans les œuvres est morte sur elle-même ». Or la foi est le symbole : « Il a été conçu de l'Esprit-Saint, il est né de la Vierge Marie... il est monté au ciel... »

Sans doute tous les auteurs ont prôné l'imitation de Jésus dans ses vertus morales ! Ils nous ont fait suivre le Seigneur dans sa vie publique ; il faut le faire, ils ont eu raison. Mais si, ensuite, ils sont devenus conscients de la Sainteté, de la Justice de Jésus, et s'obstinent néanmoins à prolonger la race adultère et pécheresse qui l'a crucifié, sans tenir le moindre compte de la manière dont ce Jésus a été conçu, à quoi sert leur Foi ? Elle sert tout juste, et ce n'est pas certain, à améliorer quelque peu les rapports entre les

¹ - Sainte Anne a conçu elle aussi par l'action directe de Dieu, et c'est pourquoi Marie fut immaculée dans sa conception. Isaac également « était de l'Esprit » (Gal.4/29) « Je te donnerai un fils » dit Dieu à Abraham (Gen.17/16).

² - avec Hénoch, Elie, Melchisédech, dans l'Ancien Testament, et d'autres dans le Nouveau (cf. Mc.9/1)

hommes, mais la sentence de la mort reste suspendue sur eux, puisque le péché originel, c'est-à-dire le péché de génération, n'est pas écarté.

L'abîme est-il infranchissable ?

On a ainsi creusé un abîme, par une piété souvent superstitieuse, entre le Christ et la Vierge d'une part, et ce que nous sommes d'autre part. Aussi un profond sentiment de découragement et de désaffection s'est abattu sur la conscience chrétienne, en face des Mystères de la Foi. A quoi bon les anciennes dévotions, qui faisaient la joie de nos pères ? Saint Joseph ? La récitation du Rosaire ? Les fêtes de Marie ? Ses pèlerinages ? L'évocation de la grâce virginale ? De sa maternité admirable ?... N'est-il pas plus efficace de célébrer la fête des mères ? D'œuvrer pour la cité terrestre ? S'engager dans un mouvement politique ou syndical ? Au moins cela c'est du concret, c'est une religion adaptée... Ainsi pensent les meilleurs ; quant aux autres, il y a beau temps que les Symboles de la Foi n'expriment plus pour eux que des légendes, des mythes... Ils ont vaguement entendu dire que l'on ne sait plus très bien si le Christ est né à Bethléem ou non, si les Mages y sont venus, et même si Pierre est venu à Rome y prêcher, et si, finalement, les Evangiles n'ont pas été inventés à une époque assez tardive, par une communauté chrétienne qui voulait se survivre à tout prix, et qui pour cela a grandi démesurément le personnage de Jésus, dont elle se réclamait...

C'est ainsi que les bases de la Foi sont dissoutes ; d'où nous pouvons juger que la prophétie du Seigneur est sur le point de s'accomplir : « Lorsque le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la Foi sur la terre ? » On a creusé l'abîme entre les Gloires de l'humanité et le peuple chrétien - peuple qui devrait lui aussi être « saint » ! Aujourd'hui cet abîme est réputé infranchissable !

Et cependant, tel n'est pas le Dessein de Dieu, telle n'est pas sa Pensée, ni son Désir. « Dieu veut que tout homme parvienne à la connaissance de la Vérité – et quelle Vérité sinon celle qui est dans le Christ ? – et soit sauvé ». Comment ? Par l'application de la Foi à TOUTE vie humaine, à commencer par l'amour et la conception, par l'unité entre les sexes et l'œuvre de génération. Et c'est uniquement pour amener son peuple à cette profonde mutation spirituelle – le mot de « mutation » qui est à la mode, est ici particulièrement bien adapté – c'est pour cela que Dieu a disposé toute l'Economie des Sacrements.

Et c'est cette Economie des Sacrements que nous allons étudier dans le Livre VI de ce Traité.

Louange à toi, ô Christ !

- Fin du chapitre 12 -

- Fin du Livre V -

Traité de l'Amour – Livre V

Table des Matières

<u>Introduction</u> : « L'homme justifié par la Foi vivra ».	p.3 - 7
Ch.1 – Face à la tentation de l'athéisme...	p.8 - 18
Ch.2 – Le sentiment religieux et la croyance	p.19 - 32
Ch.3 – L'assentiment de la Foi	p.33 - 46
Ch.4 – Les Pionniers de la Foi	p.47 - 61
Ch.5 – Le Libérateur d'Israël : Moïse	p.62 - 76
Ch.6 – La vision prophétique de l'Homme et de l'Histoire	p.77 - 97
Ch.7 – La voix de celui qui crie dans le désert	p.98 - 111
Ch.8 – Le Royaume	p.112 - 123
Ch.9 – La connaissance de Jésus	p.124 - 135
Ch.10 – La Croix	p.136 - 150
Ch.11 – La Liturgie pascale	p.151 - 161
Ch.12 – La Foi : symbole ou réalité ?	p.162 - 169

Gloire à toi, Père, infiniment bon et bienveillant, ami des hommes, qui nous a adoptés pour Fils en Jésus ton Bien-Aimé !

Gloire à toi, christ, Verbe de Dieu fait chair, qui a pris le Nom de Jésus-Sauveur qui nous as lavé dans ton Sang, pour faire de nous le Royaume à la Gloire de ton Père !

Gloire à toi, Esprit-Saint, qui opéras la conception de Jésus dans les entrailles virginales de Marie Immaculée ! Toi qui fécondas de ta rosée céleste l'intelligence des Apôtres, et qui as soutenu l'Eglise jusqu'en ces derniers temps ! Sois en nous la vive flamme d'Amour, par laquelle nous offrirons au Père le Sacrifice parfait de l'Adoration en Esprit et en Vérité !
